



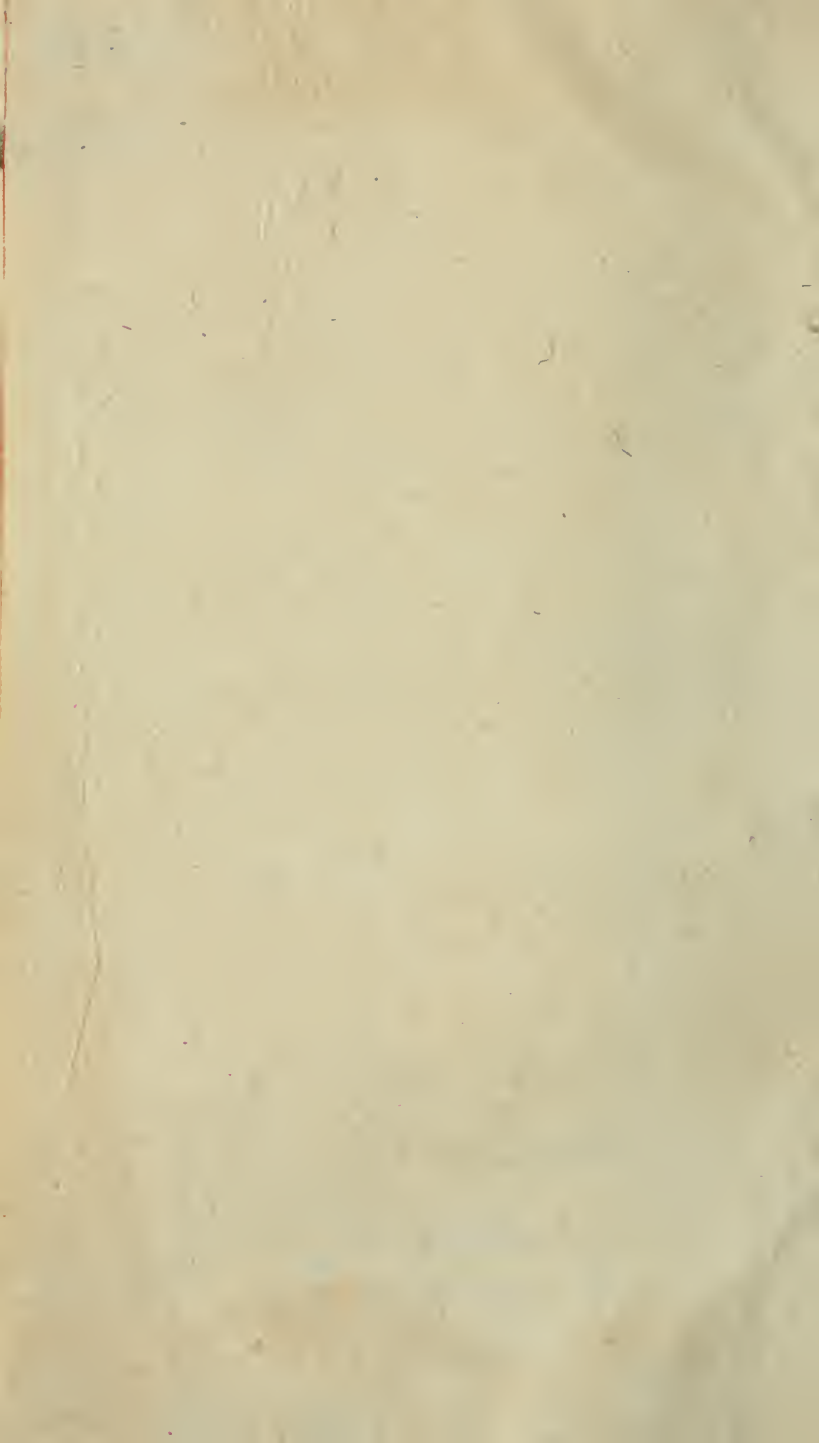




JUL 19 1905



Have



BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,
O U
HISTOIRE
DE LA
LITTERATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts ;

Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur les principaux ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de
S. Jacques de l'Hôpital.

TOME NEUVIEME.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { PIERRE-JEAN MARIETTE, aux
Colonnes d'Hercules.
HYPPOLITTE-LOUIS GUERIN, à
Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



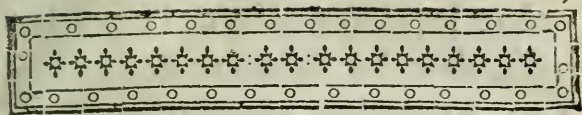
PQ

100

.G68B5

#9

1755



P R E' F A C E.

J'AI promis dans le dernier chapitre du Tome huitième de cet Ouvrage d'entretenir mes lecteurs des productions mêmes de nos Poëtes. Je commence à dégager ma parole dans ce Tome neuvième & dans le suivant. Si j'y ai scû mettre dans un jour convenable les recherches que j'ai faites, j'ai lieu d'espérer que cette continuation de mon Ouvrage ne sera pas moins favorablement accueillie que les Volumes qui ont précédé. Quand je dirois que la matiere que j'entreprends de traiter doit également intéresser par elle-même l'Etranger comme le François, je ne crois pas que l'on pût m'accuser ni de présomption, ni de témérité. Chacun aime à con-

noître les révolutions de l'esprit humain dans les Sciences & dans les Arts. Et quelles révolutions notre Poësie n'a-t'elle pas souffertes ! Moins rapide dans ses progrès que notre langue elle-même, son enfance a été plus longue. Incertaine dans sa marche, parce qu'elle n'a pas eu d'abord de regles fixes, elle a été longtems la victime du caprice de ceux qui la cultivoient, & du mauvais goût du siècle à qui elle devoit sa naissance.

Les grands modèles qui avoient fait l'ornement & la gloire d'Athènes & de Rome n'étoient point péris ; ils auroient échauffé le génie , donné des idées justes & nobles , si on les eût consultés ; mais peu les étudioient , & peut-être que moins encore étoient en état d'en profiter. On se plaisoit à multiplier les antithèses ; on aimoit les froids jeux de mots ; les allégories forcées pa-

roissoient des beautés ; le nombre & l'harmonie étoient aussi peu connus que le grand & le sublime ; & souvent ceux qui ne vouloient qu'être simple & naïfs , tomboient dans le bas & le ridicule.

Mais comme il y a eu dans tous les tems des génies privilégiés qui se sont élevés au-dessus de leurs contemporains , les défauts que l'on reproche à nos premiers Poètes n'étoient pas si universellement répandus , que plusieurs n'aient fait des efforts heureux pour s'en débarrasser , & que l'on ne voye dans quelques-uns un génie plus cultivé , plus de connoissance du beau , un esprit plus orné , de grands talens même , à qui il n'a manqué pour être perfectionnés , que d'être éclos quelques siècles plus tard.

C'est ce que l'on verra mieux par le détail dans lequel je vais entrer. J'ose me flater que ce détail ne

déplaira pas à ceux à qui il reste encore quelque amour pour l'histoire de notre littérature, dont celle de notre Poësie fait une partie si considérable.

On sçait que Guillaume Colletet avoit ébauché cette histoire dans ses vies des Poètes François, dont le manuscrit est demeuré dans l'obscurité. J'avois désiré la communication de son ouvrage, mais n'ayant pû l'obtenir, je me suis déterminé à faire ce que je m'imagine que Colletet a fait lui-même. J'ai entrepris de lire tous les écrits de nos Poètes, qui sont déposés dans la Bibliothèque du Roi, & dont je dois la communication à M. l'Abbé Sallier, ou qui se trouvent rassemblés dans les Cabinets des particuliers; j'ai souvent conféré les imprimés avec les manuscrits; & lorsque je l'ai cru nécessaire, j'ai eu recours aux autres ouvrages du tems

où vivoient nos Poètes , pour y chercher les circonstances de leur vie que je ne trouvois point dans leurs écrits.

Je ne donne point les poësies dont je parle comme des modèles que l'on doive suivre : ayant eu la patience de les lire , je dois en connoître mieux qu'un autre les imperfections & les défauts. Je les expose telles qu'elles sont , pour en faire sentir le goût , le génie , le caractère. Mais elles m'ont offert un avantage que je n'ai point négligé ; j'y ai trouvé beaucoup de faits concernant l'Histoire Civile , Ecclésiastique & Littéraire , ou inconnus à nos Historiens qui n'ont pas daigné consulter ces vieux Auteurs , ou qui confirment ou éclaircissent les faits qu'ils ont rapportés. J'en ai fait usage ; & dans la nécessité de donner des exemples de nos anciennes poësies , j'ai choisi préférablement

ces faits à d'autres endroits qui n'auroient rien appris. Que le fameux Journaliste hebdomadaire, qui exige si sévèrement qu'une critique soit polie quand elle le concerne, répète tant qu'il lui plaira, *que je tire de vieux Auteurs de l'oubli pour les y replonger*, ce trait de satire ne persuadera jamais que ce qu'il ignore ne mérite point d'être connu, & qu'on ne puisse lire avec quelque utilité ce qu'il méprise.

Dans le compte que je rends de nos anciens Poètes, j'ai suivi l'ordre chronologique autant qu'il m'a été possible ; & c'est celui auquel je m'attacherai pareillement dans la suite. Cet ordre m'a paru le plus naturel, & le plus propre d'ailleurs pour faire connoître les progrès de nôtre Poësie. Je m'en suis écarté par rapport à Jean Marot dont l'article auroit dû entrer dans le dixième Volume. Mais l'on m'a con-

feillé de le renvoyer au Volume suivant , pour ne le point séparer de Clément & de Michel Marot , son fils & son petit-fils. Je dois aussi avertir que je ne parle point ici ni des traductions de l'Ecriture-Sainte en vers , ni des pièces Dramatiques ; ces deux classes sont si nombreuses qu'il m'a paru que chacune méritoit d'être traitée séparément. C'est aussi l'avis de plusieurs personnes très-éclairées que j'ai toujours consultées depuis le commencement de mon Ouvrage ; & je me fais un devoir de le suivre.

Je dois aux lumieres des mêmes personnes quelques anecdotes que l'on trouvera dans ces deux Volumes & dans les suivans. Mais quelque attention que je puisse avoir à profiter de tout ce qui m'est connu , quelques recherches que je fasse pour ne rien ignorer d'essentiel par rapport à mon plan , ceux qui sont

plus instruits que je ne le suis , s'apercevront aisément de mes omissions comme de mes fautes. La grâce que je demande , c'est de me faire connoître les unes & les autres , afin de me mettre en état de les réparer. Je crois avoir donné sur cela des preuves de ma docilité ; les additions & les corrections suivantes en feront une confirmation.



ADDITIONS

ET

CORRECTIONS

*A faire aux Tomes III. & IV. de la
Bibliothèque Française.*

J'AI déjà dit que je pourrois former un juste volume du simple exposé des Traités d'éloquence & des Discours oratoires dont j'ai oublié de parler dans les deux premiers tomes de cette Bibliothèque. Ma liste s'est encore augmentée depuis, & c'est pour moi une raison de plus de renvoyer cet exposé à un autre tems.

Dans le troisième volume, seconde édition, pages 100. & suivantes, j'ai ajouté aux Traités de Poétique *l'Art poétique François de Pierre Delaulun d'Aygaliens, divisé en cinq livres, & imprimé à Paris, par Anthoine du Breuil en 1597. in-18.* Comme cet écrit est rare, j'ai été sollicité d'en répéter ici l'analyse en faveur de ceux qui n'ont que la première édition de mon ouvrage. J'y consens. Cet Art poétique du Sieur
à vj

Delaudun est dédié à M. de Valernod, Evêque de Nîmes. L'Auteur dit qu'il ne l'a fait imprimer que pour satisfaire aux vœux de ses amis, & céder à leur importunité. Il ajoute qu'il n'a point travaillé pour les savans, mais pour les commençans. Les uns & les autres ont pû en profiter. Ce Traité est précis, clair & sans verbiage. Le premier livre concerne autant la Grammaire que la Poétique : il est une preuve que l'Auteur avoit bien étudié les regles de notre langue. En parlant de l'ortographe, il décide pour la suppression des lettres qu'on ne prononce point ; comme *l* dans le mot foudre. Ce qu'il dit de chaque espèce de Poème dans le second & le troisième livre, consiste à définir chacun, à en donner les regles, & à en montrer le mécanisme. Ses préceptes sont éclaircis par des exemples qu'il tire souvent de ses propres écrits. Il y mêle aussi de l'historique, par exemple, sur l'origine de chaque espèce de poésie. Au chapitre huitième il prétend qu'en poésie l'Epître & l'Elégie ont le même but, embrassent les mêmes sujets, & qu'ainsi elles ne sont qu'une même espèce.

Le quatrième livre est tout de pré-

ceptes : l'Auteur veut que le Poète soit versé dans l'étude des meilleurs Poètes Grecs & Latins , qu'il les imite , & , s'il est possible , qu'il s'efforce de les surpasser. Mais les traductions que l'on en avoit faites , le fâchent si fort , qu'il ne craint pas de dire que s'il avoit de l'autorité , il feroit brûler tous les livres qui depuis un siècle jusqu'à lui avoient été traduits du Grec ou du Latin en notre langue. Il ne fait grace qu'aux traductions de Plutarque & à un très-petit nombre d'autres. Il enveloppe dans la même condamnation les traductions que l'on pourroit faire ; & la raison qu'il apporte d'une idée qui paroît si bizarre ; « c'est , dit-il , que si « l'on continuoit à traduire les ouvra- « ges des Anciens en François , ce se- « roit nous faire perdre la connoissance « des langues Grecque & Latine. Que « si au contraire , il n'étoit pas permis « de traduire , chacun s'étudieroit à « quelque belle invention , & à enrichir « notre langue de tout ce que les au- « tres ont de beau » Il pense d'ailleurs qu'il n'y a aucun honneur à traduire ; & il ne tient pas à lui qu'on ne mette les Traducteurs dans le rang le plus bas , lors même que leurs traductions

ont toutes les qualités que l'on y peut desirer.

Delaudun ne s'éleve pas avec moins de force contre l'introduction des mots forgés, si familiers à Jodelle, à Baïf, à du Bellay, &c. & à l'égard des mots tirés du Grec & du Latin, il exige que l'on n'employe que ceux qui étoient déjà en usage, ou que l'on n'en augmente le nombre qu'avec beaucoup de sobriété. Il insiste surtout que le François écrive en François.

Dans le chapitre cinquième qui traite *des Ornemens de la Poësie*, le Sieur Delaudun veut que le Poëte s'étudie principalement à être clair & intelligible; qu'il n'affecte point une érudition mal placée qui pourroit jeter quelque obscurité dans ses productions; qu'il fasse usage de la Fable, mais avec réserve, & comme en passant. Il dit la même chose de l'usage des Métaphores, des Descriptions, &c. Il lui recommande de proportionner son style, ses idées, ses expressions aux sujets qu'il veut manier, & de se mettre au fait de toutes les Sciences & de tous les Arts, avant de se livrer à la composition. Son chapitre *des Licences poëtiques* est, selon moi, trop contraire en plu-

siens endroits aux regles de la Grammaire , pour être mis en pratique.

Ce que l'Auteur dit sur la Comédie dans le cinquième livre , est fort peu de chose : mais il s'étend beaucoup sur la Tragédie. Il définit celle-ci , après Aristote , *une Imitation des propos & vies des Héros*. Il en exclut les sujets & les personnages feints , de même que les Dieux & les Déesses. Lui-même cependant a introduit dans ses Tragédies Mercure & une Furie. Il en convient , & tâche de s'excuser. Opposé à la regle des vingt-quatre heures pour la durée de l'action représentée , il prétend , sans le prouver , que cette regle n'a pour elle aucun Auteur qui fasse autorité : qu'en l'observant , ou il faudroit pour embellir la scene , introduire des choses incroyables , ou que la scene seroit nuë : qu'enfin la Tragédie étant le récit de la vie des Héros , de la fortune & de la grandeur des Rois , Princes , & autres Puissances , on ne peut représenter en un jour ce qui n'a pû être l'ouvrage que de plusieurs années. On voit par-là que Delaudun s'étoit formé ces idées sur quelques Tragédies de son tems où toutes les regles propres à cette espèce de Poëme , sont violées.

L'Auteur de cet Art poétique étoit d'Uzès, fils de Raymond Delaudun, Seigneur d'Aygaliers, Juge du temporel de l'Evêque d'Uzès. Il mourut de la peste, au château d'Aygaliers, en 1629.

Page 178. du même tome troisième, seconde édition, & dans le Catalogue qui est à la fin de ce volume, j'ai oublié de nommer l'Auteur Italien de *l'Examen de l'essai sur la Poësie épique de M. de Voltaire*, traduit en François par M. l'Abbé Antonini : c'est le Sieur *Paul Rolli*, retiré en Angleterre, connu par plusieurs autres ouvrages.

Dans le tome quatrième, page 140. de la premiere édition, & 146. de la seconde, je parle de deux Dissertations sur la Chronologie des deux Poëmes d'Homere, imprimées dans les Mémoires de Trévoux. Il faut ajouter que ces deux Dissertations sont du Pere *Louis Marquet*, Jésuite, qui étoit alors un des Journalistes de Trévoux.

*Corrections & Additions pour les Tomes
V. & VI.*

CET article sera plus long que le précédent. J'ai un plus grand nombre de corrections & d'additions à faire aux tomes V. & VI. qu'à ceux dont je viens de parler.

Je me serois épargné les conjectures que j'ai hasardées pages 5. & 6. du tome cinquième sur le prétendu *Henri Macé* nommé à la fin des vers que je rapporte en cet endroit, si je m'étois rappelé que ces vers font partie d'une *Epître au Roi*, laquelle se trouve parmi les poësies de Clément Marot, & qui est tout-à-fait du style de ce Prince de la poésie naïve & enjouée. J'ai lû cette Epître, & je pense que Marot, embarrassé de trouver une rime qui continuât ses jeux de mots, n'a imaginé en cet endroit le nom supposé de *Henri Macé*, que pour ajuster son vers au goût des précédens, en sorte que ce nom n'est là que pour la rime.

Ibid. page 76. Je fais entendre que Joachim du Bellay est l'inventeur de ces vieux mots, *Galées*, *Isnel* & *Care-*

lant. Depuis que j'ai lû nos anciens Poëtes, je suis convaincu que ces mots étoient en usage longtems avant du Bellay. Je les ai trouvés, non-seulement dans Marot, mais aussi dans plusieurs Poëtes fort antérieurs, dans les Amadis de Gaule aussi, & ailleurs. *Carolant* vient de l'Italien *carolare*, qui signifie danser, & *Isnel* vient de *snello*, joli mot de la même langue, qui signifie agile, léger, gentil. Le Cavalier Marin emploie plusieurs fois ce mot dans son *Adonis*, & en différentes significations.

Ibid. page 19. article de Lucrèce, j'ai eu tort de douter que M. Charles-Etienne Jourdan, Bibliothécaire du Roi de Prusse, eût cité exactement la Bibliothèque Latine de Jean-Albert Fabricius au sujet d'une traduction de Lucrece en vers François, imprimée en 1677. Il est vrai que l'endroit cité de Fabricius n'est point dans le tome premier de sa Bibliothèque, où l'on trouve un article de Lucrèce. Mais voici ce qu'on lit dans le tome second, pag. 63. & 64. *vidit & lucem metaphrasis nova Lucretii Gallicis versibus nescio quo autore, anno 1677. in-4^o*. Cette version qui m'étoit inconnue, m'a été

communiquée depuis. Si elle avoit été vûë du savant Fabricius, il n'auroit pas dit qu'il en ignore l'Auteur (*Nescio quo autore*) elle est de l'Abbé de Marolles; en voici le titre: « Les six livres de « Lucrèce de la nature des choses. Ou- « vrage difficile que l'Auteur a essayé « de représenter clairement & naïve- « ment en vers, par celui qui fut im- « primé en prose dès l'année 1649. « avec privilège du Roi. Troisième « édition, à Paris, de l'Imprimerie de « Jacques Langlois, fils, 1677. in-4^o. » Cette édition n'est dite la troisième, que parce qu'il y en avoit deux de la traduction en prose. Quoi qu'en dise l'Abbé de Marolles, cette nouvelle traduction en vers n'est *ni claire, ni naïve*. Rien de plus dur, de plus plat, & de plus entortillé que sa versification. C'est d'ailleurs une paraphrase languissante & prosaïque. Le texte de Lucrèce contient sept mille trois cents quatre-vingt-neuf vers; la version en a douze mille trois cents trente-huit; c'est l'Abbé de Marolles qui a fait lui-même cette supputation.

Dans sa Préface il dit que Moliere ayant vû sa traduction en prose, donnée en 1649. s'étoit amusé à mettre en

vers sur cette traduction divers endroits de Lucrèce. » Il les avoit, dit il, composés, non pas de suite, mais selon les divers sujets tirés des livres de ce Poëte, lesquels lui avoient plû davantage, & les avoit fait de diverses mesures. Je ne sçai, ajoute-t'il, s'il se fût voulu donner la peine de travailler sur les points de Doctrine, & sur les raisonnemens philosophiques de cet Auteur, qui sont si difficiles; mais il n'y a pas grande apparence de le croire, parce qu'en cela même il lui eût fallu donner une application extraordinaire, où je ne pense pas que son loisir, ou peut-être quelque chose de plus, le lui eût pû permettre, quelque secours qu'il en eût pû avoir d'ailleurs, &c. » Ce secours est la version même en prose de l'Abbé de Marolles, qui ne croyoit pas, sans doute, s'exprimer si juste, en avouant que ce secours ne suffisoit pas pour bien traduire.

C'étoit en 1675. que l'Abbé de Marolles s'étoit amusé à mettre Lucrèce en vers François : il n'y avoit employé que quelques mois, depuis le 23. de Novembre jusqu'au quatrième de Mars de l'année suivante. Après la Préface,

il a fait réimprimer le Discours qu'on lisoit déjà au-devant de la seconde édition de sa version en prose, & dont j'ai parlé : une Analyse fort longue des six livres de Lucrèce, & la vie du Poète telle qu'elle est dans la première édition de la traduction en prose. Les argumens de chaque livre sont pareillement en vers. A la fin est une Table des matieres, suivie d'un Discours de deux pages en prose à *Memmius*, qui est, sans doute, l'Abbé de Catellan, lequel approuvoit toujours, selon l'Abbé de Marolles, les ouvrages que celui-ci composoit, & que le Public s'obstinoit de mépriser.

Virgile suit Lucrèce dans mon cinquième volume : j'ai rendu compte de ses Traducteurs en prose & en vers ; & dans les Additions qui sont au commencement de mon septième volume, j'ai suppléé à ce que j'avois omis dans le cinquième, & ajouté ce qui n'avoit été publié que depuis. L'addition la plus considérable concerne la nouvelle traduction de Virgile donnée par M. l'Abbé des Fontaines avec des Notes, des Préfaces, des Discours & des Dissertations. J'ai parlé aussi de quelques Critiques qui avoient été faites de divers

endroits de cette traduction , & je n'ai point oublié de faire mention des réponses du Traducteur. Le plan que je me suis proposé & que je tâche de remplir , m'obligeoit à rendre compte de toutes ces pièces : le même plan m'engage à parler ici de quelques nouveaux écrits sur le même sujet qui ont paru depuis le septième & le huitième volume de mon ouvrage.

Le premier de ces écrits est une *Lettre de M. Desgrouais à M. Burlon de la Busbaquerie* , (c'est-à-dire , à M. l'Abbé des Fontaines) *Auteur des feuilles périodiques intitulées* , JUGEMENS SUR LES OUVRAGES NOUVEAUX , &c. Cette lettre qui contient trente-une pages in-12. est datée de Paris le 10. Février 1745. C'est en même tems une plainte apologétique & un cartel de défi. M. Desgrouais avoit censuré divers endroits de la traduction de Virgile , dans une lettre critique que le Mercure du mois de Novembre 1743. avoit adoptée , & dont j'ai rendu compte dans les additions qui sont au commencement de mon septième volume. M. l'Abbé des Fontaines avoit promis d'abord de répondre à cette lettre , & ne l'avoit point fait ; mais de tems en tems

il avoit lâché contre elle quelques termes de mépris dans ses *Jugemens sur les Ecrits nouveaux*. L'Auteur de la lettre s'en plaint, se justifie, se fâche, appelle le Traducteur au combat, & lui présente des armes offensives. Voilà à peu près tout ce que contient cette lettre que M. Desgrouais a désavouée depuis par une autre du 10. Mai 1745. in-4°.

On n'irrite pas en vain un ennemi toujours prêt à s'enflammer. Le Traducteur de Virgile a accepté le combat, & tel qu'un Oiseau de proie il est venu fondre avec l'impétuosité la plus violente sur celui qui l'avoit provoqué. Mais croyant, sans doute, qu'il ne lui étoit pas assez glorieux de ne mesurer ses armes qu'avec un seul, au lieu d'un ennemi il a supposé qu'il en avoit quatre; moi, celui qui l'avoit attaqué, M. Gibert, Auteur d'une lettre de seize pages in-8°. contenant quelques *Remarques sur la traduction de Virgile de M. l'Abbé D. F.* & un quatrième qui ne vouloit, dit-on, qu'être simple spectateur, & à qui l'on attribué néanmoins aujourd'hui & le cartel & les premières attaques.

Je suis certainement de trop dans ce nombre, & ce n'est pas sans étonnement

que je me suis vu occuper plus de dix-huit pages de la Réponse de M. l'Abbé des Fontaines à la lettre attribuée à M. Desgrouais. J'avois lû avec attention la nouvelle traduction de Virgile & ses accompagnemens ; j'ai rendu compte avec autant de simplicité que de sincérité de l'impression que cette lecture avoit faite sur mon esprit. J'ai beaucoup plus loué que blâmé cet ouvrage , supérieur en effet aux traductions précédentes de Virgile , & j'aurois voulu n'y rien trouver que d'admirable afin de ne m'y répandre qu'en éloges. Quel est donc mon crime ? Je le cherche , & je ne le trouve point. Si j'ai loué la critique insérée dans le Mercure de Novembre 1743. ce n'est pas assurément par le motif que M. l'Abbé des Fontaines me suppose dans sa Réponse : je n'étois point en commerce avec son censeur , & je ne connoissois que le nom seul du lieu où il demeure. J'ai loué la critique dont il s'agit , non *par prévention* , ni *par entêtement* , mais uniquement parce qu'elle m'a paru solide. M. l'Abbé des Fontaines prétend que je me suis trompé ; cela pourroit être ; je ne me suis jamais arrogé l'infailibilité , & je suis le premier à donner
acte

acte de mes méprises quand on me les fait connoître. Mais il doit m'être permis de dire avec la même franchise, que la Réponse de M. l'Abbé des Fontaines, quoiqu'écrite avec autant d'esprit que de vivacité, ne m'a pû encore faire changer de sentiment. Si c'est en moi défaut d'intelligence, je suis fâché que cette faculté de l'esprit me serve si mal : je proteste au moins que ce n'est ni indocilité, ni mauvaise volonté.

On a fait deux répliques à la seconde partie de la Réponse de M. l'Abbé des Fontaines : l'une est *au nom de M. Desgrouais* qui n'y a aucune part. C'est une espèce de Satyre personnelle, supposée imprimée à Avignon, & qui contient quarante-trois pages in-12. La seconde est de M. Desgrouais lui-même. C'est un écrit de soixante-douze pages, dans lequel l'Auteur se renfermant dans les bornes d'une dispute littéraire, justifie sa première critique imprimée en 1743. réplique à l'apologie que le nouveau Traducteur de Virgile avoit faite des endroits de sa traduction censurés, & entreprend de montrer de nouvelles taches dans cet ouvrage. Si cette critique est solide, si ce que l'on y reprend dans la traduction de Virgile & dans les

notes qui l'accompagnent , est repris avec fondement , cet écrit sera en même tems l'apologie du jugement que j'ai cru devoir porter de l'ouvrage de M. l'Abbé des Fontaines ; & par conséquent j'aurai lieu de me flater que celui-ci ne me regardera plus comme un ennemi qui n'a eu dessein que de le *rabaisser* , ce qui certainement a toujours été fort éloigné de ma pensée.

Dans le compte que j'ai rendu des traductions en prose & en vers des opuscules attribués à Virgile , je n'ai point oublié une Dissertation sur le *Culex* , composée par le P. Oudin , Jésuite , & imprimée dans les Mémoires de Littérature , recueillis & publiés par le P. des Moletz , de la Congrégation de l'Oratoire. M. l'Abbé des Fontaines a fait quelques observations sur cette Dissertation ; le P. Oudin y a répondu , & m'a envoyé sa Réponse , que j'insere ici sans y rien changer.

» On m'a fait cinq questions qui con-
» cernent une Dissertation faite pour
» être lûë dans une assemblée de Sa-
» vants , & imprimée dans les *Mémoi-*
» *res de Littérature* du P. des Moletz ,
» tome VII. page 295. Je conviens que
» sous le regne d'Auguste il parut un

Poème intitulé *Culex*, que Stace, « Martial, & quelques autres anciens « Auteurs mettent sur le compte de « Virgile ; mais je prétends que ce Poë- « me n'est pas celui que nous avons dans « quelques éditions de Virgile ; sur cela « voici les questions que l'on me fait. « Je ne dois pas omettre que le question- « neur m'avertit qu'il n'a pas lû ma Dis- « sertation, & qu'il ne la connoît que « par quelques extraits. «

I. QUESTION. Pourquoi j'ai mé- « prisé l'autorité du Cardinal Bembe ; « qui tient que cet écrit est de Virgile, « & celle de Scaliger, qui croit même « que ce Poète le composa dans un âge « mûr, où il pouvoit être déjà un Poë- « te consommé ? «

Réponse. Je ne crois pas avoir rien « écrit qui puisse faire juger, que je mé- « prise l'autorité de ces deux illustres « Savans. Que si n'être pas de leur avis, « c'est ce qu'on appelle mépriser leur au- « torité, il a fallu nécessairement le fai- « re à l'égard de l'un des deux ; puis- « que le Cardinal Bembe tient que le « *Culex* est un fruit du premier âge de « Virgile, (*ludentis adolescentiæ quasi « partus*) & que Joseph Scaliger croit « que le Poète le composa dans un âge «

» mûr ; comment accorder ces deux sen-
 » timens ? Pour ne pas mépriser leur
 » autorité , dira-t'on avec le premier ,
 » que *Diræ , copa , est non est , vir bonus ,*
 » *Moretum , Rosæ* ; sont de Virgile ?
 » Faudra t'il avec Joseph Scaliger , di-
 » re que l'Auteur de l'Enéide y vou-
 » loit ajouter douze livres ? Je respecte ,
 » autant qu'il convient , les deux Ecri-
 » vains que l'on m'oppose ; mais il ne
 » s'agit pas d'un fait qui doit être dé-
 » cidé par l'autorité de deux moder-
 » nes.

» II. QUESTION. D'où je sçai
 » que la Fable du Poëme de Virgile
 » étoit telle que je l'expose , & diffé-
 » rente de ce que nous voyons dans le
 » *Culex* moderne ?

» Réponse. Je le sçai pour avoir lû ce
 » qui est rapporté dans l'ancienne vie de
 » Virgile , & l'avoir confronté avec la
 » puérile description que l'on voit dans
 » le *Culex* commenté par Scaliger. La
 » chose ne vaut pas que je transcrive ce
 » qui est imprimé dans ma dissertation.

» III. QUESTION. Sur quoi fon-
 » dé je prétends que Virgile ne compo-
 » sa pas son Poëme du Moucheron à
 » quinze ou seize ans , mais après avoir
 » achevé ses Géorgiques ?

Réponse. J'apprends de Stace (Syl-
 var. I. VII.) que Lucain avoit fait ce
 que nous avons de la Pharsale avant
 qu'il eût atteint l'âge où étoit Virgi-
 le, lorsqu'il fit son Poème du Mou-
 cheron : *Ante annos Culicis Maroniani* :
 or Lucain né le 12. Novembre , l'an
 de Rome 791. mourut le 30. Avril
 817. La Pharsale n'étoit pas encore
 achevée. Donc Virgile avoit pour le
 moins vingt-cinq ans lorsqu'il fit son
 Poème du Moucheron. Il est vrai que
 l'Ecrivain de sa vie marque seulement
 quinze ans ; *cùm esset annorum quindecim*.
 Mais nous savons que l'Ecrivain
 de sa vie avoit écrit xxv , & qu'une x
 a été omise par quelque Copiste , ce
 qui est souvent arrivé , comme le sa-
 vent ceux qui ont manié les manus-
 crits ; en restituant cette x , il se trou-
 vera d'accord avec Stace.

Je ne dirai pas sur quoi fondé je
 prétends que Virgile n'a fait son Poë-
 me du Moucheron qu'après ses Géor-
 giques. Je n'ai point avancé ce senti-
 ment ; je l'ai même réfuté assez au
 long par l'autorité de Stace & de
 Martial qui parle de ce Poème com-
 me d'un essai. *Culicem legimus & Ba-
 trachomyomachiam etiam agnoscimus : nec*

» *quisquam est illustrium Poëtarum , qui*
 » *non aliquid operibus suis stilo remissiore*
 » *praluserit.* C'est ce que dit Stace (*Præ-*
 » *fat. in l. 1. Sylvar.*) Martial (l. viii.
 » Epigr. 56. vers. 20.) dit , *vix Culi-*
 » *cem fleverat ore rudi.* Celui qui avoit
 » chanté les présens de Cérés , étoit de-
 » puis longtems sorti d'apprentissage ,
 » & ne chantoit plus *ore rudi.*
 » En traduisant en Latin ma Dis-
 » sertation pour l'envoyer en Hollande
 » à M. Burman qui me l'avoit deman-
 » dée , je fortifiai de quelques nouvel-
 » les réflexions le sentiment où j'ai tou-
 » jours été que Virgile fit son Poëme
 » du Moucheron avant ses Bucoliques.
 » Servius dit (Georg iv. 565.) *viginti*
 » *octo annorum Bucolica scripsit.* Il avoit
 » déjà fait la même remarque à l'en-
 » trée de son Commentaire sur les Bu-
 » coliques. Tibere Donat (*Vit. Virgil.*)
 » dit que Virgile après avoir commen-
 » cé une sorte de Poëme historique ,
 » sans doute à l'imitation d'Ennius, s'en
 » dégoûta bientôt , & se mit à faire des
 » poësies pastorales , pour avoir occa-
 » sion de signaler sa reconnoissance en-
 » vers ses protecteurs. Il est naturel de
 » penser que Virgile se déterminâ à ce
 » genre de composition : par ce *Culex*

il en avoit fait un essai qui lui avoit ce
réussi. Lorsque l'Auteur fit le choix ce
& l'édition de ses Pastorales, il mit ce
à la tête de toutes celles que nous y ce
voyons, *Tityre tu patula*, &c. non ce
qu'elle eût été faite avant toutes les ce
autres, mais par considération pour ce
Auguste qu'elle regarde : d'ailleurs il ce
est très-vraisemblable que l'ainée de ce
toutes est celle qui est placée la fixié- ce
me : *Prima Syracusio*. Dans le prolo- ce
gue le Poëte rappelle les deux ouvra- ce
ges qui l'avoient occupé auparavant. ce

*Prima Syracusio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare Thalia.*

Ces deux vers désignent, ce me sem- ce
ble, le *Culex*. Le Poëme historique ce
commencé est désigné dans les suivans. ce

*Cum canerem reges & praelia, Cynthia aurem
Vellit, & admonuit : Pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen.*

En conséquence de l'avis donné par ce
Apollon, le Poëte déclare qu'il re- ce
nonce aux chants héroïques, & qu'il va ce
s'occuper de bergeries.

Nunc ego

Agrestem tenui meditabor arundine Musam.

» Je pousse la conjecture plus loin ; &
 » de ce que dans cette Eclogue , qui
 » me paroît avoir été faite avant tou-
 » tes les autres , Virgile est nommé
 » Tityre (*Pastorem Tityre pingues . . .*)
 » Je crois pouvoir conclure que dans la
 » Pastorale du Moucheron le Berger
 » se nommoit Tityre.

» IV. QUESTION. Si Corneille
 » n'est pas également le pere de Cin-
 » na & de Pertharite ; & Racine des
 » Freres ennemis & de Phedre.

» Réponse. Je vois autant de diffé-
 » rence entre le Bradamante de Ro-
 » bert Garnier , & le Polieucte de Cor-
 » neille , ou l'Athalie de Racine , que
 » j'en vois entre le *Culex* que nous avons
 » & le Siléne de Virgile. Si je suis dans
 » l'erreur , je n'en sortirai pas si-tôt.

» V. QUESTION. L'Auteur de la
 » vie de Virgile , qui dit qu'il n'avoit
 » que quinze ans , lorsqu'il composa son
 » *Moucheron* , n'a-t'il pas plus d'autori-
 » rité que l'Auteur de la Dissertation ?

» Réponse. Je n'ai jamais été assez
 » présomptueux pour m'attribuer aucu-
 » ne autorité : J'ai dit mon sentiment ;
 » Je l'ai appuyé du témoignage de
 » l'Auteur ancien de la vie de Virgi-
 » le ; j'ai montré , ce me semble , que

son texte étoit corrompu. Voilà les « Questions & mes Réponses. »

Je n'ai pû refuser ici de donner les unes & les autres, à l'estime que j'ai pour le pere Oudin, & que tout ami des lettres lui doit. Je continuë mes Additions & Corrections.

En parlant des quatre premiers livres de l'Enéide traduits par *Hélisenne de Crenne*, j'ai dit que ce nom étoit supposé, fondé sur une note manuscrite de feu M. de la Monnoye qui prétendoit en avoir des preuves. Cependant j'ai remarqué depuis que du Verdier & la Croix-du-Maine ne paroissent point douter de la réalité d'Hélisenné de Crenne. On prétend que c'étoit une Demoiselle du bourg de Mailly près de Doullens en Picardie. M. le Duchat dans ses notes sur Rabelais (livre 2. chap. 6. note premiere) en parle aussi comme d'une personne qui a existé, & qui a vécu sous François I. & cite pour ses garands Pasquier & le Roman de Perceforest. Nous avons sous le même nom d'*Hélisenne de Crenne*, les *Angoisses douloureuses qui procèdent d'Amour*, Roman en trois parties, imprimé en 1538. in-8°. Mais je n'ai pas encore examiné ce livre, & ce n'est point

d'ailleurs ici le lieu d'en parler.

Je ne ferai qu'une observation sur l'article des Traducteurs d'Horace en vers. J'en ai découvert un dont je n'ai point parlé ; il ne se désigne que par ces lettres C. D. & je n'en sçai rien de plus. Le titre de son livre imprimé à Paris en 1677. in-12. promet *les Odes, Satyres & tendres Elégies d'Horace, en vers François*. Mais à peine s'y trouve-t'il quelque pièce qui réponde à ce titre. Presque toutes ne sont pas même une imitation libre du Poëte Latin. Du reste l'Auteur n'a voulu en imposer qu'à ceux qui ne s'arrêteroient qu'à son titre : dès la préface il avertit que si les Elégies qu'il donne ne sont pas dignes d'Horace pour la pureté du style, elles le sont pour les sentimens & pour la tendresse. *Il en est tout de même, ajoute-t'il, des Odes & des Satyres que l'on trouvera ici, mais qui n'ont point encore vu le jour*. En effet on y trouve une Ode qui commence par ces mots, *O Venus Regina*. Parmi les Satyres on ne reconnoît que la première, qui soit traduite, mais librement, d'Horace. Les autres ont des étiquettes aussi peu connues que celles des Elégies. Le prétendu Traducteur aimant mieux être agréable que

fidèle , a fait prendre à Horace l'habillement , l'air & les manieres des François.
Voici comment il le fait parler dans l'Epître *Egressum magnâ* , qu'il donne sous le titre de Satyre avec cet Epigraphe :

Voyage de Paris à Nantes , & ce qui s'y passa de plus mémorable.

En partant de Paris nous primes
La grande route de Linas ,
Et nos Chevaux allant le pas
Gayment le voyage nous fîmes :
Dans nôtre Carosse public
Deux grands hommes avoient le tic.

Dans Estampes nôtre équipage
Alla loger au Lion d'or ,
Où d'Ecrévisses tout d'abord
On nous servit un grand potage.

Je dois être dispensé de pousser cet extrait plus loin.

Dans celui que les savans Auteurs de la *Bib'iothèque raisonnée des Ouvrages des Savans de l'Europe* (tom. 30. partie 2.) ont fait des tomes V. & VI. de mon Ouvrage , on témoigne (p. 394.) que l'on est surpris que dans le compte que je rends des Démêlés de M. Dacier

avec un savant Ministre François réfugié en Angleterre, je ne dis rien de la dispute du même M. Dacier avec M. le Marquis de Sévigné. Cette dispute étoit sur un passage de l'Art poétique d'Horace; les habiles Journalistes ont oublié que je suis entré dans le détail de ce démêlé dans le tome troisième de mon Ouvrage, pag. 69. & suiv. de la première édition, & pag. 71. & suiv. de la seconde.

Mon cinquième volume finit par le compte que je rends des traductions des *Héroïdes* d'Ovide. J'y ai remarqué que M. Richer, si connu par des Fables ingénieuses & par d'autres poésies, avoit traduit huit de ces Epîtres d'Ovide. Il a donné depuis la traduction de la neuvième. C'est l'Epître de Déjanire à Hercule : on la trouve dans le Mercure de France, mois de Février 1745. M. Richer s'y est donné une liberté qu'il n'avoit pas osé prendre dans la traduction des huit premières Epîtres. Craignant que la prodigieuse fécondité du Poète Latin ne lassât le lecteur, il s'est contenté de rendre les idées d'Ovide sans les répéter aussi souvent que lui sous des tours différens. Ce n'est au reste qu'un essai qu'il pro-

pose. On nous avertit dans le même endroit du *Mercur* qu'il est disposé à donner tout ce qui lui restoit à traduire des *Epîtres* d'*Ovide*, selon la manière qui agréera le plus au Public. S'il m'est permis de dire ce que je pense, je souhaiterois qu'il exerçât sur d'autres sujets le talent qu'il a pour la poésie.

Je passe au sixième volume : il faut ajouter aux traductions de *Phedre*, celles de quelques-unes des *Fables* de ce Poëte qui font partie des *Oeuvres de M. *** contenant plusieurs Fables d'Esop*e mises en vers, volume in-12. imprimé, en 1670. à Paris. A la tête de ce recueil est une longue Préface sur la bonne & sur la mauvaise plaisanterie. L'Auteur supposant à la fin que ses *Fables* sont sur le ton de la bonne plaisanterie, promet, si elles sont bien reçues, de choisir à l'avenir des matieres plus riches & plus fécondes, & mêmes de donner des contes de sa façon. Il aura beaucoup mieux fait de ne point tenir parole. On peut aussi ajouter à l'article de *Martial*, quelques *Epigrammes* de ce Poëte mises en vers François par M. Cocquard, Avocat au Parlement de Bourgogne à Dijon : & à l'article de *Claudien*, que le Sieur de *Benevent*,

Traducteur du *Phœnix*, se nommoit *Jérôme*, & qu'il étoit *Conseiller du Roy*, & *Trésorier général de France en la Généralité de Berry*, comme je l'apprends d'une espèce d'Elégie de cet Auteur sur la mort de son pere.

Dans le recueil des anciens Poètes Latins, imprimé à Londres, on a placé immédiatement avant Aufone, les *Eclogues* ou *Pastorales* de *Némésien* & de *Calpurnius*. Je n'ai rien dit de ces deux Poètes dans le sixième volume de mon Ouvrage, parce que nous n'en avions encore aucune traduction Française. Cette raison ne subsiste plus aujourd'hui : *Némésien* & *Calpurnius* ont paru l'année dernière en notre langue, (à Paris, chez Chaubert) avec toutes les graces, l'élégance & la fidélité qui font estimer & rechercher les bonnes traductions. Celle ci est de M. Mairault déjà connu avantageusement par quelques autres ouvrages.

Nous avons quatre *Eclogues* sous le nom de *Némésien*, & sept qui portent celui de *Calpurnius*. L'Historien *Vopiscus* qui écrivoit vers l'an 304. parlant du premier dans la vie de l'Empereur *Numérien*, ne cite point les *Eclogues* parmi ses écrits, mais seulement

les trois poëmes intitulés, l'un *Alientica*, le second *Cunegetica*, & le troisième *Nautica*. Ce silence de Vopiscus a fait croire que Némésien n'étoit point l'Auteur des quatre Eclogues dont on lui fait honneur; & ce soupçon a été fortifié par l'examen même de ces quatre premières Eclogues & des sept que l'on donne à Calpurnius. On voit dans les onze regner le même goût, & dans la seconde attribuée à Némésien, il y a un vers qui semble décider qu'elle est de Calpurnius. De-là vient que dans les éditions de ces onze Eclogues, faites à Rome & à Parme, l'une en 1471. l'autre vers l'an 1500. ces pièces ne portent que le nom de Calpurnius. Quelles preuves a-t'on donc que Némésien soit l'Auteur des quatre premières? Je n'en vois point d'autres que l'autorité du savant Pithou, qui le premier à fait le partage de ces onze Eclogues, sans doute d'après les manuscrits: en quoi il a été suivi depuis par presque tous les Critiques qui ont eu occasion de parler de ces poësies, & par ceux qui s'en sont rendus les Editeurs ou les Commentateurs.

Préf. de la
trad. de Némés.
més.

On sçait peu de choses de ces deux ^{ibid.} Poëtes. Némésien étoit de Carthage;

il a vécu sous l'Empire de Carus & de ses fils Carin & Numérien, c'est-à-dire, vers la fin du troisiéme siècle. Numérien eut beaucoup d'estime pour lui, & ne dédaigna pas d'entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poësie. » On ignore, dit M. Mairault, » si dans ce combat d'esprit celui de » Némésien fut politique. Ce qu'il y a » de certain, c'est qu'il se conserva » toujours les bonnes graces de ce Prin- » ce, & qu'il en reçut les marques d'u- » ne faveur singuliere. Son crédit & sa » puissance ne se bornerent pas à la seu- » le villé de Rome: toutes les Colo- » nies lui défererent à l'envi les plus » grands honneurs. »

Calpurnius étoit Sicilien, & contemporain de Némésien qui se déclara son protecteur, & qui fut en effet son bienfaiteur. C'est Calpurnius lui-même qui a rendu ce témoignage à son émule en poësie. Sa quatrième Eclogue surtout est une preuve de sa vive reconnoissance envers Némésien. Il eut un frere compagnon de ses études & de sa pauvreté, & qui, sans doute, se ressentit aussi de leur protecteur commun. » Il » ne faut pas confondre l'Auteur de » ces Eclogues, ni avec le Calpurnius

qui a fait une Comédie intitulée *Phro-
nesis*, ni comme M. de Tillemont, «
avec Julius Calpurnius, Secrétaire de «
l'Empereur Carus, dont on a une «
lettre écrite au Préfet de Rome sur «
la mort de Carus, après que ce Prince «
victorieux des Perses, maître de Cté- «
siphon & de Seleucie, eût été tué «
d'un coup de tonnerre. »

M. Mairault ne donne point aux deux Poètes qu'il a traduits, plus de loüanges qu'ils n'en méritent. Il convient que quelques-uns de leurs vers laissent appercevoir qu'ils écrivoient à la fin du troisième siècle. Mais il trouve, & avec raison, qu'il y a de la poésie dans leurs Eclogues, qu'elles sont bien écrites pour le siècle qui les a vu naître, que la clarté y regne même plus que dans celles de Virgile, & que peut-être méritoient-elles d'être un peu plus connues qu'elles ne le sont. Il tire parti de ce que M. de Fontenelle dit dans son discours sur la nature de l'Eclogue, que *Calpurnius a quelques beautés*, & que *Némésien n'est pas à mépriser*; & au mépris avec lequel le pere Rapin parle de ces Poètes dans ses *Réflexions sur la Poésie*, il oppose le jugement avantageux que beaucoup d'autres Critiques de nom &

d'autorité , en ont porté. Il observe d'après Hincmar de Reims, qu'on a expliqué leurs poësies dans les Colléges , du tems de Charlemagne ; & d'après Gyraldi , qu'on s'en servoit encore comme d'Auteurs classiques dans le seizième siècle : apparemment que l'on en suprimoit certains endroits beaucoup trop libres , pour être mis sous les yeux de la jeunesse.

A l'égard du défaut où Némésien & Calpurnius sont tombés , en imitant Virgile servilement , M. Mairault les excuse par d'autres exemples , & par des réflexions sensées , que l'on peut voir dans sa Préface , & dans une lettre imprimée dans le tome septième , (pag. 28.) des *Jugemens* de M. l'Abbé des Fontaines *sur quelques ouvrages nouveaux*. Cette lettre est une réponse faite aux objections de M. de la Bruère , qu'on lit dans le *Mercure* du mois de Février 1745.

M. Mairault a orné sa traduction de notes où sans affecter un vain étalage d'érudition , il dit tout ce qui est nécessaire & instruit utilement son lecteur. Peut-être trouvera-t'on qu'il y rabaisse trop les travaux des Commentateurs , qui malgré leurs défauts , ont cepen-

dant été d'un grand secours à la République des lettres , & qui ne lui sont pas encore inutiles. J'avouë néanmoins que tous les Commentateurs ne sont pas l'objet des traits malins , & souvent très-plaisans , qu'il lance contre eux dans ses notes : son discernement & son goût ne lui ont pas permis de les envelopper tous sans distinction dans la même condamnation.

Le Discours sur l'Eclogue qui est à la fin de cette traduction , n'est en général qu'une réfutation du système imaginé par le célèbre M. de Fontenelle dans son *Discours* sur le même sujet. Mais je crois que l'on trouvera cette réfutation aussi solide que bien écrite. Tout m'y a paru sensé & dans le vrai. Avant de finir ce Traité , M. Mairault oppose les sentimens des modernes qui ont écrit de la poésie pastorale , à celui de M. de Fontenelle qui les contredit : & quelquefois il jette en passant divers traits critiques , non contre les sentimens de ces Auteurs , mais sur la manière dont ils ont traité leur sujet. Il conclut par un abrégé des regles sur la poésie pastorale données par Dryden , célèbre Poëte Anglois , dans son *Discours* sur les Bucoliques de Virgile en

Anglois ; ce qui lui donne lieu d'examiner pourquoi notre Poësie pastorale nous fait moins de plaisir , pourquoi elle nous intéresse moins que les autres genres de poësie.

M. Mairault en rend plusieurs raisons. 1. La vivacité de notre nation , son humeur inquiète , légère & impatiente , qui ne s'accordent point avec la tranquillité pastorale. 2. Entraînés par un usage , assez peu raisonnable à la vérité , nous bannissons de l'Eclogue les images & tous les détails champêtres , que le préjugé nous fait regarder comme bas & trop au-dessous de notre attention. 3. Il s'en faut beaucoup que la langue Françoisse , malgré sa douceur , ait , pour réussir dans ce genre de poësie , les mêmes avantages que les langues Grecque & Romaine. Elle n'est ni aussi riche , ni aussi variée , ni aussi harmonieuse. Le style figuré , certaines métaphores neuves & hardies ne lui conviennent point. Elle hait les expressions détournées , & celles qui sont trop vulgaires. L'exactitude , la précision & une simplicité que nous ne pouvons toujours annoblir , forment enfin son principal caractère. 4. Notre éloignement pour les pastorales vient peut-être de ce

que ce genre de poésie est devenu à notre égard faux dans son objet, depuis que la misère, l'ignorance, la grossièreté regnent parmi les habitans de la campagne, dont nous envisageons les occupations avec mépris : on est médiocrement touché de la peinture de la vie pastorale, parce que sa douceur, ses charmes & son innocente simplicité ne sont plus qu'imaginaires.

Dans les *Jugemens* de M. l'Abbé des Fontaines (t. 7. p. 326.) on a imprimé une *Lettre d'un Professeur du Collège de Juilly*, &c. dans laquelle l'Auteur expose avec politesse ses conjectures & ses doutes sur quelques endroits de la traduction des *Éclogues* de Némésien & de Calpurnius, dont je viens de parler.

*Corrections & Additions pour les Tomes
VII. & VIII.*

JE me contenterai d'indiquer ces corrections & additions selon l'ordre des pages de chacun de ces deux volumes : je commence par le septième.

Page 35. Je rapporte des vers de Pi-brac comme s'ils concernoient le *Man-*

toïan, dont il s'agit dans cet article. Ces vers ne regardent que Virgile, qui étoit de Mantouë. Le Poète Carme n'a jamais rien fait sur les Abeilles.

Page 45. Il faut ajouter aux Traducteurs du Mantoïan, Nicolas Bonnyer, né à Dijon. Cet Auteur étant à Paris en 1562. y fit imprimer in-4°. *Elégie de Jean-Baptiste Mantuan, contre les Poètes lascifs, traduite de Latin en François.* Bonier se retira la même année de l'Université de Paris, à cause, dit-il, des troubles pour le fait de la Religion.

Page 46. à la fin : au lieu de *Vulpi*, il faut *Volpi*. Les trois Volpi, un desquels est Jésuite, ont quelquefois latiniisé leur nom en écrivant Vulpius ; mais dans l'usage ordinaire, ils écrivent Volpi.

Page 67. J'ai mis en 1569. la traduction de quelques poësies de Flaminius par Sœur Anne de Marquetz. Il faut la mettre en 1568. Outre que cette date est marquée à la fin du titre : Anne de Marquetz (& non des Marquetz) date son Epître dédicatoire à *Madame Marguerite, sœur du Roy très-Chrétien Charles IX.* le 15. de Juin 1568. Cette Epître nous apprend que ce fut à la

prière de la Princesse que notre Religieuse entreprit cette traduction, & la mit au jour avec les autres poësies qui l'accompagnent.

Page 78. Philibert Baboo, lisez, Philibert Babou.

Page 166. Il faut ajouter que dans le tome huitième des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, on trouve une suite des traductions ou imitations de quelques Epigrammes d'Owen par M. Cocquart, Avocat à Dijon.

Page 172. Je dis que M. de Thou fit son poëme à la postérité en 1593. Il est vrai qu'il l'a inséré sous cette année dans sa vie. Mais en le lisant, on voit que ce poëme ne fut fait que quelque tems après que son Histoire eût paru, & qu'elle lui eût suscité, comme l'on sçait, un grand nombre d'ennemis & de satyres; ce qui n'arriva que plus de dix ans après. D'ailleurs il paroît clair par le chagrin qu'il témoigne dans cette pièce, que ce chagrin fut causé par le refus que lui fit en 1611. la Reine Régente de lui donner la place de premier Président, vacante par la retraite d'Achile de Harlay son beau-frere. Nous apprenons du Journal de l'Etoile, sous les mois de Mars & d'Avril de

cette année , que M. de Thou en eut un tel dépit , qu'il voulut alors se défaire de sa charge ; & c'est à cela qu'il fait allusion à la fin de son poëme , par ce vers :

Invidia cedo , & fasces trabemque resigno ,

que le Traducteur des Mémoires de sa vie a rendu par ceux-ci :

Je laisse le champ libre à tous mes envieux ,
Et quitte des emplois qui leur blessent les yeux.

Page 200. Je dis d'après Ménage dans ses Observations sur les poësies de Malherbe , que l'on apprend du *Mercure François de Pierre-Victor Palme Cayet* , que l'on faisoit honneur de la Prosopopée d'Ostende par Hugues Grotius , à *Dominique Baudius*. Mais 1. il falloit écrire *Pierre-Victor Palma Cayet*. 2. Celui-ci est si peu l'Auteur du *Mercure François* , que cet ouvrage ne fut commencé qu'après sa mort arrivée le 22. Juillet 1610. C'est Jean Richer qui est l'Auteur du *Mercure François*. Voyez les Plaidoyés de Servin , tome 2. p. 582. & suivantes. Il est vrai que l'on a toujours regardé ce recueil comme la continuation de la Chronologie septénaire de Cayet ; & voilà vraisemblablement la

la cause de l'erreur de Ménage, que j'ai suivie.

Page 233. J'ai oublié de citer une autre traduction en vers que celle dont je parle, de l'éloge du Thé composé en vers Latins par M. Hüet. Cette autre traduction est de M. Van-Effen, & imprimée page 154. du tome premier d'un recueil de M. Cartier de Saint Philipp, intitulé *Le je ne sçai quoi*, in-12. 1728.

Page 235. Ajoutez aux pièces de l'Abbé Boutard traduites en vers François : Ode en vers Iambes à M. de Chavigny, Evêque de Troyes, sur l'embrasement de la Cathédrale de Troyes (par le feu du Ciel, le 3. Octobre 1700.) Cette Ode d'environ quatre-vingt vers a été imprimée à Troyes in-4^o. avec une traduction en vers François par M. Perrault de l'Académie Française.

Page 243. ligne 6. La traduction dont on parle en cet endroit est sûrement de M. de la Monnoye : elle est signée S. E. A. E. D. qui font en retrogradant les lettres finales de *Bernard de la Monnoye, Dijonnois.*

Page 250. & suiv. Je marque la naissance du pere Commire à Tours en

1625. Il étoit né à Amboise le 25. de Mars de ladite année. Son pere étoit Maître de Jeu de Paume. Santeul fait allusion à cette circonstance dans l'Elégie *ad amicum anonymum, sed stylo notum & nimis linguacem*, écrite en conséquence du *Linguarium*, page 172. des œuvres posthumes de Santeul, édition de 1698.

Palmarem me dicis inepto scommate vatem :

Palmam cedo ; tibi sed rapuisse nefas.

Le pere Oudin qui m'a communiqué cette note & plusieurs autres, ajoute que Santeul lui a expliqué lui-même cet endroit de son Elégie. Au reste les traductions des pièces du pere Commire, d'abord imprimées en brochures, parurent en 1704. réunies dans le volume intitulé, *Joannis Commirii opera posthuma*, publié par les soins du pere Jean-Baptiste du Halde. Le pere Oudin m'a pareillement assuré que ni l'Epigramme à la louange de M. Arnauld, ni le *Linguarium* (le Baillon) n'avoient point brouillé le pere Commire & Santeul, & que depuis ils ne s'écrivoient nullement comme gens qui auroient eu quelque chose sur le cœur l'un contre l'autre. Dans le même article des poë-

fies du pere Commire traduites , le Traducteur *anonyme* de la Fable du *Lion qui venge son pere* , est le pere Edme Riviere : son nom se trouve dans l'édition particuliere in-8°. La Fable de la Boussole & du Gouvernail a été aussi traduite en prose par le pere Antoine Verjus , frere de M. le Comte de Crécy , & imprimée in-8°.

Dans le même article , page 253. & à la page 422. du tome huitième , je nomme de *Bunou* , le Jésuite qui a traduit les Fontaines de Saint Cloud & le Théâtre des Nayades par le pere Commire. Ce Traducteur se nommoit *Philippe Bunou* ; il étoit né à Roüen , a enseigné la Théologie dans cette ville , & est mort Recteur du Collège de Nantes en 1739.

Page 261. L'Ode du pere Lucas à la Renommée a été traduite en prose par le même pere Verjus , & imprimée en 1634. chez Gabriel Martin à Paris in-8°. Dans l'*Histoire des troubles causés par M. Arnauld après sa mort , ou Démêlé de M. Santeul avec les Jésuites* , petit ouvrage du pere du Cerceau , imprimé en 1696. in-12. je trouve une Traduction en vers François de la premiere Epître de Santeul au R. P. Jouvency ,

par l'Auteur de la Critique, c'est-à-dire ;
par l'Abbé Faydit.

J'ajouterai encore ici une liste de
quelques autres traductions :

A M. le Dauphin après la prise de
Philisbourg, Traduction de l'Ode du P.
Jouvency, par le P. Buffier, en vers
François, in-4°. — Le Camp de
Compiègne, poëme traduit du Latin
du P. Guillaume Segaud, par le pere
Paul du Ru, 1698. in-12. en vers.
— L'Art des bons mots, par le Sieur
de Bellechaume, Paris 1699. in-12.
C'est une imitation d'un poëme Didac-
tique écrit en vers Elégiaques par le P.
Michel Hebert, Jésuite, imprimé à Pa-
ris chez Jean Anisson, 1698. in-12.
— Imitation de l'Ode du R. P. (Ga-
briel-François) le Jay, sur sainte Ge-
nevieve, par François Arouet (de Vol-
taire) *étudiant en Rhéthorique, & Pen-
sionnaire au Collège de Louis le Grand*,
in-4°. — Les Dauphins du Latin du
P. Vital Theron, par le commande-
ment du Roi. — Les Couronnes du
Latin du P. Vital Theron, par J. Pre-
vost du Dorat. Ces traductions sont
imprimées à la suite des originaux La-
tins, en 1628. in-12. à Paris. Je pour-
rois enfler beaucoup cette liste, mais

ce seroit trop oublier que je ne me suis pas engagé à parler de toutes les piéces particulieres.

Page 298. J'aurois pû faire observer que dès le temps du Dante , la ville de Florence avoit pour armes une fleur-de-lys un peu differente de celles de France ; qu'ainsi il n'est pas étonnant que ce Poète ait couronné de fleurs-de-lys ses Vieillards de l'Apocalypse.

Page 387. Quoique j'aie trouvé dans un recueil de traductions la satyre intitulée , *Blason des femmes de Messire André Mysogine* , &c. on prétend que c'est un original & non une traduction. On auroit voulu aussi que j'eusse expliqué les termes du titre de cette piéce. Voici cette explication : *Mysogine* signifie ennemi des femmes , & *Théliarque* le Prince des femmes : *Mysogine* se donne la qualité de Gentilhomme Florentin pour faire allusion à ce que l'on dit des Florentins qu'ils savent mieux qu'un autre peuple se passer de femme. — Aux traductions des poésies de Dante , il faut ajouter *la Consolation de Dante Aligheri , Philosophe & Poete Florentin , ou Paraphrase des trois Cantiques qui font le sujet de l'ouvrage intitulé : L'Amoroso convivio di Dante.* On attri-

buë cette paraphrase à M. le Chevalier de la Touche, de l'Académie de Marseille : elle se trouve à la fin de l'ouvrage attribué au même, intitulé *Consolations chrétiennes, avec des Réflexions sur les huit Béatitudes*, à Paris, 1744. in-12.

Dans le même tome septième, page 303. je nomme le pere de Pétrarque, *Petrarco* ; son nom étoit *Pierro*, ainsi que nous l'apprenons de l'Auteur anonyme publié par Tomasini en la vie de ce Poëte, p. 185. Les Florentins l'appelloient *Petraccho*, parce qu'il étoit petit. Matthieu Villani, compatriote & contemporain de Pétrarque, en sa Chronique livre 5. chap. 26. le nomme *Messere Francesco di ser Petraccolo*. Ce fut Pétrarque qui pour donner plus d'emphase au nom de son pere, & une espèce de terminaison Grecque, y ajouta le second *R*. A l'égard de *Parenzo*, c'étoit le nom de baptême de son Ayeul.

Page 313. On m'a dit qu'au lieu de *Joannes Amaynerus*, il falloit *Joannes à Mayneriis* ; cela peut être, mais la signature telle qu'elle est dans le livre que je cite, est certainement *Joannes Amaynerus* : Jean de Maynier, dont il s'agit, fameux Président, qui fut im-

pliqué dans la malheureuse affaire de Cabrieres & de Mérindol, peut avoir signé son nom en Latin de l'une & de l'autre façon.

Page 369. Madame de Gomez a donné la suite de son *Arioste moderne*, dont il faut mettre quatre volumes au lieu de deux.

Ibid. Mirabeau : il faut lire, Mirabaud.

Je finis ces Corrections & Additions par celles qui concernent le huitième volume.

Page 45. Il faut ajouter que la traduction de l'*Amince* du Tasse par Guillaume Belliard, a été encore imprimée à Paris chez Claude Villain, en 1609. en François & en Italien.

Page 75. J'ai oublié parmi les traductions du Monologue d'Amarillis dans le troisième Acte du *Pastor fido*, celle que M. de la Monnoye a faite sous le titre d'*Elégie*, & qu'on lit dans le *Menagiana*, tome 3. pag. 275. & suiv. édition de 1715.

Page 134. L'ouvrage intitulé, *la fameuse Compagnie de la Lésine*, &c. a été réimprimé à Paris en 1618. chez Rollet Boutonné, in. 12. On y a ajouté la

nouvelle Consulte des femmes pour être admises en la Confrairie de la Lésine.

Page 236. Je soupçonne que la traduction de l'Essai de M. Pope sur la Critique par Hamilton, est perduë. M. le Président Bouhier, à qui j'ai l'obligation de plusieurs corrections & additions que j'ai rapportées plus haut, m'a écrit qu'il avoit une copie de cette traduction, & qu'il la mettoit bien audessous de celle de M. l'Abbé du Resnel.

Cette année 1745. M. de la Place, Auteur d'un *Essai sur le goût de la Tragédie*, dont j'ai parlé dans le tome 3. pag. 227. & 228. de la seconde édition, a donné à Paris les deux premiers volumes du *Théâtre Anglois* traduit en François, qui doivent bientôt être suivis de huit autres. Cet ouvrage, dans les exemplaires qui ne sont pas destinés à la France, est dédié à Milord Chersterfield qui s'est chargé de l'introduire en Angleterre où l'on assure qu'il est favorablement reçu. Les deux volumes dont nous jouissons actuellement, contiennent un *Discours sur le Théâtre Anglois*, dans lequel l'Auteur examine le goût, le génie, le caractère de ce Théâtre, & en particulier le génie &

le caractère de Guillaume Shakespeare ; la vie de cet Ecrivain Dramatique , & cinq de ses Tragédies , ou traduites ou analysées. Ces cinq Tragédies sont , Othello ou le More de Venise , Henri VI. la vie & la mort de Richard III. Roi d'Angleterre , Hamlet , Prince de Dannemarc , & Macbeth. J'espère faire mieux connoître cet ouvrage lorsqu'il sera complet. Je n'en ai lû jusqu'à présent que le discours préliminaire qui me paroît composé avec soin , & plein de réflexions solides ; & la vie de Shakespeare , où l'on dit à peu près tout ce que l'on peut savoir de ce fameux Ecrivain Anglois.

Page 301. Il faut placer après le Discours de M. Galaup de Chasteuil , & les deux autres écrits que je cite au même endroit , le petit ouvrage intitulé : *Apologie des anciens Historiens & des Troubadours , ou Poëtes Provençaux , servant de réponse aux Dissertations de Pierre Joseph sur divers points de l'histoire de Provence*. Cette Apologie que je ne cite qu'à la page 466. du tome huitième dans le Catalogue , ne m'étoit connue alors que de nom. M. l'Abbé Saas , Ecclésiastique de Rouen , qui a beaucoup de littérature , m'en a envoyé une

analyse exacte, que j'insérerai ici. Cette Apologie, dit-il, est un in-8°. de cent trente-six pages: l'Auteur ne se nomme point; mais on sçait que c'est M. de Ruffi. L'Epître dédicatoire à M. Lebreton, alors Intendant de Provence, est *au nom des anciens Historiens & des Troubadours de Provence.*

Ce Livre contient huit Dialogues. Le premier est entre Sextius le Salien, & Euxene le Marseillois. Euxene (M. de Ruffi) prétend prouver à Sextius (M. de Haitze) que M. de Chasteuil *son ami*, c'est-à-dire, ami de M. de Ruffi, a eu raison d'attribuer à *Caius Marius la fondation des anciennes tours du Palais d'Aix*, & que Pierre Joseph (M. de Haitze) a eu tort de critiquer sur cela M. de Chasteuil. Le second Dialogue est entre Pierre Joseph & Clitandre. C'est une critique de la Dissertation de Pierre Joseph sur les droits de la France sur la Provence. Le troisième Dialogue se passe entre Damon, Dorilas & Pierre Joseph. On y veut prouver que sous les anciens Comtes de Provence, des personnes de qualité, de l'un & de l'autre sexe, se sont appliquées à la poésie Provençale, qu'on les appelloit Troubadours, qu'ils étoient

distingués des *Jongleurs* & des *Chantaires*. C'est le même système que celui de M. de Remerville que je rapporte page 297. du tome huitième ; & l'on y discute de même le passage de Raoul Glaber. Mais ce Dialogue n'est fortifié d'aucunes preuves. Dans le quatrième qui est entre *Uranie*, *Polydore* & *Cléonas*, on a pour but de montrer qu'il y a eu véritablement des *Cours d'amour en Provence*. Les autres Dialogues n'ont aucun rapport à l'histoire de la Poésie.

En parlant, p. 308. de ce que l'on trouve dans les *Recherches* de Pasquier sur le même sujet, je veux dire l'histoire de notre Poésie, j'aurois dû citer encore une lettre du même à Ronsard, qui est pareillement sur la Poésie Française.

Page 387. ligne 23. Guichard obligé de suivre *Gaston* à l'Armée, &c. lisez Guichard obligé de suivre à l'Armée Philippe de France, Duc d'Orléans, frère du Roi, &c.

Page 400. Ce n'est pas le pere le Moyne qui a revu & corrigé la traduction du Poème de Sannazar, dont je parle en cet endroit ; c'est le pere Labbe. Celui-ci le dit lui-même au commencement du livre intitulé : *Heroïca*

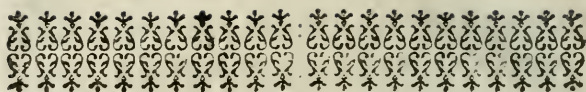
poëseos Deliciæ, à Paris, 1646. in-12.
Visum est, dit-il, *præcellentis de virgineo*
partu poematis interpretationem vernacu-
lam ab erudito viro ante quatuordecim an-
nos elucubratam, & recens à nobis recensita
tam, plurimisque in locis emendatam ad-
 jicere.

Addition pour le Tome I X. page 372.

DEPUIS que l'article d'Olivier de
 la Marche, page 372. de ce pré-
 sent volume, a été imprimé, j'ai trou-
 vé quelques circonstances de sa vie, que
 j'ignorois, dans l'*Histoire du Comté de*
Bourgogne, par M. Dunod, page 359.
 Voici tout ce qu'on y lit. » Olivier de
 » la Marche qui a écrit les Mémoires
 » de la Maison de Bourgogne & plu-
 » sieurs autres précieux ouvrages, étoit
 » un Gentilhomme Franc-Comtois. Il
 » naquit au Château de Joux dont son
 » pere étoit Gouverneur, fit ses études
 » à Pontarlier, entra Page dans la Mai-
 » son du Duc Philippe, & fut ensuite
 » mis au nombre de ses Gentilshom-
 » mes. Après avoir été armé Cheva-
 » lier par le Duc Charles à la bataille
 » de Montlhéri, il devint son Maître-

d'Hôtel, & eut grande part à sa confiance. Prisonnier à la bataille de Nanci, dans laquelle son Maître perdit la vie, il paya sa rançon, fut Grand-Maître d'Hôtel de l'Archiduc Maximilien, & de Philippe le Bel son fils, & Ambassadeur en France après la mort de Louis XI. »





TABLE

DES NOMS DES AUTEURS ,
dont il est parlé dans cet Ouvrage.

A.

Æ NEAS Sylvius. *tome 10. page 231.*
Alexandre de Paris. *t. 9. p. 2. 3.*
Andrelin, (*Fauste*) *t. 10. p. 31.*
Andry, (*Antoine*) *t. 10. p. 181.*
Aubré, (*Guillaume*) *t. 9. p. 325.*
d'Aurigny, (*Gilles*) *t. 10. p. 45.*
Avril, (*Jean*) *t. 9. p. 159. 160.*
d'Auriol, (*Blaise*) *t. 10. p. 276. & suiv.*

B.

B ADIUS Ascensius, (*Fosse*) *tome 10.*
pages 201. & suiv.
de BAÏF, (*Antoine*) *t. 9. p. 43.*
Baillet, (*Adrien*) *t. 9. p. 168.*
de Balsat, (*Robert*) *t. 10. p. 136. 216.*
222. 223.
Bayle, (*Pierre*) *t. 10. p. 201.*
Besly, (*Jean*) *t. 9. p. 159. 175.*
Bodin, (*Jean*) *t. 10. p. 302.*
Boivin de Villeneuve, (*Jean*) *t. 9. p. 156.*
423.
Bonnet, (*Honoré*) *t. 9. p. 35. 36.*
Bouchet, (*Jean*) *t. 9. p. 37. 63. 157. 180.*
411. t. 10. p. 32.
Bouhier, (*Jean*) *t. 9. p. 14. t. 10. p. 129.*

NOMS DES AUTEURS.

- du Boullai (César Egasse) tome 10. page
229.
Brandt, (Sébastien) t. 10. p. 1191. & suiv.
201. 203.

C.

- du CANGE, (Charles du Fresne, Sieur)
t. 9. p. 25.
du Cerceau, (Jean-Antoine) t. 9. p. 289.
290. 306. 312. 317.
Charbonnier, (François) t. 10. p. 21.
Chevreau, (Urbain) t. 10. p. 109.
Corrozet, (Gilles) t. 10. p. 353. 355-
357.
le Court, (Benoît) t. 10. p. 39. 44. 46.
Cretin, (Guillaume) t. 10. p. 281. 298.
de la Croix du Maine, (François Grudé)
t. 9. p. 34. 69. 96. 97. 99. 103. 120. 168.
173. 174. 179. 322. 389. 398. 420. t.
10. p. 32. 41. 42. 59. 96. 109. 124. 138.
162. 163. 177. 183. 206. 231. 298. 309.

D.

- de D EGUILLEVILLE (Guillaume) to-
me 9. page 51.
Defray, (Pierre) t. 9. p. 389.
Drouin, (Jean) t. 9. p. 154. t. 10. p. 204.
205. 206.
le Duchat, (Jacob) t. 9. p. 317. 392. t. 10.
p. 45. 116. 117. 124.
Duchefne, (André) t. 9. p. 158. & suiv.
169. 177.
Duclos (Charles) t. 10. p. 276. 278.

NOMS DES AUTEURS.

E.

ETIENNE , (*Henri*) tome 10. page 233.

F.

FABRY , (*Pierre*) t. 9. p. 161.
 Fauchet , (*Claude*) t. 9. p. 5. 10. 15. 35. 103. 187. 289.
 le Fevre , (*Jean*) t. 10. p. 130.
 de la Fontaine , (*Jean*) t. 10. p. 108. 181. 182.
 Fracastor , (*Jérôme*) t. 10. p. 87.
 Franc , (*Martin*) t. 9. p. 166. 179. 187. t. 10. p. 130. 135. 144. 164.

G.

GALLAND , (*Antoine*) t. 9. p. 358. & suiv. 375. 376. 379. 380.
 Gentien , (*Pierre*) t. 9. p. 71.
 Gerson , (*Jean*) t. 9. p. 45.
 Girard , (*Jacques*) t. 9. p. 70.
 Godefroy , (*Denys*) t. 10. p. 2. 13. 41.
 Gohorry , (*Jacques*) t. 9. p. 68. 181. & suiv.
 Grelée , (*Jacquemant*) t. 9. p. 71.
 Grognet , (*Pierre*) t. 9. p. 313. 412. t. 10. p. 157. 183. 298. 325. 382.

H.

HABERT , (*François*) tome 9. pages 27. 162. t. 10. p. 349.
 Hotman , (*François*) t. 10. p. 162.
 Hüet , (*Pierre-Daniel*) t. 9. p. 306.

NOMS DES AUTEURS.

I.

JARDIN de plaisance, (l'Auteur du)
tome 9. pages 46. & suiv. 155. 156.
165. 275. t. 10. p. 130. 248.
Joly, (Claude) t. 10. p. 40.
Joly, (Louis-Philippe) t. 9. p. 346. t. 10.
p. 383. & suiv.

L.

LANCELOT, (Antoine) tome 9. pages
391. & suiv.
Lantin de Damerey, (Jean-Baptiste) t. 9.
p. 55. 57. 59. 60.
de Launoy, (Jean) t. 10. p. 229.
Lebeuf, (Jean) t. 9. p. 22. 23. 95. 96.
157. 322. 335. 336. 344. 423. t. 10. p.
374. & suiv. 383. & suiv.
Lenglet du Fresnoy, (Nicolas) t. 9. p.
27. 54. 58. 60. 63. 54. 66. 67. 95. 187.
380.
Locher, (Jacques) t. 10. p. 192.
Loisel, (Antoine) t. 9. p. 4. 5. & suiv.
le Long, (Jacques) t. 9. p. 380.

M.

MAILLART, (Olivier) tome 10. page
296.
le Maire, (Jean) t. 9. p. 187. t. 10. p. 18.
225.
Malherbe, (François) t. 10. p. 181. 182.
Marchand, (Prosper) t. 9. p. 91.
Marot, (Clément) t. 9. p. 26. 34. 55. &
suiv. 155. 175. 281. 306. 313. & suiv. t.
10. p. 17. 18. 90.

NOMS DES AUTEURS.

- le Masle*, (*Jean*) tome 9. pages 167. 168.
Maffieu, (*Guillaume*) t. 9. p. 5. 10. 11. 21.
 24. 26. 39. & suiv. 54. 67. 71. 188. &
 suiv. 306. 310. t. 10. p. 3. & suiv. 15. &
 suiv. 103. 158. 164. 293.
Mazuello, (*Vincent*) t. 9. p. 91.
Ménage, (*Gilles*) t. 10. p. 24.
Milet, (*Jacques*) t. 10. p. 273.
Molinet, (*Jean*) t. 9. p. 60. & suiv.
de la Monnoye, (*Bernard*) t. 9. p. 168. t.
 10. p. 117. 231.
de Monstreuil, (*Jean*) t. 9. p. 45. 49.
du Moulin, (*Antoine*) t. 9. p. 69. 70.
le Muifis, (*Gilles*) t. 9. p. 24.

N. .

- de N*EVIZAN, (*Jean*) tome 10. pages
 109. 161.
Niceron, (*Jean-François*) t. 10. p. 45. 207.
 223.

O.

- O*RI, (*Nicolas*) tome 10. page 164.

P.

- P*ASQUIER, (*Etienne*) t. 9. p. 10. 15.
 34. 56. 158. 173.
Patru, (*Olivier*) t. 9. p. 313.
le Pelletier, (*N.*) t. 9. p. 14.
de Pisan, (*Christine*) t. 9. p. 423. & sui-
 vantes.

NOMS DES AUTEURS.

R.

RABELAIS, (*François*) tome 9. pages
298. 299 & suiv. t. 10. p. 16. 19. &
suiv.

de la Ravalliere, (*N. Lévêque*) t. 9. p.
10. 11. 14. 17. & suiv.

Regnier Desmarais, (*François-Seraphin*) t.
10. p. 46.

Robertet, (*Jean*) t. 10. p. 215.

de la Rocheffavin (*Bernard*) t. 10. p. 301.

S.

de **S**AINTEVREMONT, (*Charles de Mar-*
gotelle de Saint-Denys, Seigneur)
tome 9. page 54.

de Saint-Gelais, (*Octavien*) t. 9. p. 160.
161. 276. & suiv.

de Saint-Julien de Balleure, (*Claude*) t.
10. p. 89.

de Sainte-Palaye, (*Jean-Baptiste de la*
Curne) t. 9. p. 121. & suiv. 146. &
suiv.

Sallier, (*Claude*) t. 9. p. 230. & suiv. 249.
275. 283. & suiv. 288. t. 10. p. 68. &
suiv.

Séraphino. t. 10. p. 86.

T.

TORY, (*Geoffroy*) tome 9. pages 172.
t. 10. p. 18. 19.

de Troyes, (*Jean*) t. 10. p. 41.

NOMS DES AUTEURS.

V

V AISSETTE, (Dom Joseph) tome 9.
page 113.

Valere André. t. 9. p. 24. 25. 187. 397. t.
10. p. 2.

du Verdier de Vauprivas, (Antoine) t. 9.
p. 35. 68. 69. 121. 179. 360. 371. 398.
420. t. 10. p. 59. 96. 103. 119 120. 121.
138. 177. 183. 191. 206. 223. 231. 298.
300. 309.

Vincent de Beauvais. t. 9. p. 2.

Virgin, (Pierre) t. 9 p. 74. 93.

de Visch, (Charles) t. 9. p. 75. 91. 100.

Fin de la Table des noms des Auteurs.

CATALOGUE

*DES POETES FRANÇOIS,
dont il est parlé dans le Tome IX.*

DANS Hélinand , *page 2. & suiv.*
Thibault , Comte de Champagne & Roi de Navarre , *p. 8. & suiv.*

Philippe Mouske , *p. 23. & suiv.*

Guillaume de Lorris & Jean de Meun , *p. 26. & suiv.*

Guillaume de Déguilleville , *p. 71. & suiv.*

Jean du Pin , *p. 96. & suiv.*

Jean le Fevre , *p. 104. & suiv.*

Gaston de Foix , surnommé Phœbus , *p. 112. & suiv.*

Jean Froissart , *p. 121. & suiv.*

Jean de Venette , *p. 146. & suiv.*

Alain Chartier , *p. 155. & suiv.*

Pierre Neffon , *p. 177. & suiv.*

L Auteur anonyme de la Fontaine périlleuse , *p. 181. & suiv.*

Martin Franc , p. 187. & suiv.

Charles, Duc d'Orléans , p. 230. & suiv.

François Villon , p. 288. & suiv.

François Garin ou Guérin , p. 317.
& suiv.

Jean de Castel , p. 321. & suiv.

Jean Regnier de Guerchy , p. 324.
& suiv.

Pierre Michault , p. 345. & suiv.

L'Abusé de Court , p. 366. & suiv.

Olivier de la Marche , p. 372. & suiv.

L'Auteur anonyme du poëme intitulé : *l'Ainsnée fille de fortune* , p. 390. & suiv.

Georges Chastelain , p. 396. & suiv.

Jean Meschinot , p. 404. & suiv.

L'Auteur anonyme du nouveau Monde & de l'Estrif du pourveu & de l'Electif , p. 419. & suiv.

T O M E X.

- J** E A N Molinet , *pages 1. & suiv.*
Guillaume Crétin , *p. 17. & suiv.*
Charles de Bordigné , *p. 32. & suiv.*
Martial d'Auvergne , *p. 39. & suiv.*
Jean le Maire , *p. 68. & suiv.*
Laurent Desmoulins , *p. 95. & s.*
Guillaume Alexis , *p. 103. & suiv.*
Matheolus , *p. 129. & suiv.*
Le Chevalier aux Dames , *p. 139.*
& suiv.
L'Auteur des Amours de Pamphile & de Galatée , *p. 152. & suiv.*
Coquillart , *p. 156. & suiv.*
Simon Bougouinc , *p. 165. & suiv.*
Robert Gobin , *p. 177. & suiv.*
L'Auteur anonyme du Calendrier des Bergeres , *p. 187. & suiv.*
La Nef des Fols , *p. 191. & suiv.*
La Nef des Folles , *p. 201. & suiv.*
Symphorien Champier , *p. 206. & suiv.*

Octavien de Saint Gelais , p. 226. & suiv.

André de la Vigne , p. 283. & suiv.

Blaise d'Auriol , p. 299. & suiv.

Guillaume Michel , dit de Tours ,
p. 313. & suiv.

Guillaume Telin , p. 325. & suiv.

Michel d'Amboise , p. 327. & suiv.

Jean du Pré , p. 359. & suiv.

Charles de Hodic , p. 367. & suiv.

Roger de Collerye , p. 373. & suiv.

Pierre Grognet , p. 383. & suiv.

Le Jardin de plaifance , p. 396. & suiv.



BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

^s
O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

HUITIÈME PARTIE.



POETES FRANÇOIS.



A Poësie Françoisé a la même origine que notre langue ; elle est née avec elle ; l'une & l'autre ont eu les mêmes

accroissemens, les mêmes révolutions.

C'est ce que vous aurez appris en lisant les différens ouvrages concernant

l'histoire de notre Poësie que je vous ai ci-devant indiqués, & ce que vous apprendrez encore mieux par le détail où je vais entrer sur les ouvrages de

Tome IX.

A

nos Poètes que l'impression a rendu
 HELYNAND publics.

H E L Y N A N D.

Je commence par *Dans Hélynand*,
 né dans le Beauvaisis, & dont Vin-
 cent de Beauvais qui en fait l'éloge,
 rapporte la mort à l'an 1209. Il passa
 ses premières années à la suite des
 Grands, & vécut d'abord en homme
 & en Poète de Cour. Il fut un de
 ceux qui eurent le plus de part à la
 bienveillance & aux libéralités de Phi-
 lippe Auguste qui aima les Poètes, leur
 fit du bien, & prit plaisir à en avoir
 auprès de sa personne.

Mass. hist.
 de la Poésie
 Fr. p. 119.
 & suiv.

Pasqu. Rech.
 l. 7. ch. 3.

Alexandre, surnommé de Paris, qui
 semble avoir été lui-même homme du
 monde, dit dans son poème d'*Alexan-
 dre le Grand*, qui est demeuré manuf-
 crit, qu'on faisoit venir Hélynand
 après que le Roi avoit mangé; & qu'a-
 lors il chantoit des vers sur quelque
 effet de la nature, ou sur quelque sujet
 tiré de la Fable: à peu près comme
 nous voyons dans Homère, que Phe-
 mius & Demodocus en chantent à la
 table d'Alcinoüs & de Pénélope; &
 dans Virgile, qu'Iopas en chante à la
 table de Didon.

Quant li Rois ot mangié , s'apela Elynant ,
Por lui esbanoyer li commande que chant ,
Cil commence à noter ainsi com li Jaiant
Vourent monter au Ciel come gens mescréant ;
Entre les Diex en ot une bataille grant ,
Se ne fit Jupiter , o son foudre brujant
Qui tous les dérocha , ja ne eussent garant .

Dans la suite Hélynand touché du desir d'une vie plus réglée & plus tranquille , se fit Religieux à Froimont , Abbaye de l'Ordre de Cîteaux , dans le Diocèse de Beauvais.

Le changement d'état produisit un entier changement dans sa personne. En quittant le monde , il quitta l'esprit , les vûes & les intérêts du monde. Il ne se montra plus à la Cour ; & dans sa retraite il composa plusieurs ouvrages sur l'Histoire & sur la Morale , dans lesquels il fit voir pour ce tems-là une assez grande étendue d'esprit & de connoissances. S'il fit encore des vers , il n'en fit que sur des sujets de piété & de morale ; & sçut se souvenir en toutes choses des engagemens qu'il avoit contractés , & se conduire d'une maniere si édifiante , qu'on le regarda comme une des grandes lumieres & un des saints personnages de son Ordre.

Il acquit & conserva l'amitié de Phi-
HELFINAND lippe de Dreux, Evêque de Beauvais,
& de Henri de Dreux, Evêque d'Orléans, fils de Robert, Comte de Dreux, qui étoit lui-même fils du Roi Louis surnommé le Gros. Il ne fut pas moins lié avec Gaufroï ou Godefroid, Evêque de Senlis, & avec plusieurs autres personnes distinguées alors par les dignités, la science, ou la vertu.

Ses poësies se sont ressenties de l'injure des tems ; il ne nous en reste que le poëme de la Mort qu'Antoine Loisel, célèbre Avocat au Parlement de Paris, & très-curieux de ce qui regarde notre langue, tira de la poussiere de quelque Bibliothèque, & dont il donna une édition en 1595. Mais le manuscrit dont il a fait usage est des plus défectueux. Dans les meilleurs manuscrits, chaque strophe est de douze vers, au lieu que dans l'édition de Loisel, il y a des strophes qui n'en ont qu'onze, & d'autres seulement dix. Un manuscrit de la Bibliothèque du Roi de France a d'ailleurs onze strophes de plus que dans l'imprimé ; & il est aisé de s'appercevoir en les lisant, qu'elles sont du même Auteur & une suite du même ouvrage. Ajoutez que dans l'im-

primé il n'y a pas une strophe où il n'y ait plusieurs mots estropiés ou chan- HELYNAND
gés, & quelquefois même des vers entiers qui ne s'accordent point ni pour le sens, ni pour l'expression avec les manuscrits.

Loisel a adressé l'édition de ce poëme à Claude Fauchet, Conseiller du Roi, & premier Président en sa Cour des Monnoies, par une Epître en prose qui contient tout ce qu'il avoit pû savoir de la vie du Poëte, & à peu près tout ce que je viens de vous en rapporter.

Le poëme de la Mort contient quelques traits assez beaux, & qu'on lit encore avec une forte de satisfaction. Ceux, dit M. l'Abbé Massieu, qui peuvent pardonner à cet Auteur d'avoir vécu il y a cinq cens ans, & de parler autrement que nous ne parlons aujourd'hui, lui trouvent de grandes qualités. Ils prétendent qu'il avoit du génie, de l'invention, de l'enthousiasme, de la force, & qu'il étoit bien au-dessus du simple versificateur. C'est du moins la prétention de M. Loisel qui par droit d'éditeur a cru pouvoir louer le poëme de la Mort beaucoup plus qu'il ne mérite. Ces vers entr'autres,

 HELYNAND

Mors qui m'a mis mûer en muë
 En tel estuve où li cors suë
 Ce qu'il fit au siecle d'outraije , &c.

lui semblent si élégans qu'il ne feint point de dire , » qu'outre la naïveté » de l'ancien *Roman* François que l'on » y reconnoît , & que l'on y apprend » avec plaisir , son style est encore fort » orné & grandement figuré ; son orai- » son pleine , sententieuse & morale ; » sa rime si riche & si coulante , qu'il » ne se trouve en chaque douzain dont » cet ouvrage est principalement com- » posé , que deux lisières seules. Il » ajoute , que cet échantillon se peut » non-seulement égaler à beaucoup d'é- » crits de nos Auteurs modernes , mais » qu'il peut aussi surpasser plusieurs ou- » vrages anciens , tant des nôtres que » des Etrangers que nous prenons pei- » ne d'apprendre , & que nous lisons » avec admiration : enfin que cet Au- » teur les devance presque tous aussi- » bien dans l'ordre du mérite , que dans » l'ordre du tems. » Voilà de l'hiper- » bole , & rien de plus. On fait bien de la grace à Hélynand quand on se donne la peine de le lire. Quelques endroits naïvement exprimés , quelques

moralités assez bonnes, mais rendues en termes presque inintelligibles, voilà tout ce que j'y ai vu. HELYNAND

On a reproché au Poète qu'il étoit un peu caustique, & ce reproche est fondé. En effet il est aigre & mordant ; & quelquefois il attaque sans ménagement ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes. Comme quand il dit :

Rome est li mail qui tot assomme...

Qui fait aux Simoniaux voile

De Cardonail & d'Apostole, &c.

où par le mot d'*Apostole* il entend le Pape que nos anciens Ecrivains appellent de ce nom. Ce trait de Satyre n'auroit pas dû lui échapper, & il convenoit moins dans la bouche d'un Religieux, qui faisoit profession d'une piété rigide, que dans celle de tout autre.

C'est au reste sur la foi de Loisel que l'on donne à Hélinand les vers sur la Mort dont je viens de parler : car on trouve dans quelques manuscrits d'autres vers sur le même sujet, compris en cinquante-quatre strophes de douze vers chacune, qui sont au moins aussi anciens que ceux qui sont attribués à

HELYNAND Hélinand , & d'habiles gens qui ont examiné les uns & les autres , & qui sont plus versés que moi dans ce genre d'érudition , sont en doute lesquels doivent passer pour l'ouvrage de notre Poète.

*T H I B A U L T ,
Comte de Champagne & Roi de Navarre.*

Mss. p. 140. Le regne de saint Louis produisit plus de Poètes que tous les regnes précédens , parce que les plus grands Seigneurs qui vivoient alors , prirent goût à notre poésie , & la cultiverent , & que leur exemple fit beaucoup d'imitateurs. Charles d'Anjou , frere du Roi , & qui depuis fut lui-même Roi de Naples & de Sicile ; Henri Duc de Brabant ; Pierre Mauclerc Comte de Bretagne ; Raoul Comte de Soissons ; Thibault Comte de Champagne & Roi de Navarre , se plaisoient à rimer , & les chansons du dernier sont parvenues jusqu'à nous.

La Ravall.
préface des
poës. de Thi-
bault.

Ce Prince naquit au commencement de l'année 1201. quelques mois après le décès de son pere Thibault III. du nom , Comte de Champagne & de Brie , qui mourut fort jeune. Il eut pour mere , Blanche , fille de Sance le

Sage, Roi de Navarre. Cette Prin-
 cesse, qui aima aussi les Poëtes & les THIBAULT.
 chansons, gouverna les Etats de son
 fils durant sa minorité, & le Roi Phi-
 lippe Auguste prit le jeune Prince sous
 sa protection. Thibault eut une guer-
 re à soutenir contre Airard de Brien-
 ne, qui ayant épousé l'une des filles de
 son oncle, lui disputa la propriété des
 Comtés de Champagne & de Brie.
 Cette querelle fut évoquée à la Cour
 des Pairs du Royaume, & terminée
 par une transaction du mois de Novem-
 bre de l'an 1221.

Dix ou douze ans après, les Barons
 du Royaume, outrés de ce que Thi-
 bault les avoit abandonnés dans la guer-
 re qu'ils faisoient au Roi Louis IX. &
 à la Reine Blanche Régente du Royau-
 me, se liguerent contre lui, & appel-
 lerent Aleide veuve du Roi de Chy-
 pre, seconde fille de son oncle, pour
 faire valoir aussi ses droits sur la Cham-
 pagne. La protection du Roi & de la
 Reine mere le garantit de cette inva-
 sion, & le mit en état de transiger avec
 Aleide dont il acheta les droits.

La mort de Sance le Fort son oncle
 maternel l'éleva au trône de Navarre
 au mois d'Avril 1234. Quelque tems

après , il partit pour la Croisade , dont
 THIBAULT. il parle dans plusieurs de ses chansons.
 De retour en ses Etats , il s'appliqua
 à les bien gouverner , & il mourut au
 mois de Juin 1253. à Pampelunne ,
 où il fut enterré : son cœur fut appor-
 té aux Cordelieres du Mont de sainte
 Catherine près de Provins , qu'il avoit
 fondées.

Les chansons de ce Prince sont les
 plus célèbres de nos premières pièces
 en ce genre ; elles ont une très-grande
 réputation , non-seulement à cause de
 leur Auteur , mais aussi parce qu'elles
 sont les plus délicates & les plus ingé-
 nieuses. Il seroit superflu de répéter les
 éloges qui leur ont été donnés : l'Italie
 & la France ont eu sur cela les mêmes
 sentimens. Le Dante a loué la douceur
 & l'harmonie des vers de Thibault.

N. xv. Fauchet au livre second de ses anciens
 Poëtes François , Etienne Pasquier
 dans sa lettre septième à Ronsard , au
 second livre de ses Lettres , & dans le
 septième livre de ses Recherches , cha-
 pitre trois , & depuis eux M. l'Abbé
 Massieu dans son Histoire de la Poësie
 Française , ont comblé de louanges les
 chansons de ce Prince : & M. Levêque
 de la Ravalliere qui les a fait imprimer ,

ajoute, que les lecteurs qui pourront s'accoutumer à entendre ce Poète parler le langage de son siècle, remarqueront de la tendresse dans ses sentimens, de la délicatesse dans ses pensées, & une naïveté admirable dans ses expressions. Ils appercevront aussi que l'Auteur ne manquoit pas d'une certaine érudition : on trouve en plusieurs de ses chansons des traits de l'Histoire sainte & profane, & de l'Histoire naturelle, & quelques-uns tirés de la Fable & des Romans. « Il mériteroit une estime sans réserve, dit M. de la Ravalliere, si ses images n'étoient quelquefois trop découvertes & trop libres, & si son siècle avoit eu la retenue & la sagesse de celui dans lequel nous vivons. »

M. l'Abbé Maffieu observe que ce Poète est le premier qui ait mêlé les rimes masculines avec les féminines, & qui ait senti les agrémens & les charmes de ce mélange. Une autre chose encore, qui mérite, dit-il, d'être remarquée, c'est qu'ordinairement les couplets des chansons de Thibault étoient de huit vers, où il arrangeoit les rimes de la même manière que les Poètes épiques d'Italie les arrangent

Hist. de la
poës. p. 141.
142.

dans les huitains dont ils se servent.
THIBAUT. Mais cette observation n'est pas assez exacte. On trouve beaucoup de chansons de Thibault dont les couplets sont de moins de huit vers, ou de plus, comme de neuf, de dix, d'onze, même de douze & de quatorze. La chanson trente-neuvième, par exemple, a cinq couplets, chacun de douze vers de diverses mesures : jugez-en par ces deux premiers :

J'alloie l'autre ier errant ,
 Sans compaignon ;
 Sor mon palefroi , pensant
 A faire une chançon ,
 Quant je oi ne fai comment ,
 Lès un buisson ,
 La vois dou plus bel enfant ,
 C'onques ne veist nus hom ,
 Et n'estoit pas enfés si
 N'eust quinze ans & demi ;
 Oncques nule rien ne vi
 De si gente façon.

Vers li m'en vois en riant ,
 Mis l'ai à raison ;
 Belle dites-moi comment
 Pour Dieu vous avés non ?

Et ele faut maintenant

A son baston ;

THIBAULT.

Se vos venés plus avant ,

Ja aurés la tençon ;

Sire , fuiés vos de ci ,

N'ai cure de tel ami ,

Que j'ai molt plus biau choisi ,

K'en claime Robegon.

La plûpart des Historiens anciens & modernes ont cru que le Comte Thibault avoit fait une grande partie de ses chansons pour la Reine Blanche , mere de saint Louis , d'où ils ont conclu qu'il en avoit été passionément amoureux. Les uns ont ajouté , que la Reine n'avoit rien fait pour réprimer sa témérité ; les autres en cela plus judicieux , ont pensé qu'elle avoit blâmé sa passion , ou du moins qu'elle n'y avoit fait attention , qu'autant que cet amour du Comte pouvoit être utile à ses vûës & à ses desseins politiques. Mais cet amour de Thibault pour une Reine aussi distinguée par ses rares vertus que l'étoit la Reine Blanche , doit maintenant passer pour une Fable , dont l'Historien Mathieu Paris , ennemi de la Maison de Philippe Auguste , a été

l'inventeur, & qui n'a été répétée que
THIBAUT. sur son autorité par tous les Historiens qui sont venus depuis. C'est, ce me semble, ce que M. Lévêque de la Ravalliere, aujourd'hui associé de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, a démontré dans l'*Examen critique* qu'il a fait de ce point, & dans ses Réponses au Pere le Pelletier, Chanoine Régulier, qui a prétendu défendre l'opinion contraire.

Vous trouverez cet examen & toutes les autres pièces de ce procès littéraire, dans le premier volume de l'édition que M. de la Ravalliere a donnée en 1742. des poësies de Thibault. Les conjectures, les preuves, les raisonnemens, les autorités ne manquent point au savant Académicien; & l'on voit avec plaisir qu'elles sont appuyées du suffrage & de la décision de M. le Président Bouhier, dont l'autorité en matière d'histoire & de littérature, sera toujours d'un grand poids auprès de ceux qui savent quelle est l'étendue des lumieres de ce Magistrat.

Lettre 452.

A l'égard de la question en elle-même, il me semble que l'Observateur des Ecrits modernes n'a pas eu raison de la traiter de frivole; si l'on prend pour

tel des calomnies atroces répandues ~~_____~~
 contre les Rois, & accréditées par une THIBAULT.
 foule d'Historiens qui se sont copiés les
 uns les autres, il n'y aura plus rien de
 grave, ni de sérieux dans l'histoire.

Avant Fauchet & Pasquier on n'a-
 voit presque aucune connoissance des
 poësies de Thibault; ce sont ces deux
 Auteurs qui les premiers en ont rap-
 porté quelques exemples qu'ils ont ti-
 rés des manuscrits: je vous ai cité les
 endroits où ils en parlent. Pasquier don-
 ne une suite & un ordre bien liés au
 manuscrit qu'il avoit lû. « J'en ai le « Lett. 7. l. 2.
 livre par devers moi, sur le commen-
 cement duquel, dit-il à Ronfard, «
 vous y verrez une description de ses «
 passions: sur le milieu il prend congé «
 de sa maîtresse, étant contraint pour «
 son devoir de prendre le chemin de «
 Jérusalem avec les autres Princes «
 croisés: & sur la fin il proteste de «
 vouloir quitter l'amour, & se réduire «
 du tout à la volonté de Dieu. Et «
 pour dernière conclusion de son œu- «
 vre, il adresse quelques chansons à «
 quelques-uns de ses amis, dans lesquel- «
 les ou il interroge, ou il est interrogé «
 sur quelques questions d'amour. »

Le même arrangement ne se trouve

point dans les manuscrits que l'on con-
 THIBAUT. noît aujourd'hui. » Il est vrai que Thi-

La Ravall. » bault décrit le plus souvent l'état &
 t. 1. p. 23. » la situation d'un cœur amoureux,
 24. » mais il le fait sans suite, & sans
 » qu'aucune chanson ait rapport à l'au-
 » tre; une chanson amoureuse en pré-
 » cede une de piété, il y en a plusieurs
 » de ce genre; dans l'une il prêche la
 » Croisade, celle qui suit ne respire
 » rien moins qu'un pieux zèle. Après
 » avoir dit qu'il met tout son cœur &
 » toute sa pensée en sa Dame, il chan-
 » te la bonté de Dieu qu'il compare
 » au Pélican qui se perce le sein de son
 » bec pour ranimer ses enfans de son
 » propre sang. »

Diex est ainsi come li Pélicans,
 Qui fait son nit el plus haut arbre sus,
 Et li mauvais oseau, qui vient de jus,
 Ses oseillons ocist, tant est püans;
 Li pere vient destrois & angosseus,
 Dou bec s'ocist de son sanc dolereus:
 Vivre refait tantost ses oseillons;
 Diex fist autel, quant vint sa passions,
 De son douc sanc racheta ses enfans
 Dou Deable, qui tant parest poissans.

» Il fait la peinture des vices, puis il

revient à ses chants amoureux ; de là «
il passe à la sainte Vierge dont il louë «
les vertus & les mérites. A cet hym- «
ne succede le récit des douleurs & «
des maux que l'amour cause ; de sorte «
que loin d'avoir trouvé dans ses poë- «
sies un systême suivi, tel que Pasquier «
l'expose , M. de la Ravalliere n'y a «
vu que les jeux d'une imagination «
poëtique , qui a faisi & chanté le pre- «
mier objet dont elle étoit frappée. »
Mais dans l'édition qu'il en a donnée ,
il a tâché de remédier à ce désordre ,
en distinguant ces chansons par matie-
res.

Depuis la premiere jusqu'à la tren-
te-huitième , ce sont celles qui chan-
tent l'amour ; & ce que le Poëte ap-
pelle les plaisirs & les peines de cette
passion. Il y a ensuite trois pastourel-
les ; après quoi viennent les jeux-partis
ou dialogues , qui sont suivis des autres
chansons , où il est fait mention de la
Croisade. Le Poëte déclare dans la
soixantième , qu'il renonce à l'amour ;
mais la maniere dont il en parle , mon-
tre que son renoncement étoit tout
humain , & que la Religion n'y entroit
pour rien :

Tant ai Amors servies longuement ;

Que désormais ne m'en doit nus reprendre

THIBAULT. Si je m'en part, or à Deu le comaut
L'on ne doit pas tozjors folie emprendre ;
Et cil est fox, qui ne s'en fet deffendre,
Ne n'i connoit son mal, ne son torment,
L'on me tendroit désormais por enfant,
Car chascuns tens doit sa saison atendre,

.

Autre chose ne m'a Amors meri,
Di tant comme j'ai esté en sa baillie,
Mais bien m'a Dex par sa pitié guari,
Quand délivré m'a de sa seignorie,
Et k'eskapés lui fui, sans perdre vie ;
Ains de mes ieulz si boine eure ne vi,
Si cui-je faire encor maint jeu-parti,
Et maint sonnet, & mainte renverdie, &c.

On voit par ce dernier vers que Pasquier a mal fixé la naissance du sonnet au regne d'Henri II. & qu'il faut lui donner une date beaucoup plus ancienne, quoique l'on ne puisse pas dire quelles étoient les regles, ni quelle étoit la mesure de cette pièce de vers du tems de Thibault. Pour la *Renverdie*, c'étoit ce que Marot a depuis appelé, *Chant de Mai*, une pièce de vers dans laquelle le Poète célébroit le retour du Printems & de la verdure.

Après cette chanson où Thibault

déclare qu'il renonce à l'amour, il y a THIBAULT.
 lieu de croire qu'il s'occupa à compo-
 ser le petit nombre de pièces pieuses
 que nous avons de lui; & c'est par cet-
 te raison qu'elles terminent le recueil
 publié par M. de la Ravalliere. Toutes
 ces chansons paroissent assez réguliè-
 rement composées de cinq couplets; &
 presque toutes finissent par un envoi
 que le Poëte adresse ou à sa Dame,
 ou à Philippe de Nanteuil son ami, à
 Thibault Blazon, à Raoul de Coucy,
 à Bernard de la Ferté, auxquels il vou-
 loit faire part des jeux de son esprit.
 L'envoi de la dernière chanson m'a pa-
 ru singulier: il s'adresse à Philippe de
 Nanteuil, à qui le Poëte dit:

Phelippe, laissez vostre erreur;
 Je vos vi ja bon chanteour,
 Chantés, & nos dirons desus
 Le chant, *Te Deum laudamus.*

L'habile Editeur fait connoître dans
 ses notes ce Philippe de Nanteuil, &
 les autres personnages dont Thibault
 parle dans ses vers, & l'on doit à ses
 recherches l'éclaircissement de quanti-
 té de faits sur lesquels les Ecrivains qui
 l'ont précédé, se sont presque tous

trompés. Il a mis aussi à la tête de cha-
THIBAULT. que chanson un court argument qui en
 annonce le sujet. Mais pour faciliter
 davantage l'intelligence de ces ancien-
 nes poësies, il a enrichi son édition
 d'un Glossaire dans lequel on trouve
 l'explication des termes les plus anciens
 & les moins intelligibles. Cette expli-
 cation, qui étoit nécessaire, est relati-
 ve au sens que le mot a dans la chan-
 son, sans que l'Auteur ait entrepris de
 rapporter les significations qu'il peut
 avoir ailleurs : la plûpart des exemples
 qu'il cite en preuve de cette expli-
 cation, ont été pris dans des Ecrivains
 antérieurs à Thibault, ou qui étoient
 du moins ses contemporains. Je vous
 ai fait connoître dans le dernier chapi-
 tre du Volume précédent les autres or-
 nemens de cette édition, je veux dire
 l'histoire des Révolutions de la langue
 Françoisse depuis Charlemagne jusqu'à
 saint Louis, & la Dissertation sur l'an-
 cienneté des chansons Françoises ; vous
 n'oublierez pas que ces deux écrits
 sont très-utiles pour cette partie de no-
 tre Histoire littéraire.

On parle dans le dernier de plu-
 sieurs autres faiseurs de chansons qui
 ont vécu sous le regne de saint Louis,

ou peu après, & M. l'Abbé Maffieu ~~=====~~
 nous a rapporté les noms d'un bien THIBAUT.
 plus grand nombre dans son histoire de P. 152. 153.
 la Poësie Françoise. Mais comme ce
 Savant le remarque, tout ce qu'on sçait
 de ces vieux Rimeurs, c'est qu'ils ont
 eu en leur tems quelque réputation, &
 qu'ils faisoient des chansons d'amour.
 Il faut dire la même chose des Auteurs
 de ces petites pièces que l'on appelloit
Tençons ou *Jeux-partis*, & dont on trou-
 ve plusieurs exemples dans les poësies
 de Thibault. C'étoit des questions ga-
 lantes que les Poètes se faisoient en
 vers. L'un proposoit le doute, & l'autre
 donnoit la solution. Mais ceux qui se
 distinguèrent alors dans ce genre d'é-
 crire sont ignorés depuis longtems, & Ibid. p. 155.
 vous pouvez vous contenter du peu 156.
 qu'en dit M. l'Abbé Maffieu.

Du reste, ajoute l'Historien de no-
 tre poësie, tous les Poètes qui vécurent
 sous le regne de saint Louis, ne se bor-
 nerent pas aux ouvrages de galanterie;
 plusieurs écrivirent sur d'autres matie-
 res, & quelques-uns même ont laissé
 des poèmes de longue haleine; mais
 ceux-ci n'étant point imprimés, je suis
 dispensé de vous en parler. C'est par
 la même raison que je passe sous silence

THIBAUT. cette quantité de *Fabels* ou de *Fabliaux*, c'est-à-dire, comme nous parlerions aujourd'hui, de Contes & de Nouvelles, qui eurent alors tant de lecteurs, & & qui ne nous sont presque plus connus que par ce que nous pouvons en lire dans les Recherches de Faucher, de Pasquier, de M. Galland, & de quelques autres Ecrivains que je vous ai cités ailleurs.

Traité hist
sur le chant
Eecl. p. 120.
& suiv.

M. l'Abbé Lebeuf rapporte aussi au même tems ou à peu près l'usage, & par conséquent la composition des Cantiques vulgaires qui se chantent en plusieurs Provinces la nuit de Noël dans les Eglises, & qui pour cette raison ont retenu le nom de Noël. Cet usage, dit le savant Académicien, prit son origine vers le tems où le peuple cessa d'entendre le Latin. Lambert, Prieur de saint Vaast d'Arras, en parle dans quelques poësies Latines qui sont de l'an 1194. & assure que cet usage étoit particulier aux François. Ces chants de Noël, supposé qu'ils ressemblassent à ceux que l'on connoît depuis deux ou trois cens ans, n'étoient pas dans le genre du chant Grégorien appelé Plainchant, mais dans le genre que nous appelons aujourd'hui Mu-

ique , ou airs de Vaudevilles.

THIBAULT.

Il n'en est pas de même de quelques autres Cantiques fort anciens , & dont quelques-uns même sont antérieurs au regne de saint Louis , qui sont conservés manuscrits dans diverses Eglises , & dont plusieurs sont imprimés dans le même ouvrage de M. l'Abbé Lebeuf , que je viens de citer. Dans les modulations de ces Cantiques le goût est si grossier , qu'il n'y a aucune regle de quantité observée , & que souvent sur une syllabe brève , il y a quatre ou cinq notes. On y remarque , dit M. Lebeuf , que primitivement les rimes Françoises qu'on vouloit mettre en chant , étoient masculines. Les rimes féminines ne se virent chargées de chant que longtems après. Je ne vous donnerai point d'exemples de cette grossiere & ennuyeuse poésie. Si vous en êtes curieux , je vous ai cité l'ouvrage où elle se trouve.

PHILIPPE MOUSKE.

Le douzième siècle & le treizième furent aussi le regne des Romans ; on peut dire qu'il y en eut de toute espèce , & nos Bibliothèques en renferment

PHILIPPE MOUSKE. encore un grand nombre qui sont de-
meurés manuscrits, & qui sont peu lûs
de ceux même qui les possèdent, quoi-
que l'on ne puisse nier que l'on ne pût
en faire un usage utile pour la connois-
sance des faits qu'ils nous ont conser-
vés, des mœurs, des coutumes, &
même des loix suivies & observées en
ces tems-là, & dont ils sont en quelque
sorte dépositaires.

Je mets dans ce rang l'Histoire de
France en vers François composée par
Philippe Mouske ou Meuse, né à Gand,
qui de Chanoine & Chancelier de l'E-
glise de Tournai, fut fait Evêque de
cette Ville en 1274. & qui mourut le
24. Février 1282. la huitième année
de son Episcopat. Valere André, après
la Chronique de Gilles le Müisis, His-
torien du quatorzième siècle, l'appelle
un homme lettré, prudent & discret.
Mais ces qualités ne se font pas sentir
dans son ouvrage, qui est plus un Ro-
man qu'une Histoire.

Valer. And.
Bib. Belg. éd.
de 1739. p.
1039.

Hist. p. 163.
164. » Il paroît, dit M. l'Abbé Massieu,
» qu'on ne s'embarrassoit guères alors
» du précepte d'Horace, qui ne veut
» pas qu'on reprenne les choses de trop
» loin. Mouske commence son Histo-
» re de France par le ravissement
d'Hélène «

d'Hélène , la continuë par une ample « description du Siège de Troye, & a PHILIPPE
 par un détail exact de tous les évé- « MOUSKE.
 nemens qui le suivirent , & la conduit «
 ainsi jusqu'à l'année 1240. Elle est «
 mêlée d'une infinité de Fables , sur- «
 tout de celles de l'Archevêque Tur- «
 pin , & l'on y trouve la plûpart des «
 aventures extravagantes & ridi- «
 cules , qui jusqu'alors avoient fait la «
 matiere des autres Romans. Mais el- «
 le ne laisse pas d'être remplie de re- «
 marques curieuses , qui peuvent beau- «
 coup contribuer à l'éclaircissement «
 d'un grand nombre de faits histori- «
 ques. Ce poëme est manuscrit à la «
 Bibliothèque du Roi. M. du Cange «
 en a tiré ce qui concerne les Empe- «
 reurs François de Constantinople , & «
 l'a fait imprimer à la fin de l'Histo- «
 re de Villehardouin. » Valere André
 dit que Mouske fut si aimé de Philip-
 pe le Hardi , que ce Prince lui accor-
 da le privilége de faire battre de la
 monnoie d'or & d'argent.

GUILLAUME DE LORRIS
&
JEAN DE MEUN.

De tous les Romans qui parurent alors, celui qui sans comparaison fit le plus de bruit, fut le *Roman de la Rose*. Il effaça tout ce qu'on avoit vu en ce genre, & on le regarde encore aujourd'hui comme le meilleur de tous les ouvrages de poésie qui ont été faits avant François I.

Maff. hist.
de la Poësie
Fr. p. 165.

Préf. de la
nouv. éd. du
Rom. de la
R. & Diss.
au tom. 4.

Guillaumme de Lorris le commen-
ça. Il tiroit son surnom de la petite
Ville de Lorris en Gâtinois, où il étoit
né. Il vivoit au milieu du treizième
siècle, & mourut vraisemblablement en
1260. ou en 1262. » C'est dommage,
» dit M. l'Abbé Maffieu, que cet Au-
» teur n'ait employé ses talens qu'à
» écrire sur des sujets badins & frivo-
» les. Il avoit la plus grande partie des
» qualités qui forment le Poëte, un
» esprit agréable, une imagination vi-
» ve, beaucoup d'invention & de fé-
» condité. Il connoissoit le pouvoir &
» les charmes de la fiction, si peu con-
» nus des Poëtes ses contemporains. »
Clément Marot le comparoit à l'Ennius
des Latins.

Nostre Ennius Guillaume de Lorris
Qui du Romant acquist si grand renom.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

François Habert dit la même chose
dans son Epître sur l'immortalité des
Poètes François.

Compl. au
Général. Preu-
d'hom.

A *Ennius* Guillaume de Lorris

Fut comparé, de propos bien nourris
De mur conseil, bien que la phrase sienne
Tienne beaucoup de la rouille ancienne.

Son ouvrage dont il n'a fait que les
quatre mille cent cinquante premiers
vers, justifie les louanges qu'on lui a
données. On n'y trouve pas seulement
une versification aisée, on y voit enco-
re, eû égard au tems, une imagination
belle & sagement variée; on y voit des
sentimens, des réflexions, souvent même
des mœurs, quoiqu'il y ait beau-
coup d'endroits libres. Il ne faut pas
l'imaginer cependant, dit M. l'Abbé
Lenglet, qu'on y rencontrera cette élé-
vation, cet enthousiasme, cette finesse,
que le seizième siècle tenta de rétablir,
l'imitation des anciens, dans la poésie
françoise, & dont la perfection n'est
lûë qu'au dix-septième siècle. On y
voit une élocution plus simple & plus

Préf. et sur
p. 111.

GUILL. DE LORRIS ET JEAN DE MEUN. unie : c'est même une uniformité qui approche beaucoup de la monotonie ; ce qui fait qu'il me paroît difficile de soutenir longtems la lecture de cet ouvrage. Mais on doit pardonner ce défaut en faveur du caractère du siècle, dont la simplicité se trouve par-là si bien peinte dans les écrits de nos Ancêtres. On doit le pardonner encore en considération de quantité de descriptions dans lesquelles l'Auteur se montre aussi fleuri qu'abondant. Telles sont celles de l'Eté & du Temps, par lesquelles il débute. » Je défie tous les anciens, dit Pasquier, & ceux qui viennent après nous, d'en faire plus à propos. » Il est certain que ces descriptions plaisent encore beaucoup. Pour dire un mot de celle du Temps, peut-on mieux décrire son imperceptible rapidité, qu'elle est décrite dans ces vers.

Rech. l. 7.
c. 3.

Le temps qui s'en va nuyt & jour,
Sans repos prendre & sans séjour,
Et qui de nous se part & emble
Si céélement, qu'il nous semble
Qu'il nous soit adés en ung point,
Et s'il ne s'y arreste point,

Ains ne fine de trespasser
 Si que l'en ne pourroit penser
 Lequel temps c'est qui est présent;
 Ce le demande-je au Clerc lysant,
 Car ainçois qu'il eüst ce pensez,
 Seroit-il ja oultre passez.

Le temps si ne peut sejourner,
 Mais va toujours sans retourner,
 Comme l'eauë qui s'avale toute,
 Dont n'en retourne ariere goutte.
 Le temps s'en va & riens ne dure,
 Ne fer, ne chose tant soit dure,
 Car il gaste tout & transmuë.
 C'est celluy que les choses muë,
 Qui tout fait croistre & tout nourist,
 Et qui tout use & tout pourrist, &c.

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

« Mais s'il décrit vivement, il peint » Mass. p. 167.
 aussi d'après nature, & jette une va-
 riété surprenante dans ses portraits.
 Quoi de plus naïf & de plus diver-
 sifié que les peintures qu'il fait de
Convoitise, d'*Envie*, d'*Avarice*, d'*Oi-*
siveté, de *Papelardie*, c'est-à-dire,
 de l'*Hypocrisie*? Il les personifie tou-
 tes, & souvent les caractérise d'un
 seul trait. » Je ne puis m'empêcher d'en
 rapporter quelques-uns; il dit de *Con-*
voitise.

**GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.**

C'est celle qui les gens atise
De prendre & de nyant donner ,
Et des grans avoirs aüner :
C'est celle qui baille à usure ,
Et preste par la grant ardure
D'avoir, conquerre & assembler ,
Rober, tollir, & barater ,
Et bestourner & mescompter :
C'est celle aussi qui les tricheurs
Fait , & cause les faulx plaideurs . . .
 toujours enrage
Convoitise de l'autrui prendre.

Il peint en peu de mots le caractère de la triste Envie, quand il dit :

Après je vys pourtraite Envie
Qui ne rîst oncques en sa vie ,
N'oncques de rien ne s'esjoit
S'elle ne veïst , ou s'elle n'oyt
Aucun grand dommage retraire
Je croy que s'elle congnoissoit
Tout le plus preud'homme qui soit ,
Ne deçà , ne de là la mer ,
Si le voudroit-elle blasmer ;
Et s'il estoit si bien apris ,
Qu'elle ne peust de tout son pris

L'abatre , ne lui despriser ,
 Si vouldroit-elle amenuyser
 Sa renommée ; & son honneur
 Par parole faire myneur.

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

Il dit qu'il apperçut encore une au-
 tre figure qui n'étoit pas moins hideuse.

Avarice estoit appelée,
 Laide estoit & sale & soillée ;
 Et si estoit maigre & chetive ,
 Et aussi verte comme chive
 en sa main tenoit
 Une bourse , qu'el reponnoit ,
 Et la noüoit si fermement ,
 Que moult demeurast longuement
 Avant que l'on en peust riens traire ,
 Car elle n'en avoit que faire.

Ce qu'il dit de la Papelardie ou Hy-
 pocrisie est admirable :

C'est celle qui en recellée ,
 Quant nul ne s'en peut prendre garde ,
 De mal faire ne se retarde ,
 Et fait dehors le marmiteux ;
 Si a le vis palle & piteux ,
 Et semble simple créature ;
 Mais dessous n'a male aventure

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Qu'elle ne pense en son courage...

En sa main un Pseautier tenoit,
Et sâchés que moult se pénoit
De faire à Dieu prieres fainctes,
Et d'appeller & Saints & Sainctes.

Il peint en cinq vers le caractère de l'Oisiveté, & ce qu'il dit est une image naïve de l'inaction où tant de femmes passent leur vie :

Il paroît bien à son atour
Qu'elle estoit pou embesongnée ;
Quand elle s'estoit bien pignée ,
Et bien parée & atournée ,
Si estoit faite sa journée.

Mass. p. 169. On trouve dans cet ouvrage un grand nombre de traits semblables. La diction du Poëte est beaucoup plus coulante, & plus pure qu'on ne devoit l'attendre de la grossiereté de son siècle. Ses rimes sont d'ordinaire meilleures. De sorte qu'on peut dire, qu'il ne lui manquoit que l'usage d'une langue moins informe ; & que s'il ne porta pas notre poésie à un plus haut degré de perfection, ce fut la faute du tems où il écrivoit, & non la sienne. On ignore de quelle profession il étoit. Quel-

ques Historiens le font Jurisconsulte ,
 & se fondent sur ce que dans un en-
 droit il cite Justinien ; mais cette preu-
 ve n'est pas concluante. Il étoit fort
 jeune quand il se mit à composer son
 Roman , & ce fut l'amour qui le lui
 dicta ; au moins est-ce ainsi qu'il en
 parle lui-même.

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

Droit au vingtiesme an de mon âge ,
 Au point qu'Amours prend le péage
 Des jeunes gens , couchié m'estoie
 Une nuyt comme je fouloye ,
 Et me dormoye moult formant ,
 Si vy üng songe en mon dormant ,
 Qui moult fust bel à adviser
 Comme vous orrez deviser
 Or vueil ce songe rimayer ,
 Pour vos cueurs plus fort esgayer ;
 Amours me le pryé & commande ;
 Et se nulz ou nulle demande ,
 Comment je vueil que ce Rommans
 Soit appellé , que je commans ,
 Que c'est le Rommant de la Rose ,
 Où l'art d'amours est toute enclose . . .
 Celle pour qui je l'ay emprís ,
 C'est une Dame de hault pris ;
 Et tant est digne d'estre amée ,
 Qu'elle doit Rosé estre clamée .

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Mass. p. 180.

Préf. de la
nouv. éd. du
R. de la R.

Guillaume de Lorris fut surpris de la mort avant d'avoir achevé son ouvrage. Mais quarante ans après, celui-ci trouva un continuateur dans Jean de Meun, dit Clopinel, que l'on croit né l'an 1279. ou l'an 1280. Il étoit de la petite Ville de Meun, dont il portoit le nom, & qui est située sur la la Loire, à quatre lieues d'Orléans. C'est ce qui donne lieu à Marot de s'écrier dans une espece d'enthousiasme poétique.

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire.

Differt. sur
le R. de la R

Rech. 1. 7. c.
3.

Comme si cette Riviere devoit être toute glorieuse d'avoir vu naître ce Poète sur ses bords. On le surnommoit aussi *Clopinel*, c'est-à-dire, en langage de ce tems-là, *le Boiteux*, parce qu'il boitoit effectivement. Il étoit non-seulement le plus excellent Poète, mais encore un des plus savans hommes de son siècle. Si l'on en croit Pasquier; il égala le fameux Dante, Poète Italien, & surpassa tous ceux de cette Nation, soit que l'on considère en cet ouvrage les Sentences qui y sont répandues, soit qu'on fasse attention à la beauté de la diction.

La Croix-du-Maine dit que, selon

l'opinion de quelques-uns, Jean de Meun étoit Docteur en Théologie à Paris, & de l'Ordre des Freres Prêcheurs ou Dominicains. Et par ces *quelques-uns*, il a voulu désigner l'Auteur de la Chronique d'Aquitaine. Mais cette opinion est abandonnée, & n'a aucun fondement. Du Verdier, contemporain de la Croix-du-Maine, ne l'a point adoptée. Fauchet nous donne, sans le prouver, Jean de Meun pour un Docteur en Droit. Ce qui paroît plus certain, c'est qu'il sortoit de parens aisés & considérés. Il le dit lui-même dans son Codicile.

Dieu m'a par maintz perilz conduit sans meschéance,
Dieu a donné aux miens honneur & chéissance,

Dieu m'a donné servir les plus grantz gens de France,
Dieu m'a traict sans reprouche de jeunesse & d'enfance.

Et dans le Livre intitulé, *le Songe du Prieur de Saloin*, c'est à-dire, d'Honoré Bonnet, Prieur de Salon, Docteur en Droit, dédié à Valentine, Duchesse d'Orléans, il est fait mention d'un Hôtel & d'un Jardin qui appartenoint à Jean de Meun, & qui étoient situés dans un des Fauxbourgs de Paris.

« Je m'en allois, dit l'Auteur selon »

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

» du Verdier , en le Jardin de la Tour-
» nelle hors de Paris , qui fut jadis
» Maître Jean de Meun. Et au com-
» mencement dudit Livre , parlant du
» même Jardin , il dit encore :

Je suis Maître Jean de Meun
Qui par maints vers sans nulle prose ,
Fis icy le Romans de la Roze.
Et cet Hostel qu'icy voyez ,
Prins pour accomplir mes souhaits :
S'en achevé une partie ;
Après , mort me toli la vie.

» Ce même Prieur de Saloin , repré-
» sente de Meun bien vêtu d'une rob-
» be ou chappe fourrée de menu vair ,
» comme quelque homme d'honneur. »
Rien ne ressemble moins à un Reli-
gieux ; aussi les Peres Quétif & Echard
n'en ont-ils fait mention dans la Bi-
bliothèque des Ecrivains de leur Or-
dre , que pour montrer qu'il n'en a ja-
mais été. Il est seulement vrai qu'il a
été inhumé dans la Maison des Domi-
nicains de la rue Saint Jacques , &
peut-être dans le Cloître , comme Fau-
chet l'insinuë.

On dit qu'il légua à ces Religieux

un coffre qu'il déclara être rempli de choses précieuses, mais dont il défendit l'ouverture avant ses funérailles; que la visite de ce coffre étant faite, on n'y trouva que des ardoises sur lesquelles il avoit tracé de l'Arithmétique & des figures de Géométrie; qu'à cette vûe l'indignation succédant au plaisir dont l'espérance d'un présent flattoit ces Religieux, ceux-ci déterrèrent le corps du défunt, mais que le Parlement de Paris les contraignit de lui donner une sépulture honorable dans leur Cloître.

GUILL. DE.
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Mais ce récit a tout l'air d'un Roman. Bouchet qui est peut-être le premier qui l'ait rapporté dans ses Annales d'Aquitaine, ne le raconte que comme un oïï-dire, & déclare *qu'il ne le croit pas vrai*. C'est ce que Fauchet & les autres qui l'ont rapporté après lui, n'auroient pas dû dissimuler.

Pag. 106. de
l'éd. de 1557.
& 187. de
l'éd. de 1644.

De Meun nous a laissé la liste de ses ouvrages dans l'Epître dédicatoire qu'il fit du Livre de la Consolation de Boëce. Il l'adresse au Roi Philippe le Bel, & lui parle en ces termes. « A ta Royale Majesté, très-noble Prince par la grace de Dieu, Roi des François, Philippe le Quart, je Jean de Meun, qui jadis au Roman de la »

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

» Rose, quand jalousie eut mis en pri-
» son Bel accueil, enseigné la maniere
» du Chastel prendre, & la Rose cueil-
» lir : & translaté de Latin en Fran-
» çois le Livre de *Végèce*, de Cheva-
» lerie, & le Livre des *Merveilles*
» d'*Hirlande* : & la vie & les Epîtres de
» Pierre Aboullard & d'Hélis sa fem-
» me ; t'envoye ores Boëce de consola-
» tion que j'ai translaté en François,
» jaoit que bien entendes le Latins,
» &c.

Mais de tous ces ouvrages, celui qui contribua le plus à lui faire sa réputation, est la continuation du Roman de la Rose. C'est le seul avec son Codicile & son Testament, qui ait triomphé du tems. On croit qu'il le composa en 1300. Au moins paroît-il par l'ouvrage même qu'il étoit fait avant 1305. puisqu'il y louë l'ordre des Templiers qui peu de tems après fut accusé de crimes considérables qui le firent abolir en 1309. Jean de Meun étoit fort jeune lorsqu'il entreprit cette continuation ; il nous en avertit lui-même en termes généraux au commencement de son Codicile.

J'ai fait en ma jeunesse maint dit par vanité,
Où maintes gens se sont maintesfois délités,

Et il désigne la date de 1300. ou environ, en marquant expressément que ce fut quarante ans après la mort de Guillaume de Lorris.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Et puis viendra Jehan Clopinel
Au cueur gentil, au cueur ysnel,
Qui naîtra sur Loire à Meun....
Cil aura le Roman si chier,
Qu'il le voudra tout parfournir,
Se tems & lieu lui peut venir.
Car quant Guillaume cessera,
Jean si le recommencera
Au trépassé plus de quarante.

On sent bien que c'est une prophétie faite après coup, & que Jean de Meun annonçoit qu'il feroit cet ouvrage dans le tems qu'il le composoit. Ce n'est pas seulement un Roman d'amour, il est encore satyrique & moral; & peu s'en faut même qu'il ne soit aussi Roman de Chevalerie. Mais les exploits militaires, qui n'y entrent que comme des incidens, n'y sont pas assez fréquens pour lui donner ce titre. C'en est bien assez de contenir de l'amour, de la satyre & de la morale. Voici l'idée que M. l'Abbé Massieu nous donne de cet

ouvrage : je ne ferai presque que le sui-
GUILL. DE VRE.

LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

Hist. de la
 Poës. Fr. p.
 282. & suiv.

On ne peut trop blâmer, dit-il, les deux Auteurs de ce Roman en vers de la fin qu'ils se sont proposée. Leur vûë a été de réduire en art la plus naturelle & la plus dangereuse de toutes les passions. Il est vrai qu'il s'y trouve un grand nombre de réflexions plus propres à éteindre l'amour qu'à l'allumer. On y peint en plus d'un endroit & d'une manière très-vive les inquiétudes & les allarmes où cette passion jette : elle y est représentée comme le plus dur de tous les esclavages. On y fait aussi un long dénombrement des maux qu'elle traîne à sa suite. Tout le monde sçait ces beaux vers où Lucrece décrit si bien les funestes effets de l'amour, & où il dit que lorsqu'on s'y abandonne, on ne risque pas moins que sa santé, sa liberté, sa fortune, ses devoirs & sa réputation. Nos deux Auteurs trouvent le secret de mettre tout cela dans deux vers, qui ne renferment pas moins de sens.

Mains y perdent, bien dire l'oz,

Sens, tems, chastel, corps, ame & loz.

Ils indiquent le seul remède qui peut

préserver ou guérir d'un mal tout à la fois si engageant & si terrible.

Rien n'y vaut herbe , ne racine ;
Seul fuir en est la médecine.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Ils peignent aussi les femmes avec les couleurs les plus noires , & rien ne leur échappe de ce qui peut inspirer de l'aversion & du mépris pour elles. Nous n'avons peut-être point d'Ecrivains qui les aient plus maltraitées. Toutes à ce Tribunal sont inégales , bizarres , injustes & perfides. On met dans tout son jour leur caractère intéressé.

Mais après avoir bien crié contre l'amour en quelques endroits , on en fait des éloges infinis dans tous les autres. Cette passion est représentée presque partout avec des charmes dont il est bien difficile de se défendre , & la plus grande partie de l'ouvrage est employée à prescrire des regles pour y réussir. De sorte qu'on ne peut douter , toutes choses considérées , que le Roman de la Rose ne soit un art d'aimer , dans lequel les Auteurs promènent le lecteur par les détours & par les circuits d'une fiction continuelle ; au lieu qu'Ovide entre sans façon en matière , & met bout-à-bout les préceptes qu'il enseigne.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Guillaume de Lorris feint qu'à la fleur de son âge il s'endormit un jour de Printems , & qu'il eut le plus agréable de tous les songes. Il lui sembla qu'il se promenoit dans un des plus beaux vergers du monde , près duquel étoit un jardin délicieux , où il aperçut une Rose d'une beauté surprenante. Il conçut aussi-tôt le dessein de s'en approcher & de la cueillir. Mais il trouva de grands obstacles dans l'exécution. Il fallut traverser des fossés , escalader des murs & forcer des châteaux. Les principaux habitans de ces lieux enchantés sont ou des Divinités bienfaisantes , comme Amour , Bel-accueil , Pitié , Franchise ; ou des Divinités malignes , comme Faux-semblant , Danger , Male-bouche , Jalousie. Elles paroissent les unes après les autres sur la scène , & elles y parlent tour-à-tour. Tout est vivant & animé dans cet ouvrage ; tout y a une figure & une voix. Les difficultés ne rebutent point l'Amant de la Rose , qui enfin par une longue persévérance , & par une fidèle pratique des conseils qu'on lui donne , vient à bout de ce qu'il desire.

Ainsi eus la Rose vermeille :

A tant fut jour , & je m'éveille.

C'est par-là que finit le Roman, dont
le Poëte Antoine de Baïf donne une
idée assez juste dans le sonnet suivant
qu'il adressa à Charles IX.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieil Roman vous trouverez déduite
D'un Amant desirieux la pénible poursuite,
Contre mille travaux en sa flamme obstiné.

Paravant que venir à son bien destiné
Faux-semblant l'Abuseur tâche le mettre en fuite:
A la fin, Bel-Accueil en prenant la conduite,
Le loge, après l'avoir longuement cheminé.

L'Amant dans le verger pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
Cueil du Rosier fleuri le bouton précieux.

Sire, c'est le sujet du Roman de la Rose,
Où d'amours épineux la poursuite est enclose,
La Rose c'est d'amours le guerdon gracieux.

Mais nos deux Auteurs ne se renferment pas dans cette fiction de telle manière, qu'ils n'en sortent assez souvent. Leur ouvrage est varié d'une infinité d'épisodes & de digressions agréables. Ils sement partout sur leur route une satire très-forte des mœurs de leur tems, & n'épargnent ni rang, ni condition, ni sexe. Ils tiennent les grands jours de leur pleine autorité, & font le

procès à ceux qui ont coutume de se
faire aux autres.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Tous s'efforcent de l'autrui prendre ;
Tel Juge fait le Larron pendre ,
Qui de plein droit seroit pendu ,
S'il jugement lui fut rendu.

L'Histoire profane , la Fable , l'Histoire sainte entrent aussi dans la composition de ce poëme , & la matiere est égayée par des contes plaisans , qui renferment une morale utile. Mais ces embellissemens étrangers ne se présentent pas toujours à propos , la plupart même viennent se montrer sans qu'on sçache trop pourquoi. Guillaume de Lorris est plus retenu sur ce point ; il ne s'écarte que rarement , & les excursions qu'il se permet sont toujours courtes. Au lieu que Jean de Meun s'écarte à l'infini. Comme il étoit savant , la science l'entraîne & l'emporte. Il s'enfonce dans l'explication des effets les plus surprenans de la nature & de l'art. Il entreprend de faire concevoir à la raison humaine tout ce que la Religion lui offre de plus inconcevable ; & prenant l'essor beaucoup plus haut qu'il n'est permis à un Poëte , il traite de l'Essence

divine , de la Trinité , de la Prédesti-
nation & de la Grâce.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

La maniere dont ce Roman fut re-
çu est singuliere dans ses circonstances.

Il n'y a jamais eu d'ouvrage dont on
ait dit tant de mal , ni tant de bien.

La plûpart des personnes vertueuses
s'éleverent contre , & avec raison. El-

les soutenoient qu'il tendoit directe-
ment à corrompre les mœurs , & il n'é-

toit pas difficile de le prouver. Les
Religieux qui s'y voyoient maltraités

en cent endroits , n'omettoient rien
pour le décrier. Les Prédicateurs l'ana-

thématisoient dans toutes les chaires ;
il étoit même quelquefois l'objet des

déclamations des Avocats dans leurs
plaidoyers , comme on le voit par une

lettre Latine de Jean de Monstreüeil ,
Prevôt de l'Eglise Collégiale de saint

Pierre de Lille , Secrétaire de Charles
VI. & qui fut tué en 1418. par la

faction du Duc de Bourgogne. Dans
le même siècle le célèbre Gerson , Chan-

celier de l'Université de Paris , croyant
que la lecture du Roman de la Rose

étoit dangereuse , la combattit par un
Traité Latin dont beaucoup d'autres

se sont autorisés depuis pour condam-
ner cette lecture. Les Dames surtout ,

*Veter. Mos
um ampliff.
collect. t. 2.
p. 1419.*

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

ou du moins leurs partisans , se déclarerent ouvertement contre cet ouvrage à cause du peu de ménagement que l'on y observe pour leur sexe.

Nous avons sur cela une pièce singuliere composée au mois d'Avril 1459. & imprimée dans le *Jardin de Plaisance*. *L'Amant entrant en la Forêt de tristesse* (c'est le titre de cette pièce) y est blesfé par *Mélancolie* dont il décrit la figure & raconte les forfaits. L'ennui & la douleur s'emparent de lui. Il s'enfonce dans la forêt où il trouve *le Chief des Dames* , retenuë captive & enchaînée par *Mélancolie*. L'Amant approche , & prête l'oreille pour écouter les complaintes de la belle infortunée. Elle attribuoit une grande partie de ses malheurs à deux livres , le *Roman de la Rose* , & l'ouvrage de *Mathéolus le Bigame* , dont je ne tarderai pas à vous parler.

Las ! moy pouvrette jouvencelle
Qui me tiens servante & ancelle
Au sainct trosne de Paradis ,
Je me plains douce pucelle ,
Se la douleur que mon cueur celle ,
Ne que jamais à nul ne dis ,
Des deux livres faulx & mauldits

Qui sont escripts contre mon bien ,
Plains de meschans & villains dits :
Dieu le scet , & vous aussi bien.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

L'unq a nom Rommant de la Rose ,
Où tout la valeur est enclose
Qui sur tous Rommans a compris ;
Mais quant à moy , je m'y oppose ,
Car l'ung des chapitres propose
Contre moy , qui est très-mal pris
A toi l'Acteur qui l'entrepris :
Tes dits sont à mon préjudice ,
Dont certes tu feras repris ,
Et pugny bientoist par justice.

Une femme irritée est toujours à craindre : *le Chief des Dames* , qui prend aussi la qualité d'*Advocate de toutes les loyales Dames du monde* , ne se contente pas de menacer ; elle cherche à faire sentir le poids de sa colere. Après avoir versé beaucoup de larmes , elle fait instruire le procès de *Jean de Meun* & de *Mathéolus* , que *Loyaulté* tenoit enfermés dans le *Chastel d'amours* , & contre qui toutes les Dames avoient déjà formé plainte , & requis *Dame Justice* d'y satisfaire. En conséquence , tout le Tribunal étant assemblé , on fit comparoî-

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

tre les deux prisonniers *liés ensemble*, & Noble *vouloir* plaide en leur présence la cause des Dames contre les deux accusés qu'il n'épargne nullement. Il fait entrer dans son plaidoyer l'éloge de toutes les femmes dont l'antiquité sacrée & profane a parlé avec avantage, & conclut à ce qu'on punisse du dernier supplice les deux accusés, & qu'on livre leurs ouvrages aux flammes.

Raison qui parle ensuite pour Jean de Meun, tâche d'excuser du moins ses intentions, & s'efforce de persuader qu'il n'a eu aucun dessein de décrier les femmes vertueuses, & qu'il en veut plus à la *Jalousie*, l'ennemie du sexe, qu'au sexe même dont il dit beaucoup de bien.

Les plaidoyers entendus, la Justice prononce cette sentence contre Jean de Meun.

Au regard de Jehan Clopinel
Qui fist le Rommant de la Rose,
Le Roy veult que de son Chastel
Soit banny fans faire aultre chose :
Et pourtant il faut qu'il dispose
De s'en aller en aultre terre ;
Car la Court, ainsi que suppose,
Entreprend de lui mener guerre.

Mathéolus

Mathéolus est plus maltraité ; comme je vous le ferai connoître ailleurs.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Ce même Roman de la Rose contre lequel on se déchaînoit si fort d'un côté, avoit de l'autre un nombre infini de partisans qui le préconisoient. A les entendre, c'étoit un ouvrage incomparable, très-propre à corriger les hommes de leurs ridicules & de leurs vices, & dans lequel d'ailleurs il étoit parlé de tout. On ne se contentoit pas d'en louer des endroits particuliers, on vantoit jusqu'au dessein, qui cachoit, disoit-on, de grands mystères, & des vérités où il n'étoit pas permis à tout le monde d'entrer. Les Chymistes croyoient y trouver le grand œuvre : d'autres Spéculatifs s'imaginèrent y voir une espèce de Théologie morale, & que cette Rose dont la conquête avoit coûté tant de peines à l'Amant, n'étoit autre chose que la Sagesse. Jean de Monstreuil, dont je vous ai parlé plus haut, en fit très-sérieusement l'apologie, & il ne tint pas à lui qu'on ne regardât les Censeurs de cet ouvrage comme des gens sans goût, comme des calomniateurs même & des envieux. C'est l'objet de trois de ses lettres Latines imprimées dans le tome

Ibid Epist.
54. 56 57.

second, de la grande collection du P.
GUILL. DE Marténe.

LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

On ne sçauroit lire la préface de l'édition de 1538. sans rire de la simplicité de celui qui l'a faite. Il est bon de l'entendre s'expliquer dans son vieux style. » Je dis donc premièrement, ce sont ses termes, que par » la Rose qui tant est appelée de l'A- » mant, est entendu l'état de sapience, » qui bien est justement à la Rose con- » forme pour les valeurs, douceurs & » odeurs qui en elle sont. Laquelle » sapience est moult à avoir difficile » pour les empêchemens entrepasés... » Secondement on peut entendre par » la Rose l'état de Grace, qui semblablement est à avoir difficile, non de » la part de celui qui la donne, car » c'est le Dieu tout-puissant, mais de » la part du Pécheur toujours empêché » & éloigné du Collateur d'icelle.... » Tiercement, nous pouvons entendre » par la Rose la glorieuse Vierge Marie, » pour ses bontés, douceurs & perfectiones.... C'est la blanche Rose que » nous trouvons en Jérico plantée.... » Quartement, nous pouvons par la Rose comprendre le souverain bien infini » & la gloire d'éternelle béatitude ;

laquelle comme vrais amateurs de sa «
 douceur & aménité perpétuelle, pou- «
 vons obtenir, en évitant les vices qui «
 nous empêchent, & ayant secours des «
 vertus qui nous introduiront au ver- «
 ger d'infinie liesse, jusqu'au Rosier «
 de tout bien & gloire, qui est la béa- «
 tifique vision de l'Essence de Dieu, «
 &c. » Il n'est guères possible de porter
 plus loin la prévention, ni de prêter à
 des Auteurs plus d'idées étrangères à
 leurs vûës. La vérité est que Guillau-
 me de Lorris & Jean de Meun n'ont
 prétendu faire qu'un ouvrage de ga-
 lanterie; & que lorsqu'ils employent
 les mots de Verger, de Jardin, de
 Rosier & de Rose, ils se servent de
 termes honnêtes, pour exprimer des
 choses qui ne le sont pas.

C'est ce qui fait dire à *Luxure* dans
le Pèlerinage de la vie humaine par Guil-
 laume de Déguilleville, que c'est elle
 qui a inspiré les Auteurs du Roman de
 la Rose, & que ce livre est son ou-
 vrage.

Au dire, dist-elle, ay raison,
 Car je le feis, & il est myen,
 Et ce puis-je prouver très-bien;
 Car du premier jusques au bout,

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Sans discontinuer, partout

Il n'y est que de moy parlé,

Fors tant seulement excepté

Ce que mon Escrivain embla,

Et en autruy champ le seya,

De quoy maintes gens ont cuydé

Que de sa terre l'eust seyé ;

Mais voir non fist ; ains partie grant

Il desroba en autruy champ

Ce que grandement me desplaet,

Car je voulfisse bien qu'il n'eust

Fors seulement de moy escript,

Ainsi que je luy avoie dit ;

Ou au moins que n'y eust mis rien

D'autruy, mais seulement du sien, &c.

Jean de Meun plus inexcusable encore que Guillaume de Lorris, manque souvent de respect pour ses lecteurs, & oublie fréquemment ce qu'il doit à la bienséance. Non-seulement il se sert des expressions les plus grossières, il veut encore prouver qu'il est en droit de s'en servir.

Et encore ne fais-je péché,

Si je nomme les nobles choses

Par plein texte, sans mettre gloses,

Que mon pere de Paradis

Fit de ses propres mains jadis.

Ce raisonnement n'est-il pas bien concluant ? De plus , par une indécence monstrueuse , il mêle avec des bagatelles & des galanteries , les vérités les plus respectables & les plus saintes. De sorte que bien souvent , à la suite d'une Fable ou d'un Conte libre , on est tout effrayé de trouver l'explication de quelqu'un de nos plus grands Mysteres. Jean de Meun est aussi plus injuste à l'égard des femmes & des Religieux , que le premier Auteur du Roman. Non-seulement il ne craint pas de dire des premieres , qu'il n'y en a aucune qui soit sage , il ose avancer cet étrange paradoxe , qu'il n'y en a jamais eu , & qu'il n'y en aura jamais.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Prudes femmes , par saint Denys,
Autant en est que de Phénix.

Ce qu'il dit contre les Religieux , est un déchaînement qui tient de la fureur. Si on l'en croit , ils n'ont presque tous que l'habit & les dehors de leur état.

Tel a robe Religieuse ,
Doncques il est Religieux ,
Cet argument est vicieux ,
Et ne vaut une vieille gaine ,

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Ce dernier vers a passé en Proverbe. Il dit ailleurs :

Ils vont querant les grands pitances ,
Et pourchassent les accointances
Des hommes puissants , & les suivent ,
Et se font pauvres , & si vivent
De bons morceaux délicieux ,
Et boivent des vins précieux ;
Et la pauvreté souvent preschent ,
Mais les grandes richesses peschent
Aux grands filets & aux traisneaux ,
Par mon chef , il en vient grands maux.

Je ne finirois point si je voulois rapporter toutes les calomnies dont il les charge , ni tous les autres endroits reprehensibles dans cet ouvrage. Vous pouvez lire sur ce qu'on a dit pour & contre ce Roman , l'histoire de la Poësie Françoisse par M. l'Abbé Maffieu , une lettre de M. Desmaizeaux à M. de Saint-Evremont , dans le tome quatrième des ouvrages du dernier , édition de 1725. in-12 , la Préface historique & critique mise au-devant de l'édition du Roman de la Rose donnée en 1735. par M. l'Abbé Lenglet , & la

Differtation de M. Jean-Baptiste Lant-
 tin de Damerey sur ce Roman, laquelle
 le fait partie du *Supplément ou Glossaire*
du Roman de la Rose, &c. imprimé à
 Dijon en 1737.

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

Nous avons un grand nombre d'é-
 tions de ce poëme, qu'il est inutile de
 détailler ici. Il suffit de dire que le
 langage n'est pas le même dans toutes,
 & que l'on pourroit presque dire de
 ces imprimés, surtout des plus anciens,
 ce-que l'on a dit des manuscrits de cet
 ouvrage, que l'on y trouve autant de
 variations qu'il y a eu de personnes qui
 ont travaillé à en faire des copies. La
 raison est, que notre langue souffrant
 de tems en tems quelques changemens,
 on faisoit passer ceux-ci dans les livres
 plus anciens, à mesure qu'on les pu-
 bloit de nouveau.

v. le Catalo-
 gue à la fin
 du t. x.
 Differt. sur le
 R. de la R.

C'est à Clément Marot que l'on doit
 le goût que l'on vit renaître dans son
 siècle pour l'ouvrage dont il s'agit, &
 qui sembloit condamné à rester dans
 l'oubli. Ce Poëte dont on connoît l'heu-
 reux génie, voyant que ce Roman étoit
 négligé, parce que le langage qui y est
 employé étoit entendu de peu de per-
 sonnes, voulut lui faire parler celui
 du tems où il vivoit, afin d'en rendre

la lecture plus facile & plus agréable.
 GUILL. DE Il hazarda d'en refaire beaucoup de
 LORRIS ET vers, d'en ajouter quelques-uns, d'in-
 JEAN DE sérer des gloses dans le texte, enfin de
 MEUN. le traiter comme il eût pû faire son
 propre ouvrage. Mais pour conserver
 à la postérité des marques auxquelles elle
 en pût reconnoître l'antiquité, il y laissa
 plusieurs mots du tems des Auteurs
 de ce livre. Peut-être aussi ces vieux
 mots ne doivent-ils leur conservation
 qu'à la rime que Marot ne voulut pas
 se donner la peine de changer. Pasquier
 n'étoit pas satisfait *de ce qu'il l'avoit*
ainsi habillé à la moderne, & il ne blâ-
 moit pas moins cette *bigarrure de lan-*
gage vieux & nouveau. C'est ce qu'il
 dit dans une lettre qu'il adresse à Cu-
 jas. Dans un autre endroit, il témoi-
 gne combien il est fâché que nos an-
 ciennes manieres de parler n'ayent pas
 été conservées : elles lui paroissent
 plus douces, comme venant de notre
 propre fond, que quantité de termes
 plus expressifs qui sont dérivés du La-
 tin.

Lett. de Pas-
 quier, l. 2.

Id. Rech. l.
 7. c. 3.

C'étoit aux Puristes de ce tems-là à
 ne point souffrir dans notre langue l'é-
 tablissement de ces intrus. Pour nous qui
 sommes accoutumés avec eux, nous

aurions de la peine à nous en séparer ,
 si l'usage , qui est le tyran des langues ,
 s'avisait de faire revivre ces anciennes
 expressions si regrettées de Pasquier.
 Tout ce qui est vrai , c'est qu'on ne peut
 douter que Marot par son travail n'ait
 ôté au langage ancien du Roman de la
 Rose cette naïveté qui en faisoit un
 des principaux caractères , & qui fait
 encore aujourd'hui les délices de beau-
 coup de personnes.

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

« Cependant , dit M. Lantin dans
 sa Dissertation , si l'on s'en fut tenu
 à la traduction de Marot , ce Roman ,
 malgré les altérations que ce Poète
 lui a fait souffrir , conserveroit encore
 beaucoup de sa source primitive ;
 mais on a fait depuis , à l'égard de
 cette traduction , ce qui avoit déjà
 été pratiqué avant les Traducteurs.
 Car après avoir altéré les manuscrits ,
 on n'a point épargné les copies im-
 primées , & l'on n'en trouve aucune
 qui ait échappé à la censure indis-
 crete de ces Reviseurs qui ont gâté
 l'ouvrage sous prétexte de le rendre
 meilleur. L'édition de 1538. faite
 par Guillaume Bret , quoiqu'impri-
 mée d'après celle de 1526. de Ga-
 liot Dupré , lui est presque aussi in-

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

» féricure que l'édition de Galiot l'est
» aux manuscrits, surtout à ceux du
» quatorzième siècle; au moins M. l'Abbé Lenglet prétend-t'il que les premiers imprimés, qui sont tous en caractère Gothique, ne different que très-peu des manuscrits du quinzième siècle.

De quel tems est celui de feu M. de Coislin, Evêque de Metz, que M. l'Abbé Lenglet a suivi dans l'édition du Roman de la Rose publiée en 1735? L'Editeur ne le dit point; il se contente de louer beaucoup ce manuscrit. L'Auteur de la Dissertation, qui paroît avoir fait une étude particulière de cette matiere, prétend que ce manuscrit est un des plus modernes, ce qui lui fait dire que dans le texte de l'ouvrage, tel que M. l'Abbé Lenglet l'a donné, on ne reconnoît ni le tour, ni le goût du treizième siècle.

Au reste, cette édition qui paroît correcte, est enrichie d'une préface, de notes & d'un glossaire. La préface est historique & critique: on y fait connoître les Auteurs du Roman de la Rose, on y parle du goût, du génie de leur ouvrage, de ses perfections & de ses défauts, dans un style qui convient assez à la liberté qui regnedans

les pensées & dans les expressions qu'on trouve dans ce Roman. « L'Editeur « a cru apparemment que tout Com- « mentateur devoit s'unir de sentiment « avec son original , & affecter au moins « de sympathiser avec lui. Il a suivi « cette regle dans les notes , & même « jusques dans le glossaire qui accompa- « gne cette édition. » C'est la réflexion du Journal des Savans.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

OR 1737

Les notes sont peu étenduës , mais l'Editeur prétend qu'elles sont suffisantes , pour faciliter l'intelligence de son Auteur. C'est aussi par cette raison qu'il n'a pas fort grossi le Glossaire des mots anciens qui se trouvent dans le Roman de la Rose , & qu'il a passé légèrement sur plusieurs expressions qui auroient demandé plus de recherches & d'explications. Un homme de lettres de Dijon , M. Lantin de Damerey , que je vous ai déjà cité , a réparé cette négligence en publiant en 1737. un *Supplément au Glossaire du Roman de la Rose , contenant des notes critiques , historiques & grammaticales , une Dissertation sur les Auteurs de ce Roman , l'Analyse de ce poëme , un Discours (c'est-à-dire , quelques réflexions) sur l'utilité des Glossaires , les Variantes restituées sur un*

Manuscrit de M. le Président Boubier
 & une Table des Auteurs cités dans cet

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

Il y a des recherches fort utiles dans ce Supplément ; mais il s'en trouve plusieurs que l'Auteur auroit pû omettre , comme celles qui regardent l'hospitalité , la philosophie de Pythagore , Origene , & quelques autres. On trouve aussi dans la Dissertation quelques digressions qui n'auroient rien perdu à être abrégées. Quant aux *Variantes* , l'Auteur prouve bien contre M. l'Abbé Lenglet , qu'elles ne sont pas aussi inutiles que celui-ci le pense. Elles sont voir au moins que l'Auteur a bien lû les manuscrits & les imprimés du Roman de la Rose , & que s'il eût donné de cet ouvrage l'édition qu'il en préparoit , elle eût été plus conforme au vrai texte de Guillaume de Lorris & de Jean de Meun que celle du nouvel Editeur.

C'est avec raison que M. Lantin lui reproche de ne s'être pas servi , ou du moins de n'avoir pas fait assez d'usage de la traduction en prose de Jean Molinet , où l'on trouve un grand nombre de traits qui ne sont point dans la nouvelle édition , surtout depuis le com-

mencement jusqu'à la page 66. du premier tome. Molinet qui vivoit à la fin du quinzième siècle, étant en effet plus proche de celui de ce Roman, il lui avoit été plus facile qu'à un autre de le voir dans toute sa pureté, & conséquemment il devoit plus être consulté & suivi.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Cette espèce de traduction a été d'abord imprimée à Lyon en 1503. & depuis à Paris en 1521. Ces deux éditions, les seules que j'aye vûës, sont *in-folio* en caracteres Gothiques. Molinet avoit entrepris cet ouvrage à la priere de Philippe, Duc de Cleves; & comme il avoit du goût pour les Moralités allégoriques, d'un écrit amusant & de galanterie, il voulut en faire un livre de piété. Il le commence par ces vers qui ne sont remarquables que par le comique qu'ils renferment.

C'est le Roman de la Rose
Moralisé, cler & net,
Translaté de rime en prose
Par vostre humble Molinet.

Il étoit si persuadé de la vérité des allégories de ce Roman, qu'il ne peut assez louer le Seigneur de l'avoir con-

duit à la fin de son œuvre ; il faut
 GUILL. DE l'entendre lui-même.

LORRIS ET

JEAN DE

MEUN.

» Louange soit , dit-il , au Dieu
 » d'Amour perdurable , & à sa Mere
 » très-sacrée Vierge , quant nous voyons
 » ce Romant réduit à sens moral , jus-
 » ques à cueillir la Rose. Plusieurs hon-
 » gnars , disciples de murmures , ont
 » souvent tiré à demi les courtes épées
 » de leurs bouches , pour donner dessus
 » l'Acteur de cestuy livre , disant qu'il
 » avoit outrageusement deshonoré le
 » sexe féminin par ses mordans escrip-
 » tures. Mais il leur doit estre pardon-
 » né comme aux povres innocens ,
 » ignorans qu'il y a double exposition
 » dessus le texte dudit livre. Aulcunz
 » amans folz & terrestres addonnés à
 » la lubricité , & pleins de lascivies ,
 » le glosent à leur avantage , & selon
 » leur affection ; mais ceux qui seront
 » amoureux du déduyt espirituel , ils y
 » trouvent bon fruit , bonheur & hon-
 » neur salutaire. Et n'est à présumer
 » que ung tel esperit d'homme que fust
 » Maistre Jehan de Meung , trop plus
 » angelique que humain , eussist voulu
 » souiller la queue de sa vieillesse en
 » ordure de paillardise , & détourper sa
 » renommée sans en tirer doctrine

prouffitable. » Jean Bouchet faisoit
 plus de cas de cet ouvrage que l'on n'en
 a fait depuis, comme on le voit par la
 place qu'il donne à Molinet dans son
Temple de bonne renommée, où il dit.

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

Fol. 61.

Si vous lisez les faictz de Molinet,
 Vous trouverez qu'il eut son moulin ne &
 Quand le Roman de la Rose arrosa
 De sa science, & le moralisa.

Jean Molinet étoit né à Desvres
 dans le Boulonnois avant le milieu du
 quinzième siècle : il fit ses études à Pa-
 ris, & dans la suite il fut Bibliothécaire
 de Marguerite d'Autriche, Gouver-
 nante des Pays Bas, Chanoine de Va-
 lenciennes en Haynaut, & Historio-
 graphe de Maximilien I. Il mourut en
 1507. Je parlerai ailleurs de ses poë-
 sies.

Avant de quitter celles de Jean de
 Meun, il faut vous dire un mot de son
Codicile & de son *Testament*, que M.
 l'Abbé Lenglet a fait réimprimer à la
 suite du Roman de la Rose. Ces deux
 écrits sont fort longs. Le premier est
 une pièce morale & satyrique contre
 les Hypocrites de son tems. L'Auteur
 y dévoile la conduite des Prélats, des

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Femmes, des Magistrats; il y parle des plus grandes vérités de la Religion, & y fait en quelque sorte sa profession de foi sur ce que l'on doit croire & pratiquer. Ce Codicile est en vers Alexandrins, & le langage en est beaucoup plus difficile à entendre que celui du Roman de la Rose. M. l'Abbé Lenglet croit que cela vient de l'imperfection où étoit alors l'espèce de vers employée par l'Auteur. Mais ne seroit-il pas plus naturel de dire que c'est parce que cette pièce n'ayant pas été retouchée pour le langage, comme le Roman de la Rose, elle a conservé davantage la maniere de parler & de s'exprimer qui étoit en usage avant le milieu du quatorzième siècle ?

Le Testament est dans le même goût que le Codicile, c'est-à-dire, qu'il est dogmatique & moral, mais la satire en est bannie. Cette pièce est en vers de huit syllabes pleines. En voici un exemple pris au hasard. C'est une strophe sur la mort, où l'Auteur dit :

Mort vieulx & jeunes nous court seure ;
Mort nous prent, nous ne gardons l'heure ;
Mort nous est de nécessité,
N'est nul qui à la mort ne queure ;

Ne qui nullement y sequeure ;
 Car le Juge de vérité ,
 Purger veult nostre iniquité ,
 Par la balance d'équité
 Qui au val de la chantepleure ,
 Nous boute en grant adverfité ,
 Sans fin à perpétuité ,
 Et y persevere & demeure.

GUILL. DE
 LORRIS ET
 JEAN DE
 MEUN.

Dans quelques manuscrits & imprimés , ce Testament est intitulé , *le Trésor de Jean de Meun*. Le mérite de la nouvelle édition de ces deux pièces consiste en ce qu'elle est plus correcte que celles qui en avoient été faites anciennement. Du reste ces morceaux de poésie sont stériles & languissans , & on ne peut les considérer que parce qu'ils viennent d'un Auteur célèbre.

On attribué encore à Jean de Meun les *Remonstrances de Nature à l'Alchimiste errant* , avec la *Réponse de l'Alchimiste à nature* , deux pièces en vers de huit syllabes où regne une obscurité qui semble avoir été affectée. C'est la production d'un homme qui paroît avoir perdu son tems , aussi-bien que beaucoup d'autres , à la Chymie métallique.

La Nature lui apprend

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Que ce que se faict par nature

Ne se faict point par créature,

& lui reproche de n'avoir usé que d'art mécanique dans ses opérations ; sur cela elle lui fait beaucoup de raisonnemens dont la plûpart m'ont paru très-peu intelligibles. La réponse de l'Alchymiste n'est guères plus claire ; & je ne vois pas quelle utilité l'on peut tirer de ces deux pièces. Si ceux qui sont initiés dans les mysteres de la Pierre philosophale y trouvent quelques lumieres, comme on le prétend, je n'ambitionne point d'être participant de leurs découvertes. A l'égard du style, il semble plus moderne que celui de Jean de Meun. Mais n'ayant point d'autres preuves pour lui ôter ces deux pièces, je lui en laisserai l'honneur.

La conformité des mêmes matieres a engagé M. l'Abbé Lenglet à joindre à ces pièces, *le sommaire philosophique de Nicolas Flamel, & la Fontaine des amoureux de science*, par Jean de la Fontaine. Ces deux écrits sont aussi en vers, & d'Auteurs qui ont vécu dans le quatorzième siècle, & au commencement du quinzième. Flamel écrivoit

en 1393. & en 1407. & il a la réputation d'avoir travaillé au grand œuvre de la transmutation des métaux. Ce n'est point ici le lieu d'examiner ce fait que plusieurs Ecrivains regardent comme douteux, & d'autres comme faux. Vous pouvez voir en attendant que j'aie occasion de vous parler de ce fameux personnage, ce que M. l'Abbé Lenglet en dit dans le tome premier de son *Histoire de la Philosophie Hermétique*, nombre 32. & ce qui en est rapporté par M. l'Abbé Massieu dans son *Histoire de la Poësie Françoise*, pages 225. & suivantes.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Le *Sommaire philosophique*, appelé autrement le Roman de Flamel, imprimé dès 1561. in-8°. à Paris, est très-peu de chose, & l'on assure que les Alchymistes n'en peuvent tirer aucun secours.

Je ne crois pas que la *Fontaine des amoureux de science* puisse leur être plus utile; j'avouë pour moi que je n'y ai presque rien entendu. Ce petit ouvrage est contenu dans une espèce de songe, à l'imitation du Roman de la Rose. *Cognoissance & Raison* abordées par l'Auteur, commencent à l'instruire du grand œuvre, & le menent ensuite à

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

Nature qui lui en découvre tous les secrets, & si l'on en croit Jean de la Fontaine, il profita si bien de ces instructions, que rien depuis ne lui fut caché dans la Philosophie Hermétique, & qu'il sçut la réduire en pratique.

J'ay à nom Jehan de la Fontaine :
Travaillant n'ay perdu ma peine ;
Car par le monde multiplie
L'œuvre d'or que j'ay accomplie
En ma vie , par vérité ,
Graces à sainte Trinité ,
Qui de tous maux est médecine
Vraye , & par effect la plus fine ,
Qu'on peut en aucune part querre ,
Soit en mer , soit en toute terre :
Et du métal impur , l'ordure
Chasse , tant qu'en matiere pure
Le rend : c'est en métal très gent
De l'espèce d'or ou d'argent.

C'est-à-dire, qu'il continuoit de réver lorsqu'il se vançoit de ces belles connoissances. Ce Visionnaire étoit de Valenciennes en Haynaut ; ce qui fait que Jacques Gohorry le nomme seulement Jean de Valenciennes dans sa préface sur

Le Livre de la Fontaine périlleuse. La
 Croix-du-Maine & du Verdier le qua- GUILL. DE
 lifiant Poète, Philosophe & Mathéma- LORRIS ET
 ticien. « Sa vie peu connue, dit M. JEAN DE
 Lenglet, fut celle d'un Artiste occu- MEUN.
 pé de fourneaux & de distillations; Hist. de la
 il ne sortoit de son laboratoire que phil. Herm.
 pour entrer dans son cabinet, où il t. 1. p. 247
 s'affermissoit dans ses rêveries, en «
 écrivant, même en vers François, «
 sur la science Hermétique. » Il faut
 cependant qu'il ait fait quelques voya-
 ges, puisque ce fut à Montpellier qu'il
 composa sa *Fontaine des amoureux de*
science : il le dit lui-même.

Pour ce veüil-je nommer mon livre,
 Qui dit la matiere, & délivre
 L'artifice tant précieux,
 La Fontaine des amoureux
 De la science très utile,
 Descrite par mon petit style.
 Faict fut par amoureux servage,
 Lorsque n'estoye jeune d'aage,
 L'an mil quatre cens & treize,
 Que j'avoye d'ans deux fois seize,
 Comply fut au mois de Janvier,
 En la ville de Montpelier.
 Antoine du Moulin, Maçonnois,

GUILL. DE LORRIS ET JEAN DE MEUN. Valet de Chambre de la Reine de Navarre, sœur du Roi François I. revit, corrigea & publia cet ouvrage en 1547. à Lyon. Il fut réimprimé à Paris en 1561. avec les autres petites pièces dont je viens de vous parler. L'Editeur qui ne se nomme point, a ajouté à la fin une *Défense* (en prose) de la *Science vulgairement appelée Alchymie, & des honnestes gens qui vaquent à elle : contre les efforts que J. Girard met à les outrager.* Cette *Défense*, fort courte & très-superficielle, est contre une lettre insérée par Jacques Girard, de Tournus, à la suite de sa traduction d'un livre de Roger Bacon, touchant l'admirable pouvoir de l'art & de la nature, imprimé à Lyon en 1558.

Il ne faut pas confondre la *Fontaine des amoureux de science*, avec un autre poëme ancien, qui roule néanmoins sur la même matiere, & qui est seulement intitulé, *la Fontaine des Amoureux.* Je ne sçai de qui est ce second poëme; il est ancien, & presque aussi peu intelligible dans ce qu'il contient que celui de *Jean de la Fontaine.* L'édition que j'en ai vûë, a été faite à Paris chez Jehan Janot in-4°. en caractères Gothiques. Le poëme est suivi d'un

Dialogue, aussi en vers, entre *Narcisse*, l'Echo & le *Fou*, & de quelques com-plaintes & ballades, partie amoureuse, partie morales. Je n'ai rien vu dans ces pièces qui mérite d'être remarqué.

GUILL. DE
LORRIS ET
JEAN DE
MEUN.

GUILL. DE DEGUILLEVILLE.

Le regne de Philippe le Bel, sous lequel Jean de Meun avoit fleuri, vit trois autres Poètes qui ont fait parler d'eux, *Jacquemant Grelée*, que M. l'Abbé Massieu nomme Jacquemart Gelei, *Pierre Gentien* & *Guillaume de Deguilleville*. Le premier étoit de Lille en Flandres, & a composé l'an 1290. le *Roman du nouveau Renard*, satyre dans laquelle l'Auteur attaque les Rois, les Grands, les Magistrats, & surtout, selon la coutume de ce tems-là, les Ecclésiastiques & les Religieux.

Pierre Gentien étoit de Paris, d'une famille fort honnête. Voulant éterniser la mémoire de cinquante Dames de son tems, il a composé un ouvrage dans lequel il les représente comme autant d'Amazones, également recommandables par leur courage & par leur beauté. Comme ces poèmes de *Grelée*

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

& de Gentien sont demeurées manuscrits, je ne vous en dirai rien. Je pass au troisième Poëte, dont les ouvrages sont imprimés.

Ce Poëte est *Guillaume de Déguilleville*, Parisien, qui se fit Religieux en l'Abbaye Royale de Chaalis, Ordre de Cîteaux, fondée dans le douzième siècle près de la ville de Senlis. Plusieurs Ecrivains disent qu'il fut Prieur de cette Abbaye, qu'il y a toujours vécu, & qu'il y est mort.

Nous avons de lui trois songes en vers, mais dont les manuscrits que j'ai eu lieu de consulter sont très-différens des éditions imprimées. Le premier songe a pour titre, *le Pélerinage de la vie humaine*: le second est intitulé, *le Pélerinage de l'ame séparée du corps*; & le troisième est *le Pélerinage de Jesus-Christ*.

L'Auteur a dû commencer le premier l'an 1330. Voici en effet de quelle manière il s'exprime dès l'entrée de cet ouvrage :

Pourtant le dy; car une fois
L'an mil trois cent dix par trois fois
Ung songe vy bien merueilleux,
Lequel ainsi com sommeilleux
J'escrips à mon réveillement.

Ceux qui ont parlé avant moi de ce
premier

premier songe, ont conclu de ces vers
 que ce poëme avoit été composé en
 1310. Pour moi, je crois que par ces
 paroles *l'an 1310. par trois fois*, l'Au-
 teur veut marquer qu'il écrivoit l'an
 1330. La preuve est, que dans le même
 songe *le Pèlerin*, c'est-à-dire, l'Auteur,
 étant arrivé à la maison de *Grace de Dieu*,
 dit que cette maison étoit bâtie depuis
treize cens & trente ans.

GUILL. DE
 DEGUILLE-
 VILLE.

Laquel maison avoit fundée,
 Selon son dit, & massonnée,
Treize cens & trente ans avoit,
 Comme bien lui en souvenoit.

Dans le même poëme, la commission
 que *Grace de Dieu* donne à *Raison* con-
 tre *rude Entendement*, finit ainsi :

Donné en nostre an que chacun
 Dit mil trois cent trente & un.

Cette date fixée, j'en ajoute une au-
 tre, celle de la naissance de Guillaume
 de Déguilleville. Ce Poëte doit être né
 vers l'an 1295. car dans l'endroit du mê-
 me poëme, l'Ange reprochant au *Pèlerin*
 d'avoir trop de complaisance pour son
 corps qu'il devoit regarder comme son
 plus cruel ennemi, lui dit :

Grant temps a que tu commenças,
 Et oncques puis tu ne cessas :

===== A quoi le Pélerin répond :

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

Si jé trente-fix ans , disoie ,
Je croi que de poi mesprendroie.

C'est-à-dire , qu'il n'avoit qu'environ trente-fix ans en 1331. année où il étoit encore occupé de la composition de son poëme qu'il ne finit que dans l'espace de trois ans. Dans les manuscrits de ce premier songe , Guillaume de Déguilleville attribué sa faculté de songer à la lecture qu'il venoit de faire du *Roman de la Rose*.

En veillant avoie leu ,
Confidéré , & bien veu
Le biau Rommans de la Rose ,
Et bien croy que ce fu la chose
Qui plus m'esmut à ce songier
Que cy après vous veuil nuncier.

Bibl. Scrit.
Ord. Cisterc.
p. 135.

Pierre Virgin , Religieux de Clair-vaux , qui , selon Charles de Visch , a revû , retouché & publié les trois poëmes de Déguilleville après la mort de l'Auteur , a supprimé ce que je viens de rapporter , & y a substitué un prologue , où il parle ainsi :

Cy ensuit le noble Romant
Du Pelerin , bon & utile ,

Composé bien élégamment
Par Guillaulme de Déguilleville,
De Chaliz, de Pontigny fille,
Moyne, de l'Ordre de Cisteaux,
Distingué par voye très subtile
En trois livres especiauxx.

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

Le premier, du pelerinaige
De l'homme durant qu'est en vie;
L'autre de l'ame, de la caige
de son corps desja départie;
Le tiers déclaire & annuncie
Le pelerinaige de Christ
Depuys qu'il fut ney de Marie,
Jusqu'à l'envoy du Saint Esperit.

Tel est en effet le sujet de ces trois poëmes, tous trois moraux & allégoriques. Voici une idée du premier. Le Pélerin excité en songe de faire le voyage de la Jérusalem céleste, y est encouragé par la représentation qui lui en est faite dans un miroir, où il la voit comme une Ville si remplie de merveilles qu'elle attire toute l'attention. Les Anges en gardoient les avenues, pour arrêter ceux qui ne méritoient pas d'en approcher. Un Chérubin, le glaive flamboyant à la main, étoit à la prin-

D ij

cipale porte. On y voyoit les marques
 GUILL. DE des supplices que l'on avoit fait souffrir
 DEGUILLE- aux Martyrs, pour apprendre qu'il n'y
 VILLE. avoit que la tribulation & la péniten-
 ce qui donnoient dans cette Ville le
 droit de Citoyen. Ce spectacle l'ani-
 me, & pendant qu'il cherche l'équi-
 page ordinaire aux Pélerins, une Da-
 me d'une rare beauté se présente à lui,
 & s'offre de le guider. C'étoit *Grace*
de Dieu : elle le mene près de sa mai-
 son, dans un lieu séparé, où elle lui
 donne diverses instructions sur la créa-
 tion de l'homme, sa chute, le péché
 originel & ses suites, la différence de
 l'ancienne & de la nouvelle alliance
 la concupiscence qui reste après le pé-
 ché, la nécessité de la combattre : le
 Pélerin lui fait plusieurs objections sur
 quelques uns des articles de notre foi
 & elle y répond. Lorsqu'il est instruit
 il reçoit le Baptême, & un nommé
Guillaume lui sert de parrain, & lui
 donne son nom. Le Pélerin est con-
 duit alors dans la maison de *Grace d*
Dieu, où il reçoit la Confirmation.
 Pendant que la même Dame continu
 de l'instruire, *Nature* l'interrompt
 parle avec aigreur, & contredit le
 rais de *Grace de Dieu* qui la reprend

l'humilie, & l'oblige à lui demander pardon. *Pénitence* & *Charité* succèdent à *Nature*, & s'unissent pour éclairer le Pèlerin qui les écoute avec beaucoup d'attention; & *Charité* lui fait lecture du *Testament de paix*, qu'elle dit avoir écrit par l'ordre de Jesus-Christ mourant.

Grace de Dieu instruit ensuite le Pèlerin sur le Sacrement de l'Eucharistie, & pour combattre ce que la Philosophie oppose à ce Sacrement, elle lui rapporte un Dialogue qu'elle suppose avoir été tenu entre *Aristote* & *Sapience*, & comment *Aristote* confondu, s'étoit retiré. Le Pèlerin desire alors de manger le pain Eucharistique, ce qui lui est accordé; & *Grace de Dieu* lui donne l'*Echarpe* & le *Bourdon*. L'une avoit douze *clochettes*, qui signifioient les douze Apôtres, & les douze articles du Symbole. Le *Bourdon* contenoit d'autres instructions: On le ceignit ensuite de la ceinture de justice; & *Grace de Dieu* donne en même tems au Pèlerin trois écrits, dont le premier contient une profession de foi, & les deux autres des affections envers Dieu, & des actes de foi & de demande. Ces trois écrits sont en Latin rimé.

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

Fol 24. &
suiv.

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

Le Pélerin croyant qu'il n'avoit plus qu'à partir, se met en devoir de continuer son voyage; mais *Grace de Dieu* l'arrête pour l'armer d'une cuirasse, d'un casque, d'un bouclier, & de toute l'armure d'un Cavalier. Chaque partie de cet équipage étant mystérieuse, *Grace de Dieu* l'explique au Pélerin, & ces instructions ne finissent point. Celles qui concernent l'impureté sont singulieres par les jeux de mots que *Grace de Dieu* fait sur le nom de Venus.

Ecl. 34. Quant de tous poinçts armé feras,
Touttesfois nul si très souvant
Ne trouveras certainement
Comme feras ceste Venu
A qui ne se compaire nuls
Veneur du monde quel qu'il soit;
Car trop plus assez elle deçoit,
Et prend des bestes, & occist,
Qu'onques autre Veneur ne fist.
De vener Venus elle a nom,
Qui point ne fault à vénoison:
C'est la mauvaise Venereffe
Qui jamais de vener ne cesse, &c.

Le Pélerin embarrassé par cette armure à laquelle il n'étoit point fait,

demande à *Grace de Dieu* de lui laisser seulement l'écharpe & le bourdon : elle y consent avec peine, & lui donne la fronde de David qu'elle avoit en réserve, & les cinq pierres dont il s'étoit servi pour combattre le géant Goliath. Ces pierres sont encore allégoriques, & par conséquent une nouvelle matière d'instructions. Le Pèlerin fait des objections sur la doctrine de *Grace de Dieu* concernant la nature de l'ame & ses facultés; & pour lui faire mieux comprendre cette doctrine, elle le dépouille de son corps, qu'elle lui fait reprendre quelque tems après. Par-là il conçoit la différence des deux substances, la corporelle & la spirituelle. Après quelques autres instructions, *Grace de Dieu* disparoît, & le Pèlerin continue sa route.

Mais que d'obstacles se présentent successivement à lui ! Toutes les passions, chacune personnifiée, viennent à sa rencontre. Les dangers se multiplient sous ses pas, & chaque obstacle amène une moralité. Il demande à chaque passion quel est son nom & son emploi, & chacune en se peignant dit ce qu'elle est, & représente son caractère & ses effets. Le Pèlerin les combat

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE. toutes plus ou moins fortement. Quelques-unes résistent , le terrassent lui-même , & lui font souffrir de grands maux. Plusieurs fois réduit à l'extrémité *Raison & Grace de Dieu* l'arrachent au péril où il se trouve , & le remettent dans la bonne voie , dont tant d'ennemis ne cherchent qu'à l'écarter.

Ces victoires augmentent le nombre de ses adversaires. Tombé entre les mains de *Tribulation* , & ne sachant comment s'en délivrer , il se ressouvient d'une Oraison à la sainte Vierge , composée des paroles de saint Bernard , qu'il avoit apprise autrefois , il la récite (en Latin) , sa priere est exaucée , *Tribulation* le laisse. Mais après avoir fait quelques pas , il rencontre encore *Avarice* , *Hérésie* , *Satan* , & quelques autres ; ce qui lui cause une si grande fatigue , qu'il se jette à la mer où il trouve *Fortune* qui l'invite à s'approcher d'elle , & dont il ne tarde pas à reconnoître aussi la séduction. Il s'afflige de ce qu'il s'est laissé tromper ; *Grace de Dieu* lui envoie , pour le consoler , une Colombe qui lui apporte un écrit dont il se sert avec avantage. C'est un recueil de prieres à la sainte Vierge , toutes en vers François. Le Pèlerin les récite ,

& se replonge dans la mer. Mais il n'é-
 toit pas encore quitte de ses ennemis : *GUILL. DE*
Astrologie, Géomancie, Idolâtrie, Conspi- *DEGUILLE-*
ration, la Sereine ou Ebattement mon- *VILLE.*
dain, lui dressent tour à tour des piè-
 ges, dont il a beaucoup de peine à se
 débarrasser. Victorieux enfin de cette
 multitude d'adversaires, *Grace de Dieu*
 l'introduit dans un *Moustier* ou Monas-
 tere, où il trouve *Discipline, Abstinén-*
ce, Pauvreté ordinaire, Chasteté & Obé-
dience. Celle-ci, Dame principale du
 lieu, le fait passer par diverses épreu-
 ves, pour sçavoir s'il est digne d'aller à
 Jérusalem, & le retient trente neuf ans;
 c'est rêver longtems : mais il y a lieu de
 croire que l'Auteur a voulu marquer
 par-là qu'il avoit fini de composer son
 poëme à l'âge de trente-neuf ans.

Au bout de ce terme, la porte du
 Couvent ayant été mal gardée, *Envie,*
Trahison, Détraction, & Scylla avec ses
chiens, y entrent, mettent tout en fui-
 te, causent mille désordres, se saisissent
 du Pélerin, le battent, & le laissent
 pour mort. Revenu de son évanouisse-
 ment, il pansoit ses blessures lorsque le
 Poëte Ovide se montre à lui, semble
 prendre part à ses maux, & lui récite
 un nombre de vers Latins, après quoi

GUILL. DE
DEGUILLIE-
VILLE.

il disparoit. Le Pélerin se livre alors à toute sa douleur , & fait de longues lamentations dont chaque couplet commence par une lettre de son nom. Ces lettres rassemblées font *Guillermus de Deguillevilla*. Enfin notre Pélerin accompagné de *Grace de Dieu* , va visiter d'autres lieux , dans lesquels parmi quelques objets consolans , il en voit qui le troublent. Les derniers sont l'*Infirmité* , & la *Mort* sa compagne. Leur vûë le chagrine ; il tente de fuir ; ses efforts sont vains ; *Infirmité* le saisit ; *Miséricorde* le conduit dans une Infirmerie dont *Crainte de Dieu* est la portiere. Celle-ci n'empêche point que la *Mort* ne se présente à lui avec sa faulx , & tout ce qu'elle a d'effrayant : elle le frappe même , & c'est ce qui le réveille : voici comment il s'exprime en cet endroit.

La Mort laissa sa faulx courir ,
Et me fist du corps départir ,
Ce me sembla , en ce moment ,
Si que de l'espouvantement
Esveillé & desdormy fû ,
Et me trouvay si esperdu
Qu'aviser je ne me povoie
Se ja mort ou en vie j'estoie ,

Jusqu'à tant que j'oüy sonner
L'orloge de nuyt pour lever ;
Et aussi lors chantoient les cocqs ;
Pourquoi lever me cuiday lors ;
Mais ne peu ; car fuz retenu
De la grant pensée où je fu
Pour le mien aventureux songe ,
Duquel se quelque une mensonge
Estoit meslée ou contenuë ,
Ou qui fust de peu de valuë ,
Nul esmerveiller ne s'en doit ,
Car jamais froument on ne voit
Croistre , qu'entour paille n'y ait
Jusques que dehors on l'en trait.

Il dit la même chose des deux autres
songes , & demande pareillement qu'on
n'ait point égard à ce qui pourroit s'y
trouver d'erronné ou de défectueux ;

Que ne dy pas tant feullement
Pour ce premier livre présent. . . .
Mais aussi pour ce qui s'ensuit
Où tout le grain en paille gist , &c.

Ce qui pourroit faire croire que ces
trois poèmes ont été composés de sui-
te : mais cette fin est de l'Éditeur ; elle
ne se trouve point dans les manuscrits

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

& ne pouvoit s'y trouver , puisque ces trois poèmes ont été écrits en différens tems , comme je l'ai montré , du moins les deux premiers longtems avant le troisiéme.

Le second poème est le *Pélerinaige de l'ame du corps séparée* : c'est une suite du premier ; aussi l'Auteur dit-il dans le *Prologue* , qui ne sert que de liaison aux deux ouvrages , qu'après avoir fait quelques réflexions sur le premier songe , il se rendormit aussi-tôt , & retrouva son songe à la circonstance où il l'avoit laissé.

Advis me fu que quant la Mort
M'eut feru sans faire déport ,
En l'air me trouvay séparé
De mon vil corps.

Il lui sembla que l'on metoit son corps en terre , & que son ame fit successivement rencontre , d'abord de *Satan* ou de son mauvais Ange , & ensuite de son bon Ange. L'un & l'autre prétendoient avoir domaine sur son ame , & s'en emparer , & chacun tâcha de prouver son droit. Comme il n'étoit pas indifférent d'appartenir à l'un ou à l'autre , l'ame du Pélerin se défendit contre les pré-

tentions de Satan & de ses suppôts que
ce mauvais Ange avoit fait venir pour
le seconder. La dispute dure longtems :
le Pélerin craignant de succomber ,
cherche un Avocat qui prenne sa dé-
fense , & craint de n'en pas trouver ,
parce qu'il est sans argent.

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

Je commençay moult à penser
S'aucuns jamais servy j'avoye ,
Car par bonne raison favoye
Qu'ung Advocat n'est pas si nice :
De plaider sans aucun service :
Pour ung pouvre homme nul ne plaide ,
Par quoy tousjours sa cause est laide.

Dans cet embarras il s'adresse à la sainte Vierge , aux saints Anges , à saint Benoît & à saint Bernard ses peres , à saint Guillaume , son patron , à tous les Saints & à toutes les Saintes , les priant tous avec ferveur de le secourir. La Justice & la *Synderefe* , c'est-à-dire , la Conscience , viennent à ses cris ; celle-ci l'accuse , Satan envenime tout ce qu'elle dit pour faire paroître le Pélerin encore plus coupable. Le Pélerin avouë ce qu'il ne peut nier , & détruit les accusations fausses. Ce procès est très long à instruire. *Justice* produit des

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

lettres que *Grace de Dieu* avoit données au Pélerin, & qui contiennent son nom & son surnom dans les lettres initiales de chaque huitain. Ces lettres l'accusant plus qu'elles ne le déchargent, *Raison* & *Vérité* se rangent du côté de *Justice*, & le Pélerin eût été condamné si *Miséricorde* ne fut venuë à son secours. Celle-ci veut qu'avant de prononcer aucune sentence, on prenne le témoignage de saint Benoît.

Il seroit bon que fust ouy
A ceste chose saint Benoist,
Qui toute sa vie bien congnoist,
Des Moines doit savoir l'Abbé
Et de ses subjectz le Curé.

Justice y consent : le témoignage de S. Benoît est favorable, *Satan* fait de vains efforts pour le décrier, ou le rendre du moins suspect; *Justice* & *Miséricorde* se réunissent pour faire grace au Pélerin, qui est seulement condamné aux peines du Purgatoire. Conduit par son bon Ange dans ce lieu destiné à purifier les fautes qui n'ont pas été suffisamment expiées par la pénitence, le Pélerin voit toutes les ames qui y souffrent, & son guide l'instruit de la na-

re de leurs péchés, & de la diversité de leurs tourmens. Ses discours sont accompagnés de beaucoup de réflexions morales, & même théologiques.

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

Le Pélerin ne sort de ce lieu que pour aller visiter l'Enfer, dont il fait la plus affreuse description : il en parcourt les différentes demeures, & l'esprit qui l'accompagne lui donne encore des instructions qui ont rapport aux spectacles dont il le rend témoin. Mais en allant du Purgatoire à l'Enfer, le Pélerin apperçoit son corps sur la terre, & à cette vûë saisi d'indignation, il l'apostrophe avec aigreur ; le corps lui répond sur le même ton, & lui démontre que c'étoit à l'ame à le bien conduire ; que par lui-même il ne pouvoit faire ni bien ni mal, & qu'ainsi ses reproches étoient injustes.

Le Pélerin étant retourné dans le Purgatoire, *Bonne Doctrine* vient lui donner diverses instructions ; après quoi son bon Ange le conduit pour voir les différentes demeures célestes, qu'il lui explique, de même que les Prophéties du livre de Daniel, & les Visions mystérieuses de l'Apocalypse. En parlant de la *Statue* que vit Nabuchodonosor, voici l'explication singulière que l'Ange donne de ce mot. :

GUILL. DE
DEGUILE
VILLE.

La Statüe par droict est dicte ;
De racine très-bien eslicte
Qui ne doit point estre müée
D'un lieu , ne point desracinée :
Dirivée est de *statuo* ,
Et d'un estoc qu'on nomme *sto* ;
C'est-à-dire , qu'elle est estable ,
Et estable & permanable ,
Et que toujours doit remanoir ,
Sans foy remüer ou mouvoir ;
De quoy on dit que une statüe
Est celui qui ne se remüe.

Il y a plusieurs autres étymologies au-
ridicules dans cet ouvrage.

Après que l'Ange a fait parcou-
au Pèlerin plusieurs des demeures ce-
lestes , il le laisse dans une , en lui pro-
mettant de revenir pour lui faire voir
celles où il ne l'avoit pas encore con-
duit ; & c'est par où finit le second
songe. Une lumière éclatante que
Pèlerin crut voir , l'éveilla , & il sortit
de son lit. Il témoigne , en finissant
qu'il a du regret d'avoir négligemment
travaillé à l'affaire de son salut durant
sa jeunesse ; il ajoute qu'il auroit dû
penser du moins plus efficacement d

qu'il a vû approcher la vieillesse ; & prend des résolutions de ne plus s'occuper que de ce soin.

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

Guillaume de Déguilleville composa son troisiéme poème en 1358. par conséquent à l'âge d'environ soixante-trois ans. C'est lui-même qui nous donne cette date, puisque parlant de ce troisiéme poème, il dit :

L'an mil trois cens cinquante-huit
Songey je m'estoie pelerin,
Où j'avoie fait très-grand chemin.

C'est la dernière date que j'aye trouvée concernant l'Auteur & ses occupations. J'ignore combien il vécut encore depuis.

Son dernier poème étoit de ses trois écrits le moins difficile à faire : il n'y a aucune invention ; ce n'est que l'histoire de la Vie de Jesus-Christ jusqu'à la descente du Saint-Esprit, prise des quatre Evangelistes, & semée quelquefois de courtes réflexions morales & de traditions fabuleuses que le défaut de critique faisoit admettre pour vraies.

L'Auteur commence ce troisiéme songe par le recit de plusieurs choses qu'il auroit pû, dit-il, mettre dans le second, & qu'il y auroit insérées en effet, s'il n'eût pas craint d'être trop

Guill. de long. Il y répète aussi plusieurs réflexions qu'il avoit déjà faites dans les deux premiers, par la raison, dit-il, qu'il pourroit se faire qu'il n'y eût que ce troisième songe qui tombât entre les mains de bien des lecteurs. Entre les singularités qui se trouvent dans ce troisième songe, j'ai remarqué que l'Auteur faisant parler saint Joseph à la sainte Vierge, lui cite l'autorité de saint Matthieu, qui, comme tout le monde sçait, n'a écrit qu'après la mort de Jesus Christ. Avec la vie du Sauveur du monde, il mêle celle de la sainte Vierge, qu'il termine à son *Assomption* au Ciel.

Ces trois poèmes furent très-goûtés dans le quatorzième siècle & dans le suivant, comme on le voit par le nombre d'anciens manuscrits que l'on en trouve dans les Bibliothèques & dans les Cabinets des Curieux. Ceux du premier poème sont les plus communs, & il paroît que c'est celui qui a été le mieux reçu. Je crois que c'est le seul des trois qui ait été mis en prose.

Cette espèce de traduction doit avoir été faite peu d'années après la mort de Guillaume de Déguilleville, puisque celui qui en est l'Auteur, dit qu'il a

fait cette *translation* à la requête de Jeanne de Laval, Reine de Jérusalem & de Sicile, Duchesse d'Anjou & de Bar, & Comtesse de Provence. Or l'on sçait que cette Princesse est morte au plus tard le 22. Mai 1382. Le Traducteur se dit son *très-humble Clerc*, *serviteur & sujet demourant à Angiers*.

GUILL. DE
DEGUILLÉ
VILLE.

Il ajoute qu'il ne se nomme point, pour *éviter vaine gloire*. De Visch, Page 135.

dans sa Bibliothèque des Ecrivains de l'Ordre de Cîteaux l'appelle *Jean Gallopez*, & dit qu'il étoit Clerc d'Angers. Marchand, dans son Histoire de l'Im-

p. 73.

primerie, parle d'une traduction Espagnole du même poëme, faite par Frere Vincent Mazuello, & imprimée à Toulouse en 1480. *in-folio* chez Henri Aleman : & à l'égard de la traduction Française, il dit qu'elle parut à Lyon en 1499. sans marquer la forme du volume. L'édition qui m'a été communiquée est plus ancienne : elle porte qu'elle a été faite à Lyon par *discrete personne Maître Mathieu Husz*, l'an de grace 1485. C'est un volume in-4^o.

L'Auteur a divisé son ouvrage en quatre livres, & chaque livre en plusieurs chapitres dont il donne les argumens. Il a laissé plusieurs endroits en vers,

GUILL. DE par exemple , les écrits que *Grace de*
DEGUILLE- *Dieu* donne au Pélerin , & un petit
VILLE. nombre d'autres.

Celui qui a retouché les trois poëmes en vers François , qui en a réformé un peu le langage , & a fait au fond de l'ouvrage même divers autres changemens , se plaint beaucoup de la traduction en prose du premier poëme de laquelle je viens de parler.

Pieça quelque ung , ne sçay pourquoy ,
 Le translata de rime en prose ,
 En quoy mal fist , comme je croy ,
 Car mal à droit vient ceste chose ,
 Comme se le métamorphose
 L'en mettoit en langue rural ,
 Où toute poësie est enclose
 Exponible à bon sens moral.
 Tout ainsi nostre Pélerin ,
 Ja soit que vray soit & tout saint ,
 Toutesfois ainsi qu'en Latin
 Ovide plusieurs Fables fainct ,
 Semblablement de près actainct
 Poësie nostre Guile Ville ,
 Parquoy ne devoit estre enfrainct
 Aucunement son plaisant style.
 Car quiconque a entendement ,

De sens acquis ou de Clergie ,
En lisant ce translatement
De ceste prose mal ordie ,
Congnoistra que nulle énergie
En elle n'y a , ne proufit ,
Mais n'est que droicte mocquerie ,
N'en desplaise à cil qui la fit.

GUILL. DE
DEGUILLÉ-
VILLE.

Encor ceste translation
A esté tyrée & extraicte
De la premiere édition
De l'Acteur , qu'estoit imperfaicte ,
Ainsi que luy-mesme l'atteste
Evidemment en son prologue ;
Raison est donc qu'on la rejecte ,
Puis qu'ainsi à vérité derogue.

Je ne sçai quelle est cette premiere édition dont parle l'Anonyme : Guillaume ne dit pas ce qu'il lui fait dire dans le prologue des deux manuscrits que j'ai eu lieu de consulter. Peut-être que Pierre Virgin auroit souhaité que le *Traducteur* en prose se fût conformé à sa révision ; car il a si bonne opinion de son travail , qu'il dit , parlant des trois poëmes , dont il n'a fait qu'un seul divisé en trois livres :

Jadis fut fait à l'équité

GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

En bonne rime & mesurée,
Mais par très-longue antiquité
A esté beaucoup dépravée,
Puis de present bien réparée
A moult grands peines & travaux,
Et à forme deüe rédigée
Par l'ung des Moynes de Clairvaux.
Qui plus volentiers ce labeur
A pris, & la vexation;
Car luy, & du livre l'Acteur
Sont de même profession.

Le premier Pélerinage a été imprimé séparément des deux autres, de la même révision, à Paris par Antoine Vérard, petit *in-folio* le quatrième jour d'Avril 1511. avant Pâques. Le Moine de Clairvaux, qui a retouché ce poëme, s'exprime ainsi à cette occasion :

Afin que puisse proufiter
A plusieurs qui l'ont demandé
Pour en vertu s'exerciter,
A Paris on l'a fait porter,
Là où il a esté par bon art
Imprimé, sans mettre ne oster,
Pour le Sire Anthoine Vérard.

Les trois poëmes ensemble furent

imprimés dans la même Ville in-4^o.
 comme on le voit à la fin du Prologue
 de cette édition, où on lit ce qui suit : GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.

En la forme qu'est amendé
 Afin que puisse profiter
 A plusieurs qui l'ont demandé
 Pour en vertu s'exerciter ,
 A Paris on l'a fait porter
 Au Soleil d'or , en la maison
 Maître Bertholde , & imprimer ;
 Léans on en trouvera foison.

Ce *Maître Bertholde* est apparemment *Berthold* ou *Berthault* de Rambolt , Imprimeur , Associé d'Ulric Gering. Mais je n'en conclurois pas pour cela que cette édition du *Roman des trois Pèlerinages* a été faite vers l'an 1480. comme le dit l'Abbé Lenglet dans sa *Bibliothèque des Romans* , tome 2. page 158. puisque Rambolt ne paroît avoir été associé avec Gering que vers l'an 1492. & que ce ne fut qu'après la mort de celui-ci qu'il prit son Imprimerie , & travailla seul.

M. l'Abbé Lebeuf a fait imprimer dans le *Mercure de France* , mois de Juillet 1740. d'anciens vers François copiés d'après un Tableau qui est con-

**GUILL. DE
DEGUILLE-
VILLE.**

servé dans l'Abbaye de Chaalis : mais ce Savant ne paroît pas croire que ces vers puissent être de Guillaume de Déguilleville, puisqu'il semble les renvoyer au quinzieme siècle. Je n'y trouve pas non plus le style de l'Auteur des trois Pélerinages. A l'égard des fables que l'Auteur des vers débite sérieusement sur le motif de la fondation de Chaalis, je ne suis pas chargé de les réfuter. Voyez ce qu'en dit M. l'Abbé Lebeuf dans l'endroit même où il rapporte les vers de l'Anonyme, & dans sa *Dissertation sur la véritable position de Latiniacum Terre Royale*, &c. au tome premier de son *Recueil de divers Ecrits pour servir d'éclaircissemens à l'Histoire de France*, &c. imprimé en 1728.

J E A N D U P I N.

Guillaume de Déguilleville eut pour confrere *Jean du Pin*, Moine de l'Abbaye de Nôtre-Dame de Vaucelles, du même Ordre de Cîteaux, au Diocèse & près de la ville de Cambray. La Croix-du-Maine qui en parle dans sa Bibliothèque, le qualifie de Théologien, de Médecin, de Poète François & d'Orateur. Jean du Pin ne se donne

donne pas tant de qualités dans son livre intitulé *le Champ vertueux de bonne vie*, appelé *Mandevie*. Il veut même qu'on le regarde comme un homme sans lettres, qui ne favoit s'exprimer que dans le langage vulgaire de son tems. Car voici comment il parle à la fin de son *Champ vertueux* :

JEAN DU
PIN.

Se j'ay point dit icy folle
Nul ne m'en doibt en mal reprendre ,
Car je ne sçay mot de Clergie :
Donc j'ay fait par mélancolie
Des faits ce que j'ay veu entreprendre ;
Selon mon sens & mon usage ,
Fis ces proverbes en mon langage
Sans patron & sans exemplaire.

Et plus bas il ajoute :

Je ne suis Clerc ne usagez ,
Ne ne sçay Latin , ne Ebrieux.

Je ne vois donc point sur quoi sont fondées ces qualités de Théologien & de Médecin dont la Croix-du-Maine le gratifie. Pour Poète , il l'étoit selon le goût de son tems , c'est-à-dire , qu'il rimoit de fort mauvaise prose.

Il naquit dans le Bourbonnois l'an 1302. & il avoit déjà vu cinq Rois

lorsqu'il écrivit son ouvrage l'an 1340.

JEAN DU Ces dates se tirent de son livre même.

PIN. Dans le Prologue il parle ainsi de sa patrie :

Je suis rude & mal courtois ;
 Se je dis mal , pardonnez-moy ,
 Je foys par bonne intencion ;
 Si n'ay pas langue de François ,
 De la Duché de Bourbonnoys.
 Fust mon lieu & ma nation.

La date de sa naissance n'est pas moins clairement marquée, au commencement & à la fin de la partie de son ouvrage qui est en prose. Au commencement il dit : » En l'an de l'Incarnation de Jesus-Christ mil trois
 » cens quarante , que Pape Benedic
 » qui fust de l'Ordre de Cisteaux ,
 » estoit Pape de Romme ; (c'étoit
 » Benoît XI. que d'autres nomment
 » Benoît XII.) & Loys de Bavieres
 » se disoit Empereur , & tenoit grant
 » partie de l'Empire , oultre le vouloit
 » du Pape ; & lors estoit Messire Phe
 » lippe de Valois , Roy de France ;
 » qui avoit guerre de long temps au
 » Roy d'Angleterre Si entreprin
 » à compiler ung livre révélé par ma

niere de vision , par exemples de «
 congnoistre le monde & les condi- «
 cions des personnes qui par le temps «
 d'ores habitent sur la terre , & amen- «
 der la vie de ceulx qui verront & en- «
 rendront. » Il ajoute, quelques lignes
 après, qu'il commença *son Songe en l'â-
 ge de trente-sept ans*, & à la fin, que
 lorsqu'il *s'éveilla*, c'est-à-dire, qu'il
 acheva son livre, *il se trouva en l'âge de
 trente-huit ans, sur le terme de l'Incarna-
 tion mil trois cent & quarante.*

JEAN DU
 PIN.

Les cinq Rois qu'il avoit vus sont
 Philippe le Bel, sous lequel il étoit né,
 Louis X. Philippe V. Charles IV. &
 Philippe de Valois sous qui il écrivoit.
 Comme le second, le troisiéme & le
 quatriéme régnerent peu, & qu'il étoit
 né sur la fin du regne du premier, il
 dit :

Je vy en moins de quatorze ans
 Quatre Roys en France regner,
 Grans & fors, ce ne veüil celer,
 Tous furent morts en peu de temps.

Jean du Pin ne mourut que sous le
 regne de Charles V. dit le Sage, en
 1372. La Croix-du-Maine qui fixe
 cette date, dit que sa mort arriva au
 E ij



**JEAN DU
PIN.**

Bibl. Cisterc.
p. 228.

pays de Liège, & que notre Poëte fut enterré en l'Abbaye des Guillemins, ou des Moines de saint Guillaume. Charles de Visch ne dit rien de plus dans sa Bibliothèque des Ecrivains de l'Ordre de Cîteaux.

Le *Champ vertueux de bonne vie* est, comme je vous l'ai fait remarquer, divisé en deux parties, l'une en prose, l'autre en vers. La premiere est partagée en sept livres. C'est le récit de ce qu'il feint avoir vu en songe sous la conduite d'un Chevalier nommé *Mandevie*, avec qui il parcourt toutes les conditions des hommes. La seconde partie, qui contient le huitième livre, est en vers, & roule sur les mêmes sujets. C'est comme l'abrégé des sept autres livres. Jean du Pin fait passer en revûe dans ce huitième livre généralement tous les états, dont il représente en quarante chapitres, & avec beaucoup de liberté, les abus & les vices.

Les dignités les plus respectables sont, comme les conditions inférieures, l'objet de sa censure. Voici, par exemple ce qu'il dit des Papes.

Le Pape pécher ne pourroit
Comme saint Pere, ce seroit

Alléguer imperfection ;
 Mais comme homme offenserait ,
 Ainsi qu'autre cheoir pourroit
 Par aulcune temptation
 Le Pape doit souvent penser
 Pour nous en vertus avancer ;
 Il est Dieu souverain en terre ;
 De prier Dieu ne se doit laisser ,
 Tous Prestres en sainteté passer ,
 S'autrement fait , je dys qu'il erre.

 JEAN DU
 PIN.

Il accuse les Cardinaux , les Evêques
 & autres Prélats , de luxe , de simonie ,
 d'avarice , & d'autres crimes plus énormes ,
 & leur oppose la vie des Apôtres.
 Il fait un portrait encore plus affreux
 des Chanoines & des Moines , sans
 épargner les enfans de saint Benoît &
 de saint Bernard , qu'il désigne sous le
 titre de *Moines noirs* & de *Moines blancs*.
 Il parle sur le même ton des
 Prémontrés , des Moines de Grand-
 mont , des Religieux Mendians , &
 des Hospitaliers. Pour les Chartreux ,
 il se contente de dire , qu'ils

Ne sont bons à rien que pour eulx :

puis il ajoute :

C'est une gent moult ressolüe :

E iij

JEAN DU
PIN.

Chascun menge seul son pain;
Bel service font soir & main;
Peu est leur regle congneüe.

Les Prêtres, & surtout les Juges d'Eglise, comme les Officiaux & autres sont encore plus mal traités, & s'il n'a pas chargé ses couleurs, il faut avoier que les abus dont il se plaint, étoient fort crians. Parlant des Avocats, qu'il nomme *Clercs de loix*, il dit entr'autres :

Clercs ont la langue envenimée,
De faulce parolle fardée;
Avarice leur est à dextre;
Robes ont d'envie herminée,
Houffe d'ypocrisie fourrée,
Chapeau de paresse en la teste;
Leurs maisons sont d'yre parées,
D'orgüeil & de gueule fondées;
De luxure font leur digeste:
Loyaulté, droicture est faillie,
Car tout le sens de cette vie
Est transporté en faulceté.

Il parcourt avec la même liberté toutes les conditions séculieres depuis les Rois jusqu'aux Artisans, & partout il

se montre un censeur impitoyable. Cependant il proteste plusieurs fois, qu'il ne prétend attaquer que les vicieux, & qu'il est plein de respect pour ceux qui observent ce que la Justice & la Religion demandent.

JEAN DU
PIN.

Entre le très-petit nombre de faits historiques qu'il rapporte comme en passant, voici ce qu'il dit de la suppression de l'Ordre des Templiers, à qui le Pape Clément V. porta le dernier coup en 1312.

Ou par droit, ou par volonté
Furent les Templiers condampnez;
Pape Clément leur fist tel honte:
Puis fust le Temple transporté
A l'Ospital, non pas donné:
Ce Pape en eut d'argent grant monte.

Claude Fauchet, & après lui la Croix-du-Maine, citent un autre ouvrage de Jean du Pin, intitulé, *l'Evangile des Femmes, composé en vers Alexandrins de douze syllabes, que les Anciens appelloient longue ligne*. Fauchet dit que ce poëme est assez bien fait & plaisant, qu'il commence ainsi;

L'Evangile des Femmes vous veüil ci recorder,

& qu'il finit par ces mots ,

JEAN DU
PIN.

Ces vers Jehans du Pain , un Moine de Vaücelles
A fet moult soutillement , &c.

Je ne sçai point si ce poëme a été imprimé.

J E A N L E F E V R E .

Jean du Pin n'étoit mort que depuis trois ou quatre ans , lorsque *Jean le Fevre* composa un poëme philosophique & moral , intitulé *le Respit de la Mort*. Cet Auteur étoit *Advocat en la Cour de Parlement* , & *Rapporteur Référéndaire de la Chancellerie de France* sous le regne de Charles V. dit le Sage , qui a été si favorable aux beaux Arts. Le Fevre nous a marqué lui-même le tems où il a composé son écrit , & le motif qui l'a porté à le faire.

A tous ceulx qui ce dit orront
Salut ; sachtent tous qu'ils morront.
Bonne chose est d'avoir mémoire
De la fin pour acquerir gloire.
Je ne veüil pas traicter d'amours ,
Ne d'armes , ne faire clamours
De Fortune , ne de sa roe ,

Que l'ung meët hault, l'autre en la boe ;

J'ay assez ailleurs à entendre

Ad ce qui revertist en cendre.

JEAN LE
FEVRE.

.

Pour venir à m'entencion ,

Je feiz naguaires mencion ,

Pour le mal dont je me douloye ,

Comment respit avoir vouloye ,

Affin que je n'allasse mye

Le chesmin de l'espidémye.

L'an mil trois cent soixante & feze

Charles le Quint regnant , l'an tréze

De son regne très-heureux ,

Si comme j'estoye paoureux ,

En disant Dieu hélas hemy

Huict jours après la saint Remy ,

Me doubtant de la mort premiere

Qu'estaindre vouloit ma lumiere ,

Et me bouter hors de ce monde

Où nul tant ait d'avoir n'abondé ,

Voulenté me print d'essayer ,

Si je pouvoye delayer ,

Que je n'alasse par delà

Enuiz meurt qui apris ne la ;

Ainsi malade & enferme

Mon encre destrampay de larme ,

Puis escriptz de main langoreuse

JEAN LE
FEVRE.

L'Auteur se nomme à la fin de cet écrit :

Je suis nommé *Jehan le Fevre*,
Maint boire a touché à ma lèvre,
Qui sous vostre correction
Ay faict par bonne intention
Ce dict qui guaire ne peult nuyre ;
A bien le veuille Dieu conduyre.

On s'est donc trompé dans la Bibliothèque des Ecrivains de Bourgogne en attribuant *le Respit de la Mort*, à Jean le Fevre, Dijonnois, Chanoine de Langres, & Secrétaire du Cardinal de Givry, qui a vécu & est mort dans le seizième siècle. Ce Chanoine a été tout au plus cette *scientifique personne* qui a corrigé, veu de nouveau, & apostillé ce petit ouvrage. Encore ne peut-on l'assurer, puisque ce Réviseur n'est point nommé.

Notre Poëte adresse son Epître à ses amis ou à ceux qui exerçoient la même profession que lui, & qui suivant le devoir de leur charge, fréquentoient le Palais à Paris :

Sociis suis dilectis

In Rhetorica provectis,

*Optantibus Solacium,**Parisiis Pallatium**Regale frequentantibus**Se recommendat omnibus.*

JEAN LE
FEVRE.

Il paroît qu'il étoit déjà avancé en âge lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il craignoit les suites, puisqu'il dit qu'il y avoit déjà longtems qu'il étoit *dans ce siècle*. Il parle d'abord de la mort en homme qui en redoutoit les approches, & il en discourt ensuite plus en Philosophe qu'en Chrétien. S'il en montre la nécessité, il en revient toujours à demander & à chercher les moyens d'en retarder le moment. C'est ce qui le porte à consulter en premier lieu un Prêtre qui ne lui parle que morale, & ensuite son Médecin, *Sire Robert le Pelletier*, qui ne le satisfait pas davantage. L'un & l'autre ne lui prêchent que l'inévitable nécessité de mourir, vérité qu'il savoit aussi bien qu'eux, mais qu'il ne goûtoit pas encore. Cependant il n'ose avoir recours à la Médecine, de peur qu'elle ne hâte les derniers momens de sa vie, plutôt que de les éloigner.

Et se je croy Physiciens,

Et me submetz en leurs lyens,

E vj

JEAN LE
FEVRE.

Ils me feront boire thizaine,
A grant peine vivray quinzaine.
Quant plus ne leur pouray bailler
A donc ils me feront bailler
Aulcun sumptueux lectüaire
Qui nul bien ne me pourra faire.
Ils sont mortels comme nous sommes;
Pour ce ne vault leur sens deux pommes;
Si n'y doibt-on avoir fiance.

Sa raison principale, c'est que le terme de la vie est fixé, & que rien ne peut le reculer. La conséquence qu'il falloit tirer de ce principe, est donc qu'il devoit se soumettre à l'arrêt qu'il croyoit prononcé contre lui. Mais au lieu de cette soumission, il rapporte tous les exemples de ceux à qui Dieu a accordé un plus long terme que celui où il paroïssoit que le cours de leur vie étoit borné. On sent bien qu'il desiroit de jouir du même privilège; mais il n'ose s'en flater, & il se console en discourant selon les principes d'Aristote, de Boëce, & de quelques autres Philosophes, de la nature de l'homme & de ses parties, des passions & des vices. Il parle même du libre arbitre, d'après Abailard, qu'il cite.

Une autre matiere sur laquelle il s'étend encore davantage, est celle de la tribulation : il fait voir, (& ici il est plus Chrétien que Philosophe) qu'il n'y a point d'état sans peines, & que l'unique soulagement que l'on peut se procurer dans les maux inséparables de cette vie, est de les souffrir avec patience. Cela lui donne lieu de parcourir tous les états, & d'en montrer les désagréments. Voici ce qu'il dit de ceux que leur condition ou leur goût applique à l'étude.

JEAN LE
FEVRE.

Or considérons de l'estude
Des gens qui a grant multitude,
De tous pays, de tous langages,
Hommes y font de tous aages,
Jeunes, vieulx, rudes & subtilz,
Et œuvres de divers outilz :
Les ungs se prennent à escrire,
De grapher en table ou en cyre.
Les aultres suivent la coutume
De former lettres à la plume,
Et à coulourer se doctrent,
Ils flourettent & enluminent.
Les aultres applicquent leurs cures
A plus subtiles escriptures,
En Grammaire & puis en Logicque,

Puis à parler de Rhétorique.

JEAN LE
FEVRE.

Souvent ils alleguent Cathon ,

Donat , Aristote , Platon ,

Pour les aultres redarguer ,

Et les aucuns continuer ,

Doulent à controuver Sophismes

Par argumens , par fillogismes.

Les aultres veulent par Maistrie

Muser par Géometrie

Et conter par Arithmétique

Les aultres ne se faignent mye

De trouver par Astronomie

Le cours des Cielz & des Planettes ,

Des Estoilles & des Comettes.

Les aultres chargent les Volumes ,

Des Droits , des Loix & des Coustumes...

Les aultres mettent leur entente

A cheminer parmi la sente

De la faincte Théologie

Qui est ou hault degré logée

En toute l'Huniverfité , &c.

Il pousse ce détail encore plus loin ,
& montre que toutes ces sciences ne
peuvent s'acquérir sans peine , & que
souvent leur usage même nuit beaucoup
à ceux qui en ont fait l'acquisition.
Après ces réflexions , il en revient tou-

jours à conclure qu'il ne mourra que
le plus tard qu'il lui sera possible. Et
ce qui est encore une preuve qu'il a
composé cet écrit à Paris, c'est qu'il
parle ainsi du Cimetiere des Innocens :

JEAN LE
FEVRE.

Car Atropos la male gloute
Je ne veuil pas qu'elle me boute
Avec ceulx de saint Innocent ;
Quatre-vingt-dix-neuf ou cent
On met tout ensemble sans faille ;
Ils pourront bien faire bataille
Au jour qu'ils ressusciteront.

L'Auteur fait en finissant une ré-
capitulation de tous les sujets qu'il a
traités dans son ouvrage ; & il conclut
comme il avoit commencé à demander
du *respit*.

Si ne requers pas droit , mais grace ,
Et dilacion & espace ,
De tous mes meffaiz amender ,
Que quant mon créditeur mander
Me voudra devant lui compere ,
Si que ma debte ne compere ,
Je veuil bien avoir mes despens ,
A la fin à quoy a despens ,
Sans avarice & sans envie ,

JEAN LE
FEVRE.

Tant com je demourray en vie

Nonobstant allégation :

Et en fais protestation

Envers mon puissant Créditeur ,

De tout le monde Conduyteur :

Il a son hostel si garny

Qu'il dat *escam omni carni*.

Cet ouvrage , dont la poësie , comme vous voyez , est détestable , a été imprimé à Paris en caracteres Gothiques en 1553. in-8^o. L'Editeur , qui en a un peu rajeuni le langage , a mis en marge les passages de l'Ecriture , des Poëtes & des Philosophes qui servent de preuve aux réflexions de l'Auteur , ou que celui-ci avoit imités.

GASTON DE FOIX ,
surnommé PHŒBUS.

Gaston Phœbus beaucoup plus distingué par sa naissance que les trois derniers Poëtes dont je viens de vous parler , ne leur est point supérieur du côté de la Poësie. Il étoit fils de Gaston II. Comte de Foix , & d'Eléonore de Comminges , & naquit en 1331. Il fut surnommé *Phæbus* à cause de sa beauté. Il épousa Agnès fille de Philippe III. Roi de Navarre , & de Jean.

ne de France ; & leur mariage fut célébré au Temple à Paris le 4. d'Août de l'an 1349. Hugues , Evêque de Laon , fit cette cérémonie. Gaston Phoebus sortit alors de la tutelle d'Éléonore de Comminges sa mere , & comme il n'avoit que dix-huit ans, le Roi lui accorda une dispense pour gérer ses Domaines par lui-même. Vous me dispenserez d'entrer dans le détail de la vie de ce Prince , de ses démêlés avec Jean III. Comte d'Armagnac , avec le Roi Jean , le Duc de Berry , & quelques autres Princes de son tems. Nos Historiens vous instruiront de ces faits. Je me contenterai de vous rapporter le portrait que l'on en fait dans la nouvelle Histoire de Languedoc.

GASTON
DE FOIX.

Tom. 4. P.
401.

Gaston Phoebus , Comte de Foix , dit Dom Vaislette Auteur de cette Histoire , mourut en 1391. Il étoit à deux lieues d'Orthez en Béarn au commencement du mois d'Août de cette année , lorsque voulant se mettre à table , il fut frappé soudainement d'une attaque d'apoplexie , qui l'enleva presque dans l'instant. Il fut extrêmement regretté tant de ses Sujets que des Etrangers ; car il s'étoit rendu recommandable par sa valeur , ses libé-

**GASTON
DE FOIX.**

ralités, son affabilité, son esprit, sa sagesse, & un grand nombre d'autres excellentes qualités, qui lui attirerent une estime universelle. Il étoit d'ailleurs un des Princes les mieux faits de son tems, & c'est ce qui lui fit donner le surnom de Phœbus. Il se distingua aussi par la magnificence de sa Cour, par son amour pour la Musique, mais surtout pour la Chasse qu'il aimoit passionnément, & sur laquelle il a composé un Traité qui a été imprimé.

Ce Traité forme deux parties, &, à proprement parler, deux ouvrages différens. La premiere partie n'est qu'en prose, & contient quatre-vingt-cinq chapitres, où il n'est parlé que des différentes manieres de chasser, des bêtes qui sont l'objet de la poursuite des Chasseurs, de la nature de ces animaux, & des diverses especes de Chiens de chasse. Ce Traité commence par un raisonnement singulier, que l'Auteur tourne de différentes façons, pour persuader à tous les hommes d'aimer & de pratiquer l'exercice de la Chasse, comme un moyen sûr de ne point pécher & de parvenir au salut éternel; parce que l'oisiveté seule enfante le vice, & qu'un Chasseur d'habitude ne peut jamais être oisif.

La seconde partie de cet ouvrage , plus étendue que la premiere , est en vers. Il semble d'abord que l'Auteur ne veut y parler que des Oiseaux de proie. Mais en lisant ce second Traité , on sent que le but de l'Auteur est d'envelopper en partie sa propre Histoire , & en partie celle de son tems , sous les allégories continuelles qui regnent dans presque tout ce second ouvrage. Mais ces allégories sont si obscures , les figures que le Poëte employe sont si énigmatiques , qu'il ne me paroît pas possible d'en faire aucune application sans risquer de donner autre chose que des conjectures fort hazardées. J'ai voulu tenter d'abord de tirer le voile qui cache ce qu'il me paroît que l'Auteur a voulu dire , en cherchant à découvrir ses énigmes dans les monumens de l'histoire de son tems ; mais soit défaut de pénétration , soit manque de patience , je n'ai rien découvert d'assez satisfaisant pour m'engager à continuer cette comparaison.

L'allégorie commence par une question que fait le Roi , savoir quelle place il assignera dans son Conseil à *Pitié* , *Grace* & *Miséricorde*. *Loyauté* fait l'éloge des trois. *Droit* , sans contredire cet éloge , ne veut pas qu'elles soient

GASTON
DE FOIX.

seules conseilleres d'un Roi. *Raison* appuie ce qu'a dit *Loyaulté*, *Justice* contredit *Raison*, & donne des exemples des maux que trop de pitié, de grace & de miséricorde peuvent causer à un Etat. *Vérité* cherche à les accorder tous, & le Roi se rend à ses avis. De là l'Auteur passe, sans trop de liaison, à une prolixie déclamation contre la gourmandise & la luxure. Et cette censure est suivie d'une contestation en forme entre plusieurs personnages, dont les uns plaident en faveur des Oiseaux, & les autres en faveur des Chiens. Ce n'est plus alors qu'un amas de dits & de contredits semés d'histoires enveloppées, d'allusions cachées, d'énigmes que je n'ai pû deviner. Les Acteurs, ou Interlocuteurs citent pêle-mêle l'Ecriture-Sainte, les Philosophes Payens, quelques Peres de l'Eglise, Hippocrate & Galien, Cicéron & Sénèque avec quelques Théologiens Scholastiques; & ils finissent par un détail des différentes especes d'Oiseaux de proie, & de leurs propriétés. Après ce détail qui est d'une diffusion égale à son obscurité, *Raison* conclut qu'on doit chérir également les Chiens de chasse & les Oiseaux de proie. Elle prononce sur cela

un Arrêt en forme où les *dirés* des
 Parties sont rappelés en peu de mots,
 & par ordre; & ce qui me paroît en-
 core singulier, c'est que le Comte de
 Tancarville, qui ne fait aucun person-
 nage dans toute la pièce, applaudit à
 cet Arrêt, & décide que les Parties
 sont satisfaites.

GASTON
 DE FOIX.

Sire, les déduyts veullent prendre
 Congé de vous, sans plus attendre;
 Et premierement vous mercient
 Moult humblement, & regracient
 De ce qu'accordés les avez
 Sans ce qu'ils en soient grévez.
 Car Chascun se tient bien content
 De vostre Arrest, comme j'entens.
 Pour ce par moy vous font savoir
 Qu'ils sont tous à vostre vouldoir;
 Et que d'eulx ferez bien servy,
 Car bien leur avez desservy.

Après ce compliment, l'Auteur ajou-
 te :

Adonc fist à chacun le Roy
 Donner courfier & palefroy.
 Si s'en vont à Dieu les commans :
 A tant je fine mon Romans.

**GASTON
DE FOIX.**

Entre les faits historiques que Gaston Phœbus rapporte un peu moins obscurément que ceux dont il n'a voulu parler que d'une manière énigmatique, il parle de Pierre des Prez, qui fut Evêque de Riez, & Archevêque d'Aix en 1319., créé Cardinal en 1320. Evêque de Palestrine, & Vice-Chancelier de l'Eglise Romaine. Mais je n'ai pû deviner qui Gaston Phœbus veut désigner au même endroit par ce Prêtre issu de Normandie, qui fut redevable des commencemens au moins de son élévation au même Pierre des Prez, & qui dans la suite comblé d'honneurs & de biens par trois de nos Rois, fut leur principal Chapelain. Voici ce qu'il en dit :

Le Prestre est né de Normandie
De quatre costés de lignée
Qui moult ont aymez les Oiseaulx ;
De ceux de Bungue & Daigneaulx ,
Et de Cluchamp & de Buron
Yffit le Prestre dont parlon ;
Si ne se doit nul merveiller
Si les Oyseaulx il a bien cher ,
Quant ainsi y est enclinez
Naturellement de tous costez

Et aussi que deduyt d'Oyseaulx
Luy faisoit porter aubereaux,
Et le menoit parmy les champs
Qu'il n'avoit encores que neuf ans,
Ou douze ans, ou environ,
Luy fist affaictier un Faulcon.
Adonc si fust mis Escollier,
Et laissa d'Oyseaulx le mestier;
Et quant fust grant si le fist Prestre
Le bon Cardinal de Penestre
Qui eut à nom Pierre des Pras,
Qu'a or fin nous devrion pesas.
Le Prestre avec lui demoura,
Et sa Chapelle gouverna;
Et puis lui fist le bon preudhomme
Des biens assez en Cour de Rome
Depuis il a fait grant vaillance,
Que a servy trois Roys en France;
En leur Chapelle Souverain,
De tous trois Maistre Chappellain,
Lesquelz luy ont fait tant de bien,
Qu'il m'a dist qu'il ne luy fault rien, &c.
Un peu plus loin Gaston Phœbus fait
cet éloge de Pierre d'Orgemont :

Quant le Chevalier vit le fait,
Pierre d'Orgemont a à nom

**GASTON
DE FOIX.**

Qui est ung homme de grand renom ;
Si l'a faict le Roy Président
A Paris en son Parlement ,
Et depuis pour sa grant prudence
L'a fait son Chancelier de France.

Ailleurs il louë aussi Bertrand du Guesclin , avec qui il avoit eu des liaisons. :

Monseigneur Bertrand de Claquin
Qui est à tout honneur enclin ,
Lequel le Roy pour sa vaillance
A fait Connestable de France.

L'édition que j'ai vuë de l'ouvrage du Comte de Foix , a pour titre : *Phebus des deduiz de la Chasse des Bestes sauvages & des Oyseaux de proye*. C'est un volume in-4°. imprimé sans date à Paris , pour *Anthoine Vérard* , comme on l'apprend à la fin , & dans ces vers de l'Épître dédicatoire adressée à quelque Prince qui n'est point nommé :

Prince begnin , ce livre est de grant art
Que vous a fait vostre servant Vérard ,
Recevez lay , faictes en vostre office ,
A vous affiert de chasser tost ou tard ;
Car fuyr fait tout péché & tout vice.

La Croix-du-Maine n'avoit point vu
d'édition

d'édition imprimée de cet ouvrage ; & du Verdier le cite sous ce titre : *le Miroir de Phebus , des deduiçts de la Chasse aux Bestes sauvages , avec l'art de Fauconnerie , imprimé à Paris , in-4^o. par Philippe le Noir . 1520.*

GASTON
DE FOIX.

JEAN FROISSART.

Gaston de Foix avoit eu beaucoup d'amitié pour Jean Froissart ; il lui avoit même fait du bien , & l'avoit retenu quelque tems à sa Cour ; & l'on peut dire que Froissart méritoit cette attention par son esprit & par ses talens. On ne le considère ordinairement que comme un Historien dont les ouvrages sont utiles pour la connoissance des affaires de son siècle. Mais il étoit aussi Poète , & Poète très-fécond , ce qui m'engage à vous en parler. Je suivrai les Recherches que M. de la Curne de Sainte Palaye a faites sur cet Ecrivain , & qui sont imprimées dans les Mémoires de l'Académie des belles Lettres. T. 10. & 14. Je ne pourrois puiser dans de meilleures sources.

Jean Froissart , Prêtre , Chanoine & Trésorier de l'Eglise Collégiale de Chinay , naquit à Valenciennes , ville du

Haynaut, vers l'an 1337. On conjecture d'un passage de ses poësies, que son pere qui s'appelloit *Thomas*, étoit Peintre d'Armoiries.

J. FROIS-
SART.

Son enfance annonça ce qu'il devoit être un jour. Il montra de bonne heure cet esprit vif & inquiet, qui pendant le cours de sa vie, ne lui permit pas de demeurer longtems attaché aux mêmes occupations & aux mêmes lieux. Les différens jeux propres à cet âge, dont il nous fait un Tableau également curieux & amusant, entretenoient en lui un fond de dissipation naturelle, qui exerça souvent dans le tems de ses premières études la patience & la sévérité de ses Maîtres. Voici ce qu'il nous dit sur cela dans son *Espinette amoureuse* qui, de même que ses autres poësies, est demeurée manuscrite.

Très que n'avoie que douze ans
 Estoie formement gouloufans
 De veoir danſes & carolles,
 D'oir Menestrels & parolles
 Qui s'apertiennent à déduit,
 Et de ma nature introduit
 D'amer par amours tous ceauls
 Qui aiment & chiens & oiseauls :

Et quant on me mist à l'escole ,
Où les ignorans on escole ,
Il y avoit des pucelettes ,
Qui de mon temps erent jonettes ;
Et je qui estoie puceaus ,
Je les servoie d'espinceaus ,
Ou d'une pomme, ou d'une poire ,
Ou d'un seul anelet d'ivoire ,
Et me sembloit au voir enquerre
Grant proëce à leur grasce acquerre.

J. FROIS-
SART.

Il ajoute dans une de ses Ballades :

Et si destoupe mes oreilles ,
Quant j'oc vin verser de bouteilles ,
Car au boire prens grant plaisir ,
Aussi fais en beaus draps vestir ,
En viande fresche & nouvelle.
Violettes en leur saisons ,
Et roses blanches & vermeilles
Voi volentiers , car c'est raisons ,
Et chambres plainnes de candeilles ,
Jus & danfes & longues veilles , &c.
En toutes ces choses veir
Mon esperit se renouvelle.

Ce goût pour tout ce qui flatte les
sens développé en lui dès l'âge de dou-
ze ans , se fortifia par l'habitude , se

J. FROISSART.

conserva même dans sa vieillesse, & peut-être ne le quitta jamais. Il eut cependant dès la première jeunesse un penchant marqué pour l'étude de l'histoire, & cette inclination devint pour lui une source intarissable d'amusemens. Il avoit à peine vingt ans, lorsqu'à la prière de son cher Seigneur & Maître Messire Robert de Namur, Chevalier, Seigneur de Beaufort, il entreprit d'écrire l'Histoire des guerres de son tems, particulièrement de celles qui suivirent la bataille de Poitiers. Quatre ans après, étant allé en Angleterre il en présenta une partie à la Reine Philippe de Hainaut, femme d'Edouard III.

Quelque jeune que Froissart fût alors il avoit déjà fait des voyages dans les Provinces les plus reculées de la France : l'objet de celui qu'il fit en Angleterre, étoit de s'arracher au trouble d'une passion qui le tourmentoit depuis longtems, & dont les étincelles se raviverent encore dans un âge plus avancé, malgré sa tête chennée & ses cheveux blancs. Voici le tour qu'il prit en parlant de l'origine de cette passion dans son *Espinette amoureuse*. Il feignit qu'à l'âge de douze ans Mercure lui apparut suivi des trois Déeses, do

Pâris jugea autrefois le différend , que ce Dieu rappelant à sa mémoire la protection qu'il lui avoit accordée depuis l'âge de quatre ans , lui ordonna de revoir le procès des trois Divinités , qu'il confirma la sentence de Pâris , & que Venus lui promit pour récompense une Maîtresse plus belle que la belle Héléne , & d'un si haut rang que jusqu'à Constantinople il n'y avoit Comte , Duc , Roi , ni Empereur qui ne s'estimât heureux de l'obtenir. Il devoit servir cette beauté durant dix ans , & toute sa vie devoit être consacrée au culte de la Divinité qui lui faisoit de si belles promesses.

J. FROISSART.

Et Venus adonc me regarde ,
Et me dit , dix ans tous entiers
Seras mon droit servant rentiers ,
Et en après sans penser visce
Tout ton vivant en mon service.

Froissart avoit aimé de bonne heure les Romans ; celui de *Cléomades* , dont Bouchet parle au long , de même que son Auteur , fut le premier instrument dont l'amour se servit pour le capter. Il le trouva entre les mains d'une jeune personne qui le lisoit , & qui

Recueil des
Poètes Fra

J. FROISSART.

l'invita à le lire avec elle ; il y consentit , & il se forma bientôt entr'eux un commerce de livres. Froissart lui prêta le Roman du *Baillou d'amours* , & en le lui envoyant , il y glissa une Ballade dans laquelle il commençoit à parler de son amour. Ce feu naissant devint un embrâsement que rien ne put éteindre ; & lorsque Froissart apprit que celle qu'il aimoit étoit sur le point de se marier , sa douleur fut si excessive qu'elle le rendit malade plus de trois mois. Pour se distraire & rétablir sa santé , il prit le parti de voyager , mais durant deux jours de marche il ne cessa de faire des vers à l'honneur de sa Dame. Ce fut alors qu'il alla en Angleterre. L'accueil qu'on lui fit , les amusemens qu'on lui procura , les carresses dont on l'accabla , n'ayant pû charmer l'ennui qui le dévorait , la Reine Philippe de Haynaut qui avoit connu le principe de son mal par un Virelay qu'il lui avoit présenté , lui ordonna de retourner dans son pays , à condition qu'il reviendrait , & lui fournit de l'argent & des chevaux pour faire le voyage.

L'amour conduisit Froissart auprès de sa Dame ; il redoubla auprès d'elle les assiduités & les soins ; mais voyant

que le succès ne répondoit point à ses vœux, il retourna en Angleterre, & s'attacha au service de la Reine Philippe; & cette Princesse lui donna le titre de Clerc, (c'est-à-dire, *Secrétaire* ou *Ecrivain*) de sa Chambre : Froissart avoit ce titre dès l'an 1361. Pendant les cinq années qu'il passa au service de la Reine, il fit aux frais de cette Princesse plusieurs voyages, dont l'objet paroît avoir été de rechercher tout ce qui devoit servir à enrichir son histoire; ce qui ne l'empêcha pas de composer durant le même tems, à la prière de la Reine d'Angleterre, diverses poësies amoureuses, que la plupart même des Dames ne regardoient alors que comme un amusement qui n'avoit rien en soi de blâmable. Le Poëte se trouva en 1363. au passage du Roi Jean, qui retournoit en Angleterre; & l'on trouve dans ses poësies une Pastourelle qui semble ne pouvoir convenir qu'à cet événement.

Froissart étoit en France à Melun sur Seine vers le 20. Avril 1366. & on le voit à Bourdeaux à la Toussaints de la même année, lorsque la Princesse de Galles accoucha d'un fils, qui fut depuis le Roi Richard II. Le Prince

J. FROISS-
SART.

de Galles étant parti peu de jours après pour la guerre d'Espagne, & s'étant rendu à Auch, où il demeura quelque tems, Froissart l'y accompagna, & comptoit de le suivre dans tout le cours de cette expédition, mais le Prince ne lui permit pas d'aller plus loin, & le renvoya en Angleterre auprès de la Reine sa mere. Ce troisième voyage de Froissart en Angleterre n'a pas dû être long, puisque le Poëte se trouva l'année suivante dans plusieurs Cours d'Italie. Il assista en 1368. à la réception qu'Amédée, Comte de Savoye, surnommé le Comte Verd, fit à Lyonel, Duc de Clarence, fils du Roi d'Angleterre, lorsque ce Duc revenoit d'épouser Ioland fille de Galeas II. Duc de Milan. Froissart décrit les fêtes qui furent données à cette occasion durant trois jours; il n'oublie pas de dire qu'on y dansa un Virelay de sa composition. De la Cour de Savoye il retourna à Milan où le même Comte Amédée lui donna une *Cotte-hardie* (ou pourpoint) de vingt florins d'or, puis à Boulogne & à Ferrare, où il reçut encore quarante ducats de la part du Roi de Chypre, & enfin à Rome. Ce Roi de Chypre étoit Pierre premier, qui mourut le

28. Janvier 1368. c'est-à-dire, 1369. avant Pâques. La même année Froissart perdit sa protectrice la Reine Philippe, & il composa un Lay sur cet événement. Il retourna peu après dans son pays.

J. FROISSART.

A son retour d'Italie Froissart ne suivit pas la même route qu'il avoit prise en y allant : pour voir de nouveaux pays, il étoit revenu par l'Allemagne, comme il le fait entendre dans son *Dit dou florin*. Le sujet de cette pièce est un entretien que le Poëte feint d'avoir eu avec le seul florin qui lui restoit de beaucoup d'autres qu'il avoit dépensés, ou qui lui avoient été volés, & ce florin lui reproche qu'il l'avoit bien promené, car il avoit appris avec lui le François & le Thiois, c'est-à-dire, l'Aillemand. Arrivé dans son pays, le Poëte fut pourvu de la Cure de Lestines, qu'on croit lui avoir été donnée par Robert de Genève, fils du Comte de Savoye, transféré depuis peu de l'Evêché de Téroüenne à celui de Cambray. De tout ce qu'il fit dans l'exercice de son ministère, il nous apprend seulement que les *Taverniers* de Lestines eurent *cinq cens francs* de son argent dans le peu de tems qu'il fut leur Curé. On lit dans un

J. FROISSART.

Journal manuscrit de l'Evêque de Chartres, Chancelier du Duc d'Anjou, que suivant des Lettres scellées du 12. Décembre 1381. ce Prince fit arrêter cinquante-six quayers de la Chronique de Jehan Froissart, Recteur de l'Eglise Parrochiale de Lescines, que l'Historien envoyoit pour être enluminés, & ensuite portés au Roi d'Angleterre ennemi de la France.

Froissart s'attacha depuis à Venceslas de Luxembourg, Duc de Brabant. Ce Prince qui avoit du goût pour la poësie, fit faire un recueil de ses Chançons, de ses Rondeaux & de ses Virelais par Froissart, qui joignant quelques-unes de ses pièces à celles de Venceslas, en forma une espece de Roman, sous le titre de *Méliador*, ou du *Chevalier au Soleil d'or*; mais le Duc ne vécut pas assez longtems pour voir la fin de l'ouvrage, étant mort en 1384. Froissart parle ainsi de ce recueil :

Dedans ce Romant sont enclofes
Toutes les chançons que jadis,
Dont l'ame soit en Paradis,
Que fut (fit) le bon Duc de Braibant
Wincelaus, dont on parla tant;
Car un Prince fut amoureux,

Gracious & chevalourous ,
 Et le livre me fit ja faire ,
 Par très grant amoureux à faire ,
 Coment qu'il ne le veist oncques.

J. FROIS-
 SART.

Après la mort de Vencefflas , Frois-
 sart fut Clerc de la Chapelle de Guy ,
 Comte de Blois , & il ne tarda pas à
 signaler sa reconnoiffance pour son nou-
 veau protecteur , par une Pastourelle
 sur les fiançailles de Louis , Comte de
 Dunois , fils de Guy , avec Marie fille
 du Duc de Berry : deux ans après , le
 mariage s'étant fait à Bourges , il le cé-
 lébra par une espece d'Epithalame assez
 ingénieuse pour le tems , intitulée *le*
Temple d'honneur. Il passa les années
 1385. 1386. & 1387. tantôt dans le
 Blaisois , tantôt dans la Touraine ; mais
 le Comte de Blois l'ayant engagé de
 reprendre la suite de l'histoire qu'il
 avoit interrompuë , il résolut de profi-
 ter de la paix qui venoit de se conclu-
 re , pour aller à la Cour de Gaston
 Phœbus , Comte de Foix & de Béarn ,
 s'instruire à fond de ce qui regardoit
 les Pays étrangers & les Provinces du
 Royaume les plus éloignées , où il sa-
 voit qu'un grand nombre de Guerriers
 se signaloient tous les jours par de mer-

veilleux faits d'armes. Il partit avec
 J. FROISSART. des lettres de recommandation du
 Comte de Blois pour Gaston Phœbus,
 & prit sa route par Avignon. Une de
 ses pastourelles nous apprend qu'il sé-
 journa dans les environs d'une Abbaye
 située entre Lunel & Montpellier, &
 qu'il s'y fit aimer d'une jeune personne
 qui pleura son départ : il dit dans la
 même pièce qu'il menoit au Comte de
 Foix quatre levriers pour lui en faire
 présent.

Arrivé à Ortez séjour ordinaire de
 Gaston Phœbus, ce Prince envoya cher-
 cher Froissart, le reçut avec beaucoup de
 joie, & le défraya durant l'hyver que le
 Poète passa auprès de lui. L'occupation
 la plus ordinaire de Froissart pendant ce
 tems, étoit d'amuser Gaston après son sou-
 per, par la lecture du Roman de Méli-
 dor qu'il avoit apporté : tous les soirs il se
 rendoit au Château à l'heure de minuit,
 qui étoit celle où le Comte se mettoit
 à table ; Gaston l'écoutoit avec plaisir,
 & ne le renvoyoit jamais qu'il *ne lui eût*
fait vuider auparavant tout ce qui étoit
resté du vin de sa bouche. L'hyver étant
 passé, Froissart partit d'Ortez à la sui-
 te de la Princesse de Boulogne dont
 le mariage avec le Duc de Berry ve-

noit d'être conclu : Gaston lui fit quelques libéralités , & le pressa instamment de revenir le voir. Le Poëte accompagna la Princesse à Avignon , & dans le reste de la route qu'elle fit à travers le Lyonnais , la Bresse , le Foretz & le Bourbonnois , jusqu'à Riom en Auvergne.

J. FROISSART.

Le passage d'Avignon fut fatal à Froissart ; on le vola : cette triste aventure fait le sujet d'une longue poësie , dans laquelle il place plusieurs circonstances de sa vie , dont on a fait usage. On voit par cette pièce , que le désir de visiter le tombeau du Cardinal de Luxembourg mort en odeur de sainteté , n'étoit pas le seul motif qui l'eût porté à repasser par Avignon , mais qu'il avoit une commission particulière du Seigneur de Coucy. Il se donne dans la même pièce pour un homme de grande dépense. Outre le revenu de la Cure de Lestines , qui étoit considérable , il avoit depuis vingt-cinq ans touché deux mille francs dont il ne lui restoit plus rien : la composition de ses ouvrages lui en avoit coûté sept cens ; mais il ne regrettoit pas cette dépense : le reste avoit été consommé tant chez les Taverniers de Lestines que dans ses voyages , qu'il faisoit toujours

en bon équipage, bien monté, bien
J. FROISS-
SART. vêtu, & faisant partout bonne chere.

Lorsque les fêtes occasionnées par le mariage du Duc de Berry furent passées, Froissart se rendit à Paris où il ne fit pas un long séjour. On le voit en moins de deux ans, successivement dans le Cambresis, dans le Haynaut, dans la Hollande, dans la Picardie, une seconde fois à Paris, dans le fond du Languedoc, puis encore à Paris & à Valenciennes; de là à Bruges, à l'Ecuse, dans la Zélande, enfin dans son pays. Il étoit encore à Paris en 1392. lorsque le Connétable de Clisson fut assassiné par Pierre de Craon; & on le voit à Abbeville sur la fin de la même année, ou au commencement de la suivante, pendant les Conférences qui se tenoient entre les Plénipotentiaires de France & d'Angleterre, lesquelles opérèrent enfin une trêve de quatre ans.

Dès l'année 1378. Froissart avoit obtenu du Pape Clément VII. l'expectative d'un Canonat de Lille: on apprend dans le recueil de ses poésies, qui fut achevé en 1393. qu'il se qualifioit Chanoine de Lille; mais Clément VII. étant mort en 1394. il abandonna la poursuite de son expecta-

tive, & commença à ne prendre que la
 qualité de Chanoine & Trésorier de
 l'Eglise Collégiale de Chimay. En

J. FROISS-
 SART.

1395. il retourna en Angleterre, mu-
 ni de lettres de récommandation pour
 le Roi & pour ses oncles. Le Duc
 d'Yorck l'introduisit dans la Chambre
 du Roi, qui le reçut avec des marques
 de bonté très-distinguées. Richard prit
 les lettres dont il étoit chargé, les lut,
 & lui dit, que *s'il avoit été de l'Hostel*
de son Ayèul, & de Madame son Ayeu-
le, encore estoit-il de l'Hostel d'Angleter-
re. Quelque tems après Froissart pré-
 senta au Roi le Roman de Méliador
 que Richard reçut avec plaisir.

Après trois mois de séjour en An-
 gleterre, Froissart prit congé du Roi,
 qui lui fit donner cent Nobles dans un
 gobelet d'argent doré pèsant deux
 marcs. Les cent Nobles peuvent re-
 venir à six cens livres de notre mon-
 noye d'aujourd'hui. En 1397. Froissart
 perdit Guy, Comte de Blois, qui l'a-
 voit toujours aimé. Le Poète avoit
 alors soixante ans, & vécut encore qua-
 tre ans au moins, puisqu'il raconte
 quelques événemens de l'année 1400.
 Mais il n'est pas possible de décider en
 quelle année il mourut; il paroît seule-

J. FROISSART.

ment que ce fut au mois d'Octobre , puisque son *Obit* est indiqué pour ce mois dans l'Obituaire de l'Eglise Collégiale de sainte Monegunde de Chismay. Selon une ancienne tradition du pays , il fut enterré dans la Chapelle de sainte Anne de cette Collégiale ; & il est en effet assez probable qu'il vint finir ses jours dans son Chapitre. Telle a été la vie de Froissart , rapportée plus en détail dans le premier Mémoire de M. de Sainte Palaye que j'ai abrégé.

Dans un second Mémoire le savant & judicieux Académicien nous donne une idée des poësies de cet Ecrivain ; & voici à peu près ce qu'il en dit. Il remarque d'abord que ces poësies sont d'une étendue considérable , & qu'on les trouve désignées par le nom de *Traitez*. Mais comme il eût été trop long de les faire connoître toutes , il a choisi le *Paradis d'amour* & l'*Horloge amoureuse* ; parmi d'autres appellées *Distiches* , il a pris celui de la *Marguerite* , & dans les pièces détachées , comme *Rondeaux* , *Ballades* , *Pastourelles* , *Lais* , *Virelais* & *Chants royaux* , il s'est particulièrement attaché à faire connoître les *Pastourelles* & les *Rondeaux*. Voici l'idée qu'il donne du *Paradis d'amour*.

Le Poète tourmenté par l'amour le plus violent, s'étant endormi, eut un songe qui fait le sujet de cette pièce.

J. FROIS-
SART.

Il se trouva assis dans un bois délicieux, au bord d'un ruisseau jonché de fleurs, & environné d'oiseaux, parmi lesquels les Rossignols formoient les plus doux concerts. Se rappelant en ce moment tout le tems de sa jeunesse & les diverses fortunes qu'il avoit eûes en aimant, il fit une *Complainte* très-véhémente contre l'Amour & contre les maux qu'il lui avoit fait souffrir. Plongé dans une douleur que le chant des oiseaux ne pouvoit adoucir, il entendit un bruit confus de voix, qui l'obligea de se sauver derriere un buisson; c'étoient deux Dames belles & bien parées, qui l'ayant atteint, vouloient le battre pour venger l'Amour leur Maître qu'il venoit d'offenser. Leurs noms étoient *Plaisance* & *Espérance*. S'étant un peu apaisées, elles lui dirent qu'il ne devoit imputer ses malheurs qu'à lui-même, qu'il avoit manqué à la soumission & à la persévérance qui lui avoient été tant recommandées lorsqu'il s'engagea sous le drapeau de l'Amour.

Plaisance, après ces avis, satisfait la curiosité qu'il avoit de savoir quelles

J. FROIS-
SART.

étoient ses fonctions auprès de l'Amour : la principale , dit-elle , consiste à entretenir son culte par les charmes réciproques qu'elle fait trouver entre deux personnes qui s'aiment , d'où vient qu'il n'y a *ne lés Amans , ne lède Amie*. Alors il la conjure par tout le crédit qu'elle doit avoir dans la Cour d'Amour , de faire en sorte que la Dame dont il lui avoit fait hommage , fût moins inexorable. Espérance entre les mains de qui Plaisance le remet , lui demande s'il n'est point tombé dans la jalousie , qu'elle nomme la *Peste des Amans* , & lui promet de le guérir de ce mal , pourvû qu'il ne la perde jamais de vûë. Enfin les deux Dames le conduisent par la main dans le Parc où l'Amour faisoit sa demeure , & en chemin lui demandent quelques Ballades ou Virelais de sa composition , qu'elles chantent avec lui.

Ils rencontrèrent près d'une colline *Doux-penser gentil Damoiseau* , tenant deux Lévriers en laisse , qui leur indiqua l'endroit où ils trouveroient le Dieu qu'ils cherchoient. Plusieurs Chasseurs , comme *Beau-semblant* , *Beau-regard* , *Franc-vouloir* , *Desir* , *Souvenir* , *Bien-lesognant* & autres , répandus de distan-

ce en distance avec des Lévriers pour sui-
 vant la chasse d'Amour, donnerent lieu J. FROIS-
 au nouveau Pélerin de s'informer si ce SART.
 Dieu avoit beaucoup de pareils Chaf-
 seurs; il apprit qu'il en avoit trente fois
 davantage, tant Comtes que Ducs,
 Rois & autres. Il demanda plus loin
 qui étoit une grande compagnie de Da-
 mes & de Damoiselles, & de beaux
Damoisieux vêtus de verd, qu'il voyoit
 en disposition de danser. Plaisance lui
 nomme plusieurs Héros & Héroïnes
 de Roman, tous sujets de la Divinité,
 qui dansent auprès du *Paradis* où elle
 fait son séjour. Vous remarquerez com-
 bien ce terme est indécemment em-
 ployé dans un pareil sujet. Enfin étant
 parvenus au pavillon de la Divinité
 tendu sous des arbres, le Poète qui lui
 fut présenté, lui récita un Lai dont
 elle fut tellement satisfaite, qu'elle lui
 promit son assistance, & recommanda
 aux Dames qui l'avoient amené d'a-
 voir soin de lui, & de le faire promener
 dans ses jardins.

Comme ils alloient chantant & cueil-
 lant des *fleurettes*, ils trouverent dans
 un pré entourré de Rosiers, *Bel-accueil*
 qui faisoit un chapeau de fleurs que
 deux jeunes filles lui cueilloient. L'A-

J. FROISSART.

mant court aussi-tôt se jeter aux pieds de sa Dame, & lui tient le langage ordinaire à ceux que cette passion enivre. Elle lui demande ce qu'il desire d'elle; on juge bien qu'il n'est pas embarrassé à le lui dire. Elle le retient pour son serviteur, il s'en va avec elle, & chante une Ballade à laquelle *Plaisance* applaudit aussi-bien que sa Dame. Pour le récompenser, celle-ci lui donne à baiser un chapeau de fleurs de Marguerites qu'elle venoit de faire, & le baise elle-même en le lui mettant sur la tête. Il souhaitoit quelque chose de plus, on le lui promet, la joie le fait tressaillir, il s'éveille & rend grâces d'un songe qui l'avoit charmé, & qui n'étoit que l'effet de son imagination séduite par la passion.

La pièce qui est sous le titre d'*Horloge amoureuse* n'est pas aussi remplie de fictions; mais elle est plus curieuse par les lumieres qu'elle nous fournit pour l'histoire des Arts. Non seulement elle renferme une comparaison suivie & bien circonstanciée des pièces qui composent une horloge & de tous ses mouvemens, avec les situations d'un cœur amoureux (car Froissart en revenoit toujours là) & les divers mouvemens dont

il est agité : mais parmi plusieurs particularités que cette comparaison nous apprend de l'ancien état de l'Horlogerie, nous voyons 1°. Que le rouage du mouvement & celui de la sonnerie n'avoient l'une & l'autre que deux rouës, au lieu de quatre qu'ils ont à présent ; ces deux rouës leur suffisoient, mais les horloges n'alloient que pendant six ou huit heures, & il falloit les monter trois ou quatre fois par jour.

2°. Que le Cadran marquoit vingt-quatre heures, commençant depuis une jusqu'à douze, & répétant une seconde fois les mêmes nombres. 3°. Que le Cadran étoit mobile, & marquoit l'heure par sa direction à un point fixe qui tenoit lieu d'indice ou d'aiguille. 4°. Qu'au lieu du pendule & du balancier, qui n'étoient point encore inventés, les Horloges avoient une pièce nommée *Foliot*, qui portoit deux petits poids appelés *Régules*, dont l'usage étoit de faire avancer ou retarder l'Horloge, à mesure qu'on les approchoit, ou qu'on les éloignoit du centre du *Foliot*. Outre les différences dans la construction des Horloges, on remarque dans la même pièce plusieurs termes d'Horlogerie qui étoient alors

usités, & qui ne le sont plus aujourd'hui.

J. FROIS-
SART.

La fleur que le Poëte nomme Marguerite, & qui, selon lui, tourne sans cesse vers le Soleil, est célébrée dans la pièce qui a pour titre *le Dit de la Marguerite*. Cette fleur se forma, suivant le Poëte, des pleurs que la jeune *Hérès* répandit sur la sépulture de *Céphéus* son amant. Mercure que le hazard conduisit vers le lieu de cette Métamorphose comme il menoit paître ses troupeaux, surpris de voir une fleur blanche & vermeille au mois de Janvier, enchanté de son éclat, en fit une couronne qu'il envoya à la belle *Hérès* par *Lires* son messager. Un si rare présent produisit une Métamorphose plus heureuse que la première; la Nymphé devint sensible. Mercure par reconnoissance voulut toujours depuis que sa tête fût parée de cette fleur. M. de Sainte Palaye dit que cette fiction est écrite avec beaucoup de délicatesse & d'agrément.

La plus grande partie des Pastourelles de Froissart, ajouté t'il, roule sur des prix proposés en divers lieux de la Picardie & de la Flandre, à la plus belle Bergere d'un canton, ou au Berger qui chantoit le mieux ses amours.

M. de la Curne supprime à dessein beaucoup de détails qu'on y remarque, concernant les habillemens de ce siècle-là, les instrumens de Musique champêtre, & diverses usages de cette espèce. Il ne s'arrête pas non plus à d'autres Pastourelles plus importantes en apparence, par le rapport qu'elles ont à des événemens historiques, tels qu'une fabrication de Monnoie, l'arrivée du Roi Jean en Angleterre, le retour du Duc de Brabant en ses Etats après sa prison, la victoire remportée à Cassel par Charles VI. la première entrée de la Reine Isabelle sa femme dans Paris, le mariage du Duc de Berry, &c.

J. FROISSART.

Froissart n'a réussi dans aucun genre de poésie aussi-bien que dans les Pastourelles. Cette gaieté naïve & légère qui presque toujours fait le caractère de son esprit, a passé toute entière dans le cœur de ses Bergers & de ses Bergeres; les sujets dont ils parlent, la manière dont ils les traitent, & leur langage, sont toujours conformes à leur esprit & à leurs sentimens: une joie vive anime leurs jeux, leurs ris & leurs danses. Vous en pouvez juger par la quatrième Pastourelle.

Un riche Berger qui balançoit en-

J. FROIS
SART.

tre la crainte de perdre ou l'amour de la Bergere qui le menaçoit de le quitter s'il ne l'épousoit, ou les grandes richesses que lui promettoient les parens pour l'en détourner, fait confidence de son embarras à un Berger de ses amis, dont les conseils se terminent toujours par le même refrain :

Si tu peux avoir ta Bergere ,
Oferois-tu demander mieux ?

Dans ce moment elle s'offre à leur vûë, ils vont à elle, & le Berger consulté dit encore :

S'elle veut estre t'amiette ,
Oferois-tu demander mieux ?

La Bergere avoit deux chapeaux de fleurs, elle en donne un à son ami, qui fut transporté de joie; chacun la prend par la main :

Et puis prirent à caroler , (a)
Et la Bergerette à chanter
Une chançon moult nouvelette ;
Et disoit en chançonnette ,
Di moi , Ansel , si t'ayt Diex ,
Si je vœil estre t'amiette ,
Oferois-tu demander mieux ?

(a) Dansex.

Les

Les Rondeaux dont la forme est partout la même, représentent la plupart les sentimens naïfs d'un Amant quelquefois bien, quelquefois mal traité, tantôt gai & content, tantôt triste & désespéré. L'expression vive ou tendre est toujours simple, & rend parfaitement la passion dont son ame est agitée; en voici deux exemples :

J. FROISSART.

Amours, Amours, que voulés de moi faire ?

En vous ne puis veoir rien de seur :

Je ne cognois ne vous, ne vostre afaire,

Amours, Amours, que voulés de moi faire,

En vous ne puis veoir rien de seur.

Lequel vaut mieux parler, prier ou taire ?

Dites-le moi vous qui avés bon eur ?

Amours, Amours, &c.

Second Rondeau :

De quoi que soit se doit renouveler

Un joli cœrs, le premier jour de May,

Voire s'il aime, ou s'il pense à aimer,

De quoi que soit se doit renouveler

Un joli cœrs, le premier jour de May.

Pour ce vous veux, Madame, émayoler, (a)

En lieu de May, d'un loyal cœr que j'ay :

De quoi que soit se doit renouveler

Un joli cœrs, le premier jour de May.

(a) Donner le Mai.

Tome IX.

G

J. FROISSART. Après ces exemples, M. de la Curne de Sainte Palaye, ajoute, que l'on peut dire en général, au sujet des poësies de Froissart, que l'invention pour les sujets lui manquoit autant que l'imagination pour les ornemens : du reste le stile que le Poëte employe, moins abondant que diffus, offre souvent la répétition entiere des mêmes tours & des mêmes phrases pour rendre des idées assez communes. Cependant la simplicité & la liberté de sa versification ne sont pas dépourvuës de graces, on y rencontre de tems en tems quelques images & plusieurs vers de suite dont l'expression est assez heureuse.

JEAN DE VENETTE.

Les qualités qui manquoient à Froissart se trouvent encore moins dans l'Auteur de l'Histoire en vers des *Trois Mairies*, qui est restée manuscrite, & dont je ne vous entretiendrai que parce que M. de la Curne nous en a donné pareillement une notice. Cet Auteur étoit Jean de Venette, ainsi nommé du lieu de sa naissance, village situé près de Compiègne. On le trouve aussi nommé *Fillons* qui semble plutôt un sobri-

quet qu'un nom de famille. La seconde continuation de l'Historien de Guillaume de Nangis, dont il est Auteur, fait foi qu'il étoit né vers l'an 1308. & qu'il vivoit encore en 1368. Il se fit Religieux Carme en la Maison de cet Ordre située à Paris dans la Place Maubert, & ce fut dans cette Ville qu'il demeura la plus grande partie de sa vie.

JEAN DE
VENETTE.

Dans son histoire des trois Maries, il dit qu'il visitoit souvent à *Chailli* (aujourd'hui *Chilli*) près de *Lonjumeau*, Pierre de Nantes, Evêque de Saint Paul de Leon, qui étoit retenu au lit par une maladie, dont l'intercession des trois Maries lui obtint miraculeusement la guérison. Il ajoute que souvent il avoit mangé à la table de ce Prélat : & l'espece de complaisance avec laquelle il se rappelle cette bonne fortune, jointe à l'exclamation qui lui échappe au sujet du vin qu'on but aux Nôces de Cana, pourroit donner une idée peu avantageuse de sa sobriété :

Pleust à Dieu, pour moy esbattre

Qu'en tenisse trois los ou quatre,

Voire une Isdrie toute plaine,

Si en buyroie à grant alaine.

JEAN DE
VENETTE.

La joie dont il confesse ailleurs qu'il est saisi, quand il voit finir la Messe, ne feroit pas concevoir une meilleure opinion de sa dévotion :

Moult aïse fui quant *audio*
Le Prestre dire *In principio* ,
Car la Messe si est finée ,
Ly Prestres a fait sa journée ; -
Qui veult boire si puet aler.

Mais les Poètes , dit judicieusement M. de la Curne , ont le privilège de n'être pas toujours entendus à la rigueur, & de pouvoir dire impunément d'eux-mêmes , ou du bien ou du mal , sans que leur témoignage tire à conséquence. D'ailleurs Jean de Venette se justifie presque aussi-tôt , par l'invective qu'il fait contre les indévots , qui n'entendent la Messe qu'à moitié.

Son histoire des trois Maries , qu'il dit avoir tirée de *l'Evangile & d'un autre livre subtile* , & où il cite , outre les Livres de l'ancien Testament , les ouvrages de plusieurs Peres de l'Eglise , est souvent mêlée de faits qu'il a puisés dans des sources fabuleuses , comme l'Histoire Scholastique , la Légende abrégée , la Vie de saint Brandin , &

plusieurs autres de même espece. Mais l'Historien a enchéri sur les circonstances merveilleuses que lui fournissoient ces Auteurs, par une infinité de détails de son invention. Tels sont plusieurs Dialogues dans lesquels, pour inspirer un sentiment plus touchant & plus vif, l'Auteur anime ses personnages de toutes les passions auxquelles l'humanité est sujette. C'est ainsi qu'il fait s'exprimer saint Joseph dans des termes peu mesurés, lorsqu'il n'écoute que les premiers mouvemens de sa jalousie :

JEAN DE
VENETTE.

Diex, dit Joseph, Pere de gloire,
Qui pourra femme jamais croire ?

Apoy que je ne mervoy :

Cest est grosse, bien le voy ;

Hé my qui a basti tel plet ?

Cils affaires point ne me plect.

Hé Marie doulce filette,

Je vous cuidoye si simplette,

Si continente & si loyale ;

Et vous estes si déloyale !

Ne cuidasse mie à nul fuer

Si tost eussiez changié vo cuer :

Helas ! dolent & que feray ?

Pour ly de tous gabbé feray, &c. . .

JEAN DE
VENETTE.

Il ne garde pas plus de mesure dans ce qu'il fait dire à la sainte Vierge après le sacrifice de Jesus-Christ sur la Croix : supposant qu'elle s'occupe de ce qu'on dira d'elle dans le monde , & de la façon dont elle y sera regardée , il lui fait tenir ce langage indécent :

Comment pourray estre gardée ?
De tous seray moult regardée ;
Ne faray nulle part aler
Qu'on ne veule sur moy parler :
Chascun fera de moy la bée ,
Des ors seray de tous gabée ,
Et me diront , si com je croiz ,
Ses filz si fu pendu en Croiz.

Les usages reçus dans le commerce ordinaire de la vie du tems de l'Ecrivain , sont , par une suite de son mauvais goût , toujours transportés au siècle dont il parle , & appliqués aux personnes dont il fait l'histoire. Marie Cléopé & Marie Salomé rendant visite à la sainte Vierge , sont suivies d'un valet & de deux servantes. Sarre ou Sarrette *Chambrière* de la Vierge les reçoit poliment , & s'excuse de ce qu'elle n'osoit avertir sur le champ sa maîtresse de leur venue ; car elle passoit

sa matinée jusqu'à midi en oraison, & les Anges venoient lui servir à boire & à manger. *Sarrette*, qui sçait vivre, leur fait en attendant les honneurs de la maison : cependant les Dames lui disent de ne se point détourner de son ouvrage ordinaire, & lui offrent même obligeamment leurs *Chambrières* pour l'aider. Enfin la Vierge arrive. Dans le détail des embrassemens & des premiers complimens, l'Auteur n'omet pas l'attention qu'elle eut de recommander à sa *Chambrière* de bien traiter celles de ses sœurs, & de leur faire boire du vin des gens, qu'on appelloit le vin de la *dépense* :

La Vierge tout coïement
Appelle Sarre apertement,
Et dit, de ces pucelles pense,
Et leur donne de no dépense, &c.

Sainte Anne & Joachim ayant appris qu'il leur naîtroit un enfant, vont au Temple en rendre graces à Dieu & entendre la Messe : la sainte Vierge est mise dans une espece de Couvent, où l'on élevoit les jeunes filles, & l'Evêque recommande à la Maîtresse d'en avoir grand soin.

JEAN DE
VENETTE.

Les dates les plus précises des jours & des heures où se sont passés les événemens que l'Auteur rapporte, le nombre des personnes dont il parle, tout est marqué avec la dernière exactitude. Si les noms propres ne sont point exprimés dans les Livres saints, ou dans les anciens Ecrivains, l'Auteur n'en est point embarrassé; son imagination y supplée toujours. *Eve de la Ruelle* est le nom de celle qui reçut chez elle les deux Maries, sœurs de la Vierge, & chez qui elles moururent. *Gautier*, suivant un Prieur Carme, ainsi appelé lui-même, & qui l'avoit ouï dire, étoit le nom de l'Apoticaire qui avoit préparé des parfums pour embaumer Jesus-Christ. Veut-on savoir à quoi étoient occupés les Apôtres, lorsque dans les pays différens où ils étoient répandus, des Anges allèrent les enlever, pour assister à la mort de la sainte Vierge? Saint Paul écrivoit aux Galates; Saint Pierre venoit de dire la Messe, & ôtoit ses habits sacerdotaux. La conversation des deux Maries avec le Pape saint Clément, est tellement circonstanciée, qu'on diroit que l'Auteur y avoit assisté lui même. Elles font à ce Pontife leur généalogie, l'histoire de leur vie, &

celle de leurs enfans , comme si celui
à qui elles s'adressent n'en eût jamais
entendu parler.

JEAN DE
VENETTE.

Le style de l'histoire des trois Ma-
ries répond aux ornemens dont l'Au-
teur a enrichi son sujet. La poésie n'y
differe de la prose la plus commune ,
que par un long étalage de mots & de
phrases superflus , pour remplir la me-
sure des vers & pour trouver la rime ;
en sorte que dans près de quarante mil-
le vers , à peine y en a-t'il deux qui
soient passables. Le Poëte en employe
quelquefois dix ou douze , pour expri-
mer ce qu'il auroit pû dire en une li-
gne , & trouve ainsi le secret de faire
un très-gros volume , d'une histoire qui
n'en devoit composer qu'un très-mince.

Le seul morceau historique un peu
étendu qui soit dans ce livre , regarde
l'établissement des Carmes , que saint
Louis amena des pays d'Outre-Mer ,
& qui habiterent premierement hors de
Paris ,

De vers le Pont de Charenton

Ou lieu où en dit *les Barrez* ,

.

Où sont hors li Celestin ;

D'où ils furent transférés depuis par
Philippe le Long ,

G v

JEAN DE
VENETTE.

en la Croix Hemont ,

Vers sainte Geneviefve ou Mont ,

où ils ont toujours été depuis.

C'est là que Jeanne d'Evreux , femme de Charles le Bel , fonda leur Eglise en l'honneur des trois Maries , dont elle fit placer les images au même lieu , selon le récit de Jean de Venette , aussi-bien que la statuë de son mari & la sienne propre , toutes faites de la main de *Maitre Tierris* , qui paroît avoir été un Sculpteur célèbre de ce tems là.

Il y a quelques autres faits dans ce poëme que je pourrois vous rapporter ; mais je les omets de peur de vous ennuyer.

Cet ouvrage a été mis en prose Françoisse par Jean Droyn ou Droüin , natif d'Amiens, *Bachelier en Loys & en Decret*. Il dit qu'il acheva de traduire ce livre le Jeudi huitième de Mai de l'an 1505. à la requête d'un Gentilhomme du Dauphiné nommé Antoine Regnault , *Sieur de la Roche & Doyssin*. Droüin est connu par plusieurs autres traductions. Celle de l'histoire des trois Maries a été imprimée à Paris , par Nicolas Bonfons , & à Rouen en 1511. in-4°. Droüin a abrégé son original , & a réduit les deux

livres à un seul ; & néanmoins il y a fait plusieurs additions qui ne donnent pas une idée fort avantageuse de sa manière de penser. M. de la Curne en rapporte plusieurs dans son Mémoire : je vous y renvoie.

JEAN DE
VENETTE.

ALAIN CHARTIER.

Clément Marot dans une Epigramme où il fait l'éloge de quelques-uns de nos Poètes qui avoient vécu avant lui , nomme ceux-ci après Jean de Meun :

En Maître ALAIN Normandie prend gloire ,

Et plaint encor mon arbre paternel ,

Ostavian rend Cognac éternel :

De *Moulinet* , de *Jean le Maire* , & *George* ,

Ceux de Hainault chantent à pleine gorge ;

Villon , *Cretin* ont Paris décoré ;

Les deux *Grebans* ont le Mans honoré ,

Nantes la Brette en *Meschinot* se baigne ,

De *Coquillart* s'éjouit la Campagne ;

Quercy *Salut* de toi se vantera ;

Et (comme croy) de moi ne se taira.

L'Auteur anonyme de *l'art de Rhétorique* , de *ses couleurs* , *figures & especes* , qui est la première pièce du *Jardin de plaisance* , avoit dit , avant Marot ,

Feuillet 2.
edit. de Boul-
lon.

en parlant de ceux à qui l'art des vers
devoit quelques progrès :

ALAIN
CHARTIER

Par Maistre ALAIN à qui Dieu pardon face,
Cest art ici monstre & verifie ;
Et Maistre Arnoul Greban bien suit sa trace,
Christine aussi noblement métrifie ,
Memes *Castel* qu'elle eut à fils pour sien ,
Qui depuis fut grand Rhétoricien :
Maistre Pierre de *Hurion* agile ,
Imitateur très-soubtil entre mille.
De *George* aussi *l'avanturier* a creü ,
Est par forme & nouvelle & subtile ,
Et par vaillant aussi entretenuë ,
Entre Dictiez que cest art entrelasse
Les Servantois telle forme emplifie.

Christine de Pisan , née à Bologne en
Italie , mais élevée à Paris où elle fut
amenée dès l'âge de cinq ans , & où
l'on croit qu'elle est morte après l'an
1411 , acquit en effet une grande ré-
putation en son tems par ses écrits en
prose & en vers. Ses premiers ouvra-
ges furent ce qu'elle appelle de petits
Dictiés , c'est-à-dire , de petites pièces
de poésie , des Ballades , des Lais , des
Virelais , des Rondeaux. Mais je crois
que ces poésies sont demeurées manu-
scrites. Quant à l'Auteur , je vous ren-
voie à ce qu'en ont dit feu M. Boivin

dans le tome second des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, & M. l'Abbé Lebeuf, de la même Académie, dans le tome troisième de ses Dissertations sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile de Paris, où il a fait imprimer l'histoire de Charles V. Roi de France, par Christine de Pisan. J'entreprendrai encore moins de vous parler de *Castel*, fils de Christine, ni de Pierre de *Hurion*, dont je ne connois rien d'imprimé.

Pour Alain Chartier, non-seulement il est connu, on peut dire qu'il a mérité, dans son siècle, une partie des éloges que l'Auteur de l'*Art de Rhétorique*, & Marot lui ont donnés. Il avoit étudié dans l'Université de Paris, comme il le dit dans la troisième de ses lettres Latines, & il s'étoit fait connoître de bonne heure à la Cour, où il fut Secrétaire de Charles VI. & ensuite de Charles VII.

On disoit de lui qu'il étoit un des plus beaux esprits & un des plus laids hommes de son siècle. Cette dernière considération n'empêcha pas, si l'on en croit Jean Bouchet dans ses Annales d'Aquitaine, qui pouvoit tenir ce fait de quelque Historien plus ancien, que

Ann. part. 4.
p. 252. édit,
de 1644.

ALAIN
CHARTIER

Pasqu Rech.
l. 6. ch. 16.

Marguerite d'Ecosse, alors femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI. passant par une salle où Alain Chartier s'étoit endormi, ne s'approchât de lui, & ne le baisât. » Et comme celui qui la menoit, dit Bouchet, lui eût dit : » Madame, je suis esbahy comme avés » baisé cet homme qui est si laid ; elle » fit réponse : Je n'ai pas baisé l'homme, mais la précieuse bouche, de laquelle sont issus & sortis tant de bons mots, & vertueuses paroles. » Cette seule avanture suffit pour faire voir quelle idée on avoit d'Alain Chartier, & à la Cour, & dans le reste du Royaume qui regle d'ordinaire ses jugemens sur ceux de la Cour.

Il y en a qui mettent sa naissance en 1386. & sa mort en 1458. C'est entr'autres l'opinion d'André Duchesne dans sa Préface historique & critique sur les œuvres de Chartier ; c'est aussi celle de Pasquier dont le chapitre seizième du livre sixième de ses *Recherches* est intitulé : *des Mots dorés & belles Sentences de Maître Alain Chartier*. Mais ces deux dates, surtout la dernière, sont incertaines, n'étant fondées que sur l'histoire de Charles VII. qu'on lui attribue, laquelle finit en 1458.

mais qui est d'un Hérault d'armes nommé *Berry*, ou, selon d'autres, de Gilles de Bouvier.

ALAIN
CHARTIER

Alain étoit sûrement mort avant Jean Regnier de Guerchy, Bailli d'Auxerre, qui ne paroît pas avoir passé l'an 1463. puisque rapportant une chanson qu'il lui attribue, il dit

Maistre Alain duquel Dieu ait l'ame
Lequel cy gist sous une lame.

Duchefne prétend que Chartier étoit d'une famille distinguée; il donne sa Généalogie, & compte entre ses parens plusieurs personnes qui ont rempli des postes considérables. Il faut croire qu'il avoit examiné ce point d'histoire avec toute l'exactitude que lui demandoit Bessy, Avocat du Roi à Fontenay-le-Comte. Celui-ci parle moins affirmativement de cette Généalogie dans la lettre qu'il écrivoit à Duchefne au mois de Juin 1616. & que le dernier a fait imprimer à la suite de sa préface sur Alain Chartier. Jean Avril, Angevin, ne doutoit point de ces illustrations de la famille de notre Poète, comme on le voit par ce sonnet qu'il adresse à M. Mathieu Molé, Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & privé, & son

Procureur Général, & qui est rapporté par Duchesne :

ALAIN
CHARTIER

Qui ne sçait des CHARTIERS l'autorité tenuë
En l'Eglise, à la Cour, ès Lettres, au Barreau,
Ignore notre histoire, & est comme nouveau
De chose plus insigne en la France advenuë.

Quand pour le bien public la France fut esmuë,
Un Chartier fut Evêque & Pasteur du troupeau
Du peuple de Paris. L'autre plus vieil en beau,
Savant & saint escrit la France a retenuë.

Son parler fut si net, qu'une fille de Roy
Le trouvant endormy, en approche tout quoy,
Et en public baïsa ceste bouche admirable.

Le tiers fut grand preudhomme & fameux Advocat.
Son fils le Conseiller s'est pendant l'altercat
De Paris, & après, fait juger venerable.

Mais la gloire la plus solide d'Alain
Chartier est celle qu'il a tirée de ses
ouvrages. C'est peut-être celui de tous
nos vieux Ecrivains à qui notre langue
a été autrefois le plus redevable. Et ce
n'est pas sans raison que Marot l'appelloit,

Le bien disant en rime & prose Alain :

Et qu'Octavien de Saint Gelais, Evê-
que d'Angoulême, dit dans *le Séjour*
d'honneur :

Je, peu après visitant ce quartier ,
 Vis un Poëte hault & scientifique.
 Hélas ! c'étoit feu Maistre Alain Chartier ,
 Doux en ses faicts , & plain de Rhétorique ,
 Clerc excellent , Orateur magnifique ,
 Comme l'on peut par ses dictés tesmoigner.
 Art si très-bien l'appriunt à besongner ,
 Qu'oncques Vulcan mieux n'ouvra sur l'enclume ,
 Que cestuy fist de papier & de plume.

Je pourrois vous rapporter beaucoup d'autres témoignages qui ne sont pas moins avantageux à notre Auteur , & principalement ceux que Duchesne a recueillis. Mais je me contenterai de vous faire observer que l'estime que Chartier s'est acquise autrefois étoit si grande , que Pierre Fabry , Curé de Merai , fait à son égard dans le second livre de sa Rhétorique , ce que Quintilien a fait à l'égard de Virgile & des autres grands Poëtes du siècle d'Auguste qu'il proposoit pour modèles à ceux qui vouloient prendre le vrai goût de la poésie. Fabry rapporte de même quantité de passages tirés des *rimes* de Chartier , comme autant d'illustres exemples qu'il propose à imiter à la jeunesse curieuse de la *Poësie Française*.

Nous pensons fort différemment au-

ALAIN
CHARTIER

jourd'hui , & nous ne craignons pas de dire que les poësies de Chartier ne nous peuvent presque servir que de preuve de l'ignorance de son siècle , & du mauvais goût de nos anciens François. Presque tout y est fade , languissant , & souvent barbare. François Habert dans son Epître à Mellin de Saint Gélais sur l'immortalité des Poëtes François , ne lui donne guères plus de louanges , lorsqu'il se contente de dire , que Calliope

A Maître Alain adjugea quelque gloire
Pour de ses ditz n'éteindre la mémoire ,
Compte faisant de son antiquité ,
Où quelques mots on voit de gravité.

Le *Débat du Réveil-matin* n'est qu'un Dialogue ennuyeux entre deux amans qui languissent pour quelque Iris imaginaire. *La belle Dame sans mercy* est un long entretien dans le même goût , & où les mêmes pensées sont souvent répétées , & toujours plattement exprimées.

C'est néanmoins une des meilleures pièces en vers de notre Auteur. Elle étoit connue de l'Anonyme qui a fait en 1489. cent quatre strophes dont je

vous parlerai ailleurs , à la loüange
 d'Anne de France, Dame de Beaujeu :
 dans la strophe soixante-treize , ce
 Versificateur qui a pour but d'élever sa
 Princesse au-dessus de toutes les Da-
 mes les plus renommées , dit :

ALAIN
 CHARTIER

Où estes-vous Alain Charretier ?

Que n'estes-vous de ce tems-cy

Pour jouïr de vostre mestier ,

Matiere auriez de reste cy ,

Mieulx que de celle sans mercy ;

Car ceste-cy vault mieux que cent :

Helas ! elle a à gré le vent.

Alain feignant que la liberté avec la-
 quelle il parle des Dames dans cette
 pièce , avoit irrité celles-ci , cette fic-
 tion lui donne lieu de se faire présenter
 contre lui une requête en prose , pour
 avoir le droit d'y répondre en vers , de
 s'excuser auprès de celles qu'il n'avoit
 point irritées , & d'en faire l'éloge.
 Dans d'autres pièces il monte un ton
 larmoyant qui ne touche point le lec-
 teur , & il y prend des résolutions qu'il
 n'avoit pas , sans doute , envie d'exé-
 cuter ; comme quand il dit à la fin de
 sa *Complainte contre la mort qui lui ôte*
 sa Dame :

ALAIN
CHARTIER

Si prens congié & d'amours & de joye ,
Pour vivre seul à tant que mourir doye ,
Sans moy jamais trouver en lieu n'en voye ,
Où liesse ne plaïssance demeure .

Les compaignons laisse que je hantoye .
Adieu chansons que voulentiers chantoye ;
Et joyeux dictz où je me delectoye .
Tel rit joyeux , qui après dolent pleure . . .
Rien ne m'est bon , n'autre bien n'affaveure ,
Fors seulement l'attente que je meure :
Et me tarde que briefment viengne l'heure ,
Qu'après ma mort en Paradis la voye .

Cette conclusion est singuliere pour des piéces qui ne contiennent que des desirs ou des plaintes d'amour. Mais telle étoit la simplicité de nos peres.

Le *Lay de paix* à *M. le Duc de Bourgogne* est un éloge de la paix & un détail de tous les maux qui sont les suites de la guerre. Mais il n'y a que des pensées fort communes , & l'on n'y trouve aucune image poétique. L'Auteur avoit souvent lieu de déplorer les calamités publiques dans le siècle où il vivoit , aussi y revient il dans plusieurs de ses piéces, même dans celles qu'il paroît d'abord ne consacrer qu'à la joie.

Quelques Ecrivains ont douté s'il

étoit l'Auteur du *Débat des deux Fortunés d'amours*, pièce qui n'est considérable que par sa longueur. Mais la conclusion qui se trouve dans les manuscrits, & que Duchesne a fait passer dans son édition, prouve que cette pièce est de notre Poète :

ALAIN
CHARTIER.

Cest livret vout distier & faire escrire,
Pour passer temps sans courage villain,
Un simple Clerc que l'en appelle *Allain*,
Qui parle ainſy d'amours pour oyr dire.

Dans les anciennes éditions, ce poëme est intitulé *le Débat du gras & du maigre*, pour faire allusion à la figure des deux Chevaliers qui y parlent. Le Fol. 162.
Compilateur du *Jardin de plaisance & fleur de Rhétorique*, a donné le même ouvrage sous le titre du *Débat des deux Fortunés*, qui paroît plus convenable, ou qui est du moins plus intelligible.

Ce poëme est suivi d'un autre beaucoup plus court, intitulé *le Bréviaire des Nobles*, parce qu'il contient en abrégé toutes les vertus qu'exige la vraie Noblesse, *foi, loyauté*, c'est-à-dire, fidélité, *honneur, droiture*, prouesse ou valeur, *amour*, c'est à-dire, bienveillance ou bienfaisance, *courtoisie, diligence, netteté, largesse, sobriété, per-*

ALAIN *sévéance* Martin Franc parlant de ce
CHARTIER poème dans son *Champion des Dames*,
dit :

Lifés souvent ou Breviaire
Du doulx Poëte Alain Chartier,
Ellevez toujours le viaire
A haultes besongnes traictier.

Et ailleurs, il dit que les Chevaliers

Le Breviaire de Maistre Alain
Doivent lire deux fois le jour.

Alain donne dans son poème le caractère des vertus que je viens de nommer, & fait voir que la vraie Noblesse ne peut subsister sans elles. Voici ce qu'il entend par *netteté* :

Cueur qui à haultesse tire,
Et où Noblesse est assise,
Doit toute ordure despire,
Laidure & goulardise.
Car sa Noblesse desprise,
Quant nettement ne la garde
Celuy où tous prennent garde....
Lait parler, ou trop mesdire,
Sont une vile devise
Sur homme où chascun se mire,

Et où tout le monde vise.

Honnesteté est requise

Pour tenir en fauve garde

Celui où tous prennent garde.

ALAIN
CHARTIER

C'est la Noblesse elle-même qui donne ces avis, & qui les croit si utiles, qu'elle en recommande la lecture au moins une fois chaque jour :

Je, Noblesse, Dame de bon vouloir ,
Royne des preux, Princesse des haultz faictz ,
A ceux qui ont voulté de valoir ,
Paix & salut : par moy sçavoir vous fais ,
Que pour oster les maulx & les tors fais ,
Que Vilennie a entrepris de faire ,
Chascun de vous tous les jours une fois
Ses Heures die en cestuy Breviaire.

Jean le Masse, Angevin, *Enquêteur à Baugé*, qui a commenté ce poëme, & l'a chargé de notes *nécessaires*, dit-il, *pour l'intelligence de la matiere, pleine de grande érudition, & où l'on peut apprendre à bien & vertueusement vivre*, assure que du tems de nos Ayeux *ces rimes* étoient en telle estime « que l'on « obligeoit les Pages & les jeunes Gen- « tilshommes de les apprendre par « cœur, & de les réciter tous les jours « aussi exactement que les Ecclésiasti- «

» ques font leur Bréviaire. »

ALAIN
CHARTIER

Le Masle dit ailleurs que le Seigneur d'Allancé, Gentilhomme Angevin, ancien Poète François, avoit fait aussi en vers un livre pareillement intitulé, *le Breviaire des Nobles*, sur quoi le sieur de la Croix-du-Maine dit dans sa Bibliothèque page trois, que le petit poème de Chartier a été imprimé sous le nom de M. d'Allancé, Gentilhomme Angevin, & page 27. qu'il ne sçait à qui des deux attribuer le Bréviaire des Nobles, au Seigneur d'Allancé ou à Alain Chartier; & comme les fautes se copient quand on n'a point recours aux sources, M. Baillet fait

Pag. 503. entendre dans sa *Liste des Auteurs déguisés*, que c'est Chartier qui s'est masqué sous le nom de d'Allancé; au lieu qu'il falloit distinguer deux ouvrages & deux Auteurs, comme l'observe M. de la Monnoye dans une note sur cet endroit de M. Baillet.

Si le *Livre des quatre Dames* approchoit de la précision du *Bréviaire des Nobles*, on le liroit avec moins d'ennui; car il faut avouer que de tous les poèmes d'Alain Chartier, c'est le plus supportable. Il y a même quelque chose de fleuri, & dès le commencement

En y trouve des descriptions & des peintures assez vives. Dans une édition des œuvres de notre Auteur donnée en 1529. on dit qu'il composa ce long poëme en 1433. Duchesne le renvoie au contraire à l'an 1415. ou 1416. & je crois qu'il a raison. Il paroît par tout ce poëme qu'il fut fait peu après la bataille d'Azincour qui fut livrée au mois d'Octobre 1415. & qui fut si funeste aux François.

ALAIN
CHARTIER

Les quatre Dames que le Poëte introduit dans son ouvrage se plaignent d'avoir perdu chacune leur amant en cette journée ; & la maniere dont elles s'expriment , fait connoître que leur perte étoit très-récente. C'est dans les premiers accès de la douleur que chacune fait entendre ses soupirs , ses gémissemens & ses sanglots. L'une , certaine de la mort de celui qu'elle aimoit se livre presque au désespoir , malgré l'image qu'elle se représente de la valeur du Héros qu'elle regrette , & dont elle étale les vertus & les hauts faits avec complaisance. La seconde ne parle pas moins avantageusement de son ami qui avoit été fait seulement prisonnier. La troisième se croit plus malheureuse que les deux autres , parce qu'elle n'a

ALAIN
CHARTIER

pas du moins la triste consolation de savoir ce qu'est devenu l'objet de son amitié, dont elle n'a pû apprendre aucune nouvelle. Mais la quatrième veut que les trois autres cedent à la douleur qui l'accable. L'ami de la première est mort en Héros, digne de sa naissance & du nom François; celui de la seconde a fait acheter cherement sa liberté. La troisième peut voir le sien revenir couvert de gloire. Pour elle, elle doit être inconsolable d'avoir mis son affection dans un lâche qui s'est deshonoré par la fuite, & elle auroit mieux aimé apprendre sa mort que son deshonneur. Ces diverses situations font naître des sentimens différens que le Poëte exprime quelquefois avec feu.

La fin de ce poëme présente une contestation entre les quatre Dames, dont chacune prétend que son sentiment doit prévaloir, & veut qu'on la plaigne comme la plus infortunée. Le Poëte propose pour les accorder, de s'en rapporter au jugement de la Dame qu'il aimoit lui-même, & dont il fait l'éloge. Elles y consentent; & il les quitte pour revenir à Paris, où il feint qu'il écrivit tout ce que son poëme contient, & qu'il l'envoya à sa Dame, la priant de le lire & de décider.

Il m'est commis que je demande
Vostre advis, Belle,
D'une question bien nouvelle,
Dont en ce livre la querelle
J'ay mis en rime telle quelle
Au long escripte ;
Et se je bien ne la recite,
Comment elle m'a esté ditte,
Ignorance m'en fasse quitte.
Or la lisez
S'il vous plaist, afin que disiez
De bouche, ou au moins escrivez,
Laquelle plus triste esliziez
Des quatre amantes,
Dames bonnes, belles, savantes,
Qui sont tristes & desplaisantes,
Et de leur débat requerantes
Vostre sentence.

Vous voyez par cet échantillon qu'il n'étoit pas difficile de faire en peu de tems des milliers de vers de cette espèce.

Les Ballades du même Auteur & ses Rondeaux ne sont pas de meilleur goût. Celle qu'il appelle la *Ballade de Fougères* contre les Anglois, n'a rien

ALAIN
CHARTIER

de la mesure ni de l'art de ce genre de poésie, puisqu'il n'y a ni refrain, ni épilogue, ni envoi, & qu'elle est composée de plusieurs couplets, comme une Ode. Alain Chartier aimoit tant néanmoins à rimer, qu'il a rempli de vers le plus considérable de ses écrits en prose, je veux dire, son Traité intitulé, *l'Espérance, ou Consolation des trois vertus, Foy, Espérance & Charité*, que l'on a confondu dans les anciennes éditions avec le *Curial* ou le *Courtisan* qui est un écrit fort court. Celui qui a pour titre *l'Espérance* est, selon Duchesne, de l'an 1437. ou environ, sous le regne de Charles VII. L'Auteur y déplore les calamités de la France, & y fait parler, non la Charité, mais l'entendement avec la Foi & l'Espérance, qui lui dévoilent les causes morales des malheurs de la France, & lui donnent des motifs de consolation. La douleur avoit fait enfanter cet ouvrage à l'Auteur, comme il le dit lui-même au commencement où il s'exprime ainsi :

Je souloye ma jeunesse acquitter
A joyeuses escriptures dicter,
Or me convient autre chose tisser,
De cueur dolent ne pouroit joye yssir.
Paine, paour, povreté, perte & doute

Ont assiégé si ma pensée toute
 Qu'il n'en faut rien fors que par leur dangier.
 Ainsi me faut mon sentement changier.
 Car en moy n'est entendement ne sens
 D'escrire, fors ainsi comme je sens.
 Langueur me fait par ennuy qui trop dure,
 En jeune aage vieillir malgré nature,
 Et ne me veult laisser mon droit cours vivre,
 Dont par douleur ay commencé ce livre.

Mais ce n'est pas ici le lieu de vous
 parler plus au long de cet écrit, non
 plus que des autres que l'Auteur a com-
 posés en prose, & qui l'ont fait compa-
 rer à Sénèque par Pasquier, à cause des Pasq. l. 6. c. 6.
 maximes répandues dans ces écrits. 16

On a fait plusieurs éditions des œu-
 vres d'Alain Chartier. La Croix-du-
 Maine cite pour la première celle qui
 fut donnée en 1526. à Paris, chez Gal-
 liot Dupré. Mais cette édition en sup-
 pose elle-même quelques autres qui
 avoient précédé. En effet il en avoit
 paru une en 1523. à Paris, in-4°. in-
 titulée, *les Faits & Dits de Maître*
Alain Chartier contenant en soi douze li-
vres. Mais ce titre n'indique pas tout
 ce que le volume contient. Après le
 douzième livre, qui est *l'Hôpital d'a-*
mours, on trouve pour treizième livre,
la Complainte de saint Valentin Gransson

ALAIN
CHARTIER

compilée par Maître Alain Chartier, & la *Pastourelle de Gransson*, qui est un *Dialogue entre un Bergier & une Bergiere*. Ce treizième livre est suivi de quatre autres, dont chacun contient une complainte, & de plusieurs autres pièces, Rondeaux, Ballades, Lays, Complaintes, Regrets, entr'autres, le *Régime de fortune en sept Ballades*, & la *Balade de Fougieres que les Anglois anciens ennemis de France prinrent pendant les trêves, comme parjures*. L'édition de 1526. in-folio, plus belle & plus correcte que celle de 1523. contient de plus un préambule qui après un discours assez inutile, rend compte des soins qu'on a pris pour cette édition; & une table des chapitres du *Curial* & de la *Généalogie des Rois de France*. L'édition de 1529. que l'on dit revûë & corrigée, est entièrement conforme à celle de 1526. Je n'ai point vu celle de 1583. chez Corrozet, que l'on doit, dit la Croix-du-Maine, à la diligence de Daniel Chartier, d'Orléans, parent de l'Auteur.

Ces éditions ne sont ni exactes, ni absolument complètes. La seule qui ait ces qualités est celle qu'André Duchesne, Tourangeau, donna à Paris en 1617. in-4^o. Les ouvrages d'Alain

Chartier y sont revus , corrigés & augmentés sur les meilleurs manuscrits.

ALAIN
CHARTIER

L'Editeur y a joint une préface historique & critique sur la personne & les écrits de l'Auteur , une lettre de Jean Besly sur le même sujet , & des notes curieuses qui ont le même but. Il auroit pû exclure de ce recueil diverses poësies que l'on a sans fondement attribuées à Chartier ; mais comme elles sont anciennes , & , à ce qu'il paroît , du même siècle , & qu'on les trouvoit déjà dans les éditions précédentes , il il n'a pas cru qu'il dût les omettre. Ces poësies sont le *Parlement d'amours* , intitulée aussi *la Contre-Dame sans mercy* , déjà imprimée dans le *Jardin de plaisance* , l'*Hôpital d'amours* , la *Complainte d'amours* , le *Dialogue d'un Amoureux & de sa Dame* , le *Regret d'un Amoureux sur la mort de sa Dame* , & quelques autres.

Clément Marot avoit jugé longtems auparavant que ces pièces étoient indignes de Chartier , & qu'elles avoient été mises mal-à-propos sur son compte. « Si Alain Chartier vivoit , dit-il « dans une lettre à Etienne Dolet , écrite le dernier Juillet 1538. » croy hardiment , Amy , « que volontiers me «

Not. de Duchef. p. 857.

ALAIN
CHARTIER

» tiendrait compagnie à faire plainte
 » de ceux de leur art , qui à ses œuvres
 » excellentes adjousterent la Contre-
 » Dame sans mercy , l'Hôpital d'a-
 » mours , la Plainte de saint Valentin ,
 » & la Pastourelle de Grançon : œuvres
 » indignes de son nom , & autant for-
 » ties de luy , comme de moy la Com-
 » plainte de la Basoche. »

Il est surtout étonnant que l'on ait
 attribué *l'Hôpital d'amours* à Chartier ,
 puisque dans cette pièce on parle de
 lui comme étant mort.

Affez près au bout d'un sentier ,
 Gisoit le corps d'un très-parfait ,
 Saige , & loyal , Alain Chartier ,
 Qui en amours fit maint beau fait ;
 Et par qui fut sceu le meffait
 De celle qui l'amant occy ;
 Qu'il appella quant il eut fait
 La belle Dame sans mercy.
 Entour sa tombe en lettre d'or
 Estoit tout l'art de Rhétorique.

On voit par ces vers que l'Auteur don-
 ne à Chartier *la belle Dame sans mercy* ;
 mais son autorité , de même que celle
 de l'Auteur du *Champion des Dames* qui

Ten fait pareillement Auteur, n'ont pas empêché, comme on l'a dit, que Marot n'ait regardé ce poëme comme étant supposé à Maître Alain.

ALAIN
CHARTIER

PIERRE NESSON.

Duchefne dans ses *Annotations* sur les œuvres d'Alain Chartier, a rapporté le fragment d'un autre Poëte contemporain de Chartier, & qui a eu aussi en son tems beaucoup de réputation. Il se nommoit *Pierre Nesson*, & il étoit Officier en la Comté de Montpensier, de Jean, premier du nom, Duc de Bourbon. Jean, né en 1380. étoit fils de Louis II. Duc de Bourbon, & d'Anne, Dauphine d'Auvergne, Comtesse de Forez. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt en 1415. & conduit en Angleterre, où il mourut au mois de Janvier 1433. après dix-neuf ans de prison. Nesson qui lui étoit attaché par devoir & par affection, & qui connoissoit le goût que son Maître avoit pour la poésie, exprima les regrets qu'il avoit de sa captivité dans un poëme qu'il lui envoya en Angleterre, & qu'il intitula *le Lay de la guerre*. Après y avoir déploré la plupart des maux

Oeuvr. d'Al.
Chart. édit.
de 1617. p.
810.

que ce fléau entraîne partout où il se
 PIERRE se fait sentir , il aoute :
 NESSON.

Et après ce que guerre ot fait son cry ,
 Je retins ce que je peux , & l'escry ,
 Pour l'envoyer au bon Duc de Bourbon
 Chevaleureux , afin qu'en sa prison ,
 Là où ne puis aultrement luy ayder ,
 Je le peusse un peu'desennuyer ;
 Pensant en moy qu'il en obliera
 De ses regrets , tandis qu'il en lira :
 Autrement las ! ne le puis je servir , &c.

On voit par la suite de ce fragment
 que Nesson fut continué dans son offi-
 ce par Marie de Berry , Duchesse de
 Bourbon , qui avoit époulé le Duc Jean
 I. le 24. Juin 1400. & qui mourut au
 mois de Juin 1434.

L'honneur que fait m'a la noble Princesse ,
 Luy étant pris , Madame la Duchesse ,
 De moy avoir tenu son Officier
 En sa bonne Comté de Montpensier.

Je n'ai rien trouvé de plus concer-
 nant la vie de ce Poëte , Geoffroy To-
 ry , de Bourges , Libraire & Auteur ,
 dit dans son *Champ fleury* , que *qui pou-*
 roit *finer les œuvres de Nesson , ce seroit*

un grant plaisir pour user du doulx langage qui y est comenu. Il ajoute : Je n'en ay veu qu'une Oraison à la Vierge Marie qui se treuve imprimée dedans le Calendrier des Bergiers de la premiere impression. La derniere impression ne la contient pas, & ne sçay pour quoy. La Croix-du-Maine cite une pièce adressée par Nesson à la sainte Vierge, sous le titre de *l'hommage fait à Notre-Dame* : il dit qu'il en possédoit le manuscrit, & qu'il commence par ces vers,

PIERRE
NESSON.

Ma doulce nourrice pucelle
Qui de votre tendre mammelle, &c.

Du Verdier cite un autre ouvrage du Art Nesson, même, *les neuf Leçons de Job*, en rime ; & il en rapporte les six premiers vers & les cinq derniers, sans marquer si cet ouvrage a été imprimé.

Martin Franc dans le *Champion des Dames*, & Jean Bouchet dans le *Jugement poetic du sexe féminin*, parlent avec éloge de Nesson & de la Demoiselle Janette, que l'un dit sa nièce, & l'autre sa fille. Voici les vers du *Champion*.

Et m'esbahi que mot, ne son,
N'a fait de la belle Janette,

H vj

Niepce de Pierre Neffon ;

PIERRE
NESSON.

Elle vault qu'en ranc on la mette ;
 Car rien n'est dont ne s'entremette ;
 Et l'appelle on l'aulture Mynerve :
 Mais que peut faire une femmette ?
 Par Dieu , rien ; au moins qui trop serve.

Jean Bouchet dit seulement :

Je n'obliray la subtile *Janette* ,
Fille à Neffon , qui de rithme tant necte
 Sçeut bien user :

Il la joint à Christine Pisan , *Mere de Castel* , à la femme de Jean , dit Calde-
 rin , *Docteur ès Droits* , & à celle d'un
 autre Jean , dit *André* , qu'il qualifie
 aussi de *Docteur*.

Le Calendrier des Bergers dans le-
 quel on a imprimé une Oraison de Nes-
 son à la sainte Vierge , est intitulé , *le*
grand Calendrier & Compost des Bergers ,
composé par le Berger de la grand Mon-
tagne. Je n'en ai vu qu'une édition in-
 4^e. faite à Paris , par Nicolas Bonfons.
 Cet ouvrage ne m'a pas paru d'une
 grande utilité. Il est plus en prose qu'en
 vers. Il y a beaucoup de préjugés ,
 fruits de l'ignorance de ce tems-là , sur
 les effets des Planettes , sur la préten-
 duë nécessité d'observer les tems pour

se faire saigner & médicamenter, & sur
d'autres sujets semblables. Presque tou-
tes les moralités de ce livre sont en
vers, comme la description des vices
& de leurs effets; celle des tourmens
des Damnés, les *Enseignemens du pere
au fils*, &c. Mais dans tout cela, je n'ai
rien vu qui mérite que je m'y arrête
davantage.

PIERRE
NESSON.

L'AUTEUR ANONYME
de la Fontaine périlleuse.

Je crois que l'on peut rapporter au
tems de Nesson, l'Auteur d'un poëme
intitulé, *Livre de la Fontaine périlleuse*,
avec la *Chartre d'amours*. Jacques Gohor-
ry, Parisien, surnommé *le Solitaire*,
lecteur ordinaire ès Mathématiques à Pa-
ris, Philosophe & grand Chymiste, est
le premier qui nous ait fait connoître
ce poëme, qu'il croit, mal-à-propos,
être le même que celui qui a pour ti-
tre *le Songe du Verger*. Il en avoit un
manuscrit, il le jugea digne de voir le
jour, le fit imprimer à Paris en 1572.
& le dédia à M. de Ferrieres, Vida-
me de Chartres. Les recherches qu'il
fit pour connoître l'Auteur de ce poë-
me, furent inutiles; mais il lui parut

LA FON-
TAINNE PE-
RILLEUSE.

fort ancien, & si l'on prenoit ses paro-
les à la lettre, l'Anonyme seroit anté-
rieur aux Auteurs du Roman de la
Rose, puisqu'il dit que ceux-ci *l'ont imi-
té*. Mais je crois que par cette manie-
re de s'exprimer, il a voulu dire seule-
ment que l'on trouvoit dans Guillau-
me de Lorris & Jean de Meun les mê-
mes fictions qui se voyent dans le poë-
me anonyme.

En effet l'Auteur du poëme cite
Alain Chartier qui n'étoit pas né lors
de la composition du Roman de la
Rose, & *l'Hôpital d'amours*, attribué à
ce Poëte, mais qui est encore plus ré-
cent :

Chacun regrettoit sa maîtresse,
Maudissant la mort & fortune :
Espérance n'avoient aucune
D'issir hors de ce lieu vilain,
Auquel selon leur voix commune
Fut jadis enclos Maître Alain.

L'Auteur de ce poëme doit donc être
renvoyé au quinzième siècle. Gohorry
dans le *Commentaire* dont il a accom-
pagné ce petit ouvrage, prétend que
l'Anonyme y cache sous ses fictions les
secrets de l'Alchymie, ou de la Pierre

Philosophale. Tout y est mystérieux, selon lui; & si on l'en croit, le Poëte étoit un grand Philosophe, qui avoit approfondi les secrets de la nature, mais qui s'est cru obligé de voiler sous des allégories ce qu'il en avoit découvert. S'il a voulu lever ce voile dans son Commentaire, comme il paroît que ç'a été son but, il y a fort mal réussi, ce Commentaire ne contenant rien que de très obscur, au moins pour moi.

LA FON-
TAINÉ PE-
RILLEUSE.

Le poëme, au contraire, me semble très clair en le prenant à la lettre. L'Auteur me paroît n'y avoir point eu d'autre dessein que celui d'instruire un jeune homme des dangers & des peines de l'amour. Cette passion est *la Fontaine périlleuse* qui a donné le titre à tout le poëme. On voyoit autour de cette Fontaine les images d'*Hélène*, de *Jeunesse*, de *Pénélope*, de *Loyauté*, & de *Cupido*, avec ses attributs :

Richement assis au quart lieu
Fut Cupido Roy d'amourettes;
Bien ressembloit un puissant Dieu
Sur son trosne paint à fleurettes :
Un arc tenoit & deux sagettes,
Prest de férir grands & menus :
Ses lettres leu seines & nettes,

LA FON- Un jeune homme s'approcha de cette
TAINÉ PE- Fontaine , & ayant bû de son eau ,
BILLEUSE. sentit les violens effets de cette liqueur
traîtreſſe.

Mais lors ſi grand douleur ſentit ,
Qu'à peu le cueur ne luy mentit :
Là perdit raiſon & clergie ,
Son ſens fut mat & alenty
Comme giſant en litargie.

Le Poète exprime tous les effets de cette maladie , les plaintes & les gémiſſemens de celui qui en étoit atteint , & juſqu'au déſeſpoir où il tombe. Un vieillard ſ'approche alors du jeune homme , le reprend de ſon imprudence , lui donne des avis ſalutaires , le guérit , & le mene avec lui dans un lieu où il lui fait voir tous ceux que l'amour a maltraités , & les divers tourmens auſquels ils ſont livrés. *Honte , Jaloſie , Pauvre- zé* étoient dans le même lieu , où ils ſe plaiſoient à augmenter les maux de ceux qui y habitoient.

Plusieurs jadis moult honorés
Se tapisſoient en un coingnet ,
Les pauvres gens alangourés ,

Mefgres , chétifs & esplourés ,
Les plus malheureux qu'onque vis ,
Tant palles & découlourés
Que mieux ils sembloient morts que vifs.

De tous leurs amys reniez
Gisoient là fans aucun secours ,
Maulditz & excommuniez ,
Et exillés de toutes cours :
Honte les fuyvoit tout le cours ,
Et les alloit monftrant au doy ;
Pauvreté les tenoit fi cours
Comme gens subgets à fa loy.

LA FON-
TAINNE PE-
RILLEUSE,

Ces malheureux se plaignoient de leur misere ; mais *Pauvreté* leur insultoit , en leur reprochant les folles dépenses qu'ils avoient faites pour gagner le cœur de celles en qui ils avoient mis leur affection. Le jeune homme demande au vieillard , comment on nommoit un lieu si triste , & le vieillard lui répond que c'est *la Chartre* (ou la prison) d'*amours*. Il lui montre ensuite *la Tour de Cupido* dans laquelle il le fait entrer. Elle renfermoit d'autres malheureux dont le Poëte décrit encore la situation. De-là il le fait passer dans un jardin , où le jeune homme veut cueillir

LA FONTAINE PERILLEUSE.
 une rose , à laquelle le vieillard lui défend de toucher. Enfin il le ramène près de la Fontaine où il l'avoit trouvé , & le jeune homme que le vieillard avoit éclairé , voit le danger qu'il y avoit couru la première fois , & s'en effraye :

L'enfant lors foubz l'eau endormie
 Vit en lettre d'or merveilleuse ,
 Le nom de sa chere ennemie ,
C'est la Fontaine périlleuse.

Mais le vieillard le rassure , & lui dit de profiter de ce qu'il lui a fait voir , afin de se conduire à l'avenir avec plus de sagesse ; ce que le jeune homme lui promet :

Puisque me sens sain & délivre
 (Dist le jeune enfant) or endroit
 Qui me donroit cent mille livre ,
 Pas , croy-je , on ne me reprendroit ,
 Ne mon franc cueur n'entreprendroit
 Dorénavant tel vasselage :
 Fontaine perilleuse à droit
 Gardez bien vostre pucelage.

Jugez par cette idée que je viens de vous donner de ce poëme , si l'Auteur

a prétendu y cacher les secrets de la Philosophie Hermétique, comme le dit son Commentateur, & comme l'a répété après lui M. l'Abbé Lenglet qui a mis cet ouvrage au nombre de ceux qui concernent cette matiere dans l'histoire qu'il a donnée de cette Philosophie.

LA FONTAINE
PERRILLEUSE.

Hist. de la
Phil. Herm.
t. 2. p. 178.

MARTIN FRANCOIS.

L'Auteur du *Champion des Dames* vivoit dans le même siècle que l'Anonyme. Je vous ai déjà cité cet Auteur, & je vous ai dit qu'il se nommoit *Martin Franc*, d'autres disent le Franc. Claude Fauchet dans son Catalogue historique des anciens Poëtes François, à l'article de Jean de Meun, dit que l'Auteur du *Champion* étoit né en la Comté d'Aumale en Normandie, & qu'il fut *Prévôt & Chanoine de Lausanne en Savoye*. Mais Jean le Maire de Belges, qui vivoit à peu près dans le même temps que Martin Franc, assure dans sa *Couronne Marguaritique*, qu'il étoit d'Arras: & ce sentiment a été suivi par Valere André ou ses Continuateurs de la Bibliothèque Belge. On ajoute dans ce dernier ouvrage que Martin Franc a été *Prévôt & Chanoine de l'Eglise de*

Bib. Belg. éd.
de 1719. t. 2.
in-4°.

MARTIN
FRANC.

Leuse Bourg en Haynaut sur le Den-
der. Mais on ne nie pas qu'il n'ait pû
dans la suite remplir les mêmes digni-
tés dans le Chapitre de Lausanne. Ce
qu'il y a de vrai, c'est qu'il s'avança
par son esprit & par son mérite.

Ayant passé les Monts, il se rendit
agréable à Amedée VIII. dit *le Paci-
fique*, premier Duc de Savoye, & de-
meura quelques années auprès de lui en
qualité de Secrétaire. Lorsque le Con-
cile de Basle, brouillé avec Eugene
IV. eut élu pour Pape en 1439. *Amé-
dée* qui prit le nom de Felix V. Mar-
tin Franc suivit la fortune de son Maî-
tre, & il continua de remplir auprès
de lui la place de Secrétaire, qu'il
occupa encore dans la suite auprès de
Nicolas V. successeur légitime d'Eu-
gene IV.

Cet emploi ne l'empêcha pas de cul-
tiver la poésie; l'on connoît de lui deux
ouvrages en ce genre, l'un intitulé, *le
Champion des Dames*, & l'autre qui a
pour titre, *l'Estrif de fortune & de ver-
tu*. M. l'Abbé Massieu pense qu'il dé-
bute par celui-ci. Mais il y a tout lieu
de croire qu'il se trompe, puisque Mar-
tin Franc indique lui-même qu'il étoit
Secrétaire de *Felix V.* lorsqu'il com-

posa le *Champion des Dames*, & qu'à la tête de l'*Estrif de fortune & de vertu* il prend la qualité de Secrétaire de Nicolas V. qui ne fut élevé sur le Siège de Rome qu'en 1447. après la mort du Pape Eugene IV.

MARTIN
FRANC.

La plupart de ceux qui ont parlé du *Champion des Dames*, n'ont regardé ce poëme que comme une censure du *Roman de la Rose*. Mais en le lisant, il est aisé de voir que son but principal étoit de chercher à plaire aux Dames de la Maison de Savoye, à l'éloge desquelles il consacre en effet une partie du quatrième livre de son poëme. Il est vrai qu'il attaque aussi, & même avec beaucoup de vivacité, le *Roman de la Rose*; mais quelque aigreur qu'il témoigne contre ce poëme, sa colere ne tombe que sur le mal qu'on y dit des femmes. Ce bon Ecclésiastique, qui ne connoissoit pas trop les vraies bienféances, dit l'Abbé Massieu, & qui faisoit consister une grande partie du mérite dans je ne sçai quelle politesse conçue à sa mode, & dans un faux air du monde, arbora l'étendart de la fine galanterie, & entreprit hautement de venger le beau sexe.

Son ouvrage tout en vers de huit

MARTIN
FRANC.

syllabes , est partagé en cinq livres , qu'il dédia à Philippe dit le Bon , Duc de Bourgogne. Comme dans son Prologue ou Epître dédicatoire , qui est en prose , il ne prend point d'autre qualité que celle de *Secrétaire du Pape Felix V.* c'est , ce semble , une preuve qu'il composa ce poëme dans le tems qu'il étoit auprès de cet Anti-Pape qui ne mourut que vers l'an 1451. Aussi dans la longue complainte qu'il fait faire à l'Eglise dans le second livre , parle-t'il plusieurs fois de la division du Concile de Basle. On voit aussi par le même Prologue qu'il étoit jeune quand il entreprit cet ouvrage , puisqu'il déclare qu'il ne voit pas qu'on puisse avoir d'autre motif pour l'accuser de témérité , si ce n'est *sa jeunesse & son petit engin.*

L'Auteur introduit dans ce poëme un des plus mortels ennemis du beau sexe , qui a soin de mettre les objections dans toute leur force ; après quoi Martin Franc se charge d'y répondre. Il donne à cet homme sauvage le vilain nom de *Malebouche* ; & quant à lui , allongeant son nom de deux syllabes , il s'en compose le nom agréable de *Franc-vouloir*. Il débute d'une

maniere un peu brutique. Car dès l'entrée de l'ouvrage, adressant la parole aux Dames, & criant comme si tout étoit perdu, il donne l'alarme générale.

MARTIN
FRANC.

A l'assault, Dames, à l'assault,
A l'assault dessus la muraille,
Cy près est venu en sursault
Malebouche en grosse bataille :
A l'assault, Dames, chascune aille
A sa deffence, & tant s'efforce
Que l'envieuse villenaille
Ne nous ait d'emblée ou de force.

Malebouche & son armée se présentent en effet pour assaillir le Château d'amour ; & leur approche en épouvante les habitans. L'amour y descend avec sa suite pour les rassurer : la troupe timide & fugitive s'arme de confiance. Le Hérault *Bouche-d'or* sort pour parler aux ennemis dont il ne tire pas beaucoup de raison. Là *Martin-Franc* s'arrête pour décrire l'Amour, ses suivans & son Château. Il fait de celui-ci un Temple qui a ses Autels, ses Ornemens, ses Ministres, son Cimetiere, & le reste. La Charité est la Prêtresse du Temple, *Sens abesti* en est

le Curé : le Réfectoire du Château est servi par *Espérance*, *Foi & Charité* ; le *Vergier* ou Jardin sert à la conversation, aux jeux, aux danses, aux ris.

MARTIN
FRANC.

Franc-vouloir irrité de l'insolence de Malebouche, sort du Château, & s'offre de prendre la défense des Dames. L'offre acceptée, le combat commence, non les armes à la main, mais comme des Avocats qui plaident chacun pour la cause dont ils se sont chargés. Le Champion des Dames demande un Juge qui entende le droit des Parties, & qui soit en état de prononcer. Malebouche ayant pris pour son Avocat *Brief conseil l'estourdi*, celui-ci commence son plaidoyer où il expose avec quelle tyrannie l'amour prétend exercer son empire. Le Champion répond, exalte l'Amour & sa puissance, loue sa domination, & renverse toutes les objections de son adversaire. Celui-ci en fait de nouvelles, l'autre réplique ; c'est un amas de dits & de contredits où il y a beaucoup de répétitions & d'injures de part & d'autre.

Les deux adversaires, après ces premières escarmouches, apperçoivent l'image de la vérité, & consentent de prendre pour juge de leur différend celle

celle que cette image représente. Cette image étoit reléguée dans un coin, négligée & enfumée; & Franc-vouloir en témoigne ainsi sa douleur.

MARTIN
FRANC.

Fol. 451

Or est bon que je vous desclaire
Quelle estoit & où celle ymaige,
En ung anglet où trop n'esclaire,
Ains assez obscur & umbraige.
Ung ymage de vieil ouvraige,
Semblant comme toute enfumée
Par nonchalloyr ou par oultraige,
Estoit sans chandele allumée.

En anciennes lettres leuz,
C'est l'image de Vérité,
Et évidemment congneuz,
Que par malice & faulceté,
On avoit voulu sa clarté
Abfconfer, obscurcir, estaindre,
Et sa gracieuse beaulté
D'estrange & faulse couleur paindre.

Si fuz esbahys grandement
Qu'elle estoit enclose tenüe
Léans ainſy vilainement,
Et autrement n'estoit congneüe;
Car qui la peut voir toute niüe,
Ainſi que l'ouyrier la forgea,

Il juge de pleine venue
Que plus belle n'est, ne fut ja.

Dieu véritable en la faisant
L'enlumina si vivement
De sa clarté très-reluissant,
Qu'elle aura sans finement :
Voire quant monde & firmament
Ne seront plus en leur nature,
Vérité pardurablement
En foy demourra nette & pure.

Plus m'esbahys d'ung autre affaire;
Car aucuns ja avoient la bouche
Volu d'autre façon reffaire,
Et des deux yeulx faire l'ung louche,
Cuidans taillier en une fouché,
Ou en pierre qui n'est pas dure :
Mais il est bien fol qui y touche;
Vérité vainc, Vérité dure.

Le Juge étant choisi, la dispute continuë. Franc-vouloir après avoir parlé du pouvoir de l'amour, montre ce que peut la haine, quels sont ses effets; & à cette occasion, il fait une longue prosopopée, où la France qu'il personifie, se plaint de la méintelligence de ses enfans, & de la cruauté des Anglois,

qui profitent de cette mésintelligence.
 Il y a du pathétique, & une sorte de su- MARTIN
 blime dans cette prosopopée. En voici FRANC.
 quelques traits :

Pensez en vous, François, se France
 Maintenant faisoit sa complainte,
 Mettant en vostre remembrance
 Tous les maux dont elle est atteinte,
 Et jusques à la mort estainte,
 Qu'elle vous pourroit à tous dire;
 Et se sa douloureuse plainte
 Vous feroit larmoyer ou rire.

Il m'est advis que je la voye
 Elle jadis puissante Royne,
 Errant sans sentier, ne sans voye,
 En habit de povre meschine,
 Toute couverte de ruyne,
 Noire de corps & de halleures,
 Criant le meurdre & la famine,
 Jectée aux males adventures.....

Richart ne n'avoit pas assez
 Tempesté outrageusement,
 Il n'a que fix vingts ans passez;
 Las! c'est assez nouvellement.
 Il falloit qu'en nouveau tourment
 Henri me remist par vostre haine;

196 BIBLIOTHEQUE
Et de mon sang abondamment
Loyre & Marne rougist & Seine....

MARTIN
FRANC.

Craige hors d'Enfer faillie ,
Freres & parens s'entretüent ,
Filz contre peres font faillie ,
En bas les Hostels de Dieu riënt.
Tous malfaïcteurs rient & hüent ;
C'est qui mesfait & plus dessert.
O Dieu à qui tous meffait püent ,
Ta justice las ! de quoy fert !....

Je ne vous veulx pas mettre en conte
Meurdres, sacrilèges, pillages,
Ne pucelles mises à honte,
Ne changement des héritaiges ;
Je tais les doloureux veufvages ,
La servitude, la famine ;
Je tais les horribles ouvrages
De celle guerre qui tout mine.....

Paris a perdu sa lumiere ,
Laquelle jadis souloit estre
La principale & la premiere
Pour la paix en l'Eglise mettre.
Mais erreur y est si grant maistre ,
Semblablement crainte & faveur ,
Qu'on n'ose exécuter la lettre
De Jhesus-Christ notre Sauveur,

Malebouche ne se sentant pas assez fort pour combattre seul Franc-vouloir, prend un second : c'est *Vilain penser*, qui voulant enchérir sur ce que son associé avoit déjà dit contre les femmes, entre dans un plus grand détail. Et pour ne rien omettre, il commence par la premiere de toutes les femmes, par celle qui a perdu le genre humain ; il tâche de faire voir qu'elle rassembloit en sa personne tous les vices, coquetterie, vaine curiosité, ambition démesurée, esprit d'indépendance & de révolte. Il finit ce beau dénombrement par cette conclusion.

Telle la mere fut, & telles

Fol. 78.

Les filles furent & seront,

De l'homme ennemies mortelles,

Et jamais ne s'amenderont.

Tous ont deffait & defferont,

Rivieres sont de mal fourjon,

Ja bien elles nous feront,

D'estoc pourri mauvais bourjon.

Il ne peut croire que Dieu ait pardonné à Eve, & il la damne de sa propre autorité. Franc-vouloir s'efforce en vain de prouver qu'Adam a été plus foible que la femme, de vanter l'excellence

MARTIN
FRANC.

de celle-ci , & de rappeler les desseins de la Providence dans sa création ; il ne répond que par des déclamations satyriques , parmi lesquelles il avance cette proposition extravagante , que la premiere femme n'a été faite que des restes de la matiere employée à la formation de l'homme :

Fol. 87. Quant un Potier voit son pot fait,
Du remenant ne scet que face ,
Sinon que souvent il en fait
Ung Marmoset d'estrange face.
Ainsi Dieu celle chiche face
Fist de la demeurant rasure ,
Quant il eust l'homme par sa grace
Composé par bonne mesure.

L'adversaire des femmes n'attaque pas avec moins de vivacité ce qu'on appelle en elles , beauté & agrémens , & il veut qu'on ne regarde tous leurs attraits , & ce qui donne le plus de penchant pour elles , que comme des filets dont elles ont l'art de se servir pour attraper les hommes , les captiver , & se contenter elles-mêmes.

Fol. 104. &
278.

Pour le prouver , outre ses raisonnemens & ses déclamations qui ne finissent point , il donne une longue liste

des femmes qui dans chaque siècle se sont signalées par leurs dissolutions & par leurs crimes ; & vous jugez bien qu'il ne manque pas d'y placer les Phrynés, les Laïs, les Cléopâtres, les Messalines, les Agrippines, &c. On ne doit point conclure du particulier au général : mais l'adversaire des Dames, semblable en cela à tous les Satyriques, tire presque toujours des conséquences absolues d'exemples particuliers.

Suivant ces principes, on n'est pas surpris de l'entendre, non-seulement exagérer les inconvéniens du mariage, mais même condamner sans restriction toute société de l'homme avec la femme, quelque légitimes qu'en fussent les liens. Il est aussi prolixé qu'outré sur cet article ; & voulant pénétrer en quelque sorte jusques dans les intentions, il ne croit pas qu'il y ait aucune femme qui pleure sincèrement la mort de son mari, si elle est encore jeune lorsqu'il la laisse veuve. Il s'exprime au surplus sur cela d'une manière assez naïve, surtout dans les vers suivans.

Dies illa, Dies iræ,

Encores n'est pas accompli,

I iiij

MARTIN
FRANC.

Fol. 174. &
175.

MARTIN
FRANC.

Quant vefve a fon cueur adiré,
Et mis fon mary en obly,
Tant fut-il faige & anobly.
De patenostres & de chandelles,
De faire *Requiem* chanter,
De manieres affez font-elles,
De pleurer & de lamenter;
Mais c'eft pour le monde enchanter.
Onc pour léaulté ce ne firent;
Et devant tous m'ofe vanter,
Que pour un mort deux vifz défirent.

Mafl. hift.
de la Poëfie
Fr. p. 239
240.

Franc-vouloir fe tire, comme il peut,
des raifonnemens & des exemples que
fon adverfaire accumule les uns fur les
autres. Il excufe la premiere femme
aux dépens du premier homme, & sou-
tient qu'Adam fut fans comparaifon le
plus coupable; que c'eft lui proprement
qui a perdu fa poftérité, & qui avec
fon fang nous a transmis tous les vices.
Que fi quelques femmes ont les mau-
vaifes qualités dont a parlé Malebou-
che, on pourroit en citer un bien plus
grand nombre, qui ont les vertus con-
traires; que la modeltie, la retenuë, la
douceur, l'humanité femblent être leur
partage; que nous leur devons beau-
coup à caufe des peines qu'elles ont en

mettant les enfans au monde, en les
nourrissant, & dans les autres soins
qu'elles en prennent; qu'enfin tous ceux
qui ont écrit contre elles, ne l'ont fait
pour l'ordinaire que par envie ou par
désespoir, ou seulement pour s'égayer.
A cette occasion il s'emporte contre le
Roman de la Rose, *Matheolus*, & quel-
ques autres, & louë au contraire Alain
Chartier, & ceux qui, à l'exemple de
ce Poëte, ont sçu rendre justice aux
Dames.

MARTIN
FRAN.

Et Jehan de Meun le vilain
Qui en parlant courtoisement,
N'a pas ressemblé Maistre Alain,
Faillit & pécha grandement.
Mathiolet semblablement
Qui n'a pas ensuivy Michault,
A mal dict du saint Sacrement;
Mais de leurs jengles ne me chault.

Fol. 118. &
106

Car de quel pied Clopinel cloche,
Et que Mathieu ne se faine mye
De sonner l'ennuyeuse cloche,
Par fin despit de Bigamy,
On voit, on oit leur escarmye,
Leur firent faire envye ou hayne:
A nul si ne plaist leur folye,

Ne leur ribauldise vilaine.

MARTIN
FRANC.

Fol. 118. &
sui7.

Franc-vouloir entreprend contr'eux ,
& contre Malebouche leur écho , l'a-
pologie du Mariage , citant en sa fa-
veur l'Ecriture & les Peres , surtout S.
Augustin & S. Ambroise dont il fait
souvent usage dans son poëme , de mê-
me que des Philosophes Platon , Aristote
& Boëce. Si on l'en croit , un ga-
lant homme ne peut mieux faire que
d'unir sa destinée à celle d'une honnête
femme , & que de se conduire même
en toutes choses par ses conseils :

Fol. 120.

Certes Mariage est l'escole
Où la femme monstre & apprend
Que l'homme de volenté folle
Trop de choses folles comprennent :
Et saches que qui entreprenent
De soy laisser tout gouverner
A sa femme , bien luy en prent ,
Et ne peut malement finer.

Il ne nie pas qu'on ne puisse être trom-
pé en mariage ; mais il en rejette la fau-
te sur les hommes qui n'examinent pas
avant de choisir , ou qui se conduisent
mal avec celles qui leur sont unies. Il
ne veut point que l'on fasse même de
simples liaisons imprudemment , & de-

mande qu'on n'expose qu'avec beaucoup de précaution aux périls du grand monde, les jeunes gens qui ne font que d'entrer dans le chemin de la vertu ; ce qu'il confirme par l'historiette suivante, qu'il a, sans doute, tirée de Boccace, & que je puis vous rapporter, parce quelle n'intéresse en rien la pudeur :

MARTIN
FRANC.

Cy vous conterai d'un novice
Qui oncques veu femme n'avoit,
Innocent estoit & sans vice,
Et riens du monde ne sçavoit,
Tant que celluy qui l'ensuivoit
Luy fist accroire par les voies,
Des belles Dames qu'il véoit,
Que c'estoient tous oysons & oyes.

Fol. 24r

On ne peut nature tromper :
En après tant luy en souvint
Qu'il ne peût disner ne soupper,
Tant amoureux il en devint :
Et quant des Moines plus de vingtz
Luy demanderent qu'il musoit,
Il respondit comme il convint,
Que veoir les oyes lui plaisoit.

A l'injurieuse liste des méchantes

L. vj.

MARTIN
FRANC.

F. 274. &
suiv.

femmes , Malebouche oppose une liste des bonnes , où il fait entrer tout ce que la vérité & le mensonge , l'histoire & la fable lui fournissent. Il y place également les neuf Muses & les Sybilles , les Dames Romaines & les Françoises , celles qu'Ovidè célèbre dans ses Métamorphoses , & celles dont il avoit lû l'histoire dans la *Légende dorée* à laquelle il renvoie. Entre les Dames Françoises il fait en particulier l'éloge de la *Pucelle d'Orléans* , & en raconte ce que nous en trouvons communément dans nos Historiens. Mais cet éloge est contredit par Malebouche qui s'efforce de faire passer Jeanne d'Arc pour une avanturiere , gagée pour faire le personnage dont elle s'etoit revêtuë.

L'on m'a dit pour chose certaine ,
Que comme ung page elle servir
En sa jeunesse ung Capitaine
Où l'art de porter harnois vit ;
Et quant jeunesse la revit ,
Et voulut son sexe monstrier ,
Conseil eut qu'elle se chévit
A harnois & lance pourter.

Puis force advisant la maniere
Qu'à Orléans elle viendrait ,

Et comme simplette Bergiere
 Demanderoit & respondroit,
 Et comment enseignes rendroit
 Au Roy & à son Parlement,
 Par lesquelles on entendroit
 Qu'elle venist divinement.

MARTIN
 FRANC.

Force aussi cil qui la' duisoit.
 A user de ceste pratique
 Plusieurs des Anglois advisoit
 User de l'art Nigromaticque,
 Et ainsi leur foy qui se fiche
 Tantost en flebe fondement,
 Leur hardiessè fantastique
 Abuseroit diversement.

Franc-vouloir traite tout ceci de calomnies, & prétend qu'on doit regarder la Pucelle comme inspirée & envoyée de Dieu.

Après avoir épuisé tout ce qu'il avoit à dire des femmes célébrées dans l'Histoire & dans la Fable, il use de récrimination, & fait à son tour une liste des méchans hommes; liste qui, à dire vrai, n'est pas mal chargée, & ne prouve que trop bien, qu'en fait de scélératesse les femmes n'y entendent rien au prix des hommes. Mais il n'est pas

Fol 138. &c

182.

Mass. p. 240.

MARTIN
FRANC. toujours fort heureux dans le choix de ses réponses. Par exemple, l'ennemi des femmes pour montrer qu'il n'y a rien dont elles ne soient capables, allegue la Fable de la fameuse *Papesse Jeanne*, qui déguisant son sexe, osa, selon lui, s'asseoir sur le Siège de saint Pierre, & causa une infinité de désordres dans cette premiere place du monde Chrétien. Sur quoi il s'écrie d'un ton lamentable :

O Benoist Dieu ! comme oza femme
Vestir chasuble & chanter Messe ?
O femme oultrageuse & infame ! &c.

Mass. p. 246 Franc-vouloir pouvoit d'un seul mot renverser ces grandes exclamations, en répondant que cette histoire prétendue est une pure fiction, comme les plus sçavans hommes en sont convenus dans tous les siècles. Mais ce n'est pas là ce que répond Franc-vouloir. Il commence par convenir ingénument du fait, & se retranche à dire, que si cette Papesse scandaleuse fit de grands maux, elle fit aussi de grands biens par la sagesse de ses reglemens & de ses ordonnances ; qu'au milieu de ses mœurs corrompues, sa foi se conserva toujours

pure; & qu'enfin tout considéré, il y a eu beaucoup de Papes qui ne valoient pas mieux. Voilà une étrange réponse pour un homme, qui lorsqu'il écrivoit ces choses, étoit Secrétaire d'un Pape.

MARTIN
FRANC.

Fol. 168
& suiv.

Je ne suis guères moins étonné de la liberté avec laquelle il parle dans sa Propopée où il introduit l'Eglise *doulente & espleurée qui se plaint piteusement pour la persécution que plusieurs hommes lui font, ou par ignorance ou de fait apense, c'est-à-dire, ou de propos délibéré.* Je ne vous rapporterai que ces deux strophes où il parle de l'autorité de l'Eglise sur les plus hautes puissances Ecclésiastiques.

Dictes-moi qui corrigera

Fol. 178

Le Pape, quant par aventure

Hérésie il commettera,

Ou aucune autre fourfaicteure?

Aura mortelle créature

Puissance en mon gouvernement,

Du tout à sa. voulenté pure!

La chose se fait aultrement.

Il n'y a Cardinal ne Pape,

Quant temps est de punition,

Que je ne redargue & frappe,

Et reduise en subjection.

La divine provision

MARTIN
FRANC.

A ce fait : s'il n'étoit ainfi ,
Par voftre humaine abufion
Mon fait feroit du tout tranfi.

Je foupçonne que Martin Franc ne fait tenir ce langage à l'Eglife que pour appuyer l'élection irréguliere de Felix V. transportant à une partie des membres du Concile de Bafle une autorité qui ne pouvoit appartenir qu'à un Concile général représentant l'Eglife. Il fe plaint cependant beaucoup de la féparation du Concile ; mais étant attaché à Felix V. il y a lieu de croire que le parti qu'il blâme eft celui qui demeureroit attaché à Eugene IV. Quoi qu'il en foit , il ajoute au nom de l'Eglife parlant toujours de cette divifion.

Se plufieurs fe font départis ,
Comme peu amans mon honneur ,
Concluez-vous , gens abeftis ,
Que s'en foit allé le Seigneur ?
Vôtre préfontptueufe erreur
- Vous fait-il entendre , ô gent rude ,
Que mes faints Conciles n'ont vigueur
Sinon en grande multitude ?
Ne dix , ne douze , ne vingt mille

Ne donnent pas la dignité ,
Ne la puissance à ung Concile :
Ce fait divine auctorité,
Et la commune charité
Qu'on a de ma besongne faire
En bien, en paix, en unité ;
Ne veuillez croire le contraire.

MARTIN
FRANC.

Cette Prosopopée de l'Eglise , qui est extrêmement longue , paroît d'abord une digression : mais elle rentre dans le plan de l'Auteur , qui est de faire voir que les hommes sont coupables de beaucoup d'excès dont on ne peut accuser les femmes. Cette proposition est encore contredite par Malebouche , & nos deux Champions retournent ainsi plusieurs fois à la charge , se portant toujours de terribles coups. Mais à la fin la vérité les sépare , prononce en faveur de Franc-vouloir , ainsi qu'on peut le croire , & lui met sur la tête une couronne de laurier.

Vérité ne se peut céler ,
Ou tost , ou tard elle est congneuë ,
Rien n'y vault le dissimuler :
Pour ce devant tous suis venuë ,
Affin que chiere , & tenuë
Soie plus honnourablement ,

Fol. 408.

Et à cil qui m'a soutenuë

MARTIN
FRANC.

Donne le pris publiquement.

Lors au Champion s'en vient-elle ;
Dont tout le monde est esperdu ;
Disant , pour ce que la querelle
Des Dames as bien deffendu ,
Et vers cil tout debvoir rendu
Qui est de tous biens tresorier ,
Franc Champion tu n'as perdu
Le chappellet verd de lorier.

Cette victoire de Franc-vouloir cōuta la vie à Malebouche que la douleur fit mourir en présence des témoins de la dispute , ce qui réjouit les uns , affligea les autres , & les sépara tous.

Il paroît par tout ce poëme , que Martin Franc agissoit de bonne foi lorsqu'il prenoit avec tant chaleur les intérêts des Dames , & qu'il étoit persuadé de la bonté de sa cause. Mais ses preuves sont quelquefois plus dévotes que concluantes. Il se prévaut beaucoup contre nous de ce que la sainte Vierge est de l'autre sexe , & cet exemple lui plaît tant qu'il en fait presque l'unique matiere de son cinquième livre où il combat de toutes ses forces en faveur de la Conception immaculée

de Marie , & répond aux objections
que l'on peut faire contre ce senti-
ment.

MARTIN
FRANC.

Il n'étoit pas fort crédule ni sur l'ex-
istence des Sorciers , ni sur ce que l'on
rapporte de ces sortes de gens , non
plus que sur le pouvoir des Diables sur
les corps & les autres choses extérieu-
res , comme on peut le voir en lisant
tout ce qu'il dit sur cette matiere dans
son quatriéme livre. L'adversaire avoit
eu lui persuader le contraire, en lui rap-
pellant l'exemple du Docteur Albert
surnommé le Grand , qui avoit fait ,
dit-on , parler une tête d'airain. L'Au-
teur lui répond :

Fol. 299.

Tu parles du grand Albert ,
Je ne croy que si grand Docteur
Fût si fol ou si coquebert
Qu'il voulsist estre invocateur ,
Ou ressembler le Créateur
Qui met le vent dedans les orgues ,
Par lequel seul médiateur
Parolle humaine ist de nos gorges.
Que s'il fist ce qu'on lui impose ,
Voulenté de trop enquerir
Luy fit essayer mainte chose
Où il ne debvoit pas férir ;

MARTIN
FRANC.

Si ne peut on son mal guerir,
N'excuser par philosophie ;
Sans envers le Diable merir,
Faire ne peut telle folie , &c.

Il paroît moins décidé sur les opinions de quelques anciens touchant la durée du monde ; mais au milieu des doutes qu'il semble former sur ce sujet , on sent que son penchant l'entraînoit à traiter cette question de pure curiosité inutile ; & il fait à cette occasion de solides réflexions sur l'incertitude de la vie pour chaque homme en particulier , & la nécessité de bien vivre pour mourir chrétiennement.

Martin Franc nomme avec éloge plusieurs Poètes dont quelques uns sont très-peu connus aujourd'hui ; tels que Christine Pisan , Castel , Nesson , &c.

Aux estrangiers povons la feste
Faire de la vaillant *Cristine* ,
Dont la vertu est manifeste
En lettre Grecque aussi Latine ,
Et ne debvons pas sous courtine
Mettre ses œuvres & ses ditz ;
Afin que se mort encourtine
Le corps , son nom dure toudis.

Froisart plaignent qu'eust la pratique
 De bien dictier, ou ils mentent.
 La mort *Michault*, grant Rethorique,
 Les faâteurs amoureux lamentent.
 Les aultres d'*Alain* se démentent ;
 Car il a le mieulx baladé.
 D'autres pour *Bastel* se démentent,
 Pour *Nason* & pour *Mercadé*.....

MARTIN
 FRANC.

Certes je croy que soit cas tel
 De toutes : l'autre luy redit
 Que de *Cristine* à cui *Chastel*
 Son fils faisoit ou livre ou dit :
 Puis les Seigneurs sans contredit
 Luy en ont donné loüenge ;
 Car voulentier on ne desdit
 Femme, ne contre elle on calenge.

Je rapporte dans un autre endroit ce
 qu'il dit de *Nesson* & de sa nièce.
 Ailleurs parlant encore de *Jean Frois-*
sart, il conseille à l'adversaire des Da-
 mes de lire son *Horloge amoureuse* :

Lis souvent Maistre Jehan Froissart
 En son livre & en son traictié
 De l'orloge amoureux, où l'art
 De saige amour a bien traictié :
 Là verras le cueur affaictié

Fol. 204

MARTIN
FRANC.

En amours doit la fienne ardeur ;
Quoiqu'il desiré estre haitié ,
Attremper par bonne mesure.

Certes cueur ou amours se loge ,
Comme il monstre clèrement ,
Estre doit ainsi que l'orloge ,
Compasé en son mouvement ;
Que s'il y a desfreillement ,
Comme il advient aucunes fois ,
Doulx souvenir hastivement
Doit radouber regles & pois.

Fol. 2, 3. Il cite aussi les loix que la *Beauté* prescrivit à Charles, Duc d'Orléans, & que ce Prince rapporte dans une de ses pièces qui se trouve avec ses autres poésies dont la Bibliothèque du Roi de France possède un manuscrit. Mais l'Auteur du *Champion* n'en donne que le sens, & il commente lui-même ces loix ou commandemens, qui sont exprimés avec plus de naïveté dans la pièce du Duc d'Orléans, comme on peut en juger par ce que M. l'Abbé Sallier en a inféré dans la Notice des poésies de ce Prince imprimée au tome treizième des Mémoires de l'Académie des belles Lettres, dont je vous parlerai bientôt.

Longtems avant notre Poëte, il

s'étoit établi des sociétés en diverses Provinces , dans lesquelles on lisoit quantité de vers d'amour composés par les membres de ces sociétés , ou qu'elles recevoient d'ailleurs. Le Chef ou Président de ces compagnies étoit qualifié de Prince. C'étoit à lui que l'on adressoit les pièces , & il paroît que c'étoit lui qui jugeoit de celles qu'on devoit lire , & qui répondoit aux Auteurs. Il est souvent parlé de ces assemblées dans nos anciens Poètes sous le titre de *Puits d'amours*. Martin Franc leur donne le même nom. Je ne dois pas me dispenser de rapporter une partie de ce qu'il en dit.

Pour amours balladent & riment ,
 Leur hault engin tout y employent ,
 En celle estude leurs jours liment ,
 Là toute vertu y desploient ;
 Au service d'amours s'emploient
 Comme cil fut omnipotent ,
 Mal font quant ils ne se reploient
 Contre lui qui est impotent.

Prince d'amours , Prince de fain ,
 Prince de la sanglante estraine ,
 Qui repaist amoureux de fain ,
 Et tient en la fievre quartaine ;

MARTIN
FRANC.

Il fait son parc à la Quitaine,
Où le plus vaillant tantost tumbe,
Et n'y a joye si certaine
Que n'ait incontinent sa tumbe.

Maistre Prince pour présider
En son puis amoureux se met,
Ou deubt s'esjouir & présider
Qui de sens plus grant s'entremet,
Moult de bien annonce & promet,
Faites rimes, dictez, farcez,
Labeur aux amoureux commet,
Qui enfin s'en treuvent farsez.

.

Ils font Rondeaux, Ballades, Lays,
En telles rimes amours loïent,
Non pas tant seulement les Lais,
Mais plusieurs Clercs à ce se voïent,
Le Prince en son puis tout avout,
Tous avoïent son sacrifice;
Merveilles est que les yeux clouent
Ceux qui ont de pugnir office.

.

Avez-vous point leu en vos livres
Comment lez fols Payens rimoient
Autour de Bacchus Dieu des yvres,
Et de Venus que tant amoient;
Devant

Devant eulx leurs motetz femoient,
 Leurs Rondeaulx & leurs *Serventois* ;
 Or fait-on pis qu'ils ne soloient
 En Picardie & en Artois.

MARTIN
 FRANC.

Va-t'en aux festes à Tournay,
 A celles d'Arras & de Lille,
 D'Amiens, de Douay, de Cambray,
 De Valenciennes, d'Abbeville,
 Là verras tu des gens dix mille
 Plus qu'en la Forest de *Torfolz*,
 Qui servent par Sales, par Villes
 A ton Dieu le Prince des folz.

On trouve encore dans l'ouvrage de
 Martin Franc d'autres endroits qui mé-
 ritent d'être remarqués, tels que ceux
 où il parle de l'état où la Musique &
 quelques arts étoient de son tems.

Pour le temps du mauvais Caïn
 Quant Jubal trouva la pratique
 En escoutant Tubalcaïn
 Accorder les sons de Musique,
 L'art ne fut pas si auctentique
 Qu'elle est au temps de maintenant ;
 Aussi ne fust la Réthorique,
 Ne le parler si advenant.

Tapissier, Carmen, Cefaris,
Tome IX. K

MARTIN
FRANC.

N'a pas longtemps si bien chanterent
Qu'ils esbahirent tout Paris ,
Et tous ceulx qui les fréquenterent :
Mais oncques jours ne deschanterent
En mélodie de tel choïs ,
Ce m'ont dit qui les escouterent ,
Que *Guillaume du Fay & Binchois.*

Car ils ont nouvelle pratique .
De faire frisque concordance ,
En haulte & en basse Musique ,
En fainte , en pause & en nuance ,
Et ont pris de la contenance
Angloise ; & ensuivy Dunstable :
Pourquoy merveilleuse plaïssance
Rent leur chant joyeux & notable.

Des bas & des haultx instrumens
On a joiué le temps passé ;
Doubter n'en fault très-doulcement ,
Chacun selon son pourpensé :
Mais jamais on n'a compassé
N'en doulseine , n'en flajolet ,
Ce qu'ung , n'agueres trépassé ,
Faisoit , appelé *Verdelet.*

.

Tu as bien les Anglois oüy
Jouer à la Court de Bourgogne .

N'a pas certainement oüy ,

Fut-il jamais telle besongne.

J'ai veu *Binchois* avoir vergongne ,

Et soy taire emprès leurs rebelles ,

Et *Du Fay* despité & frongne

Qu'il n'a mélodie si belle.

MARTIN
FRANC.

Il ajoute au sujet de quelques arts.

Se tu parles d'art de Peintrie ,

D'Istoriens , d'Enlumineurs ,

D'Entailleurs , par leur grant mestrie

En fut-il oncques de meilleurs ?

Va veoir Arras ou ailleurs

L'ouvrage de Tapisserie ,

Puis laisse parler les railleurs

De l'ancienne peleterie.

Notre Poète prétend de même que la Théologie , la Physique , & les autres Sciences étoient plus connues de son tems qu'elles ne l'avoient été dans les siècles précédens , & une des raisons qu'il en rend , c'est que l'on avoit ajouté aux lumieres des Anciens :

Car des Anciens nous avons

L'art , l'expérience & l'espreuve ,

Et les choses prestes trouvons ,

Si n'est merveilles se sçavons

Plustost ou plus qu'ils ne sçavoient ,

MARTIN

Car encores nous adjoustons

FRANC.

Beaulcoup aux choses qu'ils trouvoient.

Si cela est , disoit-on à l'Auteur , pour-
quoi donc écrit-on beaucoup moins
qu'on ne le faisoit auparavant ? Il ré-
pond , que c'est parce que le monde est
près de sa fin. Il insiste beaucoup sur
cette opinion , & il y revient en plu-
sieurs endroits de son poëme , comme
je l'ai déjà remarqué , parce que ce
préjugé étoit en effet fort répandu dans
le quinziesme siècle , & même aupara-
vant.

Martin Franc finit son ouvrage par
quelques excuses qu'il fait à ses lecteurs ,
& aux femmes en particulier.

Fol. 409.

Si prie à tous ceulx humblement
Lesquelz vouldront ceste œuvre lire ,
Qu'ils me pardonnent pleinement
Se riens y treuvent à redire.
Si j'ay bien fait , Dieu l'a fait dire ;
Si j'ay mal dit , songe l'a dit ;
Songe l'a dit & fait escrire ;
Mais je n'en cuide estre desdit.

Et vous Dames & Damoyelles ,
Qui estes naturellement

De graces pleines, ausquelles
Voüé me suys entierement,
Si je n'ay assez haultement
Conté & loüé vostre affaire,
Pardonnez-moi courtoisement,
Car j'ay fait ce que j'ay sçeu faire.

MARTIN
FRANC.

Et voici la seul récompense qu'il leur
demande,

Si que veuillez moy secourir,
Dames, & en faitz & en ditz,
Veuillez pour MARTIN requérir
Le Royaulme de Paradis.

Ainsi finit ce long poëme : il fut re-
çu très-favorablement des personnes
dont il entreprenoit la défense, & fit
d'abord un assez grand bruit dans le
monde. « Mais comme sa réputation » Mass. p. 2422
étoit fondée sur des suffrages plus fla-
teursque solides, elle ne fut pas de lon-
gue durée. Nous n'avons guères aujour-
d'hui de poëme plus ignoré. Et de tren-
te personnes qui connoissent le Ro-
man de la Rose, à peine en trouve-
t'on trois ou quatre qui ayent enten-
du parler du *Champion des Dames*. »

J'ai vu deux éditions de ce poëme,
l'une *in-folio* à deux colonnes, en ca-

MARTIN
FRANC.

raâtes demi-Gothiques, fans date, nî indication du lieu de l'impreſſion; l'autre faite à Paris par *Pierre Vidouë*, pour *Galiot Dupré* en 1530. in-8°. La première m'a paru plus corrécte & plus exacte que la ſeconde.

Ce fut encore à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, que Martin Franc dédia *l'Eſtrif* (c'eſt-à-dire, le Débat) *de fortune & de vertu*, diviſé en trois livres. Il dit même que c'e fut par le commandement de ce Prince qu'il compoſa cet ouvrage. C'eſt un Dialogue mêlé de proſe & de vers, entre la Fortune, la Vertu, & la Raiſon qui fait l'office de Juge. La Fortune vante ſes avantages, & tâché de perſuader qu'elle fait tout dans le monde, que les hommes lui ont les plus grandes obligations, qu'au moins elle leur offre à tous ce qui eſt le plus capable de les flater & de les ſatisfaire. Loin de convenir des caprices qu'on lui attribué, d'avouër l'inconſtance dont on l'accuſe, elle prétend que c'eſt toujours ou la faute des Aſtres, ou celle des hommes qui empêchent ceux-ci de profiter de ſes faveurs. La Vertu & la Raiſon, qui ſont toujours d'accord dans ce Dialogue, uniſſent leurs forces pour com-

battre les prétentions de la Fortune ,
 anéantir ses objections , & abbaïsser son
 orgueil. Elles font voir que tout est
 gouverné par une Providence supérieu-
 re à la sagesse humaine ; que cette Pro-
 vidence regle tout , décide de tout.
 Qu'elle élève & détruit les Empires ,
 & sçait toujours tirer le bien des maux
 qu'elle permet. Elles font voir que la
 vraie félicité de l'homme consiste à se
 laisser conduire par cette Providence ,
 à s'y soumettre , à l'adorer , & à user sage-
 ment des maux & des biens de cette vie
 pour mériter un bonheur qui sera sans
 fin après la mort. La vertu apprécie-
 ce qu'on appelle dignités , noblesse ,
 honneurs , richesses , & montre que
 l'homme vertueux possède tout cela ,
 même dans l'humiliation & dans la
 pauvreté. Voici quelques-unes des ma-
 ximes qu'elle pose sur ce sujet dans le
 second livre :

MARTIN
 FRANC.

Noble n'est-on pour grant cas de richesse ,
 Ni pour servir femme ou Royne , ou Princesse ,
 Pour tenir Court plaine de familiers ,
 Pour gens d'affaire à ung coup cent milliers ,
 Pour lever bruyt plus hault que n'est la Lune :
 Sçavez qui fait les vaillans Chevaliers ,
 Desir d'honneur , & refus de fortune.

Enfans estes si je ne vous adresse ,

MARTIN
FRANC.

Moins est de vous que de povres natiers ;

Entendez-moy , servez Dieu voutentiers ;

Le peuple aimez sans faintise nefune ,

Et retenez mon commandement tiers ,

Desir d'honneur , & refus de fortune.

Dans le premier livre la vertu s'attachant à prouver que les malheurs publics & les révolutions des Empires , ne viennent point de la fortune , mais sont une punition des crimes des Grands & du peuple , fait d'abord un grand éloge de la France. Mais comme ce Royaume étoit alors agité de troubles & de divisions , la Vertu montre qu'il n'a commencé à éprouver ces revers que depuis que l'ignorance & la cupidité se sont introduits dans toutes les conditions. On ne lit pas cet ouvrage avec plaisir , il y a peu d'ordre , beaucoup de répétitions , bien des raisonnemens peu concluans & une prolixité très-fatigante. Mais on voit que l'Auteur avoit beaucoup lû. Tantôt il s'appuie du témoignage de l'Ecriture-Sainte , d'autres fois il cite les Peres de l'Eglise. Il emprunte le langage des Philosophes Payens , des Poëtes Grecs & Latins , mais tout cet appareil d'é-

rudition n'en met pas plus de goût dans son ouvrage. Je n'en ai vu qu'une édition Gothique faite à Paris par Michel le Noir, l'an 1519. le vingt-cinquième jour du mois d'Aoust : c'est un volume in-4°. où il y a quelques mauvaises gravures en bois. La Croix-du-Maine en cite une édition de 1505. faite par le même, & dans la même forme.

MARTIN
FRANC.

Je ne vous ai pas rapporté ce que Martin Franc dit de Virgile dans son Champion des Dames, où il met sur son compte plusieurs extravagances indignes de ce grand Poète, & qui sont d'ailleurs sans aucun fondement. C'étoit un préjugé plus ancien que Martin Franc, que Virgile avoit été un grand Magicien; mais j'ignore sur quoi ce préjugé étoit appuyé. Il paroît qu'il y a eu autrefois un Virgile qui a passé pour Magicien, & que la conformité du nom a fait attribuer à l'ancien Poëte Latin dans des tems d'ignorance, ce qui ne pouvoit convenir qu'à quelque autre beaucoup plus moderne. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'ancien Auteur, qui a écrit en François *les Faits merveilleux de Virgile*, dont j'ai vu deux éditions sans date, l'une in-4°. à Paris, chez Jean Trepperel, l'autre dans

MARTIN
FRANC.

la même Ville, in-8°. chez Nyverd ; n'attribuë rien au Poète Virgile de ce qu'il raconte du *Négramantien* dont il donne l'Histoire fabuleuse. Tout son récit, au contraire, annonce un personnage différent, qui vivoit avant le regne d'Auguste ; qui n'appartenoit point à la famille du Poète, & dont toutes les actions, telles qu'on les raconte, n'ont rien qui puisse seulement faire soupçonner que c'est le Poète que l'on a en vûë. Malgré une disparité si sensible, le préjugé, qui n'admet point d'examen, l'a emporté sur la vérité ; & ce qui avoit été dit d'un autre Virgile, vrai ou supposé, a été attribué presque uniformément par nos Poètes du quatorzième & du quinzième siècle, au Prince des Poètes Latins.

Journ. Helv.
Oâ 1741.
p. 8. & suiv

C'est ce même préjugé qu'a suivi, après Martin Franc, l'Auteur d'un poème qui paroît avoir été composé vers la fin du quinzième siècle, mais qui n'a été imprimé qu'en 1517. à Genève, par *Maistre Jacques Vivian*. Ce poème est intitulé, *le Mirouer du monde*. On ignore le nom de l'Auteur. Il nous apprend seulement qu'il avoit été Secrétaire d'Antoine de Gingins, d'une famille ancienne & connue, pre-

mier Président de Savoye sous le Duc Charles II. Gingins devenu vieux & infirme, se retira dans son Château de Divonne, au pays de Gex, & au pied du Mont Jura, sur la frontiere de Suisse. Son Secrétaire l'accompagna dans sa retraite. Le loisir dont il y jouïssoit lui donna lieu, dit-il, de composer quelque chose pour se désennuyer. Il se mit à feuilleter la Bibliothèque de son Maître, où il trouva plusieurs beaux & exquis livres, comme Strabon, Tholomée, l'Especcule naturel de Vincent (de Beauvais) Pline, Albumasar, & autres. Ensuite, il se disposa à extraire & composer en langue Gothique & Françoisse, & rédiger en rime ce présent livre, intitulé, le Miroüier du monde.

MARTIN
FRANC.

Il y a auprès de Divonne une très-belle source, qui a donné le nom à ce Village. *Von*, en Breton, ou dans l'ancienne langue Gauloise, signifie *Fontaine*, & *Div* est le même que *Dieu*. Ainsi *Divon* veut dire Fontaine divine. Mais cette belle source ne fut pas pour le Poëte la Fontaine d'Hipocrène, ni le Mont Jura le Mont Hélicon. Ses vers sont extrêmement plats; & tout l'ouvrage se sent beaucoup du mauvais goût & de l'excessive crédulité tant du

siècle de l'Auteur, que du pays qu'il
 MARTIN habitoit. Lui même parle fort modeste-
 FRANC. ment de cette production, & la con-
 clut par faire excuse sur ce qu'il n'a pas
 mieux réussi.

Or excusés le sens petit
 De cil qui l'a fait & escrit,
 Qui l'acheva & mist à fin
 A tout son rude & gros engin,
 En travaillant son gros cerveau
 Dedans la maison & château
 Que l'on dit & nomme Divonne.

Ce poëme est proprement un mélange
 de Cosmographie & d'Histoire naturelle.
 On y trouve aussi l'histoire de l'invention
 des Arts, mais à la maniere de l'Au-
 teur. En voici un exemple : selon lui,
 Ptolomée l'Astronome fut d'un grand
 secours aux Religieux en leur facilitant
 le moyen de se trouver régulièrement à
 l'Office de *Matines*. Par une méprise
 de six ou sept siècles seulement il lui
 attribué l'invention des Horloges que
 l'on place dans les clochers des Eglises.
 Après quoi vient une longue digression
 morale, sur les avantages d'une vie ré-
 glée, & tout ajustée à un coup de clo-
 che. A l'égard des contes qu'il débite

sur Virgile , il les multiplie le plus qu'il peut , & quelque merveilleux qu'ils soient , il ne veut pas que l'on croye que ce Poëte ait été Magicien : son sentiment est que Virgile opéroit ces prodiges par la vertu des Talismans ; c'est-à-dire , qu'il appuye ses fables sur d'autres chimères. Ce fut par ce moyen dit-il , que le Poëte fit une tête d'airain qui rendoit des oracles. Malheureusement ceux-ci étoient un peu équivoques , & Virgile lui-même en fut la dupe. Je ne vous rapporterai que cet endroit du poëme de notre Anonyme :

MARTIN
FRANC.

Il fist une teste parlant
 Qui luy respondoit promptement
 De tout ce qu'il luy demandoit
 Qui sur terre advenir pouroit ,
 A laquelle se conseilla
 Dun sien affaire où il alla.
 Mais elle luy dist une chose
 Dont il n'entendit point la glose ;
 C'est que s'il gardoit bien la teste ,
 Destourbier n'auroit , ne moleste :
 Et lors s'en alla seurement.
 Mais le Soleil qui chaleur rent ,
 En quoy pas bien il ne pensa ,

MARTIN
FRANC.

Le cerveau tant luy échauffa,
Que maladie le surprint,
De quoy mourir il luy convint.
Et si bien eust interprété,
Le dist qui luy fut récité
Par la ditte teste d'airain,
De son cas eust esté certain,
Et ne luy en fust pas mesdit.
Mais tout au contraire entendit,
Non pensant qu'elle luy parlaist
Que fust la sienne qu'il gardaist,
Mais il se pensa que ce fust
D'elle seule qu'il garder deust.

Je ne sçai pas si notre Auteur a rimé
d'autres écrits; mais cet échantillon ne
donne pas une idée avantageuse de son
goût & de son génie.

CHARLES DUC D'ORLEANS.

Je vais vous présenter un Tableau
infiniment plus gracieux dans les poë-
sies de Charles, Duc d'Orléans, petit-
Fils de Charles V. Pere de Louis XII.

Mém. de M.
l'Abbé Sal-
lier, dans le
tom. 13 des
Mém. de l'A
cad. des B. L.

& Oncle de François I. Ce Prince né
le 26. Mai 1391. s'appliqua aux let-
tres dès sa plus tendre jeunesse, & s'e-
xerça surtout à la poésie & à l'élo-

quence. Les lettres à leur tour lui fournirent un amusement dont la douceur diminua beaucoup les amertumes qu'il eut à essuyer durant le cours d'une vie fort traversée. Il fut deux fois veuf dans l'espace de huit à neuf ans. Il se trouva en 1415. à la funeste bataille d'Azincourt; il y fut fait prisonnier, on le conduisit en Angleterre, & il y demeura vingt-cinq ans, malgré son crédit, & les propositions qui furent souvent faites pour sa délivrance. Il dut principalement sa liberté à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne. Revenu en France en 1440. Philippe lui fit épouser sa nièce, Marie de Cleves, fille d'Adolphe, Duc de Cleves, & de Marie de Bourgogne. Les disgraces avoient fait faire à Charles des réflexions sérieuses: il devint un Prince vertueux, & il fut généralement regretté lorsqu'il mourut le huitième de Janvier 1466. c'est à dire, 1467. avant Pâques.

Vous ne serez point étonné du goût que je donne à Charles d'Orléans pour les belles Lettres, si vous voulez bien faire réflexion que depuis Charles V. ce goût étoit devenu celui de la Cour. Je ne prétends pas dire que le grand

CHARLES
D'ORLÉANS

CHARLES D'ORLEANS nombre s'y piquât d'érudition : on cher-
choit seulement à s'amuser , & à faire
paroître de l'esprit. Les plus grands
Seigneurs vouloient briller de ce côté-
là , & la plûpart étoient Ecrivains. On
connoît les *cent Nouvelles nouvelles* com-
posées sous les yeux de Louis XI. par
les personnes les plus distinguées de sa
Cour , & auxquelles on croit que ce
Prince lui-même eut quelque part. C'est
à ces sortes d'ouvrages , trop confor-
mes au génie & aux mœurs de ce tems-
là , que l'on s'exerçoit. On aimoit sur-
tout la poësie , & l'on en faisoit sou-
vent plus que son amusement. Tous les
Seigneurs vouloient rimer , mais tous
n'avoient pas pour ce genre d'écrire ,
les talens du Duc d'Orléans.

Dans le manuscrit de ses poësies ,
écrit sur velin , & intitulé *Balladiez du
Duc d'Orléans* , que j'ai eu occasion d'ex-
aminer dans le Cabinet de M. de Bom-
barde , & qui est presque du tems mê-
me de l'Auteur , j'ai bien vu des poë-
sies de Jean , Duc de Bourbon , de
Philippe le Bon , Duc de Bourgogne ,
de René d'Anjou , Roi de Sicile , de
Jean de Lorraine , Duc de Calabre ,
du Duc de Nevers , du Comte de Cler-
mont , & de Jean , Duc d'Alençon ;

mais quoiquè ces Princes traitassent pour l'ordinaire les mêmes sujets qui sont l'objet des vers du Duc d'Orléans, il s'en faut beaucoup que leurs poësies ayent, à mon avis, la même délicatesse, les mêmes graces, la même naïveté que j'ai admirées dans celles du dernier.

CHARLES
D'ORLEANS

L'on peut dire que ce Prince avoit le vrai goût de la poësie, & que dans un siècle plus éclairé il auroit été un de nos plus grands Poètes. Un défaut général de celui où il vivoit, étoit le faux goût des allusions : le Duc d'Orléans l'a suivi comme les autres ; mais ses allusions ont quelque chose de moins forcé que celles qui étoient employées par ses contemporains. S'il emprunte des images, soit des formes de la Justice, soit de la Théologie, ou de la Philosophie, il sçait les employer de maniere qu'elles présentent presque toujours je ne sçai quoi d'agréable, qui plaît & attache son lecteur. Les sujets qu'il chante sont moins considérables par ce qu'ils ont de grand, que par ce qu'ils ont d'aimable & d'amusant. Ce sont des sujets de pure galanterie ; ils ne demandent qu'une imagination douce & tranquille. La plus simple fiction & la plus

Mém. de M^s
Sallier.

CHARLES D'ORLEANS facile suffit, pourvû qu'elle se présente d'elle-même. Aussi ne trouve-t-on rien au-dessus de cette simplicité dans les vers du Duc d'Orléans. Mais les idées y sont nobles, inspirées par le sentiment, communément réglées par la bienséance, exprimées avec autant de naïveté que d'élégance. On voit cette naïveté & cette candeur dès la première pièce de ses poësies.

Le Prince feint qu'après le tems écoulé de son enfance, la Jeunesse entra un jour dans sa chambre, & l'éveilla pour le mener au Temple de l'Amour, lui promettant qu'il y trouveroit l'abondance de tous les biens. Cette invitation le surprend, autant que la promesse qu'on lui fait; il s'excuse de suivre *Jeunesse*, craignant, dit-il, les dangers & les tourmens :

Car j'ay oy à plusieurs raconter
Les maux qu'Amour leur a fait endurer :
En son dangier bouter ne m'oseroye ,
Car ses tourmens endurer ne pouroye :
Trop jeune suy pour porter si grant faix ;
Il vault trop mieulx que je me tiengne en paix.

La jeunesse le tranquillise, & lui persuade de l'accompagner, l'assurant qu'on ne feroit aucune violence à son cœur :

Contre vouloir nul n'est contraint d'amer.

Il obéit, est introduit au lieu où l'A-
mout tient sa Cour, & y rencontre

. Bel-accueil & Plaisance
Qui de l'Ostel avoient l'ordonnance.
Lors quant de nous approuchier je les vy,
Couleur changay, & de cueur tressailly . . .
Car jeunes gens perdent tost contenance,
Quant en lieu sont où n'ont point d'accointance.

Plaisance & Bel-accueil le conduisent
à la Divinité du Temple, la Jeunesse
prenant la parole, dit :

. Très-hault & noble puissant Prince
A qui subgiet est chacune province,
Et que je doy servir & honnorer
De mon pouvoir, je viens vous présenter
Ce jeune fils qui en moy a fiance,
Qui est failli de la Maison de France,
Creu au jardin semé de fleur-de-lys :
Combien que j'ay loyaument luy promis
Qu'en riens qui soit je ne le lyeray,
Mais à son gré son cueur gouverneray.

Amour respond : il est le bien venu :
Au tems passé j'ay son pere congneu ;
Plusieurs aultres aussi de son lignaige
Ont maintesfois esté en mon servaige :
Par quoy tenu suis plus de luy bien faire,

S'il veult après son lignaige. retraire.

CHARLES

Viens ça , dit-il , mon fils , que penſes-tu ?

D'ORLEANS

Fus-tu oncques de ma garde féru ?

Je croy que non ; car ainſi le me ſemble :

Viens près de moy , ſi parlerons enſemble.

Le jeune Prince approche , mais en tremblant ; il déclare à l'Amour qu'il n'avoit conſenti à faire le voyage que ſur la foi de la Jeuneſſe qui lui avoit juré qu'il n'auroit pas lieu de ſ'en repentir. Il ſe dit étranger , & repréſente que ce ſeroit manquer à la nobleſſe des procédés que de lui faire *mal* ou *rudelle*. L'Amour lui réitere qu'il ne ne ſera point contraint , mais elle ne ſ'en promet pas moins une victoire aſſurée , & pour l'obtenir elle fait avancer la *Beauté* à qui elle recommande le jeune Prince.

Beauté lors vint , de coſté moy ſ'afſit ;

Un peu ſe teut , puis doucement me dit :

Amy , certes je me donne merveille

Que tu ne veuſ pas que l'en te conſeille ;

Au fort ſaches que tu ne peux choiſir ;

Il te convient à Amour obéir.

Charles la regarde , ſ'attendrit , ſent que ſon cœur eſt bleſſé , recourt à la réflexion & aux prières ; il n'étoit plus tems.

Si commençay mes yeux fort à tenfer ,
Et envoyay vers mon cœur un penfer ,
En luy priant qu'il jettast hors ce dard.
Hélas ! Hélas ! J'y envoyay trop tard ;
Car quant penfer arriva vers mon cœur ,
Il le trouva ja pasmé de douleur.

La colere du Prince s'allume en ce moment, il déteste la vie, il invoque la mort; il appelle à son secours la *Détresse* pour le faire périr; & enfin la douleur l'abbat aux pieds de l'Amour qui en rit, & insulte à sa foiblesse. *Jeunesse* vient le conforter, & lui conseille de faire hommage à l'Amour. Le Prince vaincu, se rend : la Beauté lui prescrit les loix qu'il doit suivre pour répondre à son nouvel engagement; il promet de les garder; & pour caution de sa fidélité, l'Amour prend son cœur, & ordonne à *Bonne Foi* son principal Secrétaire, de faire la *retenue* de Charles : elle est ainsi conçue.

Dieu Cupido , & Venus la Déesse
Ayans pouvoir sur mondaine lyesse ;
Salut de cœur par nostre grant humbleste

A tous Amans.

Savoir faisons que le Duc d'Orléans

Nommé Charles , à présent jeune d'ans ;

Nous retenons pour l'un de nos servans

Par ces Présentes.

CHARLES
D'ORLEANS

Et luy avons assigné sur nos rentes

Sa pension en joyeuses attentes ,

Pour en joyr par nos lettres patentes

Tant que voudrons.

En espérant que nous le trouverons

Loyal vers nous , ainsi que fait avons

Ses devanciers , dont contents nous tenons

Très-grandement

Nous le voulons richement guerdonner ,

Et de nos biens à largesse donner ,

Tesmoins nos feaulx

Cy attachiés devant tous nos feaulx ,

Gens de conseil , & serviteurs loyaulx.

Donné le jour saint Valentin Martyr ,

En la cité de gracieux desir ,

Où avons fait nostre conseil tenir.

Par Cupido & Venus souverains ;

A ce présens plusieurs plaisirs mondains.

L'Amour avoit promis au Prince que pour remplacer son cœur, qu'il retenoit, il lui donneroit celui d'une Dame dont il seroit satisfait. Il lui tient parole ; mais les plaisirs qui passent avec le tems , ne sont jamais longs. La mort enleve la Dame qui étoit échue en partage au Prince ; la douleur succede au contentement ; & Charles au désespoir

exprime ainsi ses regrets dans la Ballade
suivante où il apostrophe la mort.

CHARLES
D'ORLÉANS

Las ! Mort , qui t'a fait si hardie
De prendre la noble Princesse
Qui estoit mon confort , ma vie ,
Mon bien , mon plaisir , ma richesse.

Puis que tu as prins ma Maîtresse ,
Prens moi aussi son serviteur ;
Car j'ayme mieux prouchainement
Mourir , que languir en tourment ,
En pasme , soufisy & douleur.

Las ! de tous biens estoit garnie ,
Et en droitte fleur de jeunesse.

Je pry à Dieu qu'il te maudie ,
Faulce Mort , plaine de rudesse.

Se prise l'eusses en vieillesse ,
Ce ne fust pas si grant rigueur :

Mais prise l'as hastivement ,

Et m'as laiffié piteusement

En pasme , soufisy & douleur.

Las ! je suy seul sans compaignie :

Adieu , ma Dame , ma lyesse ;

Or est nostre amour départie.

Non pourtant , je vous fais promesse

Que de prieres à largesse

Morte vous serviray de cuer ,

CHARLES
D'ORLEANS

Sans oublier aucunement,
Et vous regretteray souvent
En pafme, fouffy & douleur.

E N V O Y.

Dieu fur tout fouverain Seigneur,
Ordonnez par grace & doulceur
De l'ame d'elle tellement,
Qu'elle ne foit pas longuement
En pafme, fouffy & douleur.

Après avoir continué dans les Ballades fuivantes l'éloge de fa Dame, & fes regrets de l'avoir perdu fi-tôt, le Prince feint qu'il rencontre l'Amour qui paroît étonné de fon affliction, & qui lui en demande le fujet, à quoi il répond en fe plaignant de l'Amour même.

En la Forest d'ennuyeufe trifteffe
Un jour m'avint qu'à par moy cheminoye;
Si rencontray l'amoureuse Déeffe
Qui m'appella, demandant où j'alloye.
Je respondy, que par Fortune estoye
Mis en exil en ce bois longtems a,
Et qu'à bon droit appeller me povoye
L'homme esgaré qui ne fctet où il va.
En fousfiant par fa très-grant humbleffe,
Me respondy, Amy se je favoye

Pourquoy

Pourquoy tu es mis en ceste destresse,
De mon pouvoir volontiers t'ayderoye;
Car ja pièce je mis ton cueur en voye
De tout plaisir; ne sçay qui l'en osta.
Or me desplaist qu'à présent je te voye
L'homme esgaré qui ne scet où il va.

Hélas! dis-je, souveraine Princeſſe
Mon fait savés; pourquoy le vous diroye?
C'est par la mort qui fait à tous rudesse,
Qui m'a tollu celle que tant amoye,
En qui estoit tout l'esperoir que j'avoye,
Qui me guidoit, si bien m'accompaigna
En son vivant, que point ne me trouvoye
L'homme esgaré qui ne scet où il va.

E N V O Y.

Aveugle sur, ne sçay où aler doye,
De mon baston, afin que ne forvoye,
Je vois tastant mon chemin cà & là;
C'est grant pitié qu'il convient que je soye
L'homme esgaré qui ne scet où il va.

On voit par la Ballade suivante, qu'il
s'étoit attendu à un sort plus constant,
sur la foi de l'Amour qu'il avoit cru,
sans doute moins volage & plus sincere.

J'ay esté de la compaignie
Des amoureux moult longuement,
Et m'a Amour, dont le mercie,
Donné de ses biens largement:

CHARLES
D'ORLEANS

Mais au derrain , ne ſçay comment ,
Mon fait eſt venu au contraire ;
Et à parler ouvertement ,
Tout eſt rompu , c'eſt à refaire.

Certes je ne cuidoye mie
Qu'en amer euſt tel changement
Car chaſcun dit que c'eſt la vie
Où il a plus d'eſbattement.
Hélas ! j'ay trouvé autrement ;
Car quant en l'amoureux repaire
Cuidoye vivre ſeuurement ,
Tout eſt rompu , c'eſt à refaire.

Au fort, en amour je m'affye ,
Qui m'aidera aucunement
Pour l'amour de ſa Seigneurie
Que j'ay ſervie loyaulment :
N'oncques ne fis , par mon ſerment ,
Chofe qui lui doye deſplaire ,
Et non pourtant eſtrangement
Tout eſt rompu , c'eſt à refaire.

E N V O Y.

Amour , ordonnés tellement
Que j'aye cauſe de me taire ,
Sans plus dire de cuer dolent ,
Tout eſt rompu , c'eſt à refaire.

Ses vœux ne furent point exaucés , du

moins pour lors ; la tristesse le suivoit
 partout , & voici un des tours singuliers
 qu'il prend pour la peindre :

CHARLES
 D'ORLEANS

J'ay fait l'obseques de ma Dame
 Dedens le moustier amoureux ,
 Et le service pour son ame
 A chanté penser dolozeux :
 Mains sierges de soupirs piteux
 Ont esté en son luminaire :
 Aussi j'ay fait la tombe faire
 De regrets , tous de larmes pains ,
 Et tout entour moult richement
 Est escript , cy gist vrayement
 Le thrésor de tous biens mondains.

Continuant cette fiction , le Prince dit
 que sa douleur devint si excessive , qu'il
 tomba malade , & que craignant que
 la fin de sa vie ne fût proche , il fit son
 Testament : voici ses dispositions.

Premierement , à la haultesse
 Du Dieu d'Amours donne & envoie
 Mon esperit , & en humblese
 Le supplie qu'il le convoye
 En son Paradis , & pourvoye ;
 Car je jure que loyaument
 L'ay servy de veuil desireux ;

CHARLES
D'ORLEANS

Advouer le puis vrayement
Devant tous loyaulx amoureux.

Oultre plus veuil que la richesse
Des biens d'Amour qu'avoir fouloye ,
Départie soit à largeffe
A vrais amans , & ne vouldroye
Que faulx amans par nulle voye
En eussent part aucunement ;
Oncques n'eus amitié à eulx ;
Je le prans sur mon faulvement
Devant tous loyaulx amoureux.

E N V O Y.

Sans espargner or , ne monnoye
Loyaulté veult qu'enterré foye
En sa Chapelle grandement ,
Dont je me tiens pour bien eueux ,
Et l'en mercie chierement
Devant tous loyaulx amoureux.

Le Prince s'étant endormi après cette action , l'Age lui apparoit en songe , lui fait des reproches sur son attachement à l'amour , & lui conseille d'en secouer le joug volontairement , avant que la vieillesse l'y contraigne. Il lui remet devant les yeux les chagrins qu'il avoit essuiés , les infidélités

qu'il avoit éprouvées, l'avertit de ne pas se fier aux promesses qu'on pourroit lui faire de lui accorder un sort plus heureux, & de ne pas se flater lui-même d'une espérance frivole, le presse d'aller trouver l'Amour, pour en prendre congé, & de lui redemander son cœur. A son réveil, le prince réfléchit sur les avis qu'on venoit de lui donner, & prend la résolution de les suivre. Il dresse une requête pour être présentée à l'Amour, dans laquelle il lui expose tous les maux qu'il avoit soufferts à son service, quoiqu'il eût fidèlement observé les loix que *Loyauté* lui avoit prescrites, & décide qu'il portera cette requête

. . . à la première feste

Qu'Amour tiendra.

Ce qu'il avoit résolu, il l'exécute. Sa requête en main il se présente à l'Amour, qui la reçoit, la lit, & témoigne au Prince qu'il prend beaucoup de part à son affliction, qu'il en est fâché; mais qu'il ne doit pas pour cela se laisser abattre. Il fait ce qu'il peut pour l'arrêter dans son Temple, & lui fait les promesses les plus flateuses. Le Prince les écoute sans se laisser ébranler;

CHARLES
D'ORLEANS

il persiste à demander son congé & son cœur, & l'amour lui accorde l'un & l'autre dans une assemblée qu'il avoit convoquée exprès. Alors, dit le Prince,

A deux genoulx m'agenoillay
Merciant Amour humblement
Qui tira mon cueur sans délay
Hors d'un escrin privéement,
Le me baillant courtoisement
Lyé en un noir drap de soye,
En mon sein le mist doucement
Pour en faire ce que vouldroye.

On lui délivra pareillement une copie de la *quittance* qu'il avoit demandée. L'Amour y reconnoit que le Prince l'avoit toujours servi avec fidélité & *loyaument*, & qu'il ne se retire que parce qu'il n'a pû se résoudre à s'attacher à aucune autre Dame après celle que la mort lui avoit enlevée. Puis il ajoute :

Et pour sa loyauté garder
Il veult desormais ressembler
A la loyalle Turturette
Qui seule se tient à par elle
Après qu'elle a perdu son per.
Cette lettre finit ainsi :

Fait par bon conseil & advis
De nos subgiez & vrayz amis
En nostre présent Parlement
Que nous tenons nouvellement.
En tesmoing de ce avons mis
Nostre scel, plaque & assis
En ceste présente quittance
Escripte par nostre ordonnance,
Presens maints notables recors,
Le jour de la feste des Morts,
L'an mil quatre cens trente & sept,
Au Chastel de plaisant recept.

Quoique le Prince eût marqué beaucoup d'empressement pour obtenir ce qu'on venoit de lui accorder, à peine en fut-il possesseur que la sensibilité s'empara de son ame; il vouloit, & ne vouloit pas se retirer; les larmes coulerent de ses yeux, la mélancolie le faisoit; l'Amour qui s'en apperçut, lui offrit tout ce qui étoit en son pouvoir. Mais le Prince fit un effort sur lui-même, & se retira. L'Amour lui donna *Confort* pour l'accompagner, & le chargea de le conduire partout où il desireroit d'aller.

Confort me prenant par la main,
L. iij

CHARLES
D'ORLEANS

Hors de la porte me convoye ;

Car Amour le Roi souverain

Luy chargea moy monstrier la voye

Pour aller où je desiroye ;

C'estoit vers l'ancien manoir

Où en enfance demouroye ,

Que l'en appelle Nonchaloir.

Passé-temps , *Gouverneur* de cette maison , leur fit un accueil si favorable , que le Prince consentit d'y fixer son séjour. Le lendemain il renvoya *Confort* avec une lettre adressée à l'Amour pour lui faire savoir son arrivée dans la maison de *Nonchaloir* , & la bonne réception qu'on lui avoit faite. Cette lettre est du troisième de Novembre de la même année 1437.

Esript ce jour troisième vers le soir

En Novembre , au lieu de Nonchaloir.

Le bien vostre Charles Duc d'Orléans ,

Qui jadis fut l'un de vos vrais servans.

Je n'ai point trouvé d'autre fiction suivie dans les poésies de Charles que celle que je viens de vous rapporter. Ses autres poésies consistent en Ballades , Complaintes ou Lettres en complaintes , Rondeaux & Chançons. Dans toutes

ces pièces , comme dans celles que je vous ai déjà produites , on voit dans le Poète une heureuse facilité pour exprimer ce qu'il pense & ce qu'il sent. On y trouve aussi communément toute la retenue & toute la décence que la noblesse d'une haute origine , & que des mœurs douces & formées par une éducation convenable pouvoient imprimer dans le discours. Dans ses Chançons & ses Rondeaux , on ne rencontre ni expressions recherchées , ni tours forcés , ni sentimens trop étudiés ; mais à la douceur & à la facilité , l'Auteur a su joindre l'abondance , la variété & l'enjouement. Il semble même que dans ces petits ouvrages , le cœur parle plus que l'esprit. C'est le jugement de M. l'Abbé Sallier qui a donné avant moi une notice d'un manuscrit des poésies du Duc d'Orléans , conservé à la Bibliothèque du Roi. Je vous ai déjà cité cette notice , que vous pouvez consulter dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres : elle est accompagnée de réflexions très-judicieuses sur la poésie.

Pour confirmer son jugement , M. l'Abbé Sallier donne quelques extraits des poésies du Duc d'Orléans , au-

CHARLES
D'ORLÉANS

Tome 131

CHARLES D'ORLEANS quels le savant Académicien joint
cette chanson, où le Prince exprime si
naïvement les sentimens de son cœur :

Tiengne foy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pouroye tenir ;
Amoureux me faut devenir,
Je ne sçay qu'il m'en avendra,
Combien que j'ay oy de pieça
Qu'en amours faut maints maux souffrir.
Tiengne foy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pouroye tenir.

Mon cœur devant hier accointa:
Beauté qui tant la scet chérir
Que d'elle ne veut départir.
C'est fait, il est sien, & fera :
Tiengne foy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pouroye tenir.

J'ai cru appercevoir la même naïveté & la même finesse dans quelques Chansons où l'Auteur se plaint de la mélancolie qui venoit quelquefois le troubler. Je vous en rapporterai deux. Voici la premiere.

Laissez-moy penser à mon aise ;
Helas ! donnez-m'en le loisir.

Je devise avec plaisir ,
 Combien que ma bouche se taïse.
 Quant mérancolie mauvaïse
 Me vient maintefois assaillir ,
 Laissez-moy penser à mon aïse :
 Helas ! donnez-m'en le loysir.

CHARLES
 D'ORLEANS.

Car afin que mon cueur rapaïse ,
 J'appelle plaïsant souvenir
 Qui tantost me vient resjoüir.
 Pour ce , par Dieu ne vous desplaïse ,
 Laissez-moy penser à mon aïse ;
 Helas ! donnez-m'en le loysir.

Je crois qu'il seroit difficile de s'exprimer avec une naïveté plus élégante , & que Marot lui-même n'auroit pas mieux réussi. Certainement il se seroit fait honneur de cette pièce , & de la suivante qui est dans le même goût.

Allez vous en , allez , allez
 Souffy , soing & mérancolie ,
 Me cuidez-vous toute ma vie
 Gouverner , comme fait avez.
 Je vous promets que non ferez ,
 Raison aura sur vous maïstrie :
 Allez vous en , allez , allez.

L vj;

CHARLES
D'ORLEANS

Si jamais plus vous retournez
Avecque vostre compaignie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie,
Et ce jour que vous reviendrez :
Allez vous en , allez , allez .

Faut-il faire des descriptions , le pin-
ceau du Prince est d'une extrême déli-
cateſſe , témoins ces deux Rondeaux
où il décrit le Printems.

Les Fourriers d'Eſté ſont venus
Pour appareiller ſon logis ,
Et ont fait tendre ſes tapis
De fleurs & verdure tiffus.
En eſtendant tappis velus
De vert herbe par le païs ,
Les Fourriers d'Eſté ſont venus
Pour appareiller ſon logis.

Cueurs d'ennuy pièça morfondus ,
Dieu mercy , ſont ſains & jolis ;
Allez vous en , prenez païs ,
Yver , vous ne demourrez plus ,
Les Fourriers d'Eſté ſont venus.

On louë avec raiſon pluſieurs des
descriptions du Roman de la Roſe que
je vous ai rapportées ; mais comparez-

les à celle que vous venez de lire , quel-
le différence n'y trouverez-vous pas ?
Je ne dis pas pour le langage , celui du
Roman étant plus ancien devoit moins
approcher de la pureté de notre lan-
gue , je dis pour les choses. Le Ron-
deau suivant est il moins estimable ?

Le tems a laissé son manteau
De vent , de froidure & de pluye ,
Et s'est vestu de brouderie
De Soleil luyant , cler & beau.
Il n'y a beste , ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie.
Le temps a laissé son manteau
De vent , de froidure & de pluye.

Riviere , fontaine & ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfaverie ;
Chascun s'abille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau
De vent , de froidure & de pluye.

Le Duc d'Orléans avoit l'art de met-
tre en œuvre tout ce qui se présentoit
sous sa main. Avec quelle facilité , par
exemple , ne fait-il pas usage des Pro-
verbes dans un grand nombre de ses

pièces ? Il y en a même plusieurs qui
 CHARLES ne sont composées que de ces Prover-
 D'ORLEANS bes , & qui sont cependant un tout
 agréable & ingénieux. Je ne vous rap-
 porterai que le Rondeau suivant.

Petit Mercier , petit panier :
 Pourtant se je n'ay marchandise
 Qui soit du tout à vostre guise ,
 Ne blamez pour ce mon mestier.
 Je gagne denier à denier ;
 C'est loings du trésor de Venise :
 Petit Mercier , petit panier.

Et tandis qu'il est jour ouvrier
 Le temps pers quant à vous devise ,
 Je voys parfaire mon emprise ,
 Et parmy les ruës crier ,
 Petit Mercier , petit panier.

Le Prince savoit aussi plaisanter agréa-
 blement : par exemple , en parlant du
 Duc Jean de Bourbon , il en fait en
 deux mots ce portrait si naïf :

Helas ! & qui ne l'aimeroit
 De Bourbon le droit héritier ,
 Qui a l'estomac de papier ,
 Et aura la goutte de droit.

Ce Duc de Bourbon avoit été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt en 1415. avec le Duc d'Orléans , & il mourut en Angleterre au mois de Janvier 1433. Voici un autre exemple du tour que le Prince savoit donner aux choses lorsqu'il vouloit ou railler ou censurer. Le Comte de Clermont , apparemment Charles I. du nom , Duc de Bourbon & d'Auvergne , Comte de Clermont , &c. lui envoya un Rondeau où il moralisoit , & sembloit vouloir lui donner des avis. Le Prince y répondit , & donna à sa réponse un air d'ironie , mais d'une ironie fine & délicate. Pour bien l'entendre , il faut rapporter l'un & l'autre Rondeau ; voici celui du Comte de Clermont.

De bien ou mal le bien faire l'emporte ,
N'est-il pas vrai ? ainsi que dit chacun.
Elas ! ouy ; car je n'en voy pas ung
Qui à la fin d'un jeu ne se depporte.

Je vous diray quant la personne est morte,
Et a bien fait , il n'a esté commun ,
De bien ou mal le bien faire l'emporte.

Faisons-le donc , nous trouverons la porte
De Paradis , où il n'entre nesung
Que peu ne soit , s'il n'est trop , importun.

De prier Dieu ; & à vous m'en rapporte ;

CHARLES De bien ou mal le bien faire l'emporte.
D'ORLEANS

La Réponse du Duc d'Orléans est ainsi conçue :

Quant oyez prescher le Regnart ,
Pensez de vos oyes garder ,
Sans à son parler regarder ;
Car souvent scet servir de l'art ,
Contrefaisant le papelart
Qui scet ses paroles farder ;
Quant oyez prescher le Regnart ,
Pensez de vos oyes garder.

Les fais de Dieu je metz à part ,
Ne je ne les veuil retarder ,
Ne contre le monde darder ;
Chascun garde son estendart.
Quant oyez prescher le Regnard ,
Pensez de vos oyes garder.

Non-seulement vous voyez par ce Rondeau avec quel art le Duc d'Orléans favoit manier la Satyre , il peut aussi vous faire juger de la supériorité de ses talens poétiques sur ceux du Comte de Clermont ; vous trouveriez partout cette même supériorité si j'entreprendois de vous rapporter les Rondeaux ,

Ballades ou Chançons des autres Princes qui étoient en liaison avec lui , & qui font partie de son recueil dans le manuscrit que j'ai consulté.

CHARLES
D'ORLÉANS

Comme le Duc d'Orléans a composé le plus grand nombre de ses pièces durant son séjour forcé en Angleterre , il n'est pas étonnant que dans beaucoup il soit parlé des projets de sa délivrance , du desir qu'il avoit d'en voir approcher le moment , aussi-bien que des malheurs de la France , & de l'ardeur avec laquelle il souhaitoit d'y voir regner l'union & la paix. La plupart de ces poësies ne seroient point inutiles à un Ecrivain qui voudroit travailler sur l'histoire de ce tems-là. Pour moi qui ne vous parle de Charles d'Orléans que comme Poëte , je dois me contenter de vous rapporter seulement quelques pièces de ce genre. Voici une de ses Ballades adressées au Duc de Bourgogne.

Pour le haste de mon passage
Qu'il me convient faire outre Mer ,
Tout ce que j'ay en mon courage
A présent ne vous puis mander ;
Mais non pourtant , à brief parler
De la Ballade que m'avez

CHARLES
D'ORLEANS

Envoyée, comme favés,
Touchant paix & ma délivrance,
Je vous mercye chiérement
Comme tout vostre entièrement
De cueur, de corps & de puissance.

Je vous enverray message
Loyal, secret, & assez sage,
Pour bien à plain vous infourmer
De tout ce que pouray trouver
Sur ce que savoir desirés :
Pareillement faut que mettés
Et faittes de la part de France
Diligence soingneusement ;
Je vous en requier humblement
De cueur, de corps & de puissance.

Et sans plus despendre langage,
A cours mots plaïse vous penser
Que vous laisse mon cueur en gage
Pour tousjours, sans jamais faulser.
Or me veuilliés recommander
A ma Cousine ; car croyés
Que en vous deux, tant que vivrés,
J'ay mise toute ma fiance,
Et vostre party loyaument
Tendray sans faire changement,
De cueur, de corps & de puissance.

Or y parra que vous ferez,
Et se point ne m'oublierez,
Ainsi que j'y ay espérance,
Adieu vous dy présentement,
Tout Bourgongnon suy vrayement
De cueur, de corps & de puissance.

Le Duc de Bourgogne lui fit cette
réponse en commençant sa Ballade par
le vers qui avoit servi de refrain à celle
du Duc d'Orléans :

De cueur, de corps & de puissance
Vous mercye très-humblement
De vostre bonne souvenance
Qu'avés de moi soingneusement.
Or povés faire entièrement
De moy en tout bien & honneur
Comme vostre cueur le propose,
Et de mon vouloir soyés seur
Quoyque nul die ne dépose.

Ne mestés point en oubliance
L'estat & le gouvernement
De la noble Maison de France
Qui se maintient piteusement :
Vous saurés tout, quoy & comment;

CHARLES
D'ORLEANS

Je n'en dy plus pour le meilleur :
Mais on en dit tant & expose,
Que c'est à oyr grant orreur ,
Quoyque nul die ne dépose.

Pensés à vostre délivrance ,
Je vous en prie chiérement ,
Car sans ce je n'ay espérance
Que nous ayons paix nullement :
On la hait tant mortellement
Que trop n'a treuvé de faveur ,
Ne fera , comme je suppose ,
Se ce n'est pas vostre labeur ,
Quoyque nul die ne dépose.

E N V O Y.

Or prions Dieu par sa douceur
Qu'à vous délivrer se dispose ;
Car trop avés souffert douleur
Quoyque nul die ne dépose.

Cette liaison réciproque entre le Duc d'Orléans & Philippe de Bourgogne , & cette confiance qu'ils avoient l'un pour l'autre , sont d'autant plus remarquables que Charles d'Orléans étoit fils de Louis d'Orléans qui avoit été assassiné par la faction de Bourgogne ; & que c'étoit en faveur du Duc de Bour-

gogne que les Anglois avoient si long-
 tems refusé de relacher le Prince, pour
 quelque rançon que ce fût. Mais que ne
 fait pas la nécessité ? Quoique les His-
 toriens ne mettent la réconciliation des
 deux Princes qu'en 1440. après le re-
 tour de Charles en France, il paroît
 cependant qu'elle étoit faite du moins
 secrètement, plusieurs années avant cet-
 te date. La Ballade suivante en four-
 nit une nouvelle preuve ; le Duc d'Or-
 léans y traite Philippe de Bourgogne
 de *Frere & de Compagnon*.

CHARLES
 D'ORLEANS

Des nouvelles d'Albion ,
 S'il vous en plaist, escoutez
 Mon Frere & mon Compagnon ;
 Sachez qu'à mon retourner
 J'ay esté deçà la mer
 Receu à joyeuse chiere ,
 Et a fait le Roy passer
 En bons termes ma matiere.

Je doy estre une saison
 Ellargi pour pourchasser
 La paix, aussi ma raençon ,
 Se je puis seurté trouver
 Pour aller & retourner :
 Il fault qu'en haste la quiere ,

CHARLES
D'ORLEANS

Se je veuil brief achever
En bons termes ma matiere.

Or gentil Duc Bourgongnon
A ce toy veuilliez m'aydier,
Comme mon entencion
Est vous servir & amer
Tant que vif pourray durer;
En vous ay fiance entiere
Que m'ayderez à finer
En bons termes ma matiere.

E N V O Y.

Les amis fault esprouver
S'ils voudront à ma priere
Me secourir, pour mener
En bons termes ma matiere.

Il faudroit transcrire vingt autres
Ballades, si je voulois vous faire con-
noître toutes celles où il est question des
projets pour la délivrance du Prince,
ou dans lesquelles il est parlé des mal-
heurs de la France. Je ne rapporterai
plus que celle-ci, qui doit avoir été
composée vers l'an 1435. puisque l'Au-
teur y dit qu'il avoit quarante-cinq
ans.

J'ay tant joiué avecques aage
A la paulme, que maintenant

J'ay quarante-cinq ; sur bon gage
Nous jouions , non pas pour néant.
Assez me sens fort & puissant
De garder mon jeu jusqu'à cy ,
Non , je ne crains riens que souffry.

CHARLES
D'ORLEANS

Car souffry tant me décourage
De joïer , & va estouppant
Les cops que fiers à l'avantage ,
Trop seurement est rachassant.
Fortune si lui est aidant ;
Mais espoir est mon bon amy ;
Non , je ne crains riens que souffry.

Vieillesse de douleur enrage
De ce que le jeu dure tant ,
Et dit en son felon langage ,
Que les chasses dorénavant
Marchera pour m'être nuyfant :
Mais ne m'en chault , je la deffry ;
Non , je ne crains riens que souffry.

E N V O Y.

Se bon eur me tient convenant
Je ne doubte ne tant ne quant
Tout mon adverfaire party ;
Ne je ne crains riens que souffry.

Les Ballades amoureuses qu'il fit en-

core depuis, les Chançons, les Ron-
 —————
 CHARLES deaux, les Complaintes qui sortirent
 D'ORLEANS encore de sa plume jusqu'en 1440. qu'il
 fut délivré, sont, ce me semble, une
 preuve que le *souci* ne l'avoit pas tant
 découragé qu'il paroît vouloir le faire
 entendre. On ne conserve pas ordinai-
 rement une gaieté si persévérante,
 quand le cœur est dans l'amertume.
 Mais il faut convenir d'un autre côté que
 le Prince prenoit beaucoup sur lui, qu'il
 cherchoit à dissiper son chagrin, & que
 l'espérance d'ailleurs le soutenoit. Dès
 le commencement de sa captivité il s'é-
 toit flatté d'une prompte délivrance, &
 c'étoit pour l'accélérer qu'il avoit exhor-
 té dans sa *Complainte de France*, tous les
 Ordres de l'Etat à demander à Dieu la
 paix que tous les moyens humains pa-
 roissoient ne pouvoir procurer, & à ré-
 former leurs mœurs afin de la mériter.
 Cette Complainte est une des plus lon-
 gues de toutes les pièces du Duc d'Or-
 léans. Elle commence ainsi :

France jadis on te fouloit nommer
 En tous pays le trésor de Noblesse,
 Car un chascun pouvoit en toy trouver
 Bonté, honneur, loyauté, gentillesse,
 Clergie, sens, courtoisie, proesse;

Tous

Tous Eſtrangers aimoient te ſuyr,
 Et maintenant voy, dont j'ay deſplaifance,
 Qu'il te 'convient maint grief mal ſouſtenir
 Très-creſtien franc Royaume de France.

CHARLES
 D'ORLEANS

Le Prince étend cette penſée, remon-
 te à la ſource des maux qu'il déplore,
 en accuſe les mauvaiſes mœurs des
 Grands & du Peuple, moralife à cet-
 te occaſion, conjure de tout entrepren-
 dre pour appaiſer la colere de Dieu, &
 finit ainſi :

Et je Charles Duc d'Orlians rimer
 Voulu ces vers ou temps de ma jeuneſſe,
 Devant chaſcun les veuil bien advoïer ;
 Car priſonnier les fis, je le confeſſe ;
 Priant à Dieu, qu'avant qu'aye vieilleſſe
 Le temps de paix partout puiſt avenir,
 Comme de cuer j'en ay la deſirance,
 Et que voye tous les maux brief finir ;
 Très-creſtien franc Royaume de France.

Parmi ce grand nombre de poëſies du
 Duc d'Orléans, on en trouve pluſieurs
 en Anglois ; il eſt vraiſemblable que le
 Prince avoit appris cette langue durant
 le long ſéjour qu'il avoit été contraint de
 faire en Angleterre. D'autres ſont en
 Latin rimé, ſelon le goût de ce tems-
 la. Pluſieurs de celles-ci, & quelques-
 unes qui ſont en François, ſont intitu-

CHARLES
L'ORLEANS lées, *Caroles* ; peut-être que les dernières étoient faites pour être chantées dans des danses en rond : car on sçait que l'on donnoit autrefois le nom de *Carole* à ces sortes de danses, & même encore du tems de Ronfard, qui dit en quelque endroit :

Si tout ravi des sauts de vos Caroles, &c.

Encore aujourd'hui le mot Italien *Carola* ne signifie pas autre chose. A l'égard des pièces Latines qui ont ce titre dans le Duc d'Orléans, il y en a qui paroissent avoir eu un autre objet, telles que celles qui sont sur des sujets saints, comme sur l'*Incarnation* du fils de Dieu ; & en ce cas elles auroient pû être composées pour des Processions Ecclésiastiques, qui, selon que je le lis dans le Glossaire de du Cange, étoient appelées *Caroles* quand elles se faisoient autour d'une Eglise ou de Chapelles fermées.

Beaucoup d'autres pièces du même Prince, qui ont toutes l'amour pour objet, font mention du jour de saint Valentin, ou sont datées de ce jour-là ; & dans quelques-unes le Poëte nomme sa Dame, sa *Valentine*. La raison est que le jour de la fête de saint Valentin,

qui se célèbre le quatorzième de Février, arrive assez communément durant le tems de Carnaval, & qu'en ce même jour, c'étoit un usage dans plusieurs Cours de l'Europe, que les Cavaliers s'assemblassent pour donner quelque fête aux Dames, & qu'ensuite on tirât au sort pour assigner à chaque Dame un Cavalier qui étoit tenu de lui rendre ses services durant une année, d'être à ses ordres, de l'accompagner où elle vouloit aller, & de l'obliger en tout ce que la politesse & la décence pouvoient exiger : car on assure que cette espece de servitude volontaire dont les Cavaliers se faisoient honneur, & qui duroit jusqu'au même jour le saint Valentin de l'année suivante, n'alloit pas au-delà de ce que je viens de dire. Ces Cavaliers écrivoient, il est vrai, des lettres pleines de tendresse à celles qui leur étoient échues en partage ; ils faisoient pour elles des vers amoureux, ils soupiroient, se plaignoient, & desiroient comme les Amans ont chez les Poëtes & dans les Romans, mais ce n'étoit, dit-on, qu'un simple jeu d'esprit auquel le cœur prenoit peu de part.

Au reste quelque étendue ou quel-

CHARLES
D'ORLEANS

ques bornes que l'on donne à cet usage, il est visible que c'est à cette coutume que le Duc d'Orléans fait allusion dans quantité de ses pièces. C'est le jour de *saint Valentin* que la Jeunesse lui apparôit, & l'exhorte à le suivre pour l'introduire au Temple de l'Amour : c'est le même jour qu'il acquiert tantôt une Dame, tantôt une autre, & qu'il se dévouë à son service ; car cet usage étoit aussi introduit en Angleterre, puisque le Prince dit, *c'est la coutume de piece* ; & qu'on ne peut douter qu'il n'ait composé plusieurs des pièces où il en est fait mention, durant sa captivité en ce Royaume : je vais vous en rapporter quelques unes, qui suffiront pour appuyer ce que je viens d'avancer. Voici donc ce que dit l'Auteur dans une de ses Ballades ;

Le beau Souleil le jour saint Valentin
Qui apportoit sa chandelle allumée,
N'a pas long-temps entra un bien matin
Privéement en ma chambre fermée :
Celle clarté qu'il avoit apportée
Si m'esveilla du somme de souffry
Où j'avoie toute la nuit dormy
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

Ce jour aussi pour partir leur butin
Des biens d'amour, faisoient assemblée
Tous les oyseaulx qui parlans leur latin
Crioyent fort demandans la livrée
Que nature leur avoit ordonnée ;
C'estoit d'un per comme chascun choisy ;
Si ne me peu r'endormir pour leur cry
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

CHARLES
D'ORLEANS.

Lors en moillant de larmes mon coëssin
Je regrettay ma dure destinée ,
Disant, oyseaulx je vous voy en chemin
De tout plaisir & joye désirée ;
Chascun de vous a per qui lui agréé ,
Et point n'en ay ; car mort qui m'a trahy
A prins mon per, dont en deuil je languy
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

E N V O Y.

Saint Valentin choisissent ceste année
Ceulx & celles de l'amoureux party ;
Seul me tendray de confort desgarny
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

Le Rondeau suivant est sur le même
sujet :

A ce jour de saint Valentin
Que chascun doit choisir son per ,
M iij

**CHARLES
D'ORLEANS**

Amours demourrai-je non per.
Sans partir à vostre butin?

A mon reveillier au matin
Je n'y ay cessé de penser
A ce jour de saint Valentin.

Mais Nonchaloir mon médecin
M'est venu le poulxse taster
Qui m'a conseillié reposer
Et r'endormir sur mon coussin
A ce jour de saint Valentin.

C'est encore le même langage dans ce
deuxième Rondeau :

A ce jour de saint Valentin
Qu'il me convient choisir ung per ,
Et que je n'y puis eschapper ,
Pensée prens pour mon butin.

Elle m'a resveillé matin
En venant à mon huis frapper ,
A ce jour de saint Valentin.

Ensemble nous orons hutin
S'elle veult trop mon cueur happer ,
Mais s'espoir je peusse attraper ,
Je parlasse d'autre Latin ,
A ce jour de saint Valentin.

Le Prince dit dans un autre adressé à
Madame d'Angoulême :

A ce jour de saint Valentin,
 Puis qu'estes mon per ceste année,
 De bienheureuse destinée
 Puissions-nous partir le butin, &c.

CHARLES
 D'ORLEANS

Ces autorités doivent suffir pour vous démontrer la vérité de l'usage dont j'ai entrepris de vous parler : il me seroit facile de les multiplier ; car les poësiës du Duc d'Orléans en sont remplies, mais cette répétition pourroit vous ennuyer. Les deux chansons suivantes nous apprennent, que lorsque la fête de saint Valentin arrivoit le Mercredi des Cendres, l'assemblée des Cavaliers & des Dames ne se tenoit que l'après-midi, & que le matin on tâchoit de paroître Chrétien : voici la premiere de ces deux Chansons.

Saint Valentin quant vous venez
 En Carefme au commencement
 Receu ne ferez vrayement
 Ainsi que accoustumé avez.

Souffy & pénance amenez ;
 Qui vous recevroit lyément,
 Saint Valentin quant vous venez
 En Carefme au commencement ?

Une autresfois vous avancez
 M iij

Plustost, & alors toute gent
 Vous recueilliront autrement,
 Et pers à choysir amenez.

Voici la seconde Chanson :

Saint Valentin dit, veez me ça,
 Et apporte pers à choysir :
 Viengne qui y devra venir ;
 C'est la coustume de piéça.
 Quant le jour des Cendres, hola ;
 Respond, auquel doit-on faillir ?
 Saint Valentin dit, Veez me ça,
 Et apporte pers à choysir.

Au fort au matin convendra
 En devotion se tenir,
 Et après disner à loysir
 Choississe qui choysir voudra ;
 Saint Valentin dit, veez me ça,
 Et apporte pers à choysir.

Outre les Princes que je vous ai nom-
 més, qui étoient en relation avec le
 Duc d'Orléans, qui lui écrivoient en
 vers, & à qui il répondoit de même,
 j'ai trouvé dans le manuscrit que l'on
 m'a confié, des Ballades, des Ron-
 deaux & des Chançons de plusieurs au-

tres Poètes qui, à l'exception d'Olivier de la Marche, dont je vous parlerai, ne sont plus connus aujourd'hui.

CHARLES
D'ORLÉANS.

Je n'ai pas même trouvé leurs noms, ni dans le recueil de Fauchet, ni dans les Bibliothèques de la Croix-du-Maine & de du Verdier. Ces Poètes sont Jean & Simonnet Cailleau, Gilles des Ormes, Berthault de Villebrême, le Sieur de Thignonville, Benoît d'Amiens, H. Levoys, Frédet, Guiot & Philippe Pot, Garencieres, Maître Etienne le Gout, le Sieur de Torfy, Bouciquault, le Cadet d'Albret, le Bâtard de la Trémoille, Philippe de Boulainvilliers, M. de Beaujeu & quelques autres. Plusieurs, comme vous voyez, portent des noms illustres; on connoît leurs familles, dont quelques-unes subsistent encore avec distinction; mais ils n'en sont pas plus connus comme Poètes. Les vers de Frédet & de Jean Cailleau m'ont paru l'emporter pour le tour & pour l'expression sur ceux des autres. Il est visible que le premier avoit la confiance du Duc d'Orléans; ils se faisoient des confidences mutuelles; ils s'entrenoient de leurs affaires, mais en termes couverts qui n'étoient entendus que d'eux. Ils par-

CHARLES
D'ORLEANS

loient aussi de leurs amours, & l'on voit par plusieurs Rondeaux de Frédet qu'il se trouvoit de même que le Prince aux assemblées du jour de saint Valentin; qu'il tiroit au sort comme les Cavaliers les plus distingués; & que comme à eux on lui adjugeoit sa Dame. Il paroît qu'il vivoit à la Cour des Ducs de Bourgogne, mais je ne puis vous dire quel emploi il y avoit.

Cette finesse & cette naïveté charmante qui caractérisent les poésies du Duc d'Orléans, ont tellement plû aux Poètes qui ont écrit dans le même siècle, ou au commencement du suivant, que plusieurs se sont cru permis, tantôt de s'approprier ses pensées, ses réflexions, les tours qu'il a employés, les fictions qu'il a imaginées, tantôt de copier entièrement plusieurs de ses pièces, de les donner sous leur nom, & de les mêler avec leurs foibles, & souvent leurs insipides productions. La lecture que j'ai faite de ces vieux Poètes m'a fait découvrir plusieurs de ces larcins, & peut-être en découvreroit-on beaucoup d'autres si l'on pouvoit comparer toutes & chacune des poésies du Duc d'Orléans avec les poésies de ceux, qui de son tems, ou peu après lui, ont

entrepris de courir la même carrière. ~~entrepris de courir la même carrière.~~

Ce sont en partie ces larcins qui CHARLES
m'ont engagé à m'étendre sur les poë- D'ORLÉANS
sies de Charles d'Orléans. On croyoit
qu'il n'y en avoit eu d'imprimées que
celles que M. l'Abbé Sallier a données
sous le nom de leur véritable Auteur ,
dans le judicieux Mémoire que je vous
ai cité , & dont j'ai fait plusieurs fois
usage dans cet article : on en avoit un
plus grand nombre , dont on faisoit
honneur à ceux qui n'en étoient que
les peres adoptifs ; & deslors je me trou-
vois engagé à vous en parler.

Nous avions déjà , par exemple , ces
deux Ballades que j'ai rapportées plus
haut , dont l'une commence par ces
vers :

En la Forest d'ennuyeuse tristesse ,
Un jour m'avint qu'à par moy cheminoye , &c.

Et la seconde par ceux-ci :

J'ay esté de la compagnie
Des amoureux moult longuement.

Ces deux Ballades étoient depuis long-
tems imprimées dans le recueil connu
sous le titre de *Jardin de plaisance &
Fleur de Rhetorique*. Celui qui a rédi-
gé ce recueil pouvoit ignorer de qui

CHARLES
D'ORLEANS étoient ces deux Ballades; il ne prétendoit point s'attribuer la gloire de les avoir composées; il a rapporté beaucoup d'autres poësies dont il n'a pas sçu, ou du moins dont il n'a point nommé les Auteurs : c'est une compilation, & il ne la donne que comme telle. Mais on ne peut excuser par le même motif d'ignorance, ni Octavien de Saint Gélais, ni Blaise d'Auriol. Quand on supposeroit qu'ils n'avoient vu aucun manuscrit des poësies du Duc d'Orléans, au moins étoient-ils bien assurés que les pièces que je revendique à ce Prince n'étoient point un fruit de leur veine. Pourquoi donc s'en faisoient-ils honneur ? Découvrons aujourd'hui leur larcin, puisque personne ne l'a encore fait.

Je vous ai rapporté comment le Duc d'Orléans conduit par *Jeunesse* au Temple de l'Amour, fut accueilli par celui-ci, & les suites de cette visite. Dans *la Chasse d'amours* par Octavien de Saint Gélais, supprimés le nom du Duc d'Orléans, & substitués en sa place celui de *l'Amant parfait*; vous trouverez très-peu de différence dans le récit de l'un & de l'autre. C'est exactement la même fiction, & la même conduite dans

la maniere de l'employer. *Beaulté* donne à l'*Amant parfait* les mêmes loix qui avoient été prescrites au Prince; elle les donne en même nombre, dans le même ordre, & après les mêmes cérémonies. La seule différence que j'y apperçois, c'est que Saint Gélais en paraphrasant ces loix, en a rendu le style lâche & languissant, & en a énervé l'élégance & la délicatesse. Les *Lettres de retenue* données à l'*Amant parfait* sont encore les mêmes pour le sens, & presque toujours pour les termes, que celles que Charles d'Orléans avoit reçues. Enfin la Chanson que M. l'Abbé Sallier avoit apportée en exemple, & dont il fait un si juste éloge, a été pareillement adoptée par Saint Gélais, sans y rien changer.

Blaise d'Auriol, contemporain d'Octavien de Saint Gélais, & qui paroît avoir été son ami, est encore plus copiste du Duc d'Orléans. Saint Gélais s'étoit approprié la premiere partie de la fiction imaginée par le Prince; d'Auriol a pillé la seconde. Selon le récit de Charles, ce Prince perdit par la mort celle qui lui étoit échue en partage. Dans l'affliction que lui cause cette perte, il apostrophe la mort, tombe

CHARLES D'ORLEANS malade, fait un Testament, proteste qu'il veut renoncer à l'amour, va trouver, après les obsèques poétiques de sa Dame, Cupidon & sa Mere par les conseils de l'*Age* qui lui avoit apparu, leur redemande son cœur, l'obtient, & avec lui des *Lettres de quittance*, part accompagné de *Bonconfort*, se retire dans la maison de *Nonchalloir*, gouvernée par *Passe-temps*, & s'amuse dans ce nouveau séjour, à faire des Ballades & des Chançons. Or voilà précisément & de point en point la fiction du livre de *la Départie d'Amours* de Blaise d'Auriol. Le titre même n'est point de l'invention de celui ci, il l'avoit encore trouvé dans le recueil du Duc d'Orléans.

Ce n'est pas tout : d'Auriol ne s'est pas contenté de copier la fiction si bien mise en œuvre par le Prince, il a pris aussi plusieurs de ses Ballades, Rondeaux & Chançons, où il n'a fait de changement que lorsqu'il a mal lû ou entendu ce que l'Auteur qu'il copioit avoit voulu exprimer. Par l'examen que j'ai fait de ce plagiat, j'ai trouvé dans d'Auriol neuf pièces entières de Charles d'Orléans, & plusieurs autres qui en sont imitées si servilement qu'il ne faut que des yeux pour y reconnoître

la source où elles ont été puisées. Les CHARLES
D'ORLEANS
pièces copiées sont, entr'autres, les
deux Ballades déjà imprimées dans le
Jardin de plaisance ; l'apostrophe à la
mort, qui commence par ce vers ;

Las ! Mort qui t'a fait si hardye ?

La Ballade où le Duc d'Orléans con-
tinuant l'éloge de sa Dame, dit :

Je me fouloye pour penser
Au commencement de l'année
Quel don je pouvoye donner
A ma Dame la bien aimée, &c.

Celle que d'Auriol commence par ce
vers :

L'exemplaire de Nonchalloyr,

Mais qui dans le Duc d'Orléans com-
mence bien mieux par ceux-ci,

L'emplastre de Nonchalloyr

Que fus mon cueur pieça ay mis, &c.

Et quelques autres, qui entrent dans le
plan de la fiction dont j'ai parlé ; & en
particulier la Ballade qui suit, dans la-
quelle Charles d'Orléans fait une allu-
sion si naïve au jeu des Echecs :

J'ay aux échets joiué devant amours

CHARLES
D'ORLEANS

Pour passer temps, avecques faulx dangier,

Et feurement me suy gardé tousjours

Sans riens perdre , jusques au derrenier

Que fortune luy est venu aidier ,

Et par meschief, (a) que maudite soit-elle !

A ma Dame prise soudainement ;

Parquoy suy mat , je le voy clairement ,

Si je ne fais une Dame nouvelle.

En ma Dame j'avoye mon secours

Plus qu'en autre, car souvent d'encombrier

Me délivroit quand venoit à son cours ,

Et en gardes faisoit mon jeu lier :

Je n'avoye *Pion* , (b) ne *chevalier*

Ruffin , ne *rocq* qui pussent ma querelle

Si bien aidier , je y pert vraiment ;

Car j'ay perdu mon jeu entièrement :

Si je ne fais une Dame nouvelle.

Je ne me sçay jamais garder des tours.

De fortune qui maintefois changier

A fait mon jeu , & tourner à rebours ;

Mon dommage scet bientost espier ,

Elle m'assaut sans point me deffier ;

Par mon serment, oncques ne congneu telle

En jeu party suy si estrangement

(a) d'Auriol dit , par la mort.

(b) d'Auriol a lû , *Prince*.

Que je me rends, & n'y voy sauvement

Si je ne fais une Dame nouvelle.

CHARLES
D'ORLEANS

Cette Ballade est sans envoi dans le manuscrit que j'ai suivi.

L'apparition de l'*Age à l'Amant parfait*, & le Dialogue qui est entre l'un & l'autre, sont plus une imitation, quoique trop servile, qu'une copie exacte de ce qu'on lit sur le même sujet dans les poésies du Prince. Mais après que d'Auriol a suivi son modèle dans le reste de la fiction, il le copie encore dans cette Ballade qu'il dit avoir faite dans les premiers momens de son séjour au Palais de *Nonchalloyr*.

Ballades, Chançons & Complaintes

Sont pour moy mises en oubly ;

Car ennuy & pensées maintes

M'ont tenu long temps endormy.

Non pourtant, pour passer soulcy

Essayer veul se je sçauroye

Rimer, ainsi que je soulloie :

Pour ce j'en feray mon povoir,

Combien que je congnois & sçay

Que mon langage trouveray

Tout enroillé de Nonchalloyr.

Plaisans parolles sont estaintes

CHARLES
D'ORLEANS

En moy qui devient raffoty ;
 Au fort je vendray aux attaintes
 Quant beau parler m'aura failly :
 Pourquoi pry ceulx qui m'ont oy
 Langagier , quant pieça j'estoye
 Jeune , nouvel & plain de joye ,
 Que veuillent excusé m'avoir ;
 Oncques mais je ne me trouvay
 Si rude , car je suis pour vray
 Tout enroillié de Nonchalloir.

Amoureux ont parolles paintes ,
 Et langage frois & joly ;
 Plaisance dont ils sont accointes
 Parle pour eulx ; en ce party
 J'ay esté , or n'est plus ainfy ;
 Alors de beau parler trouvoye
 A bon marchié tant que vouloye ,
 Si ay despendu mon savoir ,
 Et s'un peu espargné en ay ,
 Il est , quant vendra à l'essay ,
 Tout enroillié de Nonchalloir.

E N V O Y.

Mon jubilé faire devroye ,
 Mais on diroit que me rendroye
 Sans coup férir , car bon espoir
 M'a dit que renouvelley ;

Pour ce mon cueur fourbir feray

Tout enroillié de Nonchalloit.

CHARLES
D'ORLEANS

Ce que je vous ai rapporté jusqu'ici des poësies de Charles Duc d'Orléans , prouve avec quelle raison M. l'Abbé Sallier a observé que si M. Despréaux eût pû lire les poësies de ce Prince , il lui auroit accordé , plutôt qu'à Villon , l'honneur

Mém. de M.
Sall. cité dé-
ja.

D'avoir sçu le premier dans des siècles grossiers

Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

Il auroit avoué que le Duc d'Orléans avoit commencé à donner une forme plus réguliere à nos vers , & qu'il avoit , en quelque maniere , contribué à établir le langage de la poësie , qui jusques-là n'avoit que bégayé. Il seroit convenu que Villon même avoit pû profiter des poësies de Charles , comme l'on croit communément que Clément Marot avoit profité de la lecture de Villon. Enfin il auroit vu qu'avant ce dernier les différentes especes de poësie avoient déjà été assujetties à des regles , & que ces regles , par conséquent , étoient connues quand François Villon , né seulement en 1431. entra dans la carriere.

CHARLES
D'ORLEANS

Supposons même, continuë M. l'Abbé Sallier, que ce Poëte perfectionnant son art, l'eût emporté à cet égard sur Charles d'Orléans, il seroit toujours vrai que l'on auroit été redevable à l'autre de beaucoup de choses. Le Duc d'Orléans auroit toujours eu sur Villon le mérite de l'invention, la gloire d'avoir fait sentir à notre langue le génie qui convient à notre poésie, & cet air qui distingue notre langue des autres. Mais il s'en faut bien que la préférence doive être adjugée à Villon sur le Duc d'Orléans. C'est encore la décision de M. l'Abbé Sallier, & sans répéter les observations judicieuses qu'il fait sur l'essence de la poésie, pour montrer la vérité de cette décision, je suis persuadé qu'elle vous frappera, si vous daignez prendre la peine de comparer avec Villon les exemples que je viens de rapporter des poësies du Duc d'Orléans.

Ce Prince étant mort, comme je vous l'ai dit, le 8. Janvier 1466. put bien être témoin des premières brouilleries des Liégeois avec leur Evêque Louis de Bourbon, frere du Duc de même nom, & neveu par sa mere de Philippe, Duc de Bourgogne; mais il

ne put voir les suites de cette dissension qui furent si funestes aux Liégeois en 1468. Ceux-ci mécontents de leur Evêque, l'avoient chassé; le Duc de Bourgogne prit le parti du Prélat; Liège fut assiégée, prise & pillée, plusieurs des révoltés subirent différens supplices. Mais dans l'accord qui se fit ensuite, on rendit tous les vases sacrés qui avoient été emportés, on répara quelques dommages, l'on fit plusieurs fondations pieuses: tous ces faits sont détaillés par les Historiens de Louis XI. je ne vous les rappelle en deux mots que parce que ces événemens font le sujet de deux poèmes qui paroissent avoir été composés en 1468. même, ou l'année suivante, & qui n'ont été imprimés qu'en 1729. dans l'ouvrage intitulé, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France & de Bourgogne.*

CHARLES
D'ORLEANS

Poëme an-
onyme sur la
bataille de
Liège en
1468.

Le premier poème, qui a pour titre, *la Bataille de Liège*, commence ainsi:

A l'honneur de toute noblesse,
Et en exauçant gentillesse,
Puissance, proësse & vigour,
Vous veuil recorder la valour
De maint Seigneur preux & vaillant,
Et du hardement suffisant

CHARLES
D'ORLEANS

De maint Chevalier & Baron ,
Et Escuyers de grant renom ,
Qu'en mil quatre cens soixante & huit
S'assemblerent : (Ne vous annuit
Se de ce fait-cy vous ramembre :)
Ce fut ens au moys de Septembre ,
Droit le vingt-troisième jour ,
Qu'ils se monstrent sans séjour
A plains champs , j'en sçais le certain ,
Ens au pays de Halebain ,
Pour remettre en son haultain Siège
Le très-noble Seigneur du Liège ,
Qu'on avoit voulu déposer.
Mais à ce se vult opposer ,
Comme l'Istoire le témoigne ,
Le très puissant Duc de Bourgoigne , &c.

Le reste de ce poëme , qui est d'environ cinq cens vers , n'est presque plus qu'un dénombrement sec de tous les Princes , Seigneurs & autres Officiers qui se trouverent à cette expédition , tant du côté des Liégeois que du côté de leurs adversaires. Cette longue liste de noms ne peut avoir d'autre utilité , que celle de faire connoître ceux qui étoient à cette guerre. Mais la lecture en est fort ennuiante. Le Versificateur

ne sçait ni peindre , ni caractériser ceux
dont il parle. Il n'entre dans quelque
détail que lorsqu'il fait mention de Jean
de Boutteville , dont il dit :

CHARLES
D'ORLEANS.

Maître Jehan de Boutteville ,
Qui à armes fut ce jour habille ,
Et moult grant plaifance prenoit
Quant les nobles Barons véoit
A regarder sa contenance ;
Car par sa très-haute vaillance
Chascun sa valour esprouver ;
Car je puis pour certain prouver
Que ès quatre parties du monde
Comme il s'estent à la ronde ,
En Pruce , en Grenade , Outre-mer ,
Jhérusalem puis bien nommer ,
Et les haux monts de Sinay ,
En Chypre , & au port à Brendy
A esté.

Le second poëme est intitulé , *les
Sentences du Liège* : il n'a que cent soi-
xante-huit vers. C'est un détail des ré-
olutions prises contre la ville de Liège
pour la punir de sa révolte ; mais ce
poëme tout aussi languissant que le pré-
cédent ne mérite pas que je m'y arrête
plus longtems.

Mém. de M.
l'Abbé Sall.

La conséquence que M. l'Abbé Sallier veut que l'on tire de ses observations sur les poësies de Charles d'Orléans , & des exemples qu'il a rapportés de ces poësies , c'est que l'on donne au Prince la supériorité sur Villon , & que l'on ne dise plus de celui-ci , qu'il est le premier qui soit bien entré dans le génie de notre langue , & qu'il a effacé tous ceux qui l'ont précédé.

Villon avoit , à la vérité , comme le dit Marot , *un gentil entendement* , c'est-à-dire , un génie heureux , de l'enjouement & de la finesse. Mais en plusieurs endroits il est moins agréable que bouffon ; ses plaisanteries & sa gayeté sont plus libres que l'honnêteté & la sagesse ne le comportent , & souvent ses vers découvrent la bassesse de ses inclinations , aussi-bien que le dérèglement de ses mœurs. Marot , malgré sa prévention , n'avoit pû s'empêcher d'avouer que Villon auroit beaucoup gagné , pour la perfection de sa poésie s'il avoit fait quelque séjour *en la Cour des Roys & des Princes* , où , dit-il , *le jugemens se amendent , & les langages se polissent.*

Cependant

Cependant s'il n'a point donné de nouvelles graces à la Ballade & au Ron-
deau, on ne peut nier qu'il n'ait par-
faitement imité celles que l'on y avoit
déjà mises. S'il n'a point inventé, au
moins a-t'il bien connu ce badinage
délicat, qui tient comme le milieu en-
tre l'agréable & le bouffon, & que dans
la suite Marot & Saint Gélais, Voitu-
re & Sarrafin, semblent avoir porté au
plus haut degré.

VILLON.

Mass. hist.
de la Poësie
Fr. p. 248.
& suiv.

Ce Poëte nous a tracé lui-même son
histoire en plusieurs endroits de ses
vers, où il se peint d'après nature &
sans se flatter. Il étoit de Paris, & s'ap-
pelloit François Villon. Il n'a jamais
pris d'autre nom; personne ne lui en a
non plus donné d'autre jusqu'au Prési-
dent *Fauchet*, c'est-à-dire, pendant plus
de cent ans; son pere & un de ses on-
cles portoient le même nom de *Villon*.
Ainsi ce n'est point un surnom qu'on
lui ait donné à cause de ses friponne-
ries, comme tant d'Auteurs l'ont écrit.
Le nom de *Corbeuil* que le Président
Fauchet lui donne ne lui appartient pas.
Cet Ecrivain a été trompé par une
fausse copie de l'Epitaphe de Villon,
ainsi conçue :

Lett du P.
du Cerceau
sur les œuvr.
de Vill.

Je suis François, dont ce me poise,

Tome IX.

N

VILLON.

Nommé *Corbueil*, en mon surnom,
Natif d'Auvert enprès Pontoise,
Et du commun nommé Villon,
Où d'une corde d'une toise,
Sauroit mon col que mon cul poise,
Se ne fust un joli appel;
Le jeu ne me sembloit point bel.

Son Epitaphe véritable qui se trouve
dans toutes les éditions de ses œuvres,
& dans le *Pantagruel* de Rabelais, liv.
iv. chap. 67. est telle :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris enprès Pontoise,
Or d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

Il y a lieu de croire que du quatrain
de Villon on a fait longtems après lui
un huitain, pour l'adopter à un parti-
culier nommé *Corbeuil*, qui apparem-
ment étoit surnommé *Villon* parmi ses
camarades, c'est-à-dire, en vieux lan-
gage *fripon*: ce mot étoit usité dans cette
signification avant notre Poète, comme
vous pouvez le voir dans la lettre dont
le P. du Cerceau a orné la dernière
édition de Paris des œuvres de *Villon*
& dans laquelle il s'étend sur ce suje

beaucoup plus , ce semble , qu'il n'étoit
nécessaire.

VILLON.

Villon naquit donc à Paris l'an 1431.
car il fit son grand Testament en 1461.
& le data de la trentième année de son
âge. Il parle de ses parens comme de
gens fort pauvres qui n'avoient ni fonds
ni revenus :

Pauvre je suis dès ma jeunesse
De pauvre & de petite extrace ,
Mon pere n'eut oncq' grand' richesse ,
Ne son ayeul nommé Erace ,
Pauvreté tous nous fuyt & trace ;
Sur les tombeaulx de mes ancêtres
(Les ames desquelz Dieu embrasse)
On n'y voyt couronnes ne sceptres.

Édit. de Vill.
p. 21.

Ses parens ne laisserent pas de l'en-
voyer aux Ecoles ; mais il fit ses étu-
des en jeune homme qui avoit plus de
penchant au libertinage que d'amour
pour les sciences. Il témoigne dans son
grand Testament quelque repentir d'a-
voir mal employé ce premier tems ,
qui est d'une si grande conséquence
pour le reste de la vie :

Hé ! Dieu se j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle ,
N ij

Et à bonnes meurs dédié,
 J'eusse maison & couche molle.
 Mais quoy ? je fuyoye l'escolle
 Comme fait le mauvays enfant ;
 En escrivant ceste parolle
 A peu que le cueur ne me fend.

Lorsqu'il entra dans le monde, il se joignit à d'autres jeunes gens, qui avoient à peu près les mêmes inclinations que lui. Comme ils se hâtoient de vivre, la plûpart moururent au commencement ou au milieu de leur course, & leur mort précipitée obligeoit quelquefois Villon à faire sur lui-même des retours, qui paroissent avoir été assez infructueux. Son grand Testament est rempli de ces réflexions ; il y dit entr'autres :

P. 15.

Où sont les gratieux gallans
 Que je fuyvoye au temps jadis,
 Si bien chantans, si bien parlans,
 Si plaisans en faitz & en dictz ?
 Les aucuns sont morts & roydiz,
 D'eulx n'est-il plus rien maintenant ;
 Repos ayent en Paradis,
 Et Dieu saulve le remenant.

L'effet de ces réflexions passoit vite

& Villon en revenoit toujours à son genre de vie ordinaire. Il nous en donne lui-même une idée assez plaisante : car parlant de sa principale occupation, il se rend sans façon ce témoignage dans ses *Repuës franches* :

VILLON.

S'estoit la mere nourriciere
De ceulz qui n'avoyent point d'argent ;
A tromper devant & derriere
Estoit ung homme diligent.

Mais quoiqu'il dise au même endroit que c'étoit

Pour gaudir & faire grant chere ,
il témoigne ailleurs , que s'il vivoit d'industrie, ce n'étoit que par nécessité, & que si la fortune l'avoit rendu misérable, la nature dans le fond ne ne l'avoit pas fait vicieux. C'est dans son grand Testament, où après avoir rapporté ce qu'on raconte d'Alexandre, qu'ayant trouvé de nobles sentimens & des qualités louables dans un Corsaire, il le retira de ce métier, & lui donna dequoi subsister honnêtement, il ajoute :

Page 17.

Si Dieu m'eust donné rencontrer
Ung autre piteux Alexandre

N iij

VILLON.

Qui m'eust fait en bon heur entrer,
 Et puy qu'il m'eust veu condescendre
 A mal, estre ards & mys en cendre
 Jugé me fuisse de ma voix ;
 Necessité fait gens mesprendre,
 Et fain saillir le Loup des boys.

Mass. p. 252.
 & suiv.

Le Loup en *saillit* tant & si bien, dit l'Historien de notre poésie, qu'à la fin il fut pris au piège. On arrêta Villon, & il fut conduit au Châtelet.

De la maniere dont il parle de cette prison dans son *petit Testament* qu'il composa à l'âge de vingt-cinq ans, il paroît qu'il avoit fréquenté ce lieu avant cet âge, & qu'il le connoissoit bien. Comme la plupart de ses friponneries qui lui attiroient ces disgraces, se terminoient à escamoter du pain, du vin, de la marée, de la viande, &c. pour se réjouir aux dépens d'autrui avec ses camarades, il en étoit quitte pour quelque tems de prison.

Mais il s'agissoit, sans doute, de quelque chose de plus sérieux dans l'affaire qui le fit arrêter au tems dont il est ici question. C'étoit, sans doute, pour quelque vol considérable, ou quelque action fort criminelle, probablement exercée à Rüel, comme on le

conjecture de la seizième Ballade de son grand Testament, & de la seconde du *Jargon*. Le cas fut trouvé assez grave pour le faire condamner à être pendu, avec cinq autres de ses compagnons, tous aussi honnêtes gens que lui. Quelques-uns ont cru qu'ils étoient coupables de fausse monnoye; mais cela n'est pas vraisemblable, puisque l'on sçait qu'alors le supplice ordinaire des faux Monnoyeurs étoit d'être jettés dans une chaudiere d'huile bouillante.

VILLON.

Lett. du P.
du Cerceau.

Villon se voyant condamné, ne perdit rien de sa gaieté naturelle, & ce fut dans une si triste conjoncture qu'il fit, pour lui servir d'Epitaphe, les quatre vers que j'ai rapportés plus haut. Il envisagea sans s'étonner toutes les suites d'un jugement si capable d'effraier tout autre; & composa une Ballade pour lui & pour ses compagnons, lorsqu'on les auroit portés à Montfaucon après le supplice. Elle commence par ces quatre vers :

Freres humains qui après nous vivés,
N'ayez les cueurs contre nous endurciz,
Car si pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plustost de vous merciz.

Mais quelque fermeté qu'il témoignât

au dehors, il avouë, parlant de sa con-
 VILLON. damnation, *que le jeu ne lui plaisoit pas* ;
 & comme ce n'étoit point alors l'usage
 que l'on appellât pour le condamné,
 il en appella lui-même, & il trouvoit
 dans la fuite, qu'encore qu'il n'y eût
 pas grande subtilité à dire, *j'en appelle*,
 c'étoit le plus beau mot qu'il eût dit en
 sa vie.

Cuidez-vous que sous mon cappel
 N'y eust tant de philosophie
 Comme de dire, j'en appelle ?
 Si avoit, je vous certifie.
 Combien que point trop ne m'y fie,
 Quand on me dit, présent Notaire,
 Pendu serez, je vous affie,
 Estoit-il lors temps de me taire ?

Son appel lui sauva la vie : le Parle-
 ment infirma la sentence du Châtelet,
 & commua la peine de mort en celle du
 bannissement. Villon en témoigna sa
 reconnoissance à cette Cour par la *Re-*
queste en forme de Ballade, qu'il lui adressa,
 & qui commence par ce vers,

Tous mes cinq sens, yeux, oreilles & bouche, &c.

Echappé de ce danger, il se retira à
 Saint Genou, près de Saint Julien,

Marches de Bretagne ou Poitou, comme il s'exprime lui-même. Mais par la description qu'il fait de certaines personnes qu'il y fréquentoit, il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y porta pas lui-même des mœurs plus réglées. Voici ce qu'il dit :

Oeuv. de Villon, p. 537

Si parlé-je un peu Poitevin,
 Car deux Dames le m'ont appris.
 Filles sont très-belles & gentes
 Demourantes à Sainct Genou
 Près Sainct Julian des Voüentes,
 Marches de Bretagne ou Poictou.

Peut-être fut-ce dans le même pays qu'il composa son *petit Testament*, écrit certainement en 1456.

Quoi qu'il en soit, entraîné par son penchant à la friponnerie, il ne tarda pas à retomber dans le crime, & il fut emprisonné de nouveau, non pas à Melun, par ordre de Jacques Thibaut d'Aussigny, Juge de ce lieu, comme la plupart des Modernes l'ont prétendu, mais à Meun sur Loire, par ordre de Thibaut d'Aussigny, qui étoit Evêque d'Orléans dès 1452. Villon se plaint ainsi de la rigueur avec laquelle il fut traité dans cette nouvelle prison.

VILLON.

Dieu mercy , & Jacques Thibaut
 Qui tant d'eau froide m'a fait boire ,
 Et en bas lieu , non en lieu haut ,
 Manger d'angoisses maintes poires ,
 Enfermé , quand j'en ay mémoire ,
 Pour luy je prie , & *reliqua* ,
 Que Dieu lui doint , & voire & voire ,
 Ce que je pense , & *cætera*.
 Toutefois je n'y pense mal ,
 Pour luy , & pour son Lieutenant ,
 Aussi pour son Official
 Je les ayme tous d'ung tenant ,
 Ainsi que Dieu fait le Lombard .

Plus heureux que sage , Villon échappa encore au supplice qu'il méritoit : l'an 1461. après environ trois mois de prison , il fut renvoyé par la protection de Louis XI. revenu tout nouvellement de Flandres , pour succéder à Charles VII. son pere. Villon n'oublia pas de témoigner aussi vivement qu'ingénieusement sa reconnoissance à ce Prince , en plus d'un endroit de son *grand Testament* , qu'il composa la même année 1461. Voila tout ce qu'on sçait de certain de la vie de notre Poëte.

Si l'on en doit croire Rabelais dans

son *Pantagruel*, Villon passa en Angle-
 terre, où il s'introduisit auprès du Roi VILLON.
 Edouard V. qu'il réjouit si bien par ses LIV. IV. C.
 plaisanteries & par ses contes, qu'il eut 67.
 beaucoup de part à ses bonnes grâces
 & à sa familiarité. Rabelais raconte
 fort au long ce que le Poète dit un
 jour à ce Prince qui lui montrait les
 armes de France placées dans un lieu
 où Edouard incommodé faisoit de vains
 efforts pour satisfaire aux humilians be-
 soins dont les Rois eux-mêmes ne sont
 point exemts : *Vraiment, Sire, vous*
l'entendez, lui dit Villon : *vous ne pou-*
viez imaginer de meilleur remède pour
votre mal.

Pour moi je crois que ce voyage de
 Villon en Angleterre, est de l'inven-
 tion de Rabelais. Il est sûr au moins
 que cette prétendue familiarité avec
 Edouard a tout l'air d'un conte. Edouard Poët. de Vill.
 V. n'étoit qu'un enfant qui n'a regné édit. de la
 que deux mois & douze jours, & qui Haye 1743
 n'a guères eu le loisir d'écouter les fa-
 daïses que Rabelais prête à Villon,
 ayant d'abord été sacrifié à l'ambition
 de Richard III. son oncle. Si Villon
 avoit effectivement passé en Angleter-
 re, & s'il avoit eu quelque familiarité
 avec le Roi, ç'auroit dû être avec

Edouard IV. qui a regné depuis 1461, jusqu'en 1483. mais il est encore difficile d'admettre cette supposition, puisqu'Edouard IV. étant mort à l'âge de quarante-deux ans, Rabelais n'auroit pû dire que ce Prince étoit *sur ses vieux jours*. Encore une fois tout cela ne paroît qu'une fable assez grossièrement imaginée, pour loier la valeur du Roi de France aux dépens de celle du Roi d'Angleterre.

Pantagr. l. 4.
C. 15.

Selon le même Rabelais, & ceux qui ont adopté son récit, Villon sorti de gré ou de force d'Angleterre, revint en Poitou, & se logea chez l'Abbé de saint Maixant, où, » pour donner » passe-tems au peuple, il entreprit faire joier la Passion en gestes & langage Poitevin. Les rolles distribués, » les Joüeurs recolés, le Théâtre préparé, Villon dit aux Maire & Echevins, que le mystere pouvoit être » prêt à l'issuë des Foires de Niort : » restoit seulement trouver habillémens » aptes aux personnages. » Le Maire & les Echevins prirent ce soin sur eux : mais n'ayant point trouvé d'habillement assez beau pour celui qui devoit représenter le Pere Eternel, Villon demanda au Sacristain des Cordeliers une

Chappe magnifique qu'avoient ces Religieux ; & sur le refus que le Sacristain fit de la prêter , tous les Acteurs résolurent de s'en venger. Ils convinrent qu'un certain jour que le Sacristain alloit à la quête monté sur la Mule du Couvent , ils se cacheroient sur sa route , déguisés sous les figures les plus horribles , tenans d'une main des *cymbales* & des sonnettes , & de l'autre des méches ardentes , des fusées & des pétards , & qu'en cet équipage ils tomberoient sur le Sacristain , au moins pour lui faire peur. Ce projet fut exécuté ; mais , selon Rabelais , il y eut plus que de la peur du côté du Sacristain ; il lui en couta la vie. Sa Mule effrayée , le renversa , le traîna long-tems sur le pavé , & ne reporta qu'un de ses membres au Couvent. Il y a lieu de croire que Rabelais a voulu faire une histoire tragique de ce qui ne fut peut-être qu'une plaisanterie , supposé que ce ne soit pas encore un nouveau conte inventé par Rabelais. On ignore le lieu & l'année de la mort de Villon.

VILLON.

Si l'on doit faire quelque fond sur ce que dans les huitains cent soixante & cent soixante-deux de son grand Testament , il ordonne sa sépulture & son

VILLON. épitaphe à sainte Avoie , Couvent de Religieuses à Paris , il fera vraisemblable qu'il a passé le reste de ses jours dans cette Ville , & qu'il y est mort vers la fin du quinzième siècle , ou au commencement du seizième. -

Mass hist. de
la poëf. Fr.
F. 212 & f.

Pour ce qui regarde ses ouvrages , ils contiennent ses deux Testamens , son *Jargon* , ses *Repuës franches* , & deux Scènes comiques assez courtes. Ses deux Testamens sont intitulés *le Petit & le Grand*. Il composa le premier sous le regne de Charles VII. & l'an 1456.

Mil quatre cens cinquante-six ,
Je François Villon escolier ,
Considérant de sens rassis , &c.

Il composa le second cinq ans après , au commencement du regne de Louis XI. qu'il remercie de sa délivrance , comme je l'ai déjà dit , & auquel il souhaite une longue postérité :

Escrip't l'ay l'an soixante & ung
Que le bon Roy me délivra
De la dure prison de Mehun ,
Et que vie me recouvra ,
Dont suys (tant que mon cueur vivra)
Tenu vers luy me humilier ,

Ce que feray tant qu'il mourra ,
Bienfaict ne se doit oublier.

VILLON.

Il n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il
fit le petit Testament, & il en avoit
trente quand il fit le grand :

En l'an trentiesme de mon aage
Que toutes mes hontes j'eue beuës ,
Ne du tout fol , encor ne sage ,
Nonobstant maintes peines eües ,
Lesquelles j'ay toutes reçües
Sous la main Thibault d'Auffigny , &c.

Aussi marque-t'il qu'il jouïssoit alors
d'une pleine santé de corps & d'esprit :

Pour ce que foible je me sens
Trop plus de biens que de santé ,
Tant que je suis en mon plain sens
Si peu que Dieu m'en a presté
(Car d'autre ne l'ay emprunté)
J'ay ce Testament très-estable
Faiict de derniere volenté ,
Seul pour tout , & irrévocable.

Il commence par donner son ame à
Dieu & son corps à la terre , ce qu'il
exprime en ces termes :

Premier j'ordonne ma pauvre ame

A la benoïste Trinité,

VILLON. Et la commande à Nostre-Dame.

Chambre de la Divinité,

Priant toute la charité,

Et les dignes Anges des cieulx,

Que par eulx soit ce don porté

Devant le trosne précieux.

Item mon corps j'ordonne & laisse

A nostre grand' mere la terre,

Les vers n'y trouveront grand' gresse,

Trop lui a faïct fain dure guerre,

Or lui soit délivré grand erre;

De terre vint, en terre tourne;

Toute chose (si par trop n'erre)

Voulientiers en son lieu retourne.

Mail. p. 262. On croiroit sur ce début que ces deux pièces sont très-sérieuses, cependant elles ne sont rien moins que cela. Ce sont deux espèces de satyres où l'Auteur prenant congé des personnes qu'il a connues, les caractérise par la nature des legs qu'il leur laisse. Chacun de ces legs renferme d'ordinaire une plaisanterie. La plupart même sont burlesques & ridicules. Par exemple, il laisse aux Quinze vingt ses lunettes; il donne la rogne de ses cheveux à son Barbier,

le bon jour à l'un , à l'autre une Ballade ou un Rondeau qu'il paye comptant ; ce qui fait que le grand Testament est entremêlé de diverses pièces très-disparates , & dont plusieurs ne sont nullement décentes.

Mais comme on ne connoît plus aujourd'hui les personnes, les lieux, ni les aventures dont parle l'Auteur, on trouve dans ces pièces beaucoup d'endroits obscurs. Il finit par regler ce qui regarde son enterrement, & par l'épitaphe qu'il veut que l'on mette sur son tombeau :

Item vueil que autour de ma fosse
Ce que s'ensuyt (sans autre histoire)
Soit escript en lettre assez grosse ,
Et qui n'auroit point d'escriptoire
De charbon soit , ou pierre noire
Sans en rien entasmer le plastre ,
Au moins fera de moy memoire ,
Telle qu'il est d'ung bon follastre.

Cy gist & dort en ce follier
Qu'amour occist de son raillon ,
Ung povre petit escollier ,
Jadis nommé François Villon ;
Onques de terre n'eut fillon ;

Il donna tout , chacun le scet ,
 VILLON. Table , tretteaulx , pain , corbillon ,
 Gallans , dictes en ce verset.

Quant à ce qu'il appelle son *Jargon* , ce sont quelques pièces qui paroissent être de sa jeunesse , composées en jargon ou langage d'Argot , qui étoit , dit-on , celui des Gueux ou des Filoux , & dans le tems qu'il faisoit le métier d'Ecolier-fripon à Paris. On n'y entend presque plus rien aujourd'hui , & le mal n'est pas grand. Clément Marot croyoit lui-même que ces pièces ne valaient pas la peine d'être déchiffrées , puisqu'il dit dans sa préface sur les œuvres de notre Poète : » Touchant le » jargon , je le laisse à corriger & ex- » poser aux successeurs de Villon en » l'art de la pinse & du croq : » c'est à-dire , en l'art de filouterie.

M. l'Abbé Massieu lui donne les *Repuës franches* qui se trouvent à la suite de son jargon. M. Hüet dans le *Hüetiana* , le P. du Cerceau dans sa lettre sur les œuvres de notre Poète , & l'Editeur des œuvres de Villon imprimés en 1742. à la Haye , croient que ces pièces sont d'un Auteur inconnu , & peut-être de quelques-uns des

disciples de Villon en friponnerie comme en poësie. Ces pièces contiennent le récit des tours de souplesse mis en œuvre par Villon.

VILLON.

Des deux Scènes comiques qu'il nous a laissées, ou du moins qu'on lui attribue, l'une a pour titre : *le Monologue du franc Archer de Bagnolet*. Ce franc Archer est une espèce de Rodomont, vaillant à toute outrance lorsqu'il n'y a rien à craindre, & poltron à l'excès dès la moindre apparence de danger. Il débute par un long dénombrement de ses prouesses, & prend la résolution de forcer lui seul un château. Il se présente fièrement devant la porte de la basse-cour, & ne trouvant personne qui la défende, il l'enfonce avec beaucoup de courage; mais à peine est-il entré, qu'apercevant un *épouventail de cheneviere*, qu'il prend pour un soldat armé de pied en cap, il se jette à genoux, demande quartier, & s'écrie :

Maff. p. 264.
& suiv.

Je suys affoibli, qu'esse cy ?

Ha ! monseigneur pour Dieu mercy ;

Hault le trait, qu'aye la vie franche....

Vive saint Denis ou saint Yve,

Ne m'en chault qui, mais que je vive.

Se croyant déjà près de sa fin, il de-

mande le tems de se confesser.

VILLON.

Attendez, me voulez-vous prendre
En defaroy ; je me confesse
A Dieu , tandis qu'il n'y a presse ,
A la Vierge , & à tous les Saints.

Puis s'examinant sur les dix Commandemens, il conjure l'épouvantail de bien faire attention au cinquième :

Défend-t'il pas expressement,
Que nul si ne soit point meurtrier ?
La monseigneur l'Arbalestrier
Gardez bien ce commandement.
Quant à moy , par mon sacrement ,
Meurtre ne fis onc qu'en poulaille.

Sur ces entrefaites l'épouvantail étant tombé, le *franc Archier* reconnoît le peu de fondement de sa frayeur. Il rappelle alors sa premiere audace, & jurant par tous les Saints qu'il venoit d'invoquer, il menace de tout tuer. Mais enfin il se détermine au parti de la clémence; & regardant si personne ne l'apperçoit, il pille l'épouvantail & s'enfuit. Cette pièce est pleine de traits fort plaisans.

La seconde, quoique sur un sujet

différent, est à peu près du même style : elle est intitulée : Dialogue entre Mes-
sieurs de Male-paye & Baille-vent. Ces
 deux Messieurs, fort mauvais payeurs,
 comme leur nom le porte, examinent
 ensemble les divers moyens que l'on
 pourroit imaginer pour emprunter &
 ne point rendre.

Après ce dialogue, dans la dernière
 édition des œuvres de Villon faite à
 Paris, on a imprimé trois Ballades ti-
 rées d'un manuscrit du commencement
 du seizième siècle, & que plusieurs per-
 sonnes, distinguées par leur érudition
 & par leur bon goût, on trouvé fort
 ingénieuses. Mais on les croit plus mo-
 dernes que Villon, surtout la seconde
 & la troisième. Outre le langage & la
 délicatesse, il paroît que la régularité
 avec laquelle les rimes masculines & fé-
 minines sont distribuées, ne laisse pas
 lieu d'en douter. Dans l'édition de la
 Haye en 1742. on a ajouté un fragment
 d'une autre Ballade de Villon, qui avoit
 été communiqué par feu M. Baluze à
 M. de la Monnoye. Ce fragment n'ap-
 prend rien. Vous ne seriez pas plus satis-
 fait si je vous rapportois une autre Balla-
 de que j'ai découvert dans le recueil ma-
 nuscrit des poésies du Duc d'Orléans où

VILLON.

j'ai puisé avec tant de succès. Elle y est
 VILLON. attribuée à Villon; & comme elle ne
 se trouve dans aucune édition de ses
 poësies, mon premier dessein étoit de
 vous en faire part, mais un second
 examen que j'en ai fait, m'a convaincu
 que c'étoit une pièce supposée, du moins
 elle ne m'a pas paru digne du Poëte dont
 elle porte le nom, ainsi je n'en charge-
 rai pas mon ouvrage.

Pour revenir aux pièces qui sont vé-
 ritablement de Villon, c'est dommage,
 dit M. l'Abbé Massieu, qu'il n'y ait pas
 plus de dignité dans les sujets que le
 Poëte y traite. Quoiqu'elles roulent
 presque toutes sur des choses basses &
 sur des bagatelles, elles n'en sont pas
 moins semées de réflexions sérieuses &
 solides. Dans son grand Testament,
 comparant sa situation avec la fortune
 de Jacques Cœur, grand Argentier de
 France, il dit :

De povreté me guémentant
 Souventes fois me dit le cuer,
 Homme, ne te doulouse tant
 Et ne démaine tel douleur :
 Si tu n'as tant que Jacques Cueur,
 Mieulx vault vivre sous gros bureaux
 Pauvre, qu'avoir esté Seigneur,

Et pourrir foubz riches tumbaoux.

VILLON.

Il aime à familiariser ses lecteurs avec la pensée de la mort, & il les en entretient souvent en repassant toutes les conditions & tous les âges.

Mon pere est mort , Dieu en ayt l'ame ;
Quant est du corps , il gist foubz lame ;
J'entends que ma mere mourra ,
Et le sçait bien la pauvre femme ,
Et le filz pas ne demourra.

Je congnoys que pauvres & riches ,
Sages & folz , prebstres & laiz ,
Nobles , vilains , larges & chiches ,
Petits & grands , & beaulx & laids ,
Dames à rebrassez colletz ,
De quelconque condicion
Portant attours & bourreletz
Mort faist sans exception.

.

Corps féminin qui tant est tendre ,
Polly , soüef , si gracieux ;
Faudra-t'il à ces maulx entendre ?
Ouy , ou tout vif aller ès cieulx.

Il emploie une Ballade entière à décrire les malheurs où l'amour précipite, & fait voir par l'exemple des plus

VILLON.

grands hommes, que lorsqu'une fois il s'est rendu maître d'un cœur, c'est fait de la sagesse, de la valeur, de l'innocence & de la justice.

Lett. du P. du
Cerc.

C'est Villon qui a formé Clément Marot; mais le maître est beaucoup plus égal & plus soutenu que le disciple dont il y a plus de la moitié des ouvrages qu'il faut laisser, & qu'on ne lit jamais, parce qu'il seroit impossible d'en soutenir la lecture; au lieu qu'il n'y a pas un couplet de huit vers dans Villon, où l'on ne rencontre quelque chose qui fasse plaisir. Tout y coule de source, & est presque toujours manié avec un badinage fin & spirituel soutenu par des expressions vives & enjouées qui réveillent le lecteur, & lui donnent de l'esprit à lui-même. Son vers a le tour tel que le demande la poésie, & tombe fort rarement dans le ton prosaïque. Il falloit que l'Auteur eût un goût de poésie bien naturel, pour avoir si bien réussi dans un siècle où elle étoit encore très-brute, comme il est aisé de le juger par les autres pièces qui nous restent de ce tems-là, si l'on en excepte celles de Charles, Duc d'Orléans, que M. l'Abbé Sallier nous a fait connoître, & dont je vous ai parlé. Le langage

gage de Villon, quoique suranné par rapport à bien des termes, ne l'est presque point pour le style. C'est ce qu'a observé M. Patru, & ce qui lui a fait dire dans ses Remarques sur celles de Vaugelas, que *Villon, pour la langue, a eu le goût aussi fin qu'on pouvoit l'avoir en ce siècle.* Sa rime avec cela est presque toujours fort riche. Feu M. de la Fontaine connoissoit bien ce Poète; il avoit trouvé à profiter dans ses œuvres; & l'on est persuadé que pour la gentillesse & la naïveté il en avoit plus appris de lui que de Marot même.

J'ai oublié de vous dire que Pierre Grognet dans sa notice des Poètes François qui ont vécu de son tems, parle ainsi de Villon :

Maître François nommé Villon
 Bien sçavoit rimer sur billon,
 Tant jours ouvriers comme Dimanches
 Quant il cherchoit ses repuës franches.

Avant François I. on n'avoit que les éditions fort défectueuses des poëtes de Villon. Mais ce Prince qui aimoit passionnément les belles Lettres, & tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la France, chargea Marot

VILLON.

du soin de les revoir, & d'en donner une édition plus correcte. Marot obéit avec plaisir, & par l'honneur qu'il trouvoit à exécuter les ordres d'un grand Roi, & par le goût particulier qu'il avoit toujours eu pour ce Poète. Son édition fut donnée à Paris en 1533. in-16. & il rend compte dans sa courte préface du travail qu'il lui a fallu faire pour la rendre exacte & correcte. On lit ce distique au frontispice :

Peu de Villons en bon sçavoir,
Trop de Villons pour decevoir.

Et après la préface on lit ce huitain de l'Editeur à François I.

Si en Villon on treuve encore à dire,
S'il n'est réduit ainsi qu'ay prétendu,
A moy tout seul en soit le blasme, Sire,
Qui plus y ai travaillé qu'entendu ;
Et s'il est mieux en son ordre estendu
Que paravant, de sorte qu'on l'en prise,
Le gré à vous en doit estre rendu,
Qui fustes seul cause de l'entreprise.

C'est sur cette édition de Marot qu'été faite celle d'Urbain Coustelier, Paris 1723. in-8°. On y a mis la préface & les notes de Marot, les dive.

ses leçons des précédentes éditions, les remarques de M. Eusebe de Lauriere, VILLON.

Avocat au Parlement de Paris, & une longue Lettre du P. du Cerceau, Jésuite, sur Villon & ses écrits.

Lorsqu'on annonça cette édition, l'on promit que les notes dont on devoit l'enrichir, en éclaircissant les passages obscurs de l'Auteur, en exposeroient le sens véritable; qu'elles donneroient l'explication des mots, ou trop anciens, ou hors d'usage; qu'elles apporteroient du jour aux constructions difficiles & coupées; en un mot, qu'elles guideroient le lecteur de façon, qu'à la première vûë, il comprendroit facilement ce que notre Poète a voulu exprimer. Mais les Critiques qui ont examiné cette édition, tels que l'Auteur d'une lettre où elle est censurée, imprimée dans le Mercure du mois de Février 1724. ont trouvé que beaucoup de ces notes sont vicieuses, qu'elles donnent de fausses définitions, qu'elles prennent le contre-sens de ce que l'Auteur dit clairement, que l'on y change des verbes en noms substantifs. L'Auteur de la lettre donne des exemples de tous ces défauts.

Le Libraire qui débitoit cette édi-

VILLON. tion, ou l'Auteur des notes sous son nom, crut devoir répondre à cette judicieuse critique, par une longue, mais foible lettre, insérée de même dans le *Mercur de France*, Avril 1724. & le Censeur répliqua par une autre, publiée dans le même ouvrage périodique, au mois de Juillet de la même année. Il persiste dans cette réplique à soutenir que dans les notes de l'édition en question, il n'y en a que *quelques-unes* qui soient judicieuses & recherchées, capables d'éclaircir les passages obscurs de l'Auteur, & d'instruire agréablement le lecteur en amusant : Que les autres sont inutiles, ou ont les défauts qu'il avoit repris. Si vous êtes curieux de lire ces trois lettres, je viens de vous indiquer où elles se trouvent : cela doit me suffire.

La première, c'est-à-dire, celle du Critique, a été réimprimée dans la dernière édition des poësies de Villon, faite à la Haye en 1742. in 8^e. Cette édition, qui a beaucoup d'avantages dont celle de Paris 1723. est dépourvue, est divisée en trois parties. La première contient le *Prologue* de Clément Marot, des Mémoires touchant la vie de Villon, ses ouvrages &

leurs éditions , tirés principalement de ~~ses écrits~~ ; & les poësies de Villon , non-VILLON , seulement avec les variantes , mais encore avec un grand nombre de notes curieuses & utiles. Une grande partie de ces notes vient de feu M. le Duchat. Elles ont été fournies par M. Formey , Professeur en Philosophie à Berlin : les autres sont de l'Editeur , ou tirées de l'édition de Paris 1723. A la suite des poësies , on a inséré une Table des familles de Paris , nommées dans les deux Testamens de Villon , plus ample que celle qui se lisoit déjà dans l'édition de Paris. •

La seconde partie renferme les œuvres attribuées à Villon ; & la troisième , la lettre critique , dont j'ai parlé plus haut , & celle du P. du Cerceau ; l'une & l'autre avec des notes. Cette édition est d'ailleurs correcte , & bien imprimée.

FRANÇOIS GARIN
ou GUERIN.

Si Villon eût mis en pratique les avis qu'un de ses contemporains donnoit à son fils , il auroit évité certainement les aventures désagréables & flé-

FRANÇOIS GARIN. trissantes qui traverserent sa vie. Ce contemporain de Villon se nommoit François Garin, comme on le voit en rassemblant les lettres initiales des vers qui se lisent à la page quarante-septième de ses poësies. C'est lui-même qui indique cette page à la fin de son livre, où il dit :

Mon nom j'ay escript en ce livre ,
Combien que peu le sauront lyre ;
Au-dessus , L est compris ,
Et au-dessoubz a esté prins.

Or à la page quarante-septième où l'Acteur marque le tems précis auquel écrivoit, il dit :

L'an mil quatre cens & soixante
Fut par voulement impuissante
Romancié ce present livre ;
Alors n'estoye à délivre ,
Ne pensay oncques faire tel œuvre ,
C'est à moy honte du descœuvre ;
Or ainsi fais pour temps passer ,
Je l'ay voulu oultre passer :
Sans douleur n'est malheureté ,
Gémir fait grande bienheurté
Angoisse a grant qui la part ,

Riens s'il n'en scet où il n'a part ;

Je vis encore en bon espoir ,

Ne ne veuil vivre en bon espoir.

FRANÇOIS
GARIN.

Je ne vous rapporte ces mauvais vers que pour assurer à l'Auteur son vrai nom que du Verdier a un peu défiguré en écrivant Guarin , & qui l'a été encore plus par l'Imprimeur des poësies de ce dernier , qui le nomme Guérin.

Ce Poëte étoit un Marchand de Lyon , qui se dit plein de droiture & de franchise , riche d'abord & honoré , mais dont les affaires s'étoient ensuite dérangées , & qui avoit également perdu son crédit & ceux qui se disoient ses amis. Il dit qu'il étoit peu versé dans les Lettres humaines , mais l'expérience & la réflexion suppléoiént à ce qui lui manquoit du côté de l'étude. Comme il avoit un fils encore en bas âge , il voulut lui tracer pour le tems auquel il pourroit faire usage de sa raison , un plan de conduite propre à former ses mœurs , & à le préserver contre les pièges qu'il rencontreroit dans le monde. Garin étoit dans la quarante-septième année de son âge lorsqu'il se mit à tracer ce plan en

FRANÇOIS
GARIN.

Tous les avis contenus dans ce poëme, qui est divisé en deux parties ou en deux livres, sont sages & judicieux; la plûpart sont tirés des Livres de Salomon, & c'est une répétition des maximes qui se trouvent dans tous les Traités d'éducation. Garin insiste beaucoup sur la nécessité de ne donner sa confiance qu'à des amis éprouvés, & de ne point se laisser séduire par des dehors d'affection qui n'ont souvent rien de réel que ces dehors eux-mêmes. Il y avoit été trompé, il desiroit que son fils ne fût pas la victime de la même erreur.

Ces deux premieres parties sont suivies d'une troisième où je ne retrouve plus rien du caractère doux & modéré qui ne se dément point dans les deux précédentes. Garin ne se montre plus dans celle-ci qu'un homme de mauvaise humeur, & un censeur impitoyable qui fait main basse sur plusieurs points des plus respectables de la discipline de l'Eglise, qui ne voit que du mal dans les usages les plus innocens, & qui porte son zèle jusqu'au fanatisme en parlant des abus dont il demande la réforme. Si dans les deux premiers livres il ne protestoit pas du plus sincere atta-

chement à l'Eglise Catholique , & à ce qu'elle enseigne , on le prendroit dans le troisiéme pour l'hérétique le plus envenimé & le plus déraisonnable.

FRANÇOIS
GARIN.

J E A N D E C A S T E L.

Je laisse ce rêveur , dont le livre a été imprimé à Paris en 1495. pour vous dire un mot d'un autre Poète du même tems , dont l'ouvrage , quoique peu digne d'attention aujourd'hui , parce que nous en avons de meilleurs sur le sujet qui y est traité , ne respire du moins que la piété la plus exacte.

Ce Poète se nommoit *Jehan de Castel* , & son ouvrage , composé en 1466. est intitulé : *Mirouer des Pécheurs & Pécheresses*. Ce Miroir , c'est la mort : l'Auteur veut que tous les âges , tous les sexes , toutes les conditions s'y contemplent souvent , afin d'avoir une juste idée de soi-même , du monde , & de tout ce qui passe avec celui-ci. C'est un Commentaire fort prolix & plein de répétitions , de ces paroles de l'Ecriture-Sainte : *Souvenez-vous de votre dernière fin , & vous ne pécherez point*. Castel dit qu'il a fait cet ouvrage à la requeste de révérend pere en Dieu Messire Jehan du Bel-

lay, noble homme, Evêque de Poitiers
 JEAN DE (depuis 1462. & mort en 1478.)
 CASTEL. l'an de grace mil quatre cens soixante-huit.
 Il s'y qualifie Religieux de l'Ordre de
 saint Benoît, & Chronicqueur de France.
 Ainsi c'est le même dont parle Jean
 Molinet dans ses poësies, où il louë ses
 chroniques.

La Croix-du-Maine dans sa Biblio-
 pag. 66. theque, au mot *Castel*, lui donne
 les qualités d'Historien, de Poëte Fran-
 çois, de grand Chronicqueur de France,
 & dit qu'il a travaillé à la *Chronique*
Martiniene, imprimée, ajoute-t'il, à
 Paris par Antoine Vérard l'an 1500.
 La Croix-du-Maine dit encore que ce
 Castel étoit fils de Christine (de Pi-
 san) femme très-docte en Grec &
Latin, &c. Monsieur l'Abbé Lebeuf,
 de l'Académie des Inscriptions &
 belles Lettres, se contente de dire
 dans ses notes sur l'*Histoire de Charles*
V. Roi de France, écrite par Chris-
 tine, imprimée dans le tome troisième
 de ses *Dissertations sur l'Histoire Ecclé-*
 pag. 400 *siastique & Civile de Paris*, &c. » qu'il
 » semble que la science fut héréditaire
 » dans la famille de Christine, s'il est
 » vrai que le nommé Castel l'un des
 » Chronicqueurs de France au quinzîé-

me siècle , fût fils d'Etienne Castel «
mari de cette même Christine. »

JEAN DE
CASTEL.

Mais personne n'a dit , ce semble ,
que Castel fils de Christine de Pisan ,
s'étoit fait Religieux de l'Ordre de S.
Benoît. Ainsi puisque nous trouvons
un Poète de cet Ordre , qui se nom-
moit Castel , qui vivoit au quinzième
siècle , & qui se qualifie lui-même
Chronicqueur de France , ne pourroit-on
pas dire que c'est là l'*Historien & Poète*
qui a eu part à la Chronique Marti-
niene , & que l'on a cru sans fonde-
ment , & sur la seule ressemblance des
noms , être le fils d'Etienne de Pisan
& de la savante Christine ?

Quoi qu'il en soit de cette conjec-
ture , qui paroît au moins vraisemblable ,
je me contenterai de vous dire que le
Miroir des Pécheurs & Pécheresses est
divisé en trois livres. Le premier est
nommé *Spécule des Pécheurs*. Le second
est appelé l'*Exhortacion des Mondains*
tant gens d'Eglise comme séculiers. Le
troisième est dit , l'*Exemple des Dames*
& Damoysselles & de tout le sexe féminin ,
parce qu'il les renvoye comme les au-
tres au *Miroir de la Mort* , pour les por-
ter à faire peu d'estime de leurs attraits
& de tout ce qui les flatte le plus , par

la considération de ce qu'elles seront
 dans le tombeau. Les vers de Jean de
 CASTEL. Castel sont mélangés de Latin & de
 François. Il se sert ordinairement des
 vers de cinq pieds , & de stances de sept
 vers : mais ce qui est très-rare dans les
 Poètes de son siècle , on trouve chez
 lui plusieurs pièces en vers Alexan-
 drins. Il y a aussi plusieurs Ballades
 toutes morales comme le reste du livre.
 Je ne vous en rapporterai point d'ex-
 emples : on n'y lit rien que de fort com-
 mun. L'exemplaire que j'ai vu de cet
 ouvrage , est celui de la Bibliothèque
 du Roi : c'est un petit in-4^o. sur vélin ,
 avec des figures enluminées. On n'y lit
 ni la date , ni le nom du lieu de l'im-
 pression.

J E A N R E G N I E R

Jean Regnier , Bailli d'Auxerre ,
 Conseiller de Philippe , dit le Bon ,
 Duc de Bourgogne , étoit contempo-
 rain de Villon , de Garin & du Moine
 Castel , dont je viens de vous parler.
 Il étoit né à Auxerre , & fut Bailli de
 cette Ville pendant trente-six ans. Il
 en est fait plusieurs fois mention dans
 l'état des Officiers & Domestiques du

Duc Philippe, qui fait partie des *Mé-*
moires pour servir à l'histoire de France JEAN RE-
& de Bourgogne, publiés par Dom Guil- GNIER.
 laume Aubré, Bénédictin, & imprimés à Paris en 1729. in-4^e. Je vous ai déjà cité ces Mémoires.

Regnier étoit Seigneur de Guerchi, terre noble à trois lieues d'Auxerre, & il nous apprend dans ses poésies qu'entraîné dans sa jeunesse par le desir de voir d'autres pays que le sien, il étoit sorti de France, & avoit visité, non-seulement l'Italie, & une partie de l'Europe, mais encore la Grece, la Turquie, toute la Terre-Sainte, l'Arménie, & plusieurs autres Royaumes. De retour dans sa patrie, il s'y fixa, & épousa Isabeau Chrestien avec laquelle il paroît avoir vécu longtems. Il en avoit au moins un fils déjà grand en 1432. & l'on voit par une de ses pièces qu'elle vivoit encore en 1460. Attaché par son état à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, qui faisoit la guerre à Charles VII. Roi de France, il fut souvent exposé à toutes les traverses qui étoient inséparables des troubles que cette guerre causoit dans le Royaume. Philippe qui connoissoit son zèle & sa fidélité, le chargeoit quelquefois d'en-

JEAN RE-
GNIER.

treprises hazardeuses; & avec quelque prudence que Regnier se comportât, quelques précautions qu'il prît pour n'être point découvert, il fut enfin arrêté par le parti du Roi, & mis en prison. C'est lui-même qui a détaillé ces faits dans un livre composé durant sa captivité, & qui n'a été imprimé que longtemps après sa mort, à Paris en 1526. in-8°. sous ce titre: *les fortunes & adversités de feu noble homme Jehan Regnier, Escuyer, en son vivant Seigneur de Garchy & Bailly d'Auxerre.*

L'Auteur après une priere fort dévote à Jesus-Christ, & avoir déclaré son nom & sa qualité dans les lettres initiales de deux petites pièces qui servent comme de préambule à son ouvrage, commence son histoire, ou plutôt celle de ses infortunes par ce qui les causa toutes, je veux dire son emprisonnement :

L'an trente & ung & quatre cens
Le quatorziesme de Janvier
Perdis partie de mon sens
A l'heure que je fus prisonnier
Des compagnons de la feuillye
Fus rencontré en male estraine
Ung Dimenche, dont chiere lye

Ne puis faire sinon à peine,
Et fus mené en leur demaine.

JEAN RE-
GNIER.

Il étoit avec cinq personnes , savoir , deux Bourguignons & deux Anglois. Son valet , *Christophle Guillier* , qui lui étoit fort affectionné , voulut défendre son maître , & fut blessé. Regnier qui avoit un grand intérêt à n'être point découvert pour ce qu'il étoit , voulut se faire passer pour un *Menestrier*. Mais ceux qui l'avoient arrêté , le fouillèrent , & le trouverent chargé de lettres qui firent connoître sa personne & les motifs de ses courses. Quoiqu'il prévint dès ce moment tout ce qui pouvoit lui arriver , il affecta beaucoup de constance & de fermeté ; mais il convient qu'intérieurement son ame étoit dans l'affliction :

Tel chante qui au cueur soupire.

Des cinq qui furent arrêtés avec lui , il nomme *Gautier Talbot* , nom fort connu dans notre Histoire , *Guillaume Sondonel* , & *Colin Pinel* qui fondoit monnoye à Roüen. Ils furent tous menés à Beauvais , dont apparemment ils n'étoient pas éloignés , & enfermés dans une prison qui étoit vis-à-vis l'Eglise

de saint Pierre, c'est la Cathédrale de
JEAN RE-cette Ville.
GNIER.

Comme Faulcons fut mis aux getz ;
Et me fût dit tout doucement ,
De ce lieu cy ne vous bougez :
Faire ne se peult aultrement.

Regnier fut traité d'abord avec assez de douceur , puisqu'il dit que l'on tint de lui *un grand compte*. C'est que l'on espéroit qu'il racheteroit sa liberté , & l'on mit le prix de sa rançon à mille *Saluts* , espèce de monnoie ainsi nommée parce qu'elle avoit pour empreinte le salut que l'Ange fit à la sainte Vierge lorsqu'il lui annonça le Mystere de l'Incarnation. Cette monnoie , selon M. le Blanc , valoit vingt-cinq sols. C'étoit alors un somme considérable , surtout dans les tems fâcheux où l'on se trouvoit. Et d'ailleurs Regnier n'avoit jamais pensé , dit-il , à amasser. Il offrit ou de vendre , ou d'engager plus de la moitié de ses biens. Mais ses offres ne furent pas reçus ; & si on l'en croit , il eut beaucoup à souffrir depuis.

En prison fus tenu & traité durement ,
Très-bien y fus battu & très-vilainement.

Pour se désennuyer , & apporter quelque soulagement à ses maux , il composa un grand nombre de vers sur différens sujets & de différente espèce. On trouve dans son recueil des Ballades, des Lais , des Virelais , des Chansons , des Triolets. Il y a des prières où il sollicite tous les Saints , les nommant chacun par leur nom , de le secourir dans sa captivité. Saint *Lyénard* surtout , c'est-à-dire , saint Léonard , invoqué par les prisonniers , saint Germain & tous les autres Saints révéérés à Auxerre , sont ceux qu'il prie le plus souvent , & à qui il fait le plus de vœux. D'autres pièces sont des plaintes sur son état , qu'il compare avec sa première situation. L'on apprend dans une , qu'il aimoit beaucoup la Musique , & qu'il savoit toucher divers instrumens , & dans d'autres on voit qu'il aimoit les bâtimens & la culture des terres.

Il s'amusoit aussi à écrire à sa femme & à sa sœur des lettres qu'il ne pouvoit leur faire tenir , mais qui occupoient son esprit , & l'empêchoient de se laisser accabler par la douleur. Il y a de la tendresse dans quelques-unes de ces lettres ; d'autres sont remplies de maxi-

JEAN RE
GNIER.

mes de pratique, toutes judicieuses, surtout concernant l'éducation de ses enfans.

La facilité qu'il avoit à rimer étant connue des autres prisonniers avec lesquels il paroît qu'on le laissoit converser, plusieurs le prioient de faire une Ballade ou quelque autre pièce sur le sujet qu'ils lui indiquoient, & il ne se refusoit à aucun. Toutes ces pièces font partie du même volume dont je vous entretiens. On en voit une entr'autres pour un nommé Jean Faulcon, Normand, qu'il qualifie d'Ecuyer. Chaque fête solennelle avoit aussi son offrande, c'est-à-dire, une Ballade, un Lay, ou un Virelay sur l'objet de la fête.

Comme les troubles dont la France étoit agitée lui revenoient pareillement à l'esprit, & qu'il devoit en être d'autant plus touché, qu'il en étoit la victime, on n'est pas surpris qu'il les rappelle souvent dans ses poësies. Si ces troubles n'y sont pas décrits avec cet enthousiasme que les Poètes de ce tems-là connoissoient peu, les Peintures que Regnier en fait sont simples & naturelles. Il remonte à la source de ces maux, & la fait consister dans l'extinction de la piété, & dans la cupidité.

Sçavez-vous point à quoy il tient
Que France a tant d'adversité,
Certes toute la faulte vient
Que on n'ose dire vérité;
Il ne court foy, ne charité.

.

Faulte d'amour principalement
Nous oste tous amandemens.

.

Nous chantons trop bien *placebo*,
Mais de *Dilexi* n'avons cure;
Trestout si vient de *flatebo*;
Ainsi chascun se desnature.

On ne chante plus par nature,
Mais par Bequerre & par Bemo.
Où est cil qui le bien procure?
Qui me respond? certes, *nemo*.

.

Bien voy que seul pas je ne suis
Très-mal gouverné par fortune;
A mon œil veoir je le puis,
En France elle est bien commune.
Telle n'avoit vaillant une prune
Qui a de chevance plain puys;
Et ceulx à qui elle estoit une
Si en sont à present destruis.

.

JEAN RE-
GNIER.

En mon temps j'ay leu pour apprendre
Trestout le livre d'Alixandre ,
Et p̃uys celluy de Troye la grant
Qui est ung livre bel & grant ;
Des Roys Artus , de Charlemagne ,
Et de Bléopatois d'Espaigne ,
Et de ceux de la Table ronde ,
Qui firent guerre par le monde :
Mais oncques livre ne peuz lire
Où je sceusse trouver ne dire
Les maulx qui aujourd'huy se font , &c.

Il détaille les vices des différentes conditions , & surtout fait de longues lamentations sur les malheurs de la guerre. A l'affreuse peinture qu'il fait de la situation où la France étoit alors , il oppose ce qu'elle avoit été dans les tems antérieurs , & il en fait entr'autres cet éloge.

On a veu que ceux d'Alemaigne
En France au conseil venoient ,
Ceulx d'Arragon & ceux d'Espaigne
De tous pays y accouroient ,
Et si bon conseil y trouvoient
Qu'on nommoit France la montaigne
Où tous bons Consaulx si étoient ,

Et de tous biens estoit compaignie.

.

On a veu les gens par plaifance
Venir en France pour déduyre
Pour le bien & pour l'abondance
D'honneur , qui si fouloient conduyre.

JEAN REGNIER.

Regnier ne se contentoit pas de déplorer les maux de la France, & de se plaindre de ceux qu'il souffroit lui-même, il cherchoit les moyens de se délivrer, & de retourner dans le lieu de sa naissance. Ce fut dans cette vûë qu'il envoya Christophe Guillier son valet, solliciter son élargissement, ou engager ses amis & ses parens à contribuer à sa rançon. Il lui fit promettre de revenir ; mais il fut longtems sans en recevoir de nouvelles, & l'inquiétude où ce silence le jetta, lui fit encore enfanter plusieurs *Complaintes*, où il exprime assez naïvement ses chagrins & les allarmes. Enfin perdant presque l'espérance d'être secouru, il tomba dans l'abattement, & fit son Testament. Il paroît que cette pièce est du commencement de l'année 1433. Il la commence par exprimer le doute où il est si son Testament sera exécuté, tant parce qu'il est prisonnier, que parce

JEAN REGNIER.

qu'il n'avoit rien à laisser. Mais regardant cette action comme nécessaire, il en abandonne l'exécution à ceux qui voudront en prendre soin : nous n'avons pas ce premier Testament qui ne devoit être que fort sérieux, puisque Regnier ne voyoit rien alors qui ne lui annonçât une mort prompte & involontaire. Celui qui fait partie de ses poësies n'a dû être composé que depuis qu'il étoit plus assuré de son sort, & que l'on écoutoit les propositions qu'il faisoit pour sa délivrance. Un homme qui n'a que la mort devant les yeux, & surtout une mort violente, ne se feroit pas amusé à décrire toutes les cérémonies qu'il vouloit qu'on observât à ses funérailles, ni à plaisanter sur un sujet si grave. Il n'y a que Villon qui ait été capable de porter la plaisanterie jusques-là. Voici une partie des dispositions que Regnier fait dans ce Testament ; je ne rapporte que celles qui me paroissent être en même tems une preuve de son goût particulier, & un témoignage des usages de son siècle.

Aux Jacobins efflis la terre

En laquelle veuil estre mis,

Pour ce qu'aux Jacobins d'Auxerre

Gisent plusieurs de mes amys.

Ung drap blanc estendu sera
Sur ma chasſe , en ſouvenance
Que nul homme n'emportera
Autre choſe de ſa chevance.

.

Mais ſus le drap je veuil chappeaulx
Deſquels il fera tout couvert ,
Et qu'ils ſoyent jolys & beaulx
De belle herbe toute vert.

.

Encore vouldroye bien avoir
Des Menefriers trois ou quatre ,
Qui de *corner* feiſſent devoir
Devant le corps pour gens eſbattre.

M. l'Abbé Lebeuf dans une lettre imprimée dans le *Mercure* de Juillet 1725. ſ'autoriſe de ces quatre vers pour appuyer ſes conjectures ſur l'origine de cette expreſſion *Abbas Cornardorum* , qui dans la baſſe Latinité ſignifie celui qui étoit choiſi pour préſider à la *Fête des foux*. Il penſe que le mot de *Cornard* pourroit être dérivé des Joueurs de cornet ou d'autres inſtrumens ſemblables , que l'Abbé des *Cornards* pouvoit être le chef des *Menef-*

JEAN RE-
GNIER.

triers , Corneurs , & autres Joüeurs
 d'instrumens , & que c'étoit , sans dou-
 te , par cette raison que Regnier s'étoit
 exprimé comme on vient de le lire dans
 les quatre vers cités.

JEAN RE-
 GNIER.

Quoi qu'il en soit de cette conjectu-
 re , voici comment Regnier continuë
 ses dispositions :

Item , au Monstier je veuil estre
 Porté par quatre Laboureurs
 Qui des vignes feront tins maistre ;
 Car de telz gens suis amoureux.

.

Il me suffira d'une Messe
 De *Requiem* haulte chantée
 Au Cueur : me feroit grant lyesse
 Se estre pouvoit deschantée.

C'est-à-dire , si l'on pouvoit faire usage
 du chant à deux voix , que l'on appel-
 loit *Discantus* , & en langage vulgaire
 le *Déchant*. Les regles de ce chant
 avoient été écrites en François dès le
 treizième siècle. Mais Regnier deman-
 doit l'impossible en fait de *Déchant* :
 l'usage n'étoit pas de l'employer aux
 Messes de *Requiem* ; selon les preuves
 qu'en donne M. l'Abbé le Lebeuf dans
 son

Son Traité historique sur le chant Ecclésiastique, pages 84. & suivantes. JEAN REGNIER.

Regnier marque ce qu'il souhaite que l'on donne aux Laboureurs qui porteront son corps, & aux *Menestriers* qui l'accompagneront, & nomme pour les exécuteurs de son Testament les sieurs *Vitry & Perrenet du Boc du Cange*; ensuite il dit :

Je vous pry que près de la place
Où feray mis, qu'on face escripre
Ces vers icy en peu d'espace,
En lieu que on les puisse lire.

Icy devant en ceste terre
Gist tel & tel Bailly d'Aucerre,
Tout estendu le dos envers,
Lequel par fortune de guerre
A Beauvais vint la mort acquerre,
Et sur ce vout faire ces vers;
Maintenant est mangé des vers;
Ses membres en sont tous couverts:
L'an mil quatre cens en Fevrier
Trente-deux se dit prisonnier
Dudit moys mourut un Lundy:
Or veuillez Dieu pour luy prier
Que son ame veuille alléger;

Sic transit gloria mundi.

Tome IX,

P

JEAN RE-
GNIER.

Regnier eut tout le tems de se persuader qu'il s'étoit trop pressé de fixer le jour de sa mort ; elle n'arriva que plus de trente ans après la date que l'on vient de rapporter. Et il doutoit lui-même si son dernier terme étoit proche , puisque dans l'adieu qu'il fait ensuite à tous ses amis & à tous les habitans d'Auxerre , de Vezelay & de Beauvais , chaque strophe finit par ce vers :

Adieu vous dy , se mourir me convient.

Il est vrai cependant qu'il ne tint pas à ceux qui lui étoient opposés que sa mort ne fût prompte & violente. Car dans le tems même qu'il faisoit ses *Complaintes* , on indisposa contre lui le Roi Charles VII. qui étoit en Touraine , & ce Prince irrité ordonna au Sieur *Alingeron* , Ecuyer , *Bailly de Senlis & de Beauvoisin* , de se rendre à la prison où étoit Regnier , & de lui faire subir le dernier supplice. Mais *Alingeron* étant arrivé à Beauvais , on le détourna d'exécuter les ordres du Roi , & il acquiesça aux représentations qui lui furent faites. Ceux qui rendirent ce bon office à Regnier étoient entr'autres la Hire , Poton de

Santrailles , Robert Floquet , Bailli
 d'Evreux , Theaulde de Vaspergne , le
 Sieur de Monstieraulier , Ricarville ,
 & un Docteur de considération nom-
 mé Regnaud de Fontaines , qui étoit
 Chanoine d'Auxerre.

JEAN RE-
 GNIER.

Jean Regnier voyant qu'il avoit été
 si généreusement secouru par des étran-
 gers , pendant qu'il étoit abandonné
 de toute sa famille , fit une nouvelle
 Ballade où il témoigne sa reconnoissan-
 ce à ses amis ; c'est tout ce qu'il pou-
 voit faire dans la situation où il étoit :
 il y dit entr'autres :

J'ay veu qu'on étoit bien joyeux
 D'avoir parens & grand lignage ,
 Car on en fouloit valoir mieulx ;
 Mais à présent gy ayt dommage.
 Si veuil prétendre le dit du Sage ,
 Qui dist , mieulx vault amy en voye ,
 Que ne fait denier en courroye :
 Car mes parens sont endormis
 Aufquels espérance j'avoye ;
 Et pour ce , bien avoir vouldroye
 Moins de parens & plus d'amys.

Le péril auquel il venoit de se trou-
 ver exposé , l'engagea néanmoins à tra-

JEAN RE-
GNIER.

vailler encore plus efficacement qu'il n'avoit fait à sa délivrance ; & il paroît par la même Ballade qu'un de ses amis obtint qu'il sortiroit afin d'amasser lui-même ce que l'on exigeoit pour sa rançon ; mais à condition que pour sûreté il feroit venir sa femme & son fils qui resteroient en ôtage. Regnier accepta l'offre & la condition ; il obtint un sauf-conduit du Sieur de Gaucourt , Lieutenant de Roi. Mais malgré cette précaution , sa femme & son fils furent arrêtés , & mis en prison. Quand notre Poëte eut appris cette triste nouvelle , il se livra à la douleur , & eut encore recours aux vers pour l'exprimer. On a de lui quatre ou cinq pièces sur ce sujet ; l'une est ainsi datée :

A Beauvais droit devant saint Pierre ,
Où je suis enfermé en pierre ,
En grand douleur, en grant servage ,
Dedans la Tour de Beauvisage
Enfermé en fers bien étroits ,
L'an mil quatre cens trente-trois ,
En Avril du jour vingt-six
Sur la pierre je suis assis ,
Où je fais la fin de ce livre ;
En attendant d'être délivré.

S'il attendit encore quelque tems, du moins l'espérance d'être délivré ne tarda-t'elle pas à succéder à ses allarmes. Si l'on prenoit même à la lettre ce qu'il dit dans la Chançon qu'il fit lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il faudroit croire que ses liens furent rompus dans le mois de Mai 1433. puisqu'il dit que lorsqu'il fut aux champs,

JEAN RE
GNIER.

Il ouyt des oïseaulx les chans
Qui chantoient du moys de May.

Mais cette date ne s'accorderoit point avec ce qu'il assure positivement ailleurs que sa prison avoit duré un an & huit mois :

A Beauvais chacun scet ceste chose certaine,
Par ung an & huit mois là je fiz ma novaine.

Or ayant été arrêté le 14. Janvier 1431. c'est-à-dire, 1432. avant Pâques, comme il l'a marqué lui-même, il n'auroit pû être délivré qu'au mois de Septembre 1433. En ce cas là même il n'a pas été prisonnier un an & huit mois accomplis, puisque le 4. Septembre de la même année 1433. il étoit à Gournay en Normandie, où il vit la *Demoiselle de Blangis, qui tenoit prison*

~~pour son pere~~, comme il le dit dans la
 JEAN RE- Ballade qu'il fit pour cette Demoi-
 GNIER, selle.

Regnier en sortant de Beauvais, paya mille écus, s'engagea pour deux mille autres, & laissa en ôtage pour la sûreté de sa promesse, sa femme & son fils. Joyeux de sa délivrance, dès qu'il se vit en pleine campagne, il se mit à fredonner une Chanson de *feu Maître Alain*, & il en composa une autre pour exprimer la satisfaction qu'il ressentait. Son premier projet étoit d'*acheter un prisonnier* pour remplacer sa femme & son fils. Mais n'ayant pû réussir à Gournay, il prit la route d'Auxerre où il sollicita ses parens de le seconder : & les trouvant inflexibles, il fut obligé de chercher dans la bourse de ses amis le secours qui lui manquoit d'ailleurs. La difficulté de trouver la somme à laquelle il s'étoit engagé, étant plus considérable qu'il ne l'avoit, sans doute, espéré, il lui fallut faire bien des courses aussi fatigantes que désagréables, non-seulement en Bourgogne & en Champagne, mais aussi en différentes villes des Pays-Bas.

Enfin las de faire tant de sollicitations inutiles, il vendit une partie de

sa terre de Guerchi, & avec l'argent qu'il reçut de cette vente, & ce qu'il obtint de ses amis & du Duc de Bourgogne, il délivra sa femme & son fils, & vint reprendre son emploi.

JEAN RE-
GNIER.

Sa prison & ses voyages ayant beaucoup dérangé ses affaires, il présenta plusieurs requêtes, tant au Duc de Bourgogne qu'à la tante de ce Duc, pour en obtenir des gratifications. On apprend dans ces requêtes qu'il n'avoit que cent francs de gages en qualité de Bailli d'Auxerre, & il a raison de dire que cela ne suffisoit point

Pour tout son état maintenir

Luy quinziesme, & deux ménages.

On y voit aussi qu'il y avoit trente-six ans qu'il servoit le Duc de Bourgogne, en comptant le tems qu'il avoit vécu sous le Duc Jean pere de ce Prince. Il expose les services qu'il avoit rendus, sa fidélité & son attachement à la Maison des Ducs de Bourgogne; mais il le fait avec modestie. Il n'y dissimule point que c'étoit lui qui avoit maintenu les Auxerrois dans l'obéissance du Duc Philippe, & il s'en fait un mérite.

On ignore la date précise de sa mort.

JEAN RE-
GNIER.

Mais il est certain par ses poësies qu'il vivoit encore en 1463. & qu'il étoit alors dans un âge très-avancé. En effet en 1456. il fit une longue pièce sur la mort d'*Anne de Chauvigny, Comtesse de Joigny*, qui fut enlevée de ce monde le sixième de Janvier de cette année. En 1460. il composa une Ballade à la priere d'Isabeau Chrestien sa femme, & il y est dit qu'ils étoient vieux l'un & l'autre. Enfin on voit parmi ses poësies une Ballade que le Duc de Nevers lui envoya, & il est marqué qu'elle fut faite *au Château de Montenoison en l'an 1463.* Regnier y répondit la même année.

Esript à Auxerre sans jour

En Décembre le dernier jour.

C'est la dernière pièce qui soit datée ; & il y a lieu de croire que l'Auteur mourut peu de tems après. Guillaume de Montbléru son neveu étoit Bailli d'Auxerre dès le 26. Janvier 1465. selon M. l'Abbé Lebeuf dans ses Mémoires concernant l'Histoire Ecclésiastique & Civile d'Auxerre, où il parle aussi de Jean Regnier en plusieurs endroits du tome second.

PIERRE MICH AULT.

Regnier avoit connu Pierre Michault qui étoit comme lui , & dans le même tems attaché au service des Ducs de Bourgogne. Ce Poëte , dont nous ignorons la patrie , étoit sujet de Philippe le Bon , Duc de Bourgogne , & fut Secrétaire de son fils Charles , Comte de Charollois , connu depuis sous les noms de Charles le Guerrier , le Hardi & le Téméraire. On ne sçait rien de sa vie ; & son nom ne se trouve point dans l'Etat des Officiers & Domestiques des Ducs de Bourgogne , inséré à la suite des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France & de Bourgogne* , que je vous ai déjà cités. D'où l'on peut conjecturer que Michault n'étoit plus au service du Comte de Charollois , quand ce Prince succéda à son pere en 1467. Peut-être même que ce Poëte étoit mort avant le Duc Philippe le Bon , quelques mois après lui avoir dédié son *Doctrinal de Cour* , dont je vais vous entretenir.

La date de la composition de cet ouvrage est marquée énigmatiquement à la fin , par ces quatre vers :

P v

PIERRE;
MICHAULT

Ung Trépier & quatre Croyffans ,
Par fix Croix avec fix Nains , faire
Vous ferons estre congnoiffans
Sans faillir , de mon Milliaire.

Lett de M.
l'Abbé Joly ,
dans le Merc.
de Mars 1741

C'est à-dire , sans doute , M C C C C .
X X X X X X I I I I I I . (1466.)

L'Auteur adresse son livre à Philippe le Bon , Duc de Bourgogne , qui mourut le 15. Juillet 1467. J'en connois deux éditions imprimées , l'une in-4°. sans date , & sans indication du lieu de l'impression ; l'autre in-8°. faite à Geneve , par Maître Jacques Vivian , Libraire & Imprimeur , l'an 1522. le 20. de Février. On voit à la tête de celle-ci un privilège en Latin , donné par le Pape Leon X. Geneve n'ayant embrassé la prétendue Réforme que treize ans après la date de ce privilège. Ces deux éditions sont accompagnées de mauvaises gravures en bois.

Le Doctrinal de Court , divisé en douze chapitres , en prose & en vers , est une allégorie continuelle , selon l'usage le plus ordinaire de ce tems-là. L'Auteur feint qu'il s'est trouvé depuis peu dans une Forêt charmante , peuplée d'arbres verts , qui donnoient beaucoup

d'ombrage , & éloignée de tous lieux habités. Au milieu de cette Forêt , couloit un ruisseau qui sortoit d'une fontaine. Il eut envie de la voir , & s'étant avancé dans ce dessein , il apperçut à travers une lande fort épaisse , *une belle Dame comme toute esgarée , des-sainte (sans ceinture) & deschevelée , qui fuyoit grant alleure , comme se chassée fust , ou poursuivie d'aucuns de ses ennemis.*

Aussi-tôt qu'il s'offrit à sa vûë , elle voulut se détourner ; mais il la retint par sa robe , & la pria de lui dire son nom. Je suis la vertu , dit-elle en cédant aux instances de l'Auteur : j'avois autrefois de l'empire sur les hommes ; mais à présent mon regne est passé. Je suis venue me refugier en cette Forêt pour éviter le commerce du monde , qui ne mérite plus ma présence : j'y ai trouvé dernièrement une maison sous terre , où l'on tient une école , dans laquelle on enseigne de pernicieuses maximes. J'ai voulu y entrer , mais le portier m'a rebutée.

Michault interrompant ses plaintes , tâcha de la consoler , & lui offrit ses services. Je les reçois avec plaisir , dit la Vertu ; ils me sont d'autant plus

agréables, que *tu as aucunes fois escript*
choses sortissans à mon service. Peut-être
 l'Auteur veut-il ici parler de la *Danse*
des Aveugles, dont je vous dirai un
 mot dans la suite. Après avoir remer-
 cié la Vertu de sa complaisance, il s'a-
 chemina avec elle vers l'école souterr-
 raine où ils entrèrent sans être connus.

Ils y virent *treize (a) Maistres*, sçavoir
 un *Recteur général & douze Subalternes*.
 A l'entrée étoit un portier nommé
Deshdain, qui à peine vouloit regarder les
entrans. L'école étoit vaste; on y voyoit
 douze pilliers, aux pieds desquels étoit
 un parquet, & de petits bancs pour les
 Ecoliers. A la porte, *sur la tête du por-*
tier, étoit un Ecriteau où on lisoit ces
 vers.:

Qui veult ouyr bien diverse doctrine,
 En cest hostel patent & général,
 Porra' oyr lire le Doctrinal
 Qui les nouveaulx escoliers endoctrine.

Je suis Desdain qui plusieurs achemine
 En ce Couvent qui est universal;
 Qui se submet à estre mon vassal,
 Doctrine acquier en ung très-brief termine.

Cette seule annonce effraya l'Auteur;

(a) Selon l'édition in-8°. l'ia-4°. dit huit.

Il vouloit se retirer ; mais la Vertu le fit ~~entrer~~. Une Dame qui enseignoit *dans* PIERRE
MICHault *une riche chaire* , frappa leur vûë. C'étoit *Fausseté* , la principale Maîtresse de l'école , qui dictoit à ses Ecoliers les leçons les plus pernicieuses que ces Disciples trop dociles écoutoient avec beaucoup d'attention. Chacune des autres chaires étoit aussi remplie par des Maîtres ou Maîtresses subalternes qui donnoient des leçons lesquelles correspondoient à leurs noms. Ces Maîtres ou Maîtresses étoient *Vantance* , *Vaine gloire* , *Mescongnoissance* , *Concupiscence* , *Détraction* , *Rumeur* , *Déception* , *Ambition* , *Rapine* , *Corruption* , *Adulation* & *Dérision*.

Michault , toujours accompagné de la Vertu , alloit de pilier en pilier , écoutant les leçons de ces Maîtres , & les écrivant sur ses tablettes. Elles sont toutes en vers , & c'est ce qui forme la plus grande partie de son livre. Le Poëte se contente d'opposer à chaque leçon quelques courtes réflexions en prose , où il tâche de faire voir par le raisonnement & par les autorités de quelques Philosophes , ce qu'il y a de pernicious dans les maximes qu'il venoit d'entendre & de transcrire.

PIERRE
MICHault

Mais, à mon avis, le remede est trop foible; & il y avoit au moins beaucoup de témérité dans Michault, à se persuader qu'il donneroit de l'horreur de tous ces vices en les peignant des couleurs qui sont propres à chacun. S'il vouloit faire une satyre des mœurs de son tems, comme il y a lieu de le croire, outre qu'elle est trop vague & trop générale, il auroit dû, & resserrer la description des vices, & faire sentir davantage qu'il vouloit instruire en censurant.

Le tour que prend *Vantance* dans ce qu'il lui plaît de nommer les déclinaisons des cas, est singulier: je transcrirai ici l'*Accusatif* & le *Vocatif*, tant pour en donner une idée, que pour faire connoître la hardiesse de l'Auteur à l'égard de ses Souverains le Duc de Bourgogne, Philippe le Bon, & Isabelle de Portugal sa troisième femme; car on prétend que ce sont eux qu'il a en vûë dans les vers suivans, quoique pour moi je n'y voye rien qui puisse être plus appliqué au Prince & à la Princesse, qu'à tout autre. Voici donc ces leçons que *Vantance* donne à ses Ecoliers.

« Enfans, notez ces bons enseignemens,
Le Scorpion lesche quand il veut poindre,

En bouche ayés odorans oignemens
 Pour à vos fais mieulx venir & adjoindre ;
 De la langue convient doucement oindre ,
 Et puis picquer un bon cop par derriere ;
 L'accusatif requiert telle manierre.

Par accuser plusieurs perdront offices ,
 Dont en aurez tant qu'il vous souffira ,
 Les gens d'Eglise en lerront Bénéfices ,
 Dont le saint Pere à vos grés pourvoira ;
 A votre veuil sans faillir tout yra , &c.

Voici ce que l'Auteur appelle la déclinaison du Vocatif :

Flattez doncques Seigneurs & Serviteurs ,
 Flattez Dames , & flattez Damoiselles ,
 Tirez à vous ces haults & nobles cueurs
 Par vos doulces vocatives cautelles ;
 Puis recitez souvent doulces nouvelles ,
 Et au besoing faictes les toutes neufves
 En allégant en ce subtilles preuves.

Au Seigneur donc convient dire en ce point ,
 Ha Monseigneur , je sçay un advantaige
 Moult bel & gent , lequel pour ung pourpoint
 Je vous feray amener en partaige ;
 En vérité c'est une droicte raige ,
 Et si n'y a ne danger , ne péril ,
 Mais j'en feray vostre poisson d'Avril.

Puis fault venir à la Dame & luy dire ,
 Ha , Madame , Monseigneur a des gens
 Les plus mauvais qu'on sçeust au monde eslire ,

PIERRE
MICHHAULT

Qui à tous maux sont prompts & diligens,
Et font venir toutes les nuyx céans
Sottes femmes, de quoy moult me desplaist;
Mais je n'ose de ce tenir long plaisir.

Et toutesfois, bien souvent je remonstre
A Monseigneur, sans luy plumer chastaignes;
Le mal qu'il fait; car c'est ung let encontre
De vous changer pour ces laides araignes:
Lors il me dist, regarde que tu gaignes,
De cest an cy n'auras pourpoint, ne robe,
Et dit encores partout que le desrobe.

Ceux qui prétendent que ces vers regardent Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, disent que le reproche que l'Auteur y fait à ce Prince, est d'autant mieux fondé que l'Histoire nous a conservé les noms de quinze de ses enfans naturels. Pour suivons le récit de *Vantance*. Continuant à parler du Vocatif: elle dit:

Qui se veult bien de ce cas entremettre,
Et acquerir loz & grace commune,
Parler convient & services promettre,
Faire plaisir à chascun & chascune:
Si vous tenez de cent promesses une,
C'est bien assez, mais promettez tousjours;
Les promesses ne font pas les cours jours.

Voici les leçons que *Vaine gloire* donne

sur la maniere de s'habiller ; je les rap-
 porte parce qu'elles font connoître quel-
 ques usages de ce tems-là.

PIERRE
 MICHAULT

D'ung aultre point je vous veulx advertir
 Qui se nomme variance en habits ,
 C'est-à-dire , qu'il vous convient vestir
 Diversement , & tous les jours guerpir
 Vos vestemens , puis bleu , puis blanc , puis bis ;
 Faiçtes huy long comme Maistre Rabis ,
 Et de main court tout descopé menu ,
 C'est le moyen qui doit estre tenu.

Huy souliers ronds , & demain à long bec ,
 L'ung cordoan , & l'aultre soit basenne ,
 Tous descoupez par dessus s'il fait sec ;
 Et vos chapeaulx que de hic que de hec
 Vous fault porter à la plume de quenne :
 Mais ne faiçtes de vos habitz garenne ,
 Sont-ils huy faiçts , ennuy les fault donner ,
 Et tost sur piés des aultres ordonner.

Mescongnoissance donne à peu près les
 mêmes avis.

Ayez variables habits ,
 Puis longs , puis cours comme Rabis ,
 Divers chapeaulx à haultes plumes ,
 En vós dois Turquôises , Rubis ,
 Esmeraules , Diamans bis ,
 Et aultres selon les coustumes ,

PIERRE
MICHAVLT

Châines d'or pesans comme enclumes,

Ployées en divers volumes

Sur les colz, &c.

Quant ainfi serez habillez

Diversement, & hostillez

A la maniere frisque & cointe,

Ayez vos chevaulx estrillez,

Et vos harnois bien faucillez,

Comme savez qu'on les accointe ;

Puis fouliers à la longue pointe,

Qui passent du cheval la jointe ;

Et montez pour faire pennades,

Chantans rondeaulx, ditz & ballades.

Dans le même chapitre l'Auteur fait
donner par un flatteur ces leçons au Duc
de Bourgogne

Si de matieres curieuses

On vous fait requestes piteuses,

Sans entendre tel appareil,

Respondez, pourtés au Conseil.

Il souffit que le Prince vive

Plaisamment, sans ce qu'il escripve

A faire raison & justice ;

Car sa grandeur suppellative

Ne doit point être si chétive

De s'entremettre de police.

Le Parlement est tout propice ;
Ayant pouvoir par son office
De ministrer par la province
Justice , sans en parler au Prince.

PIERRE
MICHAUT.

Comme *Dérision*, dans le dernier chapitre , apprend à se mocquer de tout ce qui est sage & honnête , il n'est pas étonnant qu'elle défende d'écouter les Ministres zélés qui feroient connoître les devoirs que la raison & la Religion obligent de suivre , & qu'elle ordonne de ne prêter l'oreille qu'à ceux qui flattent les passions. Je rapporterai encore cet endroit qui est touché avec naïveté.

Quant Jacobins ou les Freres Mineurs
Pour vous monstrent leurs Sermonneurs ,
N'ensuivez point leurs ditz & leurs parolles ;
Ains blasmez fort leur vie & leurs meurs ,
Disant qu'ils sont plus horribles pécheurs
Que ceulx qui vont menant à leur escole :
Frere Gaultier , Damp Richard , Damp Nicole
Ont fait cecy , & l'autre fait cela ,
Et l'aulture jour ung tel les dessela.

Religieux qui seront hors du Cloistre
Bons & justes vous devez recongnoistre ;
Et les tenir pour vous à Chapellains ;
Des Apostats devez le cas congnoistre ;

PIERRE
MICHAULT

Et leur donner ung patard ou ung scoistre ;
Leur fournissant & la bouche & les mains :
Ne vous chaille se leurs faitz sont villains ,
Ils vous feront à Pasques bonne taille ,
Vous absoulant du tout s'il vault se vaille.

La vertu ne pouvant plus supporter les leçons qu'elle entendoit , se retire ; l'Auteur la suit ; ils gémissent ensemble sur les désordres que les maximes de cette école ne pouvoient manquer de produire ; & en continuant leur conversation , ils s'acheminent vers une ancienne école où la Vérité avoit été annoncée & estimée. Mais ils la trouverent si déserte que le chemin même qui y conduisoit , ne pouvoit presque plus être apperçu tant il étoit couvert de ronces , d'épines & de mauvaises herbes.

Cette école qui avoit été un Temple superbe , étoit alors à demi ruinée ; les peintures qui l'ornoient étoient presque effacées , les portraits des hommes vertueux qui le décoroient , ne pouvoient presque plus être distingués ; les leçons écrites sur les murs ne se lisoient qu'avec beaucoup de peine.

Ils y trouverent quatre chaires , autrefois brillantes d'or , mais que la poussière avoit toutes gâtées : Dans chaque

chaire étoit une Dame ou Maîtresse ,
 mais endormie ; parce qu'il n'y avoit
 plus d'Ecoliers pour les écouter. Ces
 quatre Dames avoient nom *Justice* , *Pru-*
dence , *Attrempance* , (ou Tempérance)
 & *Force*. La présence de la Vertu les
 réveilla ; chacune gémit sur l'abandon
 où elles étoient , fit l'éloge des leçons
 qu'elles donnoient quand elles avoient
 des Disciples , & démontra la nécessité
 de ces leçons , en opposant de sages ma-
 ximes à celles que l'on s'empressoit d'en-
 tendre dans l'autre école. Leurs discours
 sont aussi en vers , & l'Auteur y joint ses
 réflexions en prose dans lesquelles il ci-
 te quelquefois l'Ecriture & les Peres ,
 entr'autres saint Augustin , dont il mê-
 le les autorités avec celles des Philoso-
 phes & des Poètes profanes.

Sorti enfin de cette école avec sa
 compagne , la Vertu lui ordonne de
 mettre par écrit tout ce qu'il a vu &
 entendu , & de le publier. Elle dispa-
 rut alors , après l'avoir chargé de faire
 entendre cette menace de sa part , que
 l'Auteur , revenu chez lui , transcrivit
 à la fin de son livre en ces termes :

Jours vicieux que tout rompt & dévoye
 Contraint Vertu de se tenir en muë ;
 Et pourtant elle à tous sçavoir envoie ,

PIERRE
 MICHAULT

Que sans yssir en lieu publicque ou voye ;

PIERRE

N'aperra plus publicque sur la ruë ;

MICHAULT

Ains se tiendra en place non congneuë ,

Jusqu'il plaira à Dieu la rappeler

Pour au monde la faire relever.

Michault touché de cette menace finit en exhortant les hommes à mettre tout en œuvre pour en prévenir l'effet. Cette dernière pièce est toute dans le goût de plusieurs de celles de Cretin & de Molinet , pleine de rimes redoublées : en voici un exemple.

Le monde fait de tout service vice ,

D'amer amer , & de rebelle belle

Pour decepvoir ; fait de malice lice ,

Et de droit tort sous sa police lice ,

Et pourtant gist en loy mortelle , telle

Si n'en est point qui ait sequelle qu'elle :

Par ce voit-on que sa féblesse blesse

Son faulx point , point quant son opresse presse.

M. Galland dans son *Discours sur quelques anciens Poëtes & sur quelques Romans Gaulois peu connus* , imprimé dans
 pag. 742. le tome second des Mémoires de l'Académie des belles Lettres , a confondu ce poëme de Pierré Michault avec *la Danse des Aveugles* , lorsqu'il dit de ce dernier ouvrage , que c'est apparemment le

même que le *Doctrinal de Cour*. Ce sont deux
livres bien différens , ainsi qu'on le voit
par la fin de ces deux écrits. La *Dan-*
se des Aveugles , selon M. Galand lui-
même , finit par cette stance , qui indi-
que le nom & le surnom de l'Auteur :

PIERRE
MICHHAULT

Pierre ne peut humeur de bas prétendre ,
Ni dure teste entendre à bien haut estile ;
Pour ce soubmets le sens qu'on y peut prendre ,
A tous lisans , à qui pourra l'entendre ,
Par élever entendement habile ,
Les priant tous que par voye utile
Il leur plaise corriger bas & haut
Leur Escolier & Disciple Michault.

Voici au contraire comment finit le
Doctrinal de Cour.

Michaut emprès d'une pierre très-rude ,
Pour ce forger vult asseoir son enclume ,
Ainsi montrant l'erreur de son estude ,
A composé en ceste plénitude
Le contenu de ce petit volume :
Prince excellent , vostre douce coustume
Reçoive , ainsi qu'aultresfois a monstre ,
Le *Doctrinal* du temps présent en gré.

La distinction de ces deux ouvrages
est encore clairement marquée par du
Verdier , qui ne connoissant pas le vé-
ritable Auteur de la *Danse des Aveugles* ,

PIERRE
MICHAULT

Pag. 161.

a rangé cet écrit dans la classe des livres dont les Auteurs sont incertains.
» La Danse des Aveugles, dit-il, c'est-
» à-dire , des humains dansans en ce
» monde sous la conduite de l'Amour ,
» de la Fortune & de la Mort , est un
» ouvrage composé en rime , & dont
» l'argument est mis au commence-
» ment. » Il rapporte cet argument ,
tel qu'il suit :

Amour , Fortune & Mort , aveugles & bandés ,
Font dancer les humains chacun par accordance :
Car aussi-tost qu'Amour a ses traits desbandez ,
L'homme veut commencer à dancer basse dance.
Puis Fortune qui sçait le tour de discordance ,
Pour un simple d'amour fait un double branler ,
Plus inconstant beaucoup que feuille d'arbre en l'air :
Du dernier tourdion la Mort nous importune :
Et si n'y a vivant qu'on ne voye esbranler
A la dance de Mort , d'Amour & de Fortune.

Du Verdier ajoute que ce livre a été imprimé à Lyon , par Olivier Arnoullet en 1543. in-8°. Mais j'ai sur cela quelques observations à faire.

Premièrement du Verdier se trompe lorsqu'il dit que la *Danse des Aveugles* est en rime ; ce poëme est comme le *Doctrinal de Cour* en prose & en vers. En second lieu , la conclusion de ce poëme

poème n'est pas dans l'édition Gothique de Paris, ni dans celle de Lyon, l'une & l'autre in-4^e. & sans date, telle que M. Galland la rapporte; la voici telle qu'on la lit dans ces deux éditions :

PIERRE
MICHault

Pierre ne peult humeur de basme rendre ;
Ne dure teste attaindre à bien hault stille ;
Pour ce soubmetz les sens qu'on peult cy prendre
A tous lisans à qui plaira l'entendre ,
Qu'ils excusent mon sens très-inhabille ,
Les prians se riens a à reprendre ,
Que doucement le me veuillent apprendre
Et remonstrer ; s'en seray plus habille.

Le nom de *Michault* ne se trouve point ;
comme l'on voit , dans cette conclusion ;
& je ne l'ai vu marqué dans aucun endroit de l'ouvrage.

Le but de ce poème est de montrer que presque tout est assujetti en ce monde à trois guides aveugles, *l'Amour*, *la Fortune* & *la Mort* ; qu'il y en a peu qui se soustraient à l'empire des deux premiers ; & que le troisième est inévitable. L'ouvrage est en forme de Dialogue entre *l'Entendement* & l'Auteur ; mais ce Dialogue se passe en songe. L'Auteur conduit en esprit par *Entendement* dans un lieu spacieux com-

 PIERRE
MICHAULT

posé de trois *Parcs*, & rempli d'une multitude presque innombrable de gens de tout état & de tout pays, voit dans le premier Parc un trône élevé & fort orné. Sur ce trône étoit assis un jeune Prince, nud, ayant les yeux bandés, & en sa main un arc tendu. L'Auteur demande à *Entendement* qui est ce Prince, & les raisons de sa nudité & de ce qu'il porte. *Entendement* satisfait à ses demandes, & veut qu'il écoute les leçons du jeune Prince, qui étoit *Cupidon* ou l'Amour. Cupidon accompagné de *Venus* sa mere, de *fol appetit* & d'*oisieuse*, prenant un ton de Maître, commence ainsi ses leçons :

Cupido suis par mon tout seul pouvoir,
 Dieu des Amans, Prince de hault vouloir,
 Seigneur des meurs qui desirent franchise,
 Qui de présent à chacun fais sçavoir,
 Qu'il n'est vivant qui sans moy peut valoir.

Il prouve cette derniere proposition entrant dans le détail de ses conquêtes, d'où il résulte qu'il n'y a ni état, ni sexe, ni âge même qui ne soit, plus ou moins, dominé par lui. Il expose toutes les ruses dont il se sert pour surprendre ceux qui veulent le fuir, & toutes les violences dont il use à l'égard

de ceux qui lui résistent ; & il montre
qu'il est presque toujours victorieux &
rarement défait. Je ne vous rapporte-
rai que ce qui fuit.

PIERRE
MICHAULT

Pour me servir chascun veult le mieulx faire ;

L'ung chante bien pour à sa Dame plaire ,

L'autre a plaisir à avoir beaulx chevaux :

Ainsi je fais le monde contrefaire.

Je fais Rondeaux & Ballades parfaire ;

Je fais courir & faire mains grans faulx ;

Je fais fonder édifices moult haults ;

Je fais voler trompettes & chevaux ;

Je fais donner bagues , robes & dons ,

Dont les donnans ont souvent faulx guerdons.

Je fais faire par le monde univers

Habits nouveaulx en façons trop divers ;

Je fais souvent ces jolis corps estaindre ;

Je fais porter ces chapelets tous vers ,

Bouquets garnis de très-amoureux vers ,

Et en chantant maintesfois la voix faindre ;

Je fais pollir ces visaiges & peindre ;

Je fais chauffer estroit , & estroit faindre ;

Je fais lever ces bonnets & atours

Si haultement qu'ils ressemblent à tours ...

Par les doulx traicts de mes beaulx chants

Je blesse à coup les Bergiers des champs ,

Et les fins cueurs des gentes Pastourelles ,

Tant que par moy elles œuvrent leurs champs ,

Et sont souvent ensemble racomptans

PIERRE
MICHAULT

A leurs Amans dits & chansons nouvelles ,
Et leur donnent avec florettes belles
Plusieurs regards aux Pastours d'entour elles ,
De qui souvent les plaifans accointances
Ferment deux cueurs soubz moy par alliance.

L'Auteur ne se fâche point d'entendre dire à *Cupido* qu'il fait des union légitimes & convenables ; mais il supporte avec peine tout ce qu'il raconte de ses autres faits , & il en témoigne son chagrin à *Entendement* qui approuve sa douleur , & gémit avec lui de la honteuse servitude où jette l'amour de réglé.

Entendement le conduit ensuite dans le second Parc où un autre Aveugle faisoit danser une multitude aussi nombreuse que celle qui suivoit *Cupido*. Ce second Aveugle , c'est la Fortune. Elle se vante , comme Cupidon , ses victoires & ses tours d'adresse , mais sait dissimuler ses caprices , son inconstance , & l'étrange aveuglement des hommes à son égard. Elle dit entr'autre sur ce dernier article :

Et se nature a formé & tissu
Vng corps humain , laït & deffiguré ;
Qui soit boiteux , contrefait & bossu ,
Très-mal parlant , de basse main yssu ,

Digne d'estre de tous aventuré ,

S'il est par moy de mes biens paincturé ,

Et par mon veuil mis en bonne grace ,

Il n'est si grant qu'il ne luy fasse place ,

PIERRE
MICHault

L'Auteur après avoir encore exposé ses réflexions sur ce qu'il vient d'oïr , & avoir fait plusieurs demandes à *Entendement* , celui-ci le conduit dans le troisième Parc , où réside la Mort qui , à l'imitation des deux autres , exalte son pouvoir d'autant plus grand que personne en effet ne peut s'y soustraire. C'est ce qu'elle fait beaucoup valoir. Mais il est inutile d'entrer dans le détail de ce qu'elle dit ; la nécessité de mourir & l'incertitude du tems , du lieu & de la maniere de sortir de ce monde , sont des vérités que personne ne peut ignorer.

Le Poëte fort touché , à ce qu'il parloit , des différens spectacles qui se sont présentés à ses yeux , déplore la triste condition des hommes qui les soumettent à des aveugles dont ils sont le jouet ordinaire , & à la Mort qu'ils ne peuvent éviter ; & il demande à *Entendement* s'il n'y a aucun moyen de se garantir de leur tyrannie.

Entendement lui donne sur cela des

PIERRE
MICHAULT

avis fort sensés , en lui faisant voir qu'on peut se soustraire au pouvoir de l'Amour par la fuite , la retraite , & une vie sérieusement occupée ; & à celui de la Fortune , par la modération dans ses desirs , & le mépris des grandeurs & des richesses. Qu'à l'égard de la Mort , comme c'est un arrêt prononcé contre tous les hommes , qu'il faut mourir , il est vrai que personne ne peut s'exempter d'y être soumis ; mais que cette nécessité ne devient un mal que pour ceux qui ne s'occupent pas durant la vie de la pensée de la mort ; qui oublient que tout passe avec le tems , & qui ne mettent point leur application à vivre de manière qu'ils puissent jouir du bonheur éternel qui leur est promis après cette vie. Il y a beaucoup de piété dans ce dernier Dialogue de l'*Entendement* & de l'Auteur , & les réflexions d'*Entendement* m'ont paru fort justes : la versification du Poëte n'est pas méprisable.

L' A B U S E' D E C O U R.

Une partie des maximes répandues dans le *Doctrinal de Cour* de Pierre Michault , se retrouve dans l'*Abusé de Cour* ouvrage du même tems , mais doi-

l'Auteur ne m'est point connu.

L'ABUSÉ
DE COUR.

Cet Anonyme paroît avoir eu quelque charge dans la Fauconnerie , & avoir connu par expérience combien les espérances que l'on fonde sur le crédit & l'amitié même des Grands sont communément vaines & illusoires. S'il y a quelque chose de réel dans ce qu'il prétend cacher sous sa fiction , il faudra dire qu'il avoit passé une grande partie de son tems à flater ceux qui sont les sources des graces ; qu'il s'étoit appliqué à leur plaire , & qu'il en avoit reçu quelques faveurs. Mais celles-ci étant trop peu considérables pour le dédommager des grandes dépenses dans lesquelles il s'étoit engagé , il avoit été obligé de se retirer , & étoit tombé dans la misere. C'est du moins dans cette situation qu'il feint avoir été abordé par Aristote qui étonné de le voir triste & malhabillé lui en demande la cause.

L'Abusé de Cour répond au Philosophe , qu'il avoit reçu dans sa premiere jeunesse de solides instructions , qu'il avoit tâché d'abord d'y conformer sa vie , & qu'en particulier son Maître s'étoit efforcé de lui donner de l'aversion pour la Cour , & en général pour tout ce qui sent l'ambition. Il rapporte une

partie de ces instructions , & surtout celles qui lui avoient été données sur l'emploi du tems. Après quoi il raconte comment *Abus* & *Fol-cuider* l'avoient séduit , & attiré auprès de Dame *la Cour* , en lui promettant une fortune éclatante & toute sorte de satisfactions. Pendant que l'Abusé devisoit avec eux , leur faisant ses objections sur le parti qu'ils lui propoisoient de prendre , ayant apperçu qu'*Abus* avoit de grandes oreilles , il lui en demande la raison , à quoi *Abus* répond , & lui donne ensuite ces avis :

Toft regarder , & faindre ne riens voir ;
Toft escouter , monstrent ne riens sçavoir ;
Mot ne sonner des cas qu'on voit & sçait ;
Qu'ainfi ne fait , tart à son cas pourvoir.

Introduit devant Dame *la Cour* , l'*Abusé* en est reçu fort gracieusement ; on le flatte d'abord , on le caresse , on lui fait entrevoir l'avenir le plus heureux , & l'on commence par lui donner un emploi dans la Fauconnerie. Une entrée qui lui paroît si favorable , le comble de joie : il oublie toutes les sages maximes de son ancien Maître , & ne s'occupe plus qu'à profiter de la faveur qu'il pense avoir acquise. Il cherche

tous les moyens de plaire à sa nouvelle Maîtresse ; chaque jour il lui donne des preuves de son attention & de la fidélité avec laquelle il exerce son emploi ; il fait pour elle des Chançons, des Bal-lades & autres petites pièces. Mais ses appointemens étoient mal payés, & il dépensoit ce qu'il avoit apporté. Il s'en afflige, sa tristesse paroît, Dame la Cour ordonne qu'on lui paye deux mois de ses gages ; cette petite fortune l'a-veugle, il emploie en habits une partie de ce qu'il venoit de recevoir. Pour surcroît de folie, il devient amoureux, & afin de subvenir à toutes les dépenses que ce nouvel engagement exigeoit de lui, il emprunte & se ruine. *Abus & Fol-cuider* qui s'étoient rendus maîtres de son esprit, continuent de le séduire par leurs maximes, & en lui faisant espérer dans peu un emploi capable de le dédommager au centuple de toutes ses pertes ; il les croit, & tombe dans tous les pièges qu'ils lui tendent. L'emploi promis ne vient point, il a recours à la bourse de ses amis, & elle lui est fermée : loin de trouver à emprunter de nouveau, on le poursuit pour ce qu'il doit déjà. Ses appointemens couroient toujours, mais n'étoient

point payés ; il présente requête sur requête à Dame *la Cour* qui promet de le satisfaire , & ne va pas au-delà des promesses. Il revient à la charge , & on le traite d'importun :

Plus l'approchoie , plus alloit ,
Plus parloie , moins m'escoutoit ;
Plus l'appelloie mon Seigneur ,
Moins escoutoit le serviteur.

Enfin las de ne rien obtenir , & de se voir endetté & hors d'état de payer , il se retire ,

Povre de richesse & d'avoir ,
Riche de parole & promesse ,
Hors de la grace sa Maîtresse...
Près de toute mendicité , &c.

Dans une si triste situation *Abus* & *Fol-cuider* insultent à sa misere , & prétendent qu'il s'est mal comporté , que d'ailleurs il s'est trop tôt lassé , qu'il étoit encore trop jeune pour obtenir les emplois auxquels il aspirait , qu'il a perdu son crédit par trop d'importunités , & qu'il ne lui reste plus de ressources pour rentrer en grace. L'*Abusé* s'en prend au contraire aux mauvais con-

feils qu'on lui a donnés , regrette le tems & l'argent qu'il a perdu , prend avec lui le peu qui lui reste , & s'éloigne. Mais pour comble d'infortune , il tombe malade en chemin , & trouve à peine , à cause de son indigence , une hôtellerie où l'on veuille le recevoir par charité. *Pauvreté* vient l'y trouver avec *Maladie* sa sœur , & toutes les deux le conduisent à l'Hôpital. Tel est en abrégé le récit que *l'Abusé* fait à Aristote , qui le console , & lui étalle les plus beaux préceptes de la Philosophie peu capables de le tirer de la misère où il étoit réduit. Il convient cependant de la vérité de tous ces préceptes , promet qu'ils feront le reste de ses jours le sujet de ses méditations , & souhaite à tous ceux qui seront informés de son état , de ne pas attendre si tard à les mettre en pratique.

Cet ouvrage est en prose & en vers. Je n'en ai vu qu'une édition faite à Vienne par Maître Pierre Schenck , l'an 1484. *in-folio*. Du Verdier en cite une autre qu'il dit avoir été faite à Lyon , in-4^o. sans date. Celle de Vienne est simplement intitulée , *l'Abusé en Court* : celle de Lyon a pour titre , selon du Verdier , *l'Abusé en Court , qui*

se plaint à l'Acteur du temps perdu
 L'ABUSE' qu'il a fait tout le temps de sa vie, &
 DE COUR. l'Acteur lui donne bon enseignement, &
 à toutes personnes. Ce livre passe pour
 extrêmement rare, & c'est à peu près
 tout son mérite.

OLIVIER DE LA MARCHE.

Quelques modernes ont prétendu
 que l'*Histoire de Grisélidis*, ouvrage du
 quinzième siècle, que feu M. Perrault,
 de l'Académie Française, a rajeunie
 & mise en vers, est de Pierre Michault,
 dont je viens de vous parler; mais ils
 se sont trompés. Cette historiette fait
 partie du *Parement des Dames*, ouvra-
 ge d'Olivier de la Marche qui a été,
 comme Michault, attaché quelque tems
 au service de Philippe le Bon, Duc
 de Bourgogne, & de Charles le Hardi,
 son fils & son successeur.

Bibl des Aut.
 de Bourg. 1.
 2. p. 18.

Valer. And.
 Bibl. Belg. éd.
 de 1739. t. 2.
 p. 932.

Olivier de la Marche étoit né vers
 l'an 1422. Il fut mis de bonne heure à
 la Cour des Ducs de Bourgogne, &
 les *Mémoires* en prose qu'il nous a lais-
 sés, & qui ont été plusieurs fois impri-
 més, sont utiles pour nous instruire
 de ce qui s'est passé de plus consi-
 dérable principalement sous les Duc

Philippe & Charles, depuis l'an 1435. jusqu'en 1499. Il fut Maître-d'Hôtel de Charles, & Capitaine de ses Gardes. Lorsqu'en 1464. le Comte de Charollois eut fait arrêter le Bâtard de Rubempré, accusé d'avoir été envoyé pour enlever le Comte, Louis XI. fit demander par le Chancelier de Morvilliers qu'on lui livrât Olivier de la Marche; qui avoit, disoit-il, intenté malignement cette accusation, & répandu des calomnies contre Sa Majesté. Mais le Duc Philippe se contenta de répondre, qu'on n'avoit tenu aucun discours injurieux contre le Roi; que si la Marche avoit eu l'imprudence de le faire, il en seroit informé; que c'étoit aux Officiers de Bourgogne à connoître de cette affaire, parce que la Marche étant né dans le Comté de Bourgogne, n'étoit ni sujet, ni justiciable du Roi. C'est ainsi que le Duc se conserva un sujet qui lui étoit extrêmement attaché.

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

Hist de Louis
XI. par M.
Duclos, l. 3.

A la journée de Montlheri, l'an 1465. le Comte de Charollois honora Olivier de la Marche de la dignité de Chevalier. L'an 1477. celui-ci fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, dans laquelle son Maître perdit la vie. Oli-

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

vier ayant payé sa rançon, fut mis en liberté, & s'attacha à Maximilien d'Autriche qui avoit épousé l'héritière de Bourgogne. Philippe, fils de Maximilien, l'envoya en ambassade à la Cour de France, pour complimenter le Roi Charles VIII. sur son avènement à la Couronne après la mort de Louis XI. son pere.

Olivier de la Marche mourut à Bruxelles le premier jour de Février de l'an 1501. & fut inhumé dans l'Eglise des Chanoines Réguliers de Cauberg ou Cauvemberg, autrement saint Jacques de Montfroid. Cette Eglise étoit près du Palais des Ducs de Brabant. Le tombeau d'Olivier a été ruiné par les Religioneux. On lui avoit dressé cette Epitaphe.

Cy git OLIVIER, de la Marche Seigneur,
Et grand Maître d'Hostel rempli de tout honneur;
Qui fut sage & secret, léal & magnifique,
Et qui fit maints beaux dits en belle Rhétorique.
L'an quinze cens & un, le premier Février,
Mourut plein de vertus. Veuillez pour lui prier,
Dame *Isabeau* MACHEFOIN mourut neuf ans après,
Sa compagne & épouse, & git icy auprès.
Priez que Paradis à elle soit ouvert,
Et au bon Chevalier, lequel a tant souffert;

D'un assez grand nombre de poësies ~~_____~~
 Françoises , composées par Olivier de OLIV. DE
 la Marche , je ne crois pas que l'on en LA MAR-
 ait imprimé d'autres que le *Parement &* CHE.
Triomphe des Dames , & le *Chevalier dé-*
libéré , ou la vie & la mort de Charles ,
Duc de Bourgogne , qui trespassa devant
Nancy , au mois de Janvier 1476. c'est-
 à-dire , 1477. avant Pâques.

Plusieurs Ecrivains ont attribué ce
 second poëme à George Chastelain ,
 surnommé l'Aventurier. Ils se sont
 trompés. Olivier de la Marche s'en dit
 clairement l'Auteur au second *folio ver-*
so de son *Traité des Duels*. « Après »
 avoir achevé , dit-il , le *Chevalier déli-* «
béré , & ce que j'ay écrit pour tenir »
 forme & ordre à tenir la feste de la »
 noble Toison d'or. »

M. Galland dans le Discours que Mém de l'A-
 j'ai cité en parlant du Doctrinal de cad. des B L.
 Cour , cite aussi le Chevalier délibéré t. 2. p. 743.
 sous le nom d'Olivier de la Marche ,
 d'après un manuscrit de M. Foucault ,
sur papier , avec des figures ou mignatures
 qui ne sont pas fort exquises , & il croit
 que cet écrit n'est proprement que l'his-
 toire même d'Olivier de la Marche ,
 que c'est lui qu'il veut désigner sous le
 titre de *Chevalier délibéré* , & que ce

sont ses propres faits qu'il entreprend
 OLIV. DE de raconter, mais d'une maniere Ro-
 LA MAR- manesque.
 CHE.

Je ne crois pas que ce sentiment soit fondé. Le titre seul du livre, & ce qu'il contient, démontrent, ce semble, que l'Auteur de ce Roman n'a eu en vûë que de représenter sous la qualité de *Chevalier délibéré*, Charles le Hardi, ou le Guerrier, dernier Duc de Bourgogne.

Quoi qu'il en soit, ce Chevalier, dit M. Galland, en voyageant en Chevalier errant, armé de toutes pièces, rencontre l'Hermite appelé *Entendement*, qui lui fait voir les reliques de Messire *Accident*. Ce sont les armes rompuës & brisées des vaillans hommes qui ont fait le plus de bruit sur la terre. Il se bat contre Messire *Accident*, auquel il ne peut résister. Il s'égare ensuite, & se trouve devant le Palais d'*Amour*, où *Desir* veut qu'il entre, mais *Souvenir* l'en détourne. Il vient au manoir de bonne *Avanture*, demeure de *fraîche Mémoire*, laquelle lui montre les sépultures des anciens Morts, & par les Epitaphes il reconnoît ceux qui avoient été *déconfis* par *Débile*; c'est-à-dire, par mort naturelle, & par *Accident*.

En cet endroit Olivier de la Marche fait une mention particuliere des Princes & des Seigneurs qui étoient morts de son tems. Il parle ainsi de l'Empereur Sigismond.

Le mis l'œil sur un Empereur,
Fils du puissant Roy de Béhaigne,
Sigismond Prince de valeur,
Hardi & vaillant deffenseur
Du grand Empire d'Allemagne:
Débile qui mainte en méhaigne
L'amors, abbatu, & maté,
Maulgré Empire & Royauté.

Il dit aussi de Jacques de Bourbon,
Roi de Naples :

Là fut Jacques de Bourbon
Roy de Naples, moult à prisier :
Le monde ne lui sembla bon,
Se voïa à la Religion,
Et fut Observant Cordelier.
Mais debile, pour le moustier ;
Ne pour royale dignité,
Ne la de la mort respisé.

Il y a vingt-huit Stances historiques de cette espèce, qui font mention d'autant de personnes distinguées.

OLIV. DE LA MAR-
CHE. Le Chevalier délibéré arrive enfin
au Palais d'*Atropos* où *Accident* & *Dé-
bile* tranchent le cours de la vie des
mortels. Aux portes qui fermoient le
Palais, il lut cette inscription en lettres
dorées, comme il les appelle :

Cy fine le chemin mondain ,
Cy fine la fente de vie.
Cy se fiert le pas inhumain ,
Dont *Atropos* juge foudain
A le pouvoir & seigneurie.
Nul n'y entre qu'il ne desvie
Deux champions, & si très-forts
Qu'ils font tous les ancestres morts.

Il décrit ensuite le combat donné
entre Messire *Débile* & le Duc Philip-
pe de Bourgogne. *Atropos* qui y pré-
siede, est décrite en cette maniere.

Atropos d'un habit divers
Fut paré d'estrange maniere ;
Bandulé couleurs en travers ,
Dentelé de terre & de vers ,
Séant en pompeuse chayere.
Contenance montroit très-fiere ,
Tenant un dard de défiance ,
Contre tel qui gaires n'y pense.

Son Maréchal fut Cruauté,
 Qui tient des liches d'ordonnance.
 Son Hérault étoit volonté,
 Portant un blason diapré
 De couleurs de Méconnoissance.
 Son Chancelier étoit Doublance,
 Portant le seau dont me souffie
 Armoié de, Nul ne s'y fie.

OLIV. DE
 LA MAR-
 CHE.

Dans le manuscrit de M. Foucault,
 à la fin du Chevalier délibéré, il y a
 une plainte en vers de la Justice, au
 nom de la Bourgogne, qui paroît être
 aussi d'Olivier de la Marche. M. Gal-ib. p. 746
 lant la rapporte en ces termes.

Prenez pitié du sang humain,
 Noble Roy Loys de Valois,
 Nous tourmentez soir & matin
 Par guerres & piteux exploits.
 Souviegne vous, que povre & nu,
 Bourgogne vous a soutenu,
 Et soüef nourri mainte année.
 Mais vous avez mal reconnu
 La plus dolente qui soit née.
 La plus dolente qui soit née
 Est au debout de ses roëlls.
 Par vous santé luy soit donnée:

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

Vous guérissiez des escroëlles.

Mettez jus debat & querelles :

Car vous n'aurez hercle demain.

Ains que mort trappe vos merelles ,

Prenez pitié du sang humain.

M. Galland ignoroit , sans doute ,
que *le Chevalier délibéré* eût été imprimé , puisqu'il ne le cite que manuscrit.

On en a plusieurs éditions. Dans le Catalogue de la Bibliothèque de M. Colbert , on en cite une de 1495. in-4°. faite

à Paris. M. l'Abbé Lenglet en cite une autre plus ancienne , de 1489. aussi in-4°. à Paris. Le P. le Long , dans sa

Bibliothèque des Historiens de France , cite la même édition. Ce Savant , & l'Abbé Lenglet se sont trompés en attribuant l'ouvrage à Georges Chastellain.

Le Parement & Triomphe des Dames d'honneur , autre ouvrage d'Olivier de la Marche , est plus moral que celui dont je viens de vous rendre compte , mais il est aussi d'un goût fort singulier. L'Auteur dit qu'il l'a composé pour une personne qu'il aimoit , & avec laquelle il desiroit de s'unir par les liens du mariage. Mais il y a lieu de croire que c'est une fiction , & la maniere dont

Page 851.

Méth. pour
l'hist. in-4°.
t. 4. seconde
éd p. 171.

il s'exprime à la fin porte à croire, qu'il étoit déjà avancé en âge quand il composa ce livre. C'est du moins la production d'un esprit grave & sérieux, à qui le langage fade & puéril, si ordinaire aux amans, ne plaisoit point. Voici de quelle maniere cet écrit commence :

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

L'autre hyer lisant une nuyt pour apprendre
Après dormir quand l'esperit méditte,
Amour me vint assaillir & surprendre
Par tel assault qui n'est pas à comprendre,
D'aulcune Dame qui mon sens suppeditte;
Mon cueur la ma destinée & predicte.
S'il fault sçavoir se je la doibs aymer
D'amour amere, ou d'amour sans amer.

Se suyvre veuil la sensualité,
Je l'aymeray d'amour fole & mondaine;
Mais selon Dieu, raison & équité,
Je doys aymer d'amour de charité;
C'est la sente de loyaulté certaine :
Boëce nous dit que c'est amour haultaine
D'aymer sa Dame toujours & en tout lieu;
Pour l'exaulcer & mettre devant Dieu.

Il examine ensuite ce que c'est que l'amour, & il le définit après Ovide, qu'il cite,

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

. Ung cueur en aultre enté

Qui deffaist sa franche voullenté

Pour en aultruy la mettre par pur don.

Après avoir expliqué & approuvé cette définition, il raconte comment il se sentit de l'affection pour celle qu'il desiroit :

Amour entra premier en mon oreille
D'oyr les biens, vertus & renommée
De celle seule où mon cueur s'appareille;
Et puy quand l'œil perçut la non pareille
Fleur de beaulté, de grace inestimée,
Lors celle amour se trouva conformée:
Rapport fut vray; l'œil en fist jugement;
Ainsi fust prins en ce commencement.

Voici le progrès que cet amour fit dans son cœur :

Or vient le neu d'amoureuse racine,
Et le lien qui plus mon cueur a pris,
Soit en parler, en accueil, ou en signe;
Son doulx maintien la montre & détermine
D'avoir loüenges en honneur & en pris:
Toutes vertus sont en ce lieu compris,
Le sens si bon qu'il n'y a quelque amer;
A sçavoir doncques s'il j'ay tort de l'aymer.

Il décide lui-même que son affection est aussi légitime que bien placée, & qu'il ne la donnera jamais à d'autre; & se flatant d'un amour réciproque, il examine quel présent il fera à sa Maîtresse, qui soit digne des vertus dont elle brille, & des excellentes qualités dont elle est enrichie, & voici à quoi il se détermine :

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

Peintre ne fuyes pour sa beaulté pourtraire :
Mais je conclus un habit lui parfaire
Tout vertueulx, affin que j'en responde,
Pour la parer devant Dieu & le monde.

Suivant cette idée, il donne à sa maîtresse les *pantouffles d'humilité*, les *souliers de soing & bonne diligence*, les *chaussettes de persévérance*, le *jarretier de ferme propos*, la *chemise d'honnesteté*, le *corset ou la cotte de chasteté*, la *pièce de bonne pensée*, le *cordón ou lacet de loyauté*, le *temy ceingt de magnanimité*, l'*espingle de patience*, la *bourse de libéralité*, le *gousseau de justice*, la *gorgerette de sobriété*, la *bague de foy*, la *robbe de beau maintien*, la *ceinture de dévote mémoire*, les *gants de charité*, le *pigne de remors de conscience*, le *ruban de crainte de Dieu*, les *patenostres de dévotion*, la *coiffe de*

honte de meffaire , les templettes de prudence , le chaperon de bonne efpérance , les paillettes de richesse de cueur , le fignet & les anneaulx de noblefse , enfin le miroër d'entendement par la mort.

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

Ce dénombrement tout-à-fait digne de la simplicité de nos peres apprend du moins en quoi confiftoit alors tout ce qui fervoit à l'ajufte ment des femmes de condition , qui vouloient allier la modestie avec la bienséance de leur état. Car , comme le dit Olivier de la Marche ,

C'est ung habit à toutes bien à point

Pour triompher & estre bien en point.

Il explique lui-même l'usage de chacun de ces ajufte mens , & en tire une moralité qui est toujours de pratique :

Chacunè piéce je l'ay appropriée

A la vertu où elle peut servir.

Voici le caractere qu'il donne de l'humilité :

Humilité plaist à Dieu feule ment ;

Un humble cueur ne fcet riens requerir ,

Ne demander qu'il ne puisse acquerir.

Sur la persévérance , il dit :

Jusque à la fin on doit persévérer ;

Commencement

Commencement n'est encore œuvre faicte;

Et si doit-on bonne fin préférer :

Perfévérant qui veut bien opérer.

Pour toujours tendre à bonne fin parfaite

Perfévérance n'a jamais de deffaicte.

Il n'y a personne qui ne sente la vérité
du portrait suivant.

Honnesteté se congnoist en maintien ;

En beau parler , repondre & enquerir ;

Honnesteté se voit ; qui l'entend bien

En tous estats par querir le moyen

Sans ravaller , ne trop hault acquerir ;

Honnesteté se doit bien abstenir

De nulz tromper , & plus d'estre trompée ,

Car la folye seroit trop achetée.

En parlant de la foi , l'Auteur fait lui-même une profession de foi très-orthodoxe sur les principaux Mystères de la Religion , sur la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie , & sur la soumission que l'on doit aux décisions de l'Eglise. Il faut , dit-il ,

Au Pape croire , qui sur nous a maîtrise.

Dans le chapitre du *Ruban de crainte*
de Dieu , il donne ces avis :

Tome IX.

R

OLIV. DE
LA MAR
CHE.

OLIV. DE
LA MAR-
CHE,

Fuyons toujours faulx semblans & œyllades ;
Ayons maintien ferme , constant & sage ,
N'apetons point de faire gens malades
Par mots subtils , par Rondeaux , par Ballades ,
Qui de present sont en cours & ufaige.
Ne fardons point le front , ne le vifaige :
Fuyons la cause qui aultruy bien empire ;
C'est ung péché qui ne peult estre pire.

A l'occasion du chaperon qu'il louë
comme un habillement fort modeste ,
voici ce qu'il dit de quelques autres
ajustemens dont quelques femmes se ser-
voient de son tems :

Je vis atours de diverses manieres
Porter aux Dames pour les mieulx atourner ,
L'atour devant & celluy en derriere ,
Les haults bonnets cœuvrechefs à banieres ,
Les haultes cornes pour Dames triumpber :
Maintenant vey simples atours porter ,
Qui bien me plaist , se sont les chapperons
Du temps présent.

Il ajoute que ces chapperons étoient dif-
férens selon la condition de celles qui les
portoient.

Ces chapperons d'honneste contenance
Des Dames sont de velours ou satin ;

Et les Bourgeoises les ont par différence
De beau drap noir ou rouge à leur plaifance :
Chacun estat n'est pas pareil enfin.

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

Les Moralités contenuës dans cet ouvrage d'Olivier de la Marche forment vingt-six chapitres, dont chacun contient un nombre de strophes de huit vers. Chaque Moralité est suivie de quelque histoire en prose, tirée des Auteurs sacrés ou profanes, & sert à donner un exemple de la vertu qui fait le sujet principal de la Moralité. Il n'y a que l'exemple employé comme preuve de la vingt-sixième Moralité, qui soit en vers. Cette dernière Moralité a pour sujet le Miroir. L'Auteur après avoir habillé sa Dame le plus somptueusement qu'il lui a été possible, quoiqu'avec la modestie qu'il ne cesse de lui recommander, lui met en main un miroir, comme un meuble nécessaire. Mais comme son but n'est pas qu'elle se complaise dans ses ajustemens, & qu'elle oublie que tout homme est par sa nature, pour répondre d'ailleurs aux solides instructions qu'il s'est plû de lui donner, ce miroir représente la Mort qui est la fin de toutes choses. L'Auteur exhorte sa Dame, & toutes les person-

R ij

OLIV. DE LA MARCHE. nes du même sexe, à s'y considérer souvent, & avec beaucoup de réflexion. Ce chapitre finit par les vers suivans :

Se vous vivés le droit cours de nature
Dont soixante ans est pour ung bien grand nombre ;
Vostre beaulté changera en laydure ,
Vostre santé en maladie obscure ,
Et ne ferez en ce monde que encombre.
Se fille avez , vous lui ferez ung umbre ;
Celle sera requise & demandée ,
Et de chascun la mere abandonnée.

L'Exemple du miroer d'entendement par la Mort, lequel suit ce vingt-sixième chapitre, contient le récit de la mort de quantité de Dames d'un haut rang & d'une naissance distinguée. L'Auteur demande ce que chacune de ces Dames est devenue, en donne en peu de mots le caractère, & conclut toujours que tout se termine à la mort. Il faut avoïer que si tous les amans faisoient de pareils présens à leurs maîtresses, il y en auroit peu qui fussent écoutés.

Cependant Olivier de la Marche persuadé avec raison que toutes les vérités qu'il venoit d'enseigner étoient le plus solide de tous les dons qu'il pouvoit

faire, il exhorte, en finissant, toutes les Dames à en profiter.

OLIV. DE
LA MAR-
CHE.

Pour ce Mesdames qui lisez ce distier,
Le bien soit pris, le mal en non challoir;
Pour l'amour d'une que mon cueur a plus ches
J'ay pris la peine de ce livre traicter,
Dont toutes autres en pourront mieulx valoir.
Je doncq, LA MARCHE, me d'aucun bon vouloir
Querant vertus, & reboutant les blasmes,
L'ay baptisé *le Triumphe des Dames.*

Sy prens congé des Dames humblement;
A chascune d'elle me recommande;
Mon service je l'ay fait loyaulment,
De cueur, de corps, de sens, d'entendement.
Se faulte y a, je offre que je l'amende,
Le temps me monstre qu'il faut que je me rende;
Puisque ainsi est, je me rens & me donne
A Jesus-Christ qui les péchez pardonne.

L'édition, que j'ai vuë, de cet ouvrage d'Olivier de la Marche est de Paris 1510. en caracteres Gothiques. L'Editeur, qui a fait en prose *le Prologue* ou l'avertissement, n'est point nommé. La Croix-du-Maine dit que c'est *Pierre Desfray*, natif de Troye en Champagne, qui vivoit sous le regne de Louis XII. Tout ce qu'on apprend

La Croix du-
Maine, pag.
367. & 391.

OLIV. DE
LA MAR-
CHE,

dans son prologue, c'est qu'il a revû, corrigé & augmenté de divers passages Latins, mis en marge, & tirés de l'Ecriture-Sainte & de quelques Auteurs profanes, l'ouvrage dont il s'est rendu l'Editeur. Si on l'en croit, il avoit reçu ce livre d'une Dame qui l'exhorta à le publier, & il obéït avec d'autant plus de plaisir, qu'il se rend à lui-même ce témoignage, qu'il est *cestuy-là qui pour l'honneur & grace des Dames voudroit par loyal service travailler & employer du tout son sçavoir.*

L'AUTEUR ANONYME
*du Poëme intitulé, l'Aînée fille de
Fortune.*

Olivier de la Marche fut témoin d'une grande partie des faits qui sont rapportés dans un poëme composé de son tems à la louange d'Anne de France: elle étoit fille aînée de Louis XI. née au mois d'Avril 1461. lorsque son pere n'étoit encore que Dauphin, & elle épousa depuis Pierre de Bourbon, Seigneur de Beaujeu, ensuite Duc de Bourbonnois & d'Auvergne. On sçait que Louis XI. ayant en mourant déclaré cette Princesse Régente du Royau-

me à l'âge de vingt-trois ans, elle joua un grand rôle pendant les premières années du regne de Charles VIII. son frere; ce qui fait que les Ecrivains contemporains se sont attachés à en parler conformément aux intérêts des différens partis qu'ils avoient embrassés. Plusieurs la loient comme une héroïne qui a surpassé toutes celles qui l'avoient précédé; & c'est l'idée qu'en veut donner l'Auteur du poëme dont il s'agit.

L'AINÉE'E
FILLE DE
FORTUNE.

Mém. de l'A-
cad. des Bi
L. t. 8. pag.
579.

Sa pièce est intitulée, *l'Aînée fille de Fortune*, & divisée en cent quatre strophes, chacune de sept vers. Si par cette longueur, & par l'érudition peu recherchée dont le Versificateur a voulu faire parade, elle est un peu ennuyeuse, on en est dédommagé par le grand nombre de circonstances particulieres concernant les événemens de ce tems-là, dont l'Auteur a rempli cette espèce de poëme. C'est ce qui a engagé feu M. Lancelot, de l'Académie des belles Lettres, & Inspecteur du Collège Royal à Paris, à tirer ce poëme des ténèbres où il étoit demeuré enseveli, à le faire imprimer dans le tome 8. des Mémoires de son Académie, & à l'enrichir de notes intéressantes, au

L'AINSENE'E
FILLE DE
FORTUNE.

quelles on peut ajouter celles de M. le Duchat, dans le *Ducatiana*, seconde partie, page 442.

M. Lancelot ne nomme point l'Auteur du poëme, il n'a pû découvrir qui il étoit. Il conjecture seulement que c'étoit un Gentilhomme d'Auvergne ou du Bourbonnois, attaché à la Maison de Bourbon, & vassal du Duc & de la Duchesse de Bourbon. Sa conjecture est fondée sur ce que l'anonyme parlant du voyage que le Seigneur & la Dame de Beaujeu firent après la mort de Jean Duc de Bourbonnois, pour prendre possession de sa succession, il dit :

Nous l'avons trestous recueillie
Comme bonne Princesse,
Je prie à Dieu qu'elle ait envie
De bien cognoistre sa noblesse ;
Nous en aurions trestous lieffe :
Trestout compté & rabatu,
Bien qu'on ne cognoist est perdu.

Entre Riom & Aigues-perse
Il y vit cinq cens gens de bien,
Ne cuidez point que je me farce ;
Car je ne vous en mens de rien ;
Il me desplaist qu'elle n'en retien,

Car ils ont de quoy porter fais

Soit à la guerre ou à la paix.

L'AINESNE'E
FILLE DE
FORTUNE.

Pour le tems auquel ce poëme a été composé, il faut le fixer au commencement de l'année 1489. Plusieurs des faits dont il y est parlé, le prouvent évidemment; & M. Lancelot le démontre dans ses notes. Ce poëme commence ainsi :

Entre vous autres Hystorians
Qui devisés du temps passé,
Quand vous seriez tous Géometriens,
Si n'auriez vous jamais compté
Les grands biens & la bonté
Qui font en nostre Duchesse,
Oncques ne vistés telle Princesse.

Car elle est de vertus remplie
Autant que jamais fut Déesse,
Visez-y bien, je vous supplie;
Car c'est le trésor de noblesse;
Et si est de très-grant haultesse
Fille du grant Roy triumpbant,
Et sœur du jeune Roy regnant.

Elle le conduit par bon advis;
Tant que tousjours est augurant

R y

**L'AINÉNE'E
HILLE DE
FORTUNE.**

La grace à Dieu de Paradis,
Il va toujours en prospérant,
Et ses ennemis soubsmectant
Comme bon Roy victorieux;
D'avoir telle sœur est bienheureux.

L'Auteur rappelle ensuite tous les noms des Dames les plus distinguées dont l'Histoire sacrée & l'Histoire profane font mention, & il trouve dans chacune des défauts dont il prétend qu'Anne de Beaujeu a été exemte, ou dans celle-ci des vertus qui ont été inconnuës aux autres; ce qui lui donne lieu de rapporter quantité d'actions de la Princesse, & beaucoup d'événemens éclatans auxquels elle a eu, selon lui, la part principale.

Entre les différens endroits où il parle avec désavantage des Anglois, je rapporterai cette strophe qui regarde Duchesnoy, l'un des chefs du secours envoyé par le Roi d'Angleterre en Bretagne vers le mois de Mars 1489. Comme ce secours ne fut pas d'une grande utilité aux Bretons, le Poëte dit :

**Vous grand Escuyer d'Angleterre
Tournés-vous en à l'Escuirie,**

Car vous perdrez votre defferre ,
Oncques ne fistes telle follie ;
Vous sçavez bien , quoiqu'on vous die ,
Que l'on a veu assez de fois
France fimetiere d'Anglois.

L'AINSENE'E
FILLE DE
FORTUNE.

Dans l'énumération que fait l'Anonyme des Princes & Seigneurs que la Dame de Beaujeu avoit sçu , ou réduire ou éloigner du Royaume , je ne vois pas pourquoi il raille Philippe de Comines , Seigneur d'Argenton , sur sa prétendue érudition :

Aussi Monsieur d'Argenton ,
Il fut bien longtems à Paris ,
Je crois qu'il scet bien son Cathon ;
Il le devoit avoir appris ,
Ou il a bien petit d'avis ,
Et a l'entendement bien rude ,
Car c'est la fontaine d'estude.

Comines lui-même convient qu'il est homme *qui n'a aucune littérature , mais quelque peu d'expérience & sens naturel.* Je ne sçai si l'un n'est pas préférable à l'autre. Le portrait que l'Anonyme fait de plusieurs Prélats de son tems , & entr'autres du Cardinal Baluë , n'est nullement flaté : vous pouvez le voir

dans sa pièce. Il finit celle-ci par ces excuses :

Pardonnez-moy si je dis mal,
Je ne suis faige ny lectré,
Je vais à mont, je vais à val,
Ainsy que ung homme esgaré,
Aussi suis-je tout desinectré
Par Atropos qui m'a fait guerre
Dont mon bon maistre gist en terre.

M. Lancelot croit qu'il veut parler de la mort de Jean, Duc de Bourbonnois, dont il étoit le Vassal, peut-être même Domestique. L'Anonyme ajoute cette dernière strophe :

Or, veulx-je dire, *Explicit*,
Et faire fin à mon livret ;
Pardonnez-moy donc tout cecy,
Chacun n'a plus l'engin parfait :
Mais je vous prie, si vous plaît,
Appellez-là tous par coustume
L'Ainsnée fille de Fortune.

GEORGES CHASTELLAIN.

Georges Chastellain, Poète du même tems, étoit mort quelques années avant la composition de ce poème, le

22. Mars 1474. Cette date est marquée dans son Epitaphe rapportée en ces termes par Valere André.

GEORGES
CHASTEL-
LAIN.

Bibl. Belg. t.
1. pag. 336.
éd. de 1739.

« Cy deffoulz gist d'excellente mé-
moire George Chastellain, Cheva-
lier, lequel après avoir circuy di-
vers régions & en icelles exercé les
armes militaires, en eage florissante,
au pouvoir de ses sens, s'est venu
rendre au service du très-victorieux
Philippe, Duc de Bourgoigne, en
estat de Panetier & privé Con-
seil; & au reste de vieillard, a prins
si glorieuse occupation à réduire les
gestes de ce feu tant triomphant
Prince, par tel ordre & diligence,
que à la récitation de ses escrits,
fleuriront en perpétuelle recordation
ès cœurs des nobles & clairs engins.
Vive & regne son esprit en éternelle
félicité. Et au comble de soixante-
dix ans décéda de ce siècle. » Je ne
le trouve pas néanmoins dans l'Etat
des Officiers du Duc de Bourgogne,
imprimé à la suite des *Mémoires pour
servir à l'Histoire de France & de Bourgo-
gne*, quoique cet état soit très-dé-
taillé.

Valere André ajoute que Chastellain mourut dans le tems que Charles le Har-

GEORGES di assiégeoit la ville de Nuys, & qu'il fut
CHASTEL- inhumé auprès de Valenciennes en
LAIN. Haynaut. C'est là que doit se trouver
l'építaphe que je viens de rapporter.

Chastellain étoit de Gand ; & la Croix-du-Maine & du Verdier le surnomment *l'Aventurier*, peut-être à cause de ses courses & de ses faits d'armes, dont nous ignorons le détail. Il fut élevé à la Cour des Ducs de Bourgogne, dont il étoit né sujet. Les Auteurs contemporains lui donnent les titres d'Orateur, d'Historien & de Poëte très-élégant. En qualité d'Orateur, il composa *l'Instruction d'un jeune Prince*, citée par la Croix-du-Maine. Comme Historien, il écrivit *le Temple de la ruine de quelques Nobles malheureux*, imitant en cela Bocace qui avoit traité le même sujet ; l'histoire de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne & de Brabant ; & l'histoire de Jacques de Lallain, Chevalier de la Toison d'or, mort en 1453. Comme Poëte, il mit en vers les *Choses merveilleuses arrivées de son tems*. Cet écrit est imprimé au folio cvi. des *Faitz & Dictz de Maistre Jehan Molinet*, & contient plusieurs fables qui n'ont pas même de vraisemblance, mêlées avec plusieurs faits qui

sont réellement arrivés , & dont les Historiens du tems , de même que les modernes , font mention. Tels sont le supplice de la Pucelle d'Orléans brûlée à Roüen , l'élévation d'Amédée , premier Duc de Savoye , au souverain Pontificat , la fortune de Jacques Cœur , qui devint Trésorier des Finances de Charles VII. la fin tragique de Gilles , troisième fils de Jean V. Duc de Bretagne , qui fut étranglé en prison , & plusieurs autres faits , dont quelques-uns avoient précédé la naissance du Poëte.

GEORGES
CHASTEL-
LAIN.

On voit par cette pièce que Chastellain avoit parcouru la France , l'Espagne , l'Italie & l'Angleterre. Il dit à l'occasion de son voyage en ce dernier Royaume :

Passant par Engleterre
Je veiz en grant tourment
Les Seigneurs de la terre
S'entretuer forment ,
Avec un tel déluge
Qui cueurs esbahissoit ;
Qu'à peine y eut reffuge
Où mort n'apparoissoit.

Dans une autre strophe , il parle des

Comètes selon le préjugé où l'on étoit alors, qu'elles pronostiquoient des évènements fâcheux.

J'ay veu deux trois Comettes
 Manifester au Ciel,
 Et d'esfranges Planettes
 Plus ameres que fiel,
 Dont les fins non congnuës
 Sont d'esbahissement,
 Et de non advenuës
 N'est nul vray jugement.

La dernière strophe nous apprend que ce fût sur la fin de sa vie, qu'il mit par écrit les faits qui font la matière de cette pièce.

J'ai veu dure vieillesse
 Qui me vient tourmenter,
 Se fault que je délaisse
 L'escripre & le dicter
 En rime telle quelle,
 Puisque je vois mourant :
 MOLINET mon sequelle
 Fera le demourant.

Chastellain fit encore un autre poème, qui est mêlé de prose en quelques endroits, & dont le titre est assez sin-

gulier ; le voici : *les Epitaphes d'Hector*
fil de Priam, Roy de Troye, & d'Achil-
les fil de Peleus, Roy de Myrmidoine :
& est contenu ou procès de cestuy traictié
les complaints d'iceux Chevaliers, pré-
sent Alexandre le Grant. Le dessein de
 l'ouvrage n'est pas moins extraordina-
 re que le titre.

GEORGES
 CHASTEL-
 LAIN.

Ce bon Poëte à force de lire l'Ili-
 de, avoit pris Hector en amitié, &
 s'étoit passionné pour ce Héros, qui
 est en effet le plus intéressant de tous
 les Héros d'Homere. Il avoit conçu
 pour lui une si grande tendresse, que
 trois mille ans après l'événement il ne
 pouvoit digérer qu'Hector eût été tué
 par Achille, ni s'accoutumer à l'idée
 des indignes traitemens que le vain-
 queur avoit faits au corps du vaincu.
 Le poëme dont il s'agit est donc une
 espèce de réparation d'honneur, que
 Chastellain fait de son autorité privée
 au fil de Priam.

Mass. hist.
 de la Poësie
 Fr. p. 277.

Dans cette vûë, il feint qu'Alexandre
 dans le cours de ses conquêtes, s'arrê-
 te près des tombeaux d'Hector & d'A-
 chilles, & lit les éloges dont ils sont
 décorés, & que le Poëte rapporte. L'un
 & l'autre Héros y sont comblés des plus
 grandes loüanges ; mais Achilles l'em-

GEORGES
CHASTEL-
LAIN.

porte au gré d'Alexandre , parce qu'ou-
tre tous les faits glorieux que l'on en
récite , il avoit eu au-dessus d'Hector la
gloire d'avoir vaincu Hector même.
Celui-ci s'irrite de cette préférence , &
sortant de son tombeau il condamne le
jugement d'Alexandre , & lui raconte de
quelle maniere Achille l'a tué. Alexan-
dre revient de sa prévention , & fait
ses excuses à Hector. Mais ce dernier
peu content de cette réparation , veut
qu'Achille vienne plaider lui-même sa
cause , & que le conquérant soit juge
entr'eux. Alexandre y consent : Achil-
les paroît , & commence par faire très
au long son panégyrique , où il dit en-
tr'autres :

Par nom jadis Achilles fuz nommé ,
Fier , courageux , Chevalier renommé ,
L'ung des meilleurs du temps de ce luy aagé ,
Puissant de corps , de taille bien formé ,
Où Dieu sembloit n'avoir rien difformé ,
Rien mis d'oubly , n'aucun bien desprimé ,
Ne en vertu , ne en haultain courage ,
Comme ung Lyon , comme Tigre anymé ,
Car quant j'estoye à cheval & armé ,
Et qu'en ma main tins mon acyer limé ,
J'en ay fait maint hault & terrible ouvrage ,
Espandu sang , bras & teste semé

Parmi les champs où je me suis ramé ,

Et tant qu'en fitz les voix moult exclamé ,

L'honneur des Grecs , & des Troyens l'oultrage.

GEORGES
CHASTEL-
LAIN.

Alexandre convient de tous ces exploits , & qu'il est digne d'être mis au rang des plus grands Héros ; mais il désapprouve l'injure qu'il a faite à Hector , & tâche de le déterminer à reconnoître que la colere l'emporta trop loin. Celui-ci cherche encore à excuser sa faute. « Je ne me portai à tant de violence , dit-il à Hector , que parce que vous aviez occis Patroclus mon très-amé cousin , mon très-cordial & très-cher parent , logé au trésor de mes entrailles , en l'épargne de mes amours , au coffret de mes plus intrinseques pensées. » Mais toutes réflexions faites , Achille reconnoît qu'il a tort , & passe condamnation sur la maniere dont il usa de la victoire. Cet aveu appaise Hector , & les deux Héros se réconcilient.

Chastelain prétend que ce poëme renferme une morale , qui peut être fort utile aux grands Capitaines. Car si nous l'en croyons , elle leur apprend à se faire les uns aux autres une bonne guerre , & à désavoüer eux-mêmes leur

conduite, lorsqu'ils se sont portés à des
 GEORGES excès indignes d'eux. C'est par cette
 CHASTEL- morale qu'il tâche de captiver la bien-
 LAIN. veillance de son lecteur dans le prolo-
 gue, & qu'il semble l'exiger dans la
 conclusion.

JEAN MESCHINOT.

Parmi les poésies de Jean Meschinot on trouve vingt-cinq petites pièces sous le nom de *Georges l'Aventurier*, *Serviteur du Duc de Bourgogne*. C'est, sans doute, le même Georges Chastelain. Ces petites pièces ont pour titre, *les Princes*, parce que chacune commence par ce mot, & contient une instruction morale qui peut convenir aux Princes. Ce sont des *envois*, chacun de six vers, que Georges avoit adressés à Meschinot, & sur lesquels celui ci fit autant de Ballades, qu'il finit par le dernier vers de l'envoi.

Ce Jean Meschinot, Ecuyer, Sieur de *Mortieres*, étoit né à Nantes, & on le surnomma *le Banni de Lieffe*, parce qu'il avoit pris lui-même ce titre dans une Requête en prose présentée à François, second du nom, dernier Duc de Bretagne, mort le 9. Septembre de

l'an 1488. La raison de cette dénomi-
 nation vient des malheurs qu'il avoit JEAN MES-
 éprouvés, & dont il se plaint, non-seu- CHINOT.
 lement dans cette requête, mais enco-
 re dans une partie de ses poësies, où
 cependant il ne spécifie presque aucun
 fait.

Il dit dans la même requête, qu'il
 avoit alors plus de cinquante ans, ou
 que depuis ce même nombre d'années
 il étoit attaché aux Ducs de Bretagne;
 car la maniere dont il s'exprime peut
 souffrir ces deux sens. Ce qu'il dit plus
 clairement au même endroit, c'est que
 dès son jeune âge il servit le Duc Jean,
 sixième du nom, surnommé le Bon &
 le Sage, qui mourut en 1442. On voit
 ailleurs que l'emploi qu'il avoit auprès de
 ce Prince, étoit celui de Maître-d'Hô-
 tel. Il ajoute qu'il eut le même emploi
 auprès des Ducs, François, Pierre &
 Artus; c'est-à-dire, François, premier
 du nom, mort le 17. Juillet 1450.
 Pierre, deuxième du nom, dit le Sim-
 ple, qui avoit succédé à son frere,
 François I. & qui mourut le 22. de
 Septembre 1457. & Artus, troisième
 du nom, surnommé le Justicier, fils
 de Jean V. surnommé le Vaillant, qui
 avoit succédé à ses neveux, & qui mou-

rut le 26. Décembre 1458. François ,
 JEAN MES- second du nom , étant mort , comme
 CHINOT. je l'ai dit , au mois de Septembre 1488.
 sa fille , Anne de Bretagne , à qui ce
 Duché passa après la mort de son pe-
 re , continua Meschinot dans son même
 emploi ; & comme cette Princesse épou-
 sa Charles VIII. Roi de France , &
 Louis XII. son successeur , Meschinot
 qui la suivit , prit la qualité de Maître-
 d'Hôtel de la Reine de France.

Un si long service dans la Maison
 des Ducs de Bretagne n'annonce
 point un homme réduit à l'indigence.
 Cependant à l'entendre parler dans sa
 Requête en prose , & dans quantité
 d'endroits de ses poësies , on le pren-
 droit pour un homme accablé par la
 misere , sans secours & sans ressource.
 Il est toujours sur le ton lamentable ;
 & il semble qu'il perd toute sa fortune
 à mesure que la mort enleve un des
 Ducs de Bretagne. Il est constant néan-
 moins , & c'est lui-même qui le dit ,
 qu'il fut toujours continué dans son
 emploi , & qu'il ne le perdit que par
 sa mort , qui arriva le 12. de Septem-
 bre de l'an 1509. Il étoit alors dans un
 âge fort avancé , puisqu'il avoit conser-
 vé plus de soixante ans la charge de
 Maître-d'Hôtel.

A la fin d'une édition de ses *Lunettes des Princes*, faite à Paris chez *Pierre le Caron*, sans date, on trouve son Epitaphe conçue en ces termes :

JEAN MES-
CHINOT.

Vertueux gift d'honneur bien proche.

En armes servit sans reproche,

Cinq Ducs. Onc ne fut reprochié.

Priez Dieu qu'il soit approchié

Du pardon qui sa joye approche.

De Meschinot fut son surnom,

Lunettes fit, cil Jehan eut nom,

Et maint beau diète sans redite.

Mil cinq cens neuf, moins plus non,

Douze en Septembre en grant renom,

Servant Dame qui Royne est dite.

Par Atropos, qui humains croche,

Et qui tout preux de son dard broche,

Fut ce noble homme à mort brochié;

De vertus n'étoit décrochié.

Donc dire en doit : soubz cette roche

Vertueux gift.

Nous n'avons de Meschinot qu'un recueil de poësies qu'il a intitulé, *les Lunettes des Princes*. Ce titre est d'autant plus singulier que les instructions

que le livre renferme conviennent à
 JEAN MES- tous les états. Mais l'Auteur nous ap-
 CHINOT. prend lui-même pourquoi il s'en est ser-
 vi. » Saches , lui dit la Raison en lui
 » présentant les *Lunettes* allégoriques
 » dont il s'agit , que je leur ay donné
 » à nom les *Lunettes des Princes* , non
 » pour ce que tu soyes Prince , ne grant
 » Seigneur temporel ; car trop plus que
 » bien loin es-tu d'un tel état , valeur ,
 » ou dignité ; mais leur ay principale-
 » ment ce nom imposé , pour ce que
 » tout homme peut estre dict *Prince* en
 » tant qu'il a reçu de Dieu gouverne-
 » ment d'ame. »

L'Auteur commence son ouvrage
 par des plaintes sur les miseres de la
 vie , & sur la mort de quelques Ducs
 de Bretagne , décédés de son tems ,
 tels que Jean , fixième du nom , Fran-
 çois , premier du nom , Pierre , dit le
 Simple , & Artus. Il fait leur éloge ,
 voici celui de Jean VI.

Fier fut aux fiers , aux bons doux en couraige ,
 Prudent en faits , & benin en langaige ,
 Autant valloit qu'en scellé sa promesse :
 Oncques ne fist ung deshonneſte ouvrage.
 Des benoits Cieux Dieu lui doint l'héritage ;
 Car tousjours fut vrai pere de noblesse,

Il reconnoît en particulier les bienfaits
qu'il avoit reçus du Duc Pierre :

J A N M E S-
CHINOT.

De ma pitié doucement luy chalut ,
A le servir me choyfit & esleut ,
Et de ses biens largement me céda
Son droit regna sept ans , point n'excéda.

La mort de ces Princes le plongea
dans la plus vive douleur. Mais si l'on
prenoît à la lettre ce qu'il dit au même
endroit , il faudroit ajouter aussi
que sa mauvaise conduite , plus que ces
pertes , causa un grand dérangement
dans sa fortune. Je ne rapporterai que
la peinture suivante qu'il fait de sa situation.

J'ay eu robes de Martres & de Bievre ,
Oyseaulx & Chiens à Perdrix & à Lièvre ;
Mais de mon cas c'est piteuse besongne ;
Sur celluy temps je fû jeune & enrieure ,
Servant Dames à Tours , à Meun sur Yeure ;
Tout ce qu'en ay rapporté c'est vergongne ,
Vieillesse aussi , rides , toux , boutz & rongne ;
Et mémoire qu'il fault que mort me pongne ,
Dont j'ay accès trop plus mauvais que fievre :
Car je congnois que tout plaisir m'eslongne ,
Et à la fin que vérité tesmoingne ,
Je me vois nud de sens comme une Clievre.

**JEAN MES-
CHINOT.**

J'ay voyagé en Anjou & au Perche ,
Comme celluy qui confort , quiert & cherche ,
Mais j'ay trouvé grant malheur en embusche , &c.

Son affliction redoublant à la vûe de l'état où il se trouvoit , il se laisse presque aller au désespoir ; mais la Raison lui apparoît , lui reproche l'excès de ses plaintes , s'épuise en moralités pour lui prouver qu'elles sont injustes , & l'exhorte à la patience. La présence de la Raison , & ses discours ne furent pas inutiles ; ils calmerent & consolèrent Meschinot.

Dieu m'envoya visiter par Raison ;
Bien grant mestier en estoit & saison ,
Car très-piteux me trouva quant el vint :
Des ennemis de mon sens plus de vingt
Me guerroyoient ; mais si-tost qu'el survint ,
Com tous dispers vuiderent la maison ;
Pourquoy mon cueur bien r'appaisé devint.

La Raison pour achever de le consoler de la perte des Ducs de Bretagne qu'il pleuroit , lui prouve par divers exemples tirés de l'Histoire ancienne , de la Fable , & du *Roman de la Rose* , que tout ce qui est sur la terre est fragile & sujet à périr ; & afin qu'il puisse faire un bon usage de ses instructions ,

elle lui promet des *Lunettes* dont les effets seront merveilleux, & se retire. JEAN MES-

CHINOT.

Meschinot s'étant couché, après avoir fait quelques prières, qu'il rapporte, la Raison lui apparoît de nouveau, & lui présente d'abord un livre appelé *Conscience*, & ensuite des *Lunettes*, afin qu'il pût lire plus facilement. Sur les deux verres de ces lunettes étoient écrits, à l'un *Prudence*, à l'autre *Justice* : l'yvoire qui les enchâssoit, se nommoit *Force* ; & le clou qui les joignoit ensemble, avoit nom *Tempérance*. L'Auteur assure,

Que jamais œil ne vit telles bécicles.

Le *Livret*, dit *Conscience*, dont Dame *Raison* accompagna ce présent, contenoit des instructions sur ces quatre vertus. Ces instructions sont aussi en vers, & l'Auteur n'oublie pas de les rapporter à la suite de son songe.

Jean Bouchet, qui estimoit cet ouvrage, en parle ainsi dans son *Temple de bonne Renommée*, folio 62.

Si vous lisez des Princes les Lunettes,
Vous n'y verrez que matières très nectes,
Pour acquérir les vertus Cardinales,
Semblablement les trois Théologales,

JEAN MES- Pierre Grognet n'en parle pas moins
CHINOT. avantageusement dans la notice des
 Poètes de son tems. Je n'y ai guères
 trouvé cependant que des pensées fort
 communes. Celle qu'il répète le plus
 souvent, c'est que les Princes doivent
 autant qu'il leur est possible, ménager
 le bien de leurs sujets, parce qu'ils ne
 peuvent les épuiser sans se ressentir eux-
 mêmes de cet épuisement :

Croyez que Dieu vous punira
 Quant vos sujets oppressés ;
 L'amour de leurs cœurs plus n'ira
 Vers vous, mais haine amasserés ;
 S'ils sont pauvres, vous le ferez.

Meschinot a soin aussi de rappeler sou-
 vent aux Princes le souvenir de la mort ,
 comme un moyen propre à empêcher
 qu'ils n'abusent trop de leur autorité :

Princes, vous n'estes d'autre alloi
 Que le pauvre peuple commun.
 Faites-vous sujets à la loi,
 Car certes vous mourrez comme un
 Des plus petits.

Et ailleurs :

Si-tu vas à saint Innocent ,

Où y a d'ossemens grand tas ;

Ja ne connoistras entre cent

Les os des gens de grands États

D'avec ceux qu'au monde notas

En leur vivans pauvres & nus :

Tous s'en vont d'où ils font venus.

JEAN MES-
CHINOT.

Dans un autre endroit il dit , que si le sujet arrive le premier à ce terme fatal , le Prince ne tarde guères à le suivre :

Je vais devant , il vient après ,

Nous sommes égaux à peu près.

Il creuse cette pensée , & en tire cette réflexion :

A cent ans d'ici je m'attends

D'estre aussi riche que le Roi.

J'attendrai , ce n'est pas longtems ;

Lors serons de pareil arroi.

Si je souffre quelque desroi

Entre deux , il faut endurer ;

Malheur ne peut tousjours durer.

Enfin il leur représente qu'au sortir de la vie tout ce qui les environne les abandonnera , & que leurs actions seules les accompagneront :

JEAN MES-
CHINOT.

Quant au corps , guere davantage
Ne vois d'un Prince aux plus petits.
Les aulcuns s'en vont devant âge
A la mort pauvres & chétifs.
Autres suivent leurs appetis
Pour quelque temps , & puis ils meurent :
Leurs œuvres sans plus leur demeurent.

Ces moralités sont suivies des vingt-
cinq *Ballades* que j'ai déjà citées , & de
quelques autres qui sont encore dans
un goût moral. Meschinot y fait cet
éloge de Georges Chastellain.

O Georges , des aultres le maistre
En la Rhétorique science ,
Je vous supply cruel ne me estre ,
Et veuillez prendre en patience
Ce qu'ay faict , ainsi com si en ce
Eusse bien sain entendement ,
Ce que non , par ma conscience ;
Mais donnez-y amendement
Prince parfaict en éloquence ,
Ne regardez aulcunement
En ce de mes sens l'indigence ,
Mais donnez-y amendement.

Après ces *Ballades* , on trouve une au-

tre pièce dont le titre annonce suffisamment le sujet : c'est la *Commémoration de la Passion de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ*. JEAN MESCHINOT.

Voilà tout ce que contient l'édition de *Jehan du Pré*, in-4°. à Paris, sans date, en caractères Gothiques. Celle de *Nicolas Higman, pour Nicole Vostre*, faite aussi à Paris l'an 1522. in-8°. Gothique, contient de plus la *Supplication* (en prose) *que fist Meschinot au Duc de Bretagne* (François second) *son souverain Seigneur* : je vous en ai parlé ; & des poësies sur divers sujets. Celles-ci n'ont rien d'intéressant, à l'exception de la *briefue Lamentation & Complainte de la mort de Madame de Bourgogne*, faite à la requête de Monseigneur de Croÿ, quant il vint en Bretagne devers le Duc, lequel piteusement se douloit du cas advenu. Je crois que cette Duchesse de Bourgogne, est *Marguerite*, fille de *Jean*, surnommé *sans peur*, Duc de Bourgogne, laquelle épousa en secondes nôces *Artus*, Duc de Bretagne, Comte de Richemont, Connétable de France, qui mourut le deuxième Février 1441. Pour le *Sire de Croÿ*, que Meschinot nomme aussi *Sire de Chimay*, c'est apparemment *Jean de Croy*, Sei-

S iij

gneur de Thou-sur-Marne, Chevalier de la Toison d'or, & qui fut dans la suite créé Comte de Chimay. Au reste, je ne donne ceci que comme des conjectures.

La plainte de la ville de Nantes sur l'*Interdit* qu'elle souffroit, mérite aussi d'être remarquée. En voici le commencement :

Je, Nantes, cité planctueuse,
Tant que paix y a fait demeure,
A présent triste & langoureuse,
Veu l'estat en quoy je demeure,
Me plains quant fault que mon eur meure
Par ceux que j'ai nourris & fais;
Desplaisir est ung pesant fais.

En quelles mains suis-je venuë
Qui jadis fu tant renommée?
Or me voy telle devenuë
Que d'aucun ne suis plus amée:
On m'a *interdite* nommée;
Chascun me fuit & abandonne;
L'on perd ce qu'aux ingrats se donne.

O vous qui avez procuré
Contre moy ce cas tout plain d'yre,
Tant qu'il n'est Prebstre, ne Curé,

Qui me veuille plus Messe dire,
 J'ay bien cause de vous mauldire
 De m'avoir liberté ostée.

JEAN MES-
 CHINOT.

Une grande faulte est bien notée, &c.

Cet interdit de la ville de Nantes ,
 sur lequel Meschinot ne s'explique pas ,
 fut jetté par Amauri d'Acigné , qui
 obtint des Bulles pour l'Evêché de
 Nantes , le 19. Mars 1462. Le Duc ,
 François I. du nom , & ce Prélat eu-
 rent de grands démêlés à l'occasion de
 la Régale. Le Duc mit le 16. de
 Juillet 1471. l'Evêque Amauri au ban
 du Duché. Les habitans de Nantes &
 de Guerrande sollicitèrent sa déposition
 auprès du Pape l'an 1472. comme d'un
 Evêque séditieux & traître à son Prin-
 ce ; & Amauri , pour se venger , mit
 l'interdit sur le Diocèse à deux diffé-
 rentes fois. Il paroît par la strophe sui-
 vante , que Meschinot n'étoit pas pour
 le Prélat :

Hist. des Ev.
 de Nantes ,
 dans le t. 7.
 des Mém. de
 Littérat pag.
 305. & 306.

Leffer loups en lieu de pastours
 Seroit aux brebis grant exceis ,
 Car de bergiers ne font pastours ,
 Mais leurs donnent mortels acceis :
 Helas ! ce rigoureux procès ,
 Endommage fort vos ouëilles :

Tous asnes n'ont pas grans oreilles.

JEAN MES-
CHINOT.

Plusieurs des Ballades de l'Auteur ont des refrains assez heureux, tels que ceux-ci :

Gens sans argent ressemblent corps sans ame.

On dit très-bien, mais on fait le contraire.

En général dans les diverses pièces de Meschinot, on trouve des exemples de la plûpart des rimes ou espèces de vers singuliers, dont j'ai parlé ci-devant. Mais on y voit deux huitains qui sont originaux en leur genre. Au haut de l'un on lit : *les huit vers ci-dessous écrits se peuvent lire & retourner en trente-huit manieres.* Et au titre de l'autre : *cette Oraison se peut dire par huit ou par seize vers, tant en rétrogradant que autrement. Tellement qu'elle se peut lire en trente-deux manieres différentes ; & à chacune y aura sens & rime, & commencer toujours par mots différents qui veult.* Je ne vous rapporterai point ces deux pièces ; parce que, quoi qu'en dise l'Auteur, à qui elles ont dû coûter beaucoup, si l'on y trouve de la rime, on n'y trouve guères de raison.

Avant les trois éditions des poésies de Meschinot que j'ai citées jusqu'ici, il y en a eu une faite pendant la vie

de l'Auteur , puisqu'elle parut à Nantes, chez Etienne Larcher , dès 1488. JEAN MES-
CHINOT.
in-4^o. Je n'ai point vû cette édition ; elle est citée par Maittaire dans ses Annales Typographiques ; & par Marchand dans son Histoire de l'Imprimerie , page 83.

*L'AUTEUR ANONYME
du Nouveau Monde & de l'Estrif du
pourveu & de l'Electif, &c.*

Meschinot & la plûpart des autres Poètes qui ont vécu dans le quinzième siècle , ont loiié cette Ordonnance célèbre connuë sous le nom de *Pragmatic-Sanction* , qui fut faite en 1438. & que Charles VII. fit publier & enregistrer en Parlement , pour être observée dans tout le Royaume. Quand Louis XI. trompé par Jean Joffrédy , ou Jouffroy , Evêque d'Arras , eut consenti à l'abolition de cette Ordonnance , nos Poètes ne continuerent pas moins à en faire l'éloge , & plusieurs ne craignirent pas de parler même assez vivement de l'abrogation que l'on tenoit d'en faire , & qui a eu en effet le succès que tout le monde sçait , malgré les oppositions plusieurs fois réité-

rées du Parlement & de l'Université
LE NOUV. de Paris.
MONDE.

Mais je n'ai point vu d'écrit de ce tems-là où cette matiere soit traitée avec plus de vivacité que dans un Dialogue en vers, qui paroît avoir été composé sous le regne même de Louis XI. & qui a pour titre, *le nouveau Monde, avec l'estrif du pourveu & de l'ellectif, de l'ordinaire & du nommé*. L'Auteur ne s'y dévoile nulle part, & nos deux anciens Bibliothécaires, la Croix-du-Maine & du Verdier, n'ont pas connu son ouvrage. C'est, comme je vous l'ai dit, un Dialogue, dont les principaux interlocuteurs sont *Bénéfice grand* & *Bénéfice petit*, la Pragmatique, Election & Nomination, le Légat, l'Ambitieux, l'Université, Collation & Provision Apostolique.

Par le second article de la Pragmatique, la nomination aux Evêchés & autres Bénéfices est ôtée aux Papes. Il est ordonné que chaque Eglise élira son Evêque; chaque Monastere son Abbé ou Prieur, & ainsi des autres. C'est contre ce reglement qu'*Ambitieux*, le Légat, & quelques autres des interlocuteurs du Dialogue dont je parle, s'élèvent avec emportement. C'est au

contraire le même règlement que la Pragmatique, l'Université & ceux du même parti s'efforcent de maintenir

LE NOUV.
MONDE.

dans sa vigueur, & dont ils font voir les avantages. Mais ce Dialogue est sans ordre & sans liaison, & l'on y voit plus de déclamation que de raisonnement. Le langage d'ailleurs m'en a paru communément si peu intelligible, que quoique j'aie eu la patience de lire cet écrit tout entier, je n'y ai rien trouvé qui valût la peine d'être rapporté. Le Pape y parle aussi quelquefois, & de même que *Provision Apostolique*, il ne s'exprime jamais qu'en Italien, & presque toujours peu correctement. Ce Dialogue a été imprimé à Paris pour Guillaume Eustace, Libraire du Roi, in-8°. sans date; mais apparemment à la fin du quinzième siècle, ou dans les premières années du seizième.

Dans l'Hist.
du Théat. Fr.
to. 3. p. 205.
on rapporte
ce Dialogue
à l'an 1603.
& l'on en
donne un ex-
trait.

J'ai beaucoup moins compris le but d'un autre petit poème qui paroît avoir été composé sous Louis XI. qui ne contient que douze feuillets, & qui a été imprimé in-4°. sans date, en caractères Gothiques. Ce poème est intitulé : *le Livre de la Chasse du grant Seneschal de Normandie. Et les Dits du bon Chien Souillart qui fut au Roy Loys de France*

onzième de ce nom. Si c'est une allégorie, elle est si enveloppée que je n'y ai rien entendu. L'Anonyme y louë également la Chasse, les Chiens qui y servent, & une *Beauté* qu'il ne désigne point, & finit ainsi :

Cy mettray fin à mon ouvrage
 D'ouvrer peu discret & apris,
 Non lettré, éloquent, ne sage,
 Ainsi que fuz très-mal aprins :
 Toutesfois de riens ne m'esprins
 De savoir déclarer le pris
 De celle à qui mon livre adresse :
 C'est la belle Rose fleurie,
 Le seul reffuge & la maistresse
 Du beau mestier de Venerie.
 Pourquoi ma très-honourée Dame,
 Fille du Roy très-Chrestien,
 Ne me veuillez tourner à blasme,
 Et que j'ay fait pensant en bien ;
 Et se j'ay mal pensé en rien,
 Vous plaise le moy pardonner,
 Et mesdisans habandonner
 Qui sont tousjours prests de reprendre :
 Je l'ay fait pour le vous donner,
 Si vous supplie en gré le prendre.
 J'ai été plus satisfait des *Cent histoires*.

*de Troye , autrement l'Epistre de Othéa ,
Déesse de Prudence envoyée à l'Esperit
chevalereux Hector de Troye ; avec Cent*

LE NOUV.
MONDE.

*hystoires , par Christine de Pisan. J'au-
rois dû vous parler de cet ouvrage lors-
que je vous ai dit un mot de l'Auteur.
Mais trompé par la vie de Christine de
Pisan , donnée par M. Boivin à la fin
du tome second des Mémoires de l'A-
cadémie des belles Lettres , & par cel-
le dont M. l'Abbé Lebeuf a enrichi la
vie de Charles V. composée par Chris-
tine , & mise au jour par ce Savant , je
m'étois persuadé que toutes les poësies
de Christine de Pisan étoient demeu-
rées manuscrites : & ce n'est que depuis
peu que l'on m'a communiqué l'écrit
dont je viens de rapporter le titre , &
qui est extrêmement rare.*

Dans l'Epître dédicatoire à Louis ,
Duc d'Orléans , second fils du Roi
Charles V. & de Jeanne fille de Pier-
re , Duc de Bourbon , & d'Isabelle de
Valois , Christine parle ainsi d'elle-mê-
me , & de son pere Thomas de Pisan.

D'humble vouloir moy povre créature ,
Femme ignorant , de petite estature ,
Fille jadis Philosophe & Docteur
Qui Conseiller & humble serviteur

 L'EPISTRE
D'OTHEA.

Vostre pere, que Dieu face sa grace,
 Et jadis vint de Boulongne la grace
 Dont il fut né, par le sien mandement,
 Maistre Thomas de Pisan, autrement
 De Boulongne fut dit & surnommé,
 Qui solennel Clerc estoit renommé,
 En desirant faire se je favoye
 Chose plaisant qui vous mist en voye
 D'aucun plaisir, ce me seroit grant gloire
 Pour ce emprins ay d'indigne mémoire
 Présentement c'este œuvre à rimoyer, &c

Cet ouvrage n'est proprement qu'un
 Traité de morale. Christine de Pisan
 suppose qu'une moult sage Dame, Othé
 appelée, *considerant la belle jeunesse d'He-
 ctor de Troye (à l'âge de quinze ans) qui
 ja florissoit en vertus qui pouvoient estr
 desmontrance des graces estre en luy a
 temps advenir, lui envoya plusieurs don
 beaux & notables. Et pour ce qu
 toutes graces mondaines que bon Cheva
 lier doit avoir, furent en Hector, elle lu
 adressa cette Epître pour le guider dan
 le chemin de la vertu, & comme pou
 vant d'ailleurs servir à tous autres desi
 rans bonté & sagesse.*

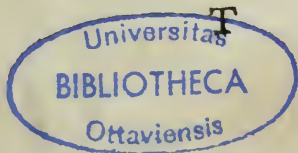
Le moyen que Christine employe
 pour parvenir au but qu'elle se propo

c'est de ramener à moralité les opinions des anciens Philosophes & autres, en faisant usage des vérités sorties de leur bouche, ou répandues dans leurs écrits. L'Epître est en vers de quatre pieds, & contient *Cent histoires*, faits tirés de l'Histoire ancienne & la Fable. Chaque fait est exprimé par une figure, & accompagné d'une glose & d'une allégorie. La glose explique les faits contenus dans le texte, en fait l'application à la Morale en général : l'Allégorie ramène ces mêmes faits à la Morale Chrétienne. C'est alors que Christine sçait employer, & commodément assez à propos, quantité de passages de l'Ecriture, des saints Pères, & d'autres Auteurs. Nous pouvons, elle, appeler la vie humaine droite chevalerie. Comme simplement verbeux, tout homme a à combattre les vices : & comme Chrétien, les assauts de l'ennemy d'Enfer. C'est en conséquence de cette proposition que l'Epître s'adresse à l'esprit chevaleux d'Hector, pour lui donner les moyens d'être victorieux.

L'EPISTRE
D'OTHEA.

Fin du Tome neuvième.

Tome IX.



1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

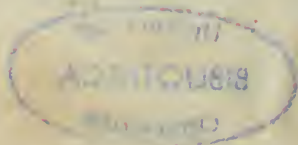
1881

1882

1883

1884

1885









**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--



